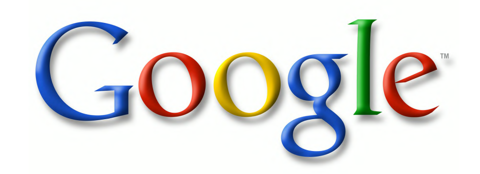


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

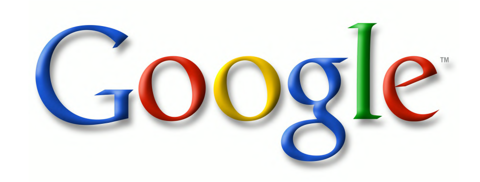
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

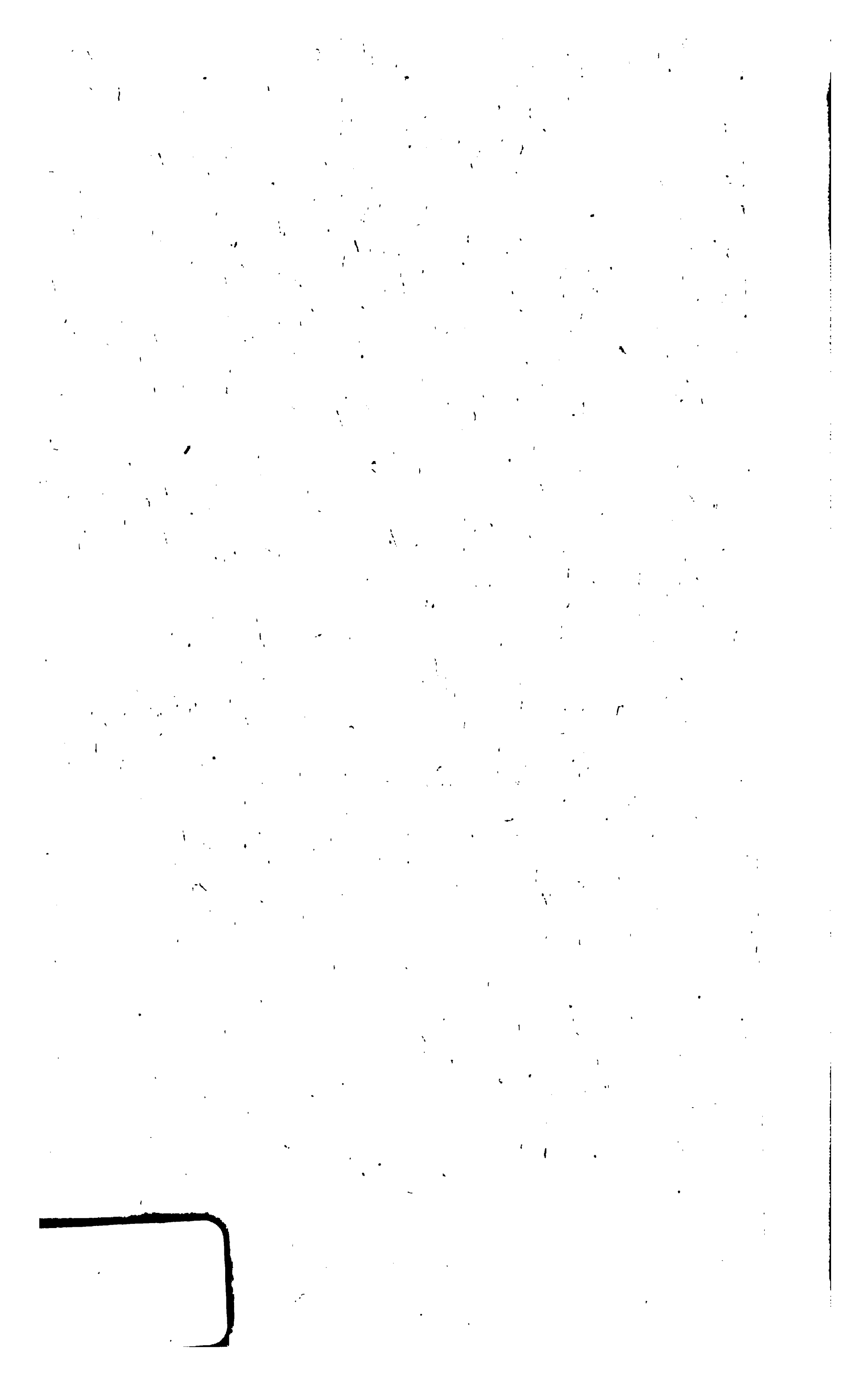
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



Kley[illegible]

# DES

# HOMMES CÉLÈBRES

## DANS LES SCIENCES ET LES ARTS,

ET DES

# MÉDAILLES

## QUI CONSACRENT LEUR SOUVENIR.

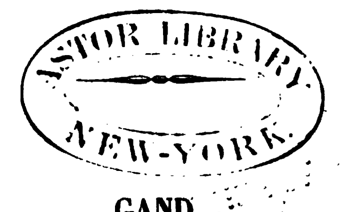
PAR

HIPPOLYTE KLUYSKENS,

Docteur en médecine et en chirurgie, Professeur agrégé à la Faculté de Médecine de l'Université de Gand, chirurgien de l'Hôpital civil, membre fondateur de la Société de Médecine, membre du Comité central de vaccine de la même ville, correspondant de la Société de Médecine de Berlin, du Cercle médical de Montpellier, etc.

---

TOME PREMIER.




GAND,

IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE DE LÉONARD HEBBELYNCK,

rue des Peignes, 6.

---

1859.

J'ai cité souvent l'ouvrage de feu le professeur Rudolphi (1), dont la belle collection, acquise par S. M. le Roi de Prusse, fait actuellement partie du Cabinet royal des Médailles de Berlin.

J'ai pu enrichir la mienne de plusieurs pièces inconnues à Rudolphi et d'un grand nombre d'autres qui ont paru depuis la publication de son travail. Ce numismate distingué fait mention de 435 célébrités auxquelles appartiennent 720 médailles. Il n'indique que la profession, l'année de la naissance et celle du décès des sommités dont il décrit les médailles. J'ai pensé qu'il était plus digne d'entrer dans quelques détails sur chacun d'eux. J'ai consulté, dans cette vue, un grand nombre d'ouvrages et de notices biographiques, tels que ceux de Dezeimeris, sur l'histoire de la Médecine, la Biographie médicale, la Revue britannique et une foule d'autres productions littéraires qu'on trouvera citées.

De même que Rudolphi, je ne parle que des personnages qui se sont distingués dans les sciences et les arts. Ainsi, les médecins, les naturalistes, les chi-

---

(1) *Recentioris ævi numismata virorum de rebus medicis et physicis meritorum memoriam servantia collegit et recensuit Carolus Asmundus Rudolphi*, etc. Berolini, 1829, in-8°. On trouvera plus loin une notice sur ce savant médecin.

mistes, les minéralogistes, les astronomes, quelques philosophes, des littérateurs et peintres émérites, trouvent leur place dans ce recueil. Leur nombre s'élève à 677, représentés par près de 1200 médailles.

Une partie intéressante de ma collection est celle qui comprend les jetons des doyens de l'ancienne Faculté de Médecine de Paris. On ne sait pas au juste l'époque où la Faculté commença à les faire frapper. HAZON (1) croit que ce fut sous le décanat de Guillaume Duval; cependant le cabinet des médailles de la Bibliothèque impériale de Paris possède deux jetons plus anciens : ceux de Philippe Hardouin et de Simon Bazin, avec la date de 1638, sur l'un et sur l'autre.

Comme ces jetons portent le nom du doyen, l'année de son décanat et les armoiries de la Faculté, on doit les considérer comme des pièces commémoratives, qui servirent, dans le principe, de marque de reconnaissance de la part du doyen pour le bienveillant concours qu'il avait rencontré dans l'exercice de ses fonctions. Plus tard, sur quelques-uns, on indiqua l'événement le plus important du décanat. Sur d'autres, on fit graver, au lieu de la tête du doyen, celle du personnage qui

---

(1) J. A. HAZON, *Notice des hommes les plus célèbres de la Faculté de médecine en l'Université de Paris depuis 1110, jusqu'en 1750*. Paris, 1778, in-4°, p. 105.

avait rendu des services signalés à la Faculté. C'est ainsi que les doyens Claude Berger et François Vernage, au lieu de faire représenter leur effigie sur les jetons de leur décanat, y firent graver celle de Fagon, premier médecin de Louis XIV, en reconnaissance de l'appui qu'il avait donné à la Faculté, à une époque où son existence était fortement compromise.

Les jetons, jusqu'à Guy Patin, représentaient d'un côté les armoiries du doyen, de l'autre, celles de la Faculté. Il est le premier qui fit graver son effigie sur l'une des faces, et sur l'autre le blason de la Faculté. Cet exemple ne fut imité que plus tard (douze ans après), par Antoine Morand, car les jetons des cinq doyens, qui se succédèrent après Guy Patin, ne différaient aucunement des anciens; ce qui prouve, contrairement à l'opinion de Hazon (1), que l'innovation, proposée par Guy Patin, ne fut pas adoptée de prime abord.

Les jetons de ces personnages sont très-rares; Rudolphi n'en connaissait que quarante-trois, qu'il attribue à trente-trois doyens. J'en décris quatre-vingt-neuf qui se rapportent à soixante présidents de cette mémorable Faculté.

(1) Ouv. cité, p. 115.

La Bibliothèque impériale de Paris en possède une belle suite, à commencer de Philippe Hardouin jusqu'à Edmond-Claude Bourru, dont le dernier jeton porte la date historique de 1790. Il est à regretter qu'il y manque celui du décanat de Pierre Perreau (1). De ces pièces, jusqu'à Sallin, il y a des exemplaires en or, en argent ou en cuivre, tous à fleur de coin.

Les recherches que j'ai faites m'ont permis de redresser quelques erreurs échappées à l'honorable professeur de Berlin, concernant quelques-uns de ces doyens. On les trouvera aux articles Baron, Chomel, Dieuxivoye, etc.

Je consacre une large part aux hommes remarquables de la Belgique. J'ai donné sur quelques-uns d'entre eux des détails qu'on chercherait en vain dans les ouvrages biographiques contemporains. Plusieurs mé-

---

(1) Le *Magasin pittoresque*, années 1857-58, a donné une notice sur les jetons des doyens, qui figurent au Cabinet impérial des Médailles à Paris; mais il a omis ceux de Denys Puylon et de Henri Maiyeu, et a remplacé le jeton de La Garanne, par celui de Reneaume : « Dans la liste publiée par M. Sabatier, dit-il, son nom manque et a été remplacé par celui de La Garanne. Il y a là erreur vraisemblablement. » Nous croyons devoir faire observer que M. Sabatier n'a pas commis d'erreur, puisque le doyen dont parle cette revue, s'appelle Michel Reneaume de La Garanne. Remarquons encore qu'au lieu de Philippe Huquet, p. 87, *Mag. pitt.*, il faut lire Hecquet, qui est le véritable nom de ce doyen.

dailles, dues au burin élégant de notre habile graveur, Mr Ch. Onghena, reproduisent avec bonheur les traits d'un grand nombre de notabilités scientifiques de notre pays, d'après des portraits authentiques très-ressemblants, et d'autres religieusement conservés dans les familles.

Ainsi, à côté des imposantes figures des Vésale, des Mercator, des Stévin, des Dodonné, des Van Helmont, des Palfyn, des Rega, des Verheyen, des Van den Spiegel, des Quickelberg, des Ortelius, des L'Escluse, des Busbecq, etc., viennent se dessiner celles de Van Hende, Demanet, Van Baveghem, Verviers, Ansiaux, Wauters, Van Mons, Van Lokeren, Kluyskens, Cornelissen, Van Toers, Verbeeck, Cunier, Quetelet, Guislain, Burggraeve, Rogier, Seutin, Vleminckx, Willems, etc. Ces hommes éminents représentent pour ainsi dire une grande famille de savants belges. Les travaux des uns ont été médités, approfondis et fécondés par les autres, et c'est grâce à eux et à leurs successeurs, que la Belgique peut revendiquer sa part de gloire dans le mouvement scientifique de l'Europe.

Ce livre présente donc un ensemble curieux et utile; il sera lu avec intérêt et pourra être consulté avec fruit.

ABANO ou APONO (Pierre d'), surnommé *le Conciliateur*, naquit vers 1250, à quatre milles de Padoue, au village dont il porte le nom. L'amour des sciences le força de quitter l'Italie, où, à cette époque, elles étaient fort négligées. Il se rendit en Grèce, et passa à Constantinople pour s'y instruire dans la langue grecque. Il vint ensuite à Paris, où il s'appliqua pendant quelques années à la philosophie, aux mathématiques et à la médecine. Il s'y fit recevoir docteur en sciences. L'université de Padoue, qui n'avait point encore de professeur en médecine alors, lui offrit cette chaire, que d'Apono remplit avec éclat. Sa réputation et ses succès lui suscitèrent des envieux. L'étendue de ses connaissances le fit regarder comme le plus grand magicien de son temps. Ses ennemis, parmi lesquels, nous le disons avec regret, se trouvait un médecin, nommé Pierre de Reggio, le dénoncèrent, en 1306, à l'inquisition comme coupable d'hérésie et de nécromancie. D'Apono, protégé par quelques personnages éclairés et puissants, se tira heureusement de cette première affaire. En 1315, ses détracteurs revinrent à la charge. Les inquisiteurs repri-

rent encore cette accusation. Mais Pierre d'Apono mourut en 1316, selon Dezeimeris et d'autrés, en 1315, d'après Rudolphi, et fut enterré solennellement dans l'église de Saint-Antoine, à Padoue. Le saint tribunal continua néanmoins ses poursuites; il le condamna, et ordonna, sous peine d'excommunication, aux magistrats de Padoue de déterrer le corps d'Apono et de le faire brûler publiquement (1).

La ville de Padoue, qui considérait les médecins célèbres comme les grands hommes de l'antiquité, a fait placer le buste d'Apono sur la porte du palais, entre ceux de Tite Live et de Julius Paulus (2). Depuis, Frédéric, duc d'Urbin, fit élever une statue à ce savant, dont le mérite et les profondes connaissances furent les seuls crimes. En effet, il passait pour un prodige de science. Une chose contribua surtout à donner de lui une haute idée, ce fut son savoir en astrologie, science à laquelle il s'était appliqué d'une manière particulière, comme le prouvent ses nombreux écrits. On pouvait autrefois s'en convaincre encore mieux par plus de quatre cents figures astrologiques qu'il fit peindre, en 1313, sur la voûte de la salle publique de l'université à Padoue; elles ont été détruites par le feu en 1420, et repeintes depuis par Giusto (3).

---

(1) Ce qui n'eut point lieu; son corps avait été transporté secrètement, la veille de l'exécution de la sentence, dans une autre église, celle de Saint-Pierre, où il fut mis dans un tombeau, près de la porte d'entrée. Malgré cela, et au défaut de son corps, on brûla son effigie au milieu de la place publique de Padoue.

(2) Hazon, ouvr. cité, p. 11.

(3) Parmi ses ouvrages, on distingue surtout : *Conciliator differentiarum philosophorum et præcipue medicorum. — De venenis eorumque remediis liber. — Decisiones physiognomicæ. — Quæstiones de febribus. — Geomantia.*

Médaille très-grossière, coulée en bronze, de 4 1/2 centimètres, que Moehsen fit faire.

Avers. Le buste. Inscription : PETRUS DE ABANO PAT(AVINUS).

Revers. La Sagesse et la Médecine se donnant la main. Inscr. CONCORDI FOEDERE (1).

ACREL (OLAUS), naquit près de Stockholm, le 26 novembre 1717. Il reçut d'abord quelques notions préliminaires d'un précepteur particulier, et, dès l'âge de sept ans, il fut envoyé à Upsal pour continuer ses études. Un goût décidé le porta vers l'étude de l'histoire naturelle et de la médecine. Après être resté neuf ans à Upsal, il se rendit à Stockholm, dans l'intention de joindre l'étude de la chirurgie à celle de la médecine. Lorsque la guerre éclata, en 1741, entre la Suède et la Russie, Acrel partit pour visiter les pays étrangers; il traversa le Danemarck, alla à Hambourg, s'arrêta à Gœttingue, où il suivit les leçons de Richter, de Haller et de Rœderer, passa ensuite à Strasbourg, où il séjourna pendant huit mois; puis il parcourut la Suisse, le Piémont, la Lombardie, visita Grenoble, Lyon, Besançon, et revint enfin à Strasbourg. Il arriva à Paris, au mois de novembre 1742, et y partagea son temps entre l'étude dans les écoles et la pratique dans les hôpitaux. En 1743 et 1744, il servit dans les armées françaises en qualité de chirurgien; mais peu fait aux fatigues des camps, il demanda et obtint sa retraite, et habita d'abord

---

(1) J. C. W. MOEHSEN, *Beschreibung einer Berlinischen Medaillensammlung, die vorzüglich aus Gedächtnissmünzen berühmter ärzte besteht.* 1 Theil. Berlin, 1773, 4 pl. — *Beschreibung u. s. w. nebst einer Geschichte der Wissenschaften in der Mark Brandenburg.* 2 Theil. Berlin und Leipzig, 1781, 4 pl., 2e partie, pp. 423 et 576, pl. 3, fig. 3.

Strasbourg. Après quelques mois de séjour en cette ville, il en partit, traversa la Hollande, et revint à Stockholm. Il subit bientôt après les examens d'usage, et fut admis au nombre des membres de la société de chirurgie du royaume de Suède. En 1746, il fut agrégé à l'Académie des Sciences de Stockholm, et honoré de la présidence de cette compagnie en 1750 et en 1767. L'Académie royale de chirurgie de Paris lui accorda, en 1750, le titre d'associé étranger. En 1751, il fut nommé chirurgien du régiment de la noblesse; en 1752, professeur en chirurgie, et premier chirurgien du lazaret de Stockholm. En 1764, il devint membre de la commission royale de santé, directeur général de tous les hôpitaux de Suède. La Faculté de médecine d'Upsal lui conféra les honneurs du doctorat, et il fut agrégé au collége royal des médecins de Stockholm. Le roi lui accorda des titres de noblesse, le fit d'abord chevalier, puis commandeur de l'ordre de Wasa. Acrel mourut en 1807 (1).

Médaille, en argent, de 3 1/2 centimètres.

A. Le buste. Inscr. O AB ACREL EQUU. AUR. PRÆF. NOSODOCH. SUEC. A l'exergue : G. L(IUNBERGER).

R. SOCIO SALUTARIS SCIENT. LAUDIBUS PRÆCLARO DE PATRIA ET CIVIBUS OPTIME MERITO ACAD. R. SCIENTIAR. STOCKHOLMIENS. 1781 (2).

---

(1) Il publia quelques écrits sur les plaies, sur les maladies connées, sur l'opération du trépan et la cataracte, sur la fistule à l'anus, et un discours sur les avantages de la promptitude dans l'exécution des opérations chirurgicales.

(2) Cfr. W. Ludecke's *Allgemeines schwedisches Gelehrsamkeits-Archiv*, 7 Thle. Leipzig, 1789-1793, in-8°, 7e partie, p. 22. — J. Fr. Sacklén, *Sveriges Läkare-Historien. Första afdelningen.* Nyköping, 1822, in-8°. — Andra, *Afdelningen förra Häftet.* Ibid., 1823, in-8°. — Senare, *Häftet*, 1824, in-8°, p. 876.

ADAMOLI (Pierre), bibliophile, antiquaire et naturaliste éclairé, naquit à Lyon le 5 août 1707, et mourut le 5 juin 1769, à l'âge de soixante-deux ans (1).

Médaille, en bronze, de 5 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : DUVIVIER F. Inscription : LUDOVICUS XV REX CHRISTIANISSIMUS.

R. Des armoiries. Inscr. HISTORIÆ NATURALIS INCREMENTO. Exergue : PETRUS ADAMOLI DE PATRIA BENE MERIT. PROEM. INST. 1769.

ADET (Pierre-Auguste), né en 1763, envoyé de la république française à Genève, remplit plusieurs fonctions importantes et s'adonna ensuite aux loisirs de la littérature. Il publia quelques écrits touchant la chimie.

Deux médailles.

La première de 4 1/6 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : 1794. Inscr. P. AUG. ADET RÉSIDANT DE LA RÉP. FRANÇ. PRÈS DE LA R. DE GENÈVE.

R. Une petite couronne de chêne. Inscr. ELLE EN PRÉSAGE D'AUTRES. En-dessous : P(IERRE) F(ÉVRIER) (2).

La seconde du même module.

A. Le même que celui de la première.

---

(1) Il légua sa collection de manuscrits, de livres et de médailles à l'Académie royale des Sciences et des Arts de Lyon, sous la condition d'en permettre l'accès au public une fois par semaine, et de n'en confier la direction qu'à un académicien, père de famille, s'il est possible, mais jamais, ajoute-t-il, à un moine, membre d'une congrégation, ni à un libraire qui viendrait altérer son legs, en le mélangeant de livres sans valeur et sans utilité, qu'on nomme bouquins.

(2) Michel Hennin, *Histoire métallique de la Révolution française*. Paris, 1826, in-4° pl., n° 647, pl. 64.

R. Une main tend, à travers la nue, une couronne de chêne; derrière, brillent les rayons du soleil. Inscr. ELLE EN PRÉSAGE D'AUTRES. En-dessous : P. F. (1).

AFFORTY (FRANÇOIS), docteur régent de la Faculté de médecine de Paris, en devint le doyen en novembre 1708.

Le jeton de ce doyen se trouve dans le cabinet des médailles de la bibliothèque impériale de Paris (2).

AFZELIUS (PIERRE D'), né en 1760, éminent professeur de médecine théorique et pratique à Upsal, premier médecin du roi de Suède et décoré de l'ordre de l'Étoile polaire, etc.

Médaille, en argent, de 3 1/2 centimètres.

A. Le buste, sous lequel : L. F. L. et l'étoile polaire. Inscr. PETRUS VON AFZELIUS ARCHIATER.

R. Un génie debout sur un crocodile dirige la tête du monstre avec le bâton d'Esculape. Inscript. PRUDENTI AUDACIA. Exergue : INSPECTORI MERITISSIMO STUD. IUVENTUS FENNICA. UPS. 1821 (3).

ALBERT (CHARLES), praticien français contemporain.

Médaillon, en plomb, de 1 1/2 centimètre.

A. Le buste à gauche. Inscr. CH. ALBERT, DOCTEUR.

R. Une couronne de laurier contenant les mots : Médecine, Botanique, Chimie. Inscr. RÉCOMPENSE NATIONALE.

ALBERTI (SALOMON), professeur de physique et ensuite de médecine à l'université de Wittemberg et premier médecin de

---

(1) M. HENNIN, ouvr. cité, n° 648.

(2) *Magasin pittoresque*, année 1858, p. 87.

(3) SACKLEN, ouvr. cité, p. 569.

l'Électeur de Saxe, naquit à Nuremberg en 1540 et mourut à Dresde le 29 mars 1600.

Alberti occupa un rang honorable parmi les anatomistes dont les travaux élargirent le champ de la science. Selon Haller, il donna la première figure de la valvule du colon; il fit dessiner quelques valvules veineuses, et perfectionna la connaissance de l'anatomie des conduits des larmes. Il a décrit avec beaucoup de précision, dit Portal, les osselets du crâne, dont quelques auteurs peu instruits attribuent la découverte à Wormius. Ses recherches sur le cerveau, sur les sinus de la dure-mère, etc., sont intéressantes; sa description de l'oreille est fort détaillée.

Le musée royal de Berlin possède une médaille, en argent, de 3 1/8 centimètres, dont voici la description :

A. Le buste de face. Inscr. SALOMONIS ALBERTI DOC. CHU. S. LEIBARTZS. ÆTA. 56.

R. Le buste de son épouse, aussi de face. Inscr. URSULA BEURIN. D. SALOMO. ALBERTI UXOR. ÆTA. 49.

Cette médaille se trouve décrite et gravée dans l'ouvrage de Mœhsen (1). Elle paraît être due au burin de Tobie West, d'après le catalogue manuscrit de la collection des médailles de l'illustre de Puttlitz.

Il en existe encore une autre, uniface et présentant le buste avec l'inscription suivante : SALOMON ALBERTUS DOCT. CHURF. SACHS. LEIBARTZ.

Kundmann (2) et Mœhsen (3) citent, d'après le catalogue de

---

(1) Ouvr. cité, vol. I, p. 25.

(2) J. Chr. Kundmann, *Die Heimsuchungen Gottes in Zorn und Gnade über das Herzogthum Schlesien. Nebst einem Verzeichniss von Gelehrten in Münzen* (70 *Seiten*, 914 *Nummern*). Leipzig, 1742, in-4°, n° 10.

(3) Ouvr. cité, p. 30.

Dresde, une médaille, qui ne diffère probablement de la précédente que par l'inscription.

ALDROVANDI (Ulysse), célèbre naturaliste, naquit à Bologne vers 1525 et mourut en 1605. On a de lui une histoire naturelle en treize volumes in-folio, dont il ne publia que les quatre premiers. Le sénat de Bologne fit achever la publication des neuf autres. Son portrait, peint par le Titien, se trouve actuellement à Vienne.

Deux médailles.

La première, uniface, de 5 centimètres, offre le buste à droite avec l'inscription : ULYSSES ALDROVANDUS PHI. BONO (1).

L'autre, en bronze, de 4 centimètres.

A. Le buste, sous lequel : PEUVRIER F. Inscr. ULYSSES ALDROVANDUS.

R. NATUS BONONIÆ IN ITALIA, AN. 1527, OBIIT 1605. — Series numismatica universalis virorum illustrium. 1823. Durand edidit (2).

---

(1) *Museum Mazzuchellianum seu numismata virorum doctrina praestantium, quae apud Jo. Mariam comitem Mazzuchellum Brixiae servantur a Petro Antonio de Comitibus Gaetanis edita atque illustrata.* Venet. Tom. I, 1761. — Tom. II, 1763, in-fol. Tab., Tome Ier, p. 441, pl. 88, nº 2.

(2) La série numismatique de Durand fait naître Aldrovandi en 1527; elle n'est pas d'accord avec Eloy (*), qui rapporte que ce naturaliste mourut en 1605, âgé de quatre vingts ans, ce qui s'accorde avec le musée Mazzuchellien. Or, si Aldrovandi décéda en 1605, à l'âge de quatre-vingts ans, il a dû naître en 1525. — Les auteurs de la nouvelle édition de la biographie médicale, parue en 1842 et 1844, 2 vol. in-8º, ont corrigé l'erreur qu'ils avaient commise dans la première édition, en faisant naître ce naturaliste en 1522. Ils indiquent aussi 1525 comme l'année de sa naissance.

(*) Eloy, *Dictionnaire historique de la Médecine*, 2e édition. Mons. 1778, 4 vol. in-4º, 1er vol., article *Aldrovandi*.

ALEMBERT (Jean Le Rond d'), fut l'un des hommes les plus célèbres du XVIII$^{e}$ siècle. Né à Paris le 16 novembre 1717, il annonça de bonne heure une grande facilité et de l'application. Il s'adonna spécialement aux mathématiques et présenta à l'Académie des Sciences, en 1739 et en 1740, deux mémoires, l'un sur le mouvement des corps à travers un fluide, l'autre sur le calcul intégral. La savante compagnie le récompensa noblement en l'associant à ses travaux, en 1741. Il publia, deux années après, son principal ouvrage, le traité de dynamique, où, par un principe qui porte son nom, il a donné une méthode générale pour appliquer le calcul aux problèmes relatifs au mouvement des corps. En 1742 parut la première édition de son traité des fluides, faisant suite au précédent. En 1746, l'Académie de Berlin couronna son mémoire sur la théorie des vents, où se trouve le germe de l'application rigoureuse de l'analyse au mouvement des fluides. Cette célèbre association l'adopta par acclamation au nombre de ses membres. D'Alembert lui adressa plusieurs travaux, parmi lesquels ceux sur l'analyse pure et sur les cordes vibrantes ont particulièrement contribué aux progrès de la science. Ce dernier a fixé l'attention des géomètres sur le calcul intégral aux différentielles partielles, dont Euler ne s'était occupé que superficiellement et sans en faire aucune application. Notre savant prenait en même temps part aux recherches qui ont complété les découvertes de Newton sur le mouvement des corps célestes, et achevé de changer en théorie ce qu'on n'avait d'abord appelé qu'un système. Pendant qu'Euler et Clairaut s'en occupaient, il remit, dès 1747, à l'Académie des Sciences, une solution du problème des trois corps, problème dont le but est de déterminer les dérange-

ments que les attractions réciproques des planètes causent dans le mouvement elliptique qu'elles exécuteraient autour du soleil, si elles n'obéissaient qu'à leur pesanteur vers cet astre. D'Alembert suivit ces travaux avec assiduité pendant plusieurs années; ils produisirent l'ouvrage ayant pour titre : *Recherches sur différents points importants du système du monde;* le premier volume parut en 1754, et le troisième en 1756. Les *Recherches sur la précision des équinoxes,* publiées en 1749, contiennent la première application de l'analyse à la détermination générale du mouvement de rotation d'un corps de figure quelconque, et font époque dans la dynamique aussi bien que dans l'astronomie physique. L'essai sur la résistance des fluides fut envoyé en réponse à la question proposée, en 1750, par l'Académie de Berlin; mais cette question ayant été remise, d'Alembert retira sa pièce et la publia. Ces différents travaux n'ont occupé qu'environ quinze années de la vie de d'Alembert, qui acheva de fournir cette carrière brillante par de nombreux mémoires, insérés, pour la plupart, dans ses huit volumes d'opuscules.

Après avoir considéré d'Alembert comme mathématicien, nous pourrions encore parler de ses qualités littéraires, citer son discours préliminaire de l'Encyclopédie, discours qui demeurera le modèle du style dont il faut écrire sur les sciences pour unir la dignité à la précision, et dans lequel il présenta la quintessence des connaissances mathématiques, philosophiques et littéraires qu'on avait acquises jusque là sur ces divers sujets; nous pourrions citer de cet immense recueil la partie mathématique, qu'il rédigea, et dont plusieurs articles sont remarquables par une énonciation précise, une discussion approfondie et souvent une solution très-heureuse de quelque difficulté métaphysique de cette science.

Chérissant l'indépendance, il évitait la société des grands, des gens en place, et ne recherchait que celle où il pouvait se livrer à toute la gaîté et la franchise de son caractère, qui prenait quelquefois une légère teinte de causticité. D'Alembert avait de la malice dans l'esprit et de la bonté dans le cœur, dit la Harpe, qui, d'ailleurs, lui accorde dans la littérature, un rang très-distingué. On ne connaît de discussions littéraires de lui, que celle qu'il eut avec J. J. Rousseau, à propos de l'article consacré à la ville de Genève, dans l'Encyclopédie. Quant aux disputes, il s'y refusait, et se réfugiait alors, disait-il, dans sa chère géométrie. Cette modération était en lui le fruit de la réflexion, car ses vivacités allaient quelquefois jusqu'à l'emportement; mais il les réparait aussitôt, lors même qu'elles lui étaient arrachées par les longues souffrances qui terminèrent sa vie. Il mourut de la pierre, sans s'être fait opérer, à l'âge de soixante-six ans, le 29 octobre 1783.

Deux médailles.

La première, en bronze, de 6 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : N. GATTEAUX F. 1785. Inscr. J. D'ALEMBERT.

R. Une couronne de lauriers, contenant ces mots : A L'IMMORTALITÉ.

La seconde, en bronze, de 4 centimètres.

A. Le buste, sous lequel : DEPAULIS F. Insc. JEAN LE ROND, D'ALEMBERT.

R. NÉ A PARIS EN 1717. MORT EN 1783. Galerie métallique des grands hommes français. 1824.

ALLEAUME (Jacques-Louis), né à Paris, docteur régent

de la Faculté de médecine de Paris, en fut le doyen en 1774 et en 1775 (1).

Deux jetons.

Le premier, en bronze argenté, de 2 3/4 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : B. DUVIV. Inscr. JAC. LUD. ALLEAUME. PARIS. FAC. MED. P. DECAN.

R. A droite, des ruines et les lettres D. V.; à gauche, un génie debout, appuyant le bâton d'Esculape sur la base d'un édifice. Insc. TUTO DONEC AUGUSTE. Exergue : VET. JURIS SCHOLA MEDICOR. REFUG. 1775.

Le second, en bronze, offre les diamètre et avers du premier.

R. Les armoiries d'Alleaume. Exergue : 1774-1775.

ALSTROEMER (JONAS), membre de l'Académie des Sciences de Suède, chevalier de l'ordre de l'Étoile polaire, naquit à Alingsas en Suède dans l'année 1665 et mourut en 1761. Le commerce de sa patrie lui eut les plus grandes obligations. En effet, améliorer l'éducation des bêtes à laine, en se procurant d'excellentes races de moutons, et même des béliers d'Angora, cultiver des plantes propres à la teinture, introduire l'usage des pommes de terre, établir des raffineries de sucre, contribuer à la fondation de la compagnie du Levant et de celle des Indes orientales, tels furent les principaux objets de ses soins. En 1718, vingt ans après sa mort, le commerce suédois fit placer dans la bourse de Stockholm son buste avec

(1) Les ouvrages biographiques que j'ai consultés, ne disent pas un mot de ce doyen.

cette inscription : *Jon. Alstrœmer, artium fabrilium in patriâ instaurator* (1).

Trois médailles.

La première et la deuxième sont décrites dans l'ouvrage de Berch (2). Les voici :

La première.

A. INWIGT H. C. R. OCH. RIDDAREN JON. ALSTROEMER, SUENSKE HANDASLÄGDARS OTRÖTTADE FOSTERVADER AF ETT TAEKSAMT ASYNA WITTNE. CARL GUSTAF TESSIN. 1753 (3).

R. Araignée tissant sa toile. Inscr. TIL. HEMBYGDENS FÖRDEHL (4).

La deuxième :

A. Le buste. Inscr. JON. ALSTROEMER CONSIL. COMM. ET EQU. AUR.

R. Armoiries de l'Académie des Sciences de Suède.

La troisième, en argent, de 3 1/2 centimètres.

---

(1) RUDOLPHI, en parlant de cet économiste intelligent, avance que Linné donna le nom d'Alstroemer à une plante nouvellement découverte. Les recherches que j'ai faites à ce sujet me font douter si cet honneur revient à Jonas : j'ai tout lieu de supposer, au contraire, que Linné accorda cette distinction à Claude, l'aîné des quatre fils de Jonas, né en 1736 et mort en 1794, et qui fut un élève très-distingué du célèbre botaniste suédois. Ce fut même à l'occasion d'une espèce de plante que Claude Alstroemer avait découverte et adressée à l'illustre Linné, que celui-ci s'empressa de lui donner ce nom.

(2) CARL REINH. BERCH, *Beskrifning öfver Suenska Mynt och kongl. Skadepenningar.* Upsala, 1773, in-4°. — Cons. SILFVERSTOLPE, p. 354, nos 108 et 109. La seconde médaille fut frappée par l'Académie en l'honneur de son décanat.

(3) Littéralement : A Jonas Alstroemer, conseiller de commerce et chevalier; à l'extenseur infatigable des fabricats suédois, avec la plus vive reconnaissance le témoin oculaire C. G. Tessin.

(4) Littéralement : à l'avantage de notre pays.

A. Le buste, sous lequel : LJUNGBERGER. Insc. JON. ALSTROEMER CONSIL. COMM. ET EQU. AUR.

R. Pan assis dans une vallée agréable. Inscr. CURAT OVES OVIUMQUE MAGISTROS. Exergue : SENIOR MERITISS. ACAD. R. SC. SU. (1).

ANDERSON (Jean), consul à Hambourg, naquit dans cette ville le 14 mars 1674 et mourut le 3 mai 1743, âgé de soixante-neuf ans.

Parmi ses écrits, celui qui l'a fait connaître comme naturaliste, a pour titre : *Renseignements sur l'Islande, le Groënland et le détroit de Davis*, ouvrage dans lequel on trouve de curieux détails sur les mœurs des animaux de cette contrée.

Deux médailles, de 3 centimètres chacune, ont été frappées en son honneur.

La première :

A. Des armoiries. Inscr. JO. ANDERSON D. NAT. 1674. D. 14 MART. SECRETAR. 1702. D. 18 OCTBR. SYND. 1708. D. 11 NOV. CONS. 1723. D. 5 FEBR. DENAT. 1743. D. 3. MAII.

R. Un phare brisé à terre. Inscr. MULTIS ILLE BONIS FLEBILIS OCCIDIT.

La seconde est semblable à la première, sauf que le revers porte : MULTIS ILLE BONIS FLEBILIS OCCIDIT D. 3 MAII 1743 (2).

---

(1) Lenoux, ouvr. cité, vol. I, p. 211, nº 6.

(2) Lauckmann, p. 619, pl. 77, nᵒˢ 3 et 3bis. — *Mus. Mazz.*, cité, vol. II, p. 333, pl. 182, nᵒˢ 2 et 3. — J. D. Koehler, *Historische Münzbelustigung*, 1-22 Thl. Nürnb., 1729-1750, in-4º, Tab. Register 2 Thle., ib. 1764-65, in-4º, 17ᵉ partie, pp. 339 et 343, pl. 6, nᵒˢ 21 et 24.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS




NÉ
A CINEY
EN M.DCC.LXXX.
DOCT. EN CHIRURGIE
PROF. A L'UNIVERSITÉ
DE LIÉGE,
MORT
EN M.DCCC.XXXIV.
PAR SES COLLÈGUES
ET SES AMIS.
1835.

ANDERSON (JEAN), fils du précédent, naquit le 30 septembre 1718 et mourut le 12 janvier 1790. Il remplit à peu près les mêmes fonctions que son père, comme l'indique la pièce suivante :

Médaille, en argent, de 3 1/2 centimètres.

A. Des armoiries. Inscr. JO. ANDERSON D. NAT. 1718. D. 30 SEPT. SECRETAR. 1748. D. 9 SEPT. SENATOR. 1751. D. 25 JAN. CONS. 1783. D. 4 AUGUST. DENAT. 1790. D. 12 JAN.

R. Piédestal avec une hâche au centre d'un faisceau renversé; au-dessous, une urne funéraire, sur laquelle on lit : DIGNISSIMA EJUS MEMORIA SEMPER MANEBIT. De côté : A. A.

ANSIAUX (NICOLAS-GABRIEL-ANTOINE-JOSEPH) naquit à Ciney le 6 juin 1780, et montra dès sa jeunesse un goût décidé pour la médecine et la chirurgie. En 1800, il se rendit à Paris et y prit, trois ans après, le bonnet de docteur. Il revint ensuite à Liége, où, peu de temps après, il fut nommé chirurgien en chef de l'hôpital civil et fit preuve d'une rare habileté dans les opérations les plus difficiles.

Nommé, en 1817, professeur ordinaire à la faculté de médecine de l'université de Liége, il continua ces importantes fonctions jusqu'à sa mort, qui arriva le 26 décembre 1834. Il sut unir, dans les divers cours dont il fut chargé, la profondeur de la science et la clarté des démonstrations.

Il a laissé divers travaux : 1° un mémoire, publié en 1800, sur la rupture du plantaire grêle, dans lequel il démontre que cet accident, considéré comme assez fréquent, n'est que la rupture de quelques fibres des muscles jumeaux du soléaire; 2° en 1803, il défendit, à Paris, sa thèse sur l'opération césarienne et la section de la symphyse du pubis; 3° en 1816, il

publia la première édition de sa Clinique chirurgicale, qui fut réimprimée en 1829. Cet ouvrage fut traduit en allemand et renferme des observations importantes. Écrit avec une noble simplicité, il est l'œuvre d'un homme de talent, qui veut être utile à la science et non aux intérêts de sa vanité. L'épigraphe *Res non verba* renferme toute la pensée de l'auteur.

On a frappé en l'honneur de ce savant Belge, une médaille dont j'ai un exemplaire en bronze de 4 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : L. JEHOTTE F. Inscr. N. G. A. J. ANSIAUX.

R. NÉ A CINEY EN 1780. DOCT. EN CHIRURGIE PROF. A L'UNIVERSITÉ DE LIÉGE, MORT EN 1834 — PAR SES COLLÈGUES ET SES AMIS. 1835 (1).

ARISTIPPE. Célèbre philosophe grec, fondateur de la secte cyrénaïque, né à Cyrène, 435 ans avant Jésus-Christ, vint à Athènes étudier sous Socrate, dont il n'adopta pas tous les principes; il proposait pour but unique de la vie la recherche des plaisirs, en proscrivant toutefois les excès, et il professait une insouciance profonde sur tout ce qui pouvait survenir d'heureux et de malheureux. Il passa la plus grande partie de sa vie à la cour de Denys le tyran, où il vécut dans la mollesse et les délices.

Aristippe avait la repartie fine et l'esprit brillant, et l'on cite de lui plusieurs saillies heureuses. Il paraît avoir composé un grand nombre d'ouvrages, qui sont perdus.

---

(1) GUIOTH, *Histoire numismatique de la Révolution belge ou description raisonnée des médailles, des jetons et des monnaies qui ont été frappés depuis le commencement de cette révolution jusqu'à ce jour*. Hasselt, 1845, in-4°, pl., pp. 208 et suiv., pl. 30, n° 233.

Il se trouve dans ma collection un superbe clichet, en bronze, de 10 1/3 centimètres, qui offre le buste à droite, avec l'inscription : ARISTIPPUS CIRENENSIS. Sur le revers, on lit le nom d'AVRIL. Serait-ce celui de J. J. Avril, célèbre graveur français, qui publia 540 planches, d'après Lebrun, Le Barbier aîné, Raphaël, L'Albane, Le Sueur, J. Vernet, Rubens, Van der Meulen, Van der Werf, Berghem, etc., en deux volumes in-folio?

ASCH (GEORGES-THOMAS, baron D'), naquit à Saint-Pétersbourg, en 1729, s'adonna à l'étude de la médecine, eut Haller pour professeur à Gœttingue, et enrichit la bibliothèque de l'Université de cette ville de plusieurs présents considérables. Il devint médecin des armées de la Russie, fut un des fondateurs de la pharmacopée russe, et laissa plusieurs travaux sur la médecine, dont deux sont insérés dans les *Transactions philosophiques*. Il mourut en 1807.

Médaille, en bronze, de 5 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : GASS. Insc. GE. L(IBER) B(ARO) DE ASCH S. C. M. ROSS. A CONSIL. STATUS P.

R. Hygie présente une coupe à un serpent qui entoure un trépied. Insc. LIBERATOR A PESTE. Exergue : IN BELLO TURCICO AD ISTRUM 1770 (1).

AUDOUARD. Voir l'article consacré à Mazet.

AUDRAN (GÉRARD), un des plus célèbres graveurs d'histoire, contribua à illustrer le siècle de Louis XIV, en pro-

(1) LENGNICH, *Nachrichten zür Bücher und Munzkunde*, 2 Thl.; Danzig, 1780-82, in-8° kpf. Cette médaille est gravée sur le frontispice de l'ouvrage.

pageant dans toute l'Europe les chefs-d'œuvre des grands maîtres, qui ont honoré l'École française. Il naquit à Lyon, le 2 août 1640, et mourut à Paris, en 1703, âgé de soixante-trois ans.

Parmi ses plus belles productions, on distingue le *Recueil des proportions du corps humain*, qu'il a gravé d'après ses propres dessins.

Médaille, en bronze, de 4 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : PETIT F. Insc. GÉRARD AUDRAN.

R. NÉ A LYON EN 1640. MORT EN 1703. Galerie métallique des grands hommes français. 1822.

AUDRY (NICOLAS), docteur régent de la Faculté de médecine de Paris, dont il devint le doyen en 1724.

Son jeton se trouve dans le cabinet des médailles de la bibliothèque impériale de Paris (1).

AVOGARI (PIERRE-BON), médecin et astrologue célèbre, naquit à Ferrare vers 1426 et mourut en 1506.

Deux médailles.

La première, de métal composé, a 9 centimètres.

A. Le buste à gauche. Insc. PETRUS BONUS AVOGARIUS FERRARIENSIS. MEDICUS INSIGNIS. ASTROLOGUS INSIGNIOR.

R. Esculape et Uranie debout : le premier sur un dragon, la seconde sur un globe. Inscr. ÆSCULAPIUS. URANIE. Exergue : OPUS SPERANDEI.

La seconde, de métal de cloche, a 5 1/2 centimètres.

---

(1) *Magasin pittoresque*, ouvr. cité, année 1858, p. 88.

A. Le buste à gauche. Insc. PETRUS BONUS ORPHEUM SUPERANS.

R. Orphée s'accompagnant de la lyre. Inscr. OPUS JOANIS BOLDU PICTORIS 1457 (1).

AYRER (MELCHIOR), naquit à Nuremberg, le 10 avril 1520. Il cultiva particulièrement les mathématiques et la chimie, dans lesquelles il était très-versé, et s'adonna ensuite à l'étude de la médecine. Il prit le bonnet de docteur, à Bologne, en 1546, et vint se fixer dans sa patrie, où on lui confia le service médical de l'hôpital, en 1549. Il y obtint les plus brillants succès, et s'acquit une réputation qui se répandit bientôt dans les états voisins. Ce fut à cette renommée qu'il dut l'emploi de premier médecin de l'Électrice palatine, épouse de Frédéric II, qui l'honora de toute sa confiance. Ayrer mourut le 17 mai 1579, âgé de cinquante-neuf ans.

Deux médailles consacrent son souvenir.

La première, en argent, de 4 1/2 centimètres, se trouve au musée royal de Berlin; en voici la description :

A. Le buste à droite. Inscr. MELCH. AYRER D. ANNO ÆT. 47. 67.

R. Des armoiries. Inscr. BEATUS CUJUS DOMINUS DEUS ADJUTOR EJUS.

La seconde, en plomb, a 4 1/2 centimètres.

A. Le buste de face. Insc. MELCHIOR AYRER. D. ANNO ÆTATIS 46.

R. Une femme, tenant de la main droite une palme, de la

(1) Mus. Mazz., vol. 1, p. 111, pl. 23, nos 1 et 2. — Moehsen, ouvr. cité, 1er vol., pp. 97 et 105.

gauche un livre, debout sur des ennemis terrassés. Inscr. TANDEM BONA CAUSA TRIUMPHAT (1).

BACON (FRANÇOIS), naquit à Londres, le 22 janvier 1561, et se livra dès sa jeunesse avec tant d'ardeur et de succès à l'étude des lois, qu'il fut nommé, à peine âgé de vingt-huit ans, conseiller extraordinaire de la reine Élisabeth. En 1593, il entra dans la chambre des communes; en 1603, il fut fait chevalier par Jacques Ier, et peu après, son conseiller. Nommé, en 1607, solliciteur-général, il obtint successivement plusieurs autres places, celles de procureur-général, en 1613; de membre du conseil privé, en 1616; de garde-des-sceaux, en 1617; et enfin, en 1619, celle de grand chancelier avec le titre de baron de Verulam, qu'il échangea, l'année suivante, pour celui de vicomte de Saint-Alban.

Arrivé à l'apogée des titres et des honneurs, sa fortune était telle alors, qu'il aurait pu vivre avec la magnificence dont il avait le goût, sans dégrader son caractère par des actes d'avidité, qu'on eut à lui reprocher avec trop de raison. Accusé de concussion par le Parlement, il fut condamné, sur ses aveux, à la prison et à une amende considérable (40,000 livres sterling, un million de francs) et exclu pour toujours des fonctions publiques. Le roi lui fit grâce, et Bacon, dans la retraite, consacra le reste de sa vie aux lettres et aux sciences. Il mourut le 9 avril 1628, âgé de soixante-cinq ans.

Si, oubliant ses torts, nous considérons en lui le savant,

---

(1) ANDR. WILL, *Der Nürnbergeschen Münzbelustigungen*, 1-4 Th. Nürnb., 1764-67, in-4° Tab. — *Hauptregister dazu* (*Repertorium der Nürnb. Geschichte und Münzkunde*) *von* JOH. CARL. SIGM. KIEFHABER. Nürnb., 1800, in-4°, t. IV, pp. 57 et 113, nos 16 et 17.

nous dirons que ce fut un de ces rares génies faits pour étonner le monde, qu'ils viennent éclairer. Lorsque Bacon parut, Aristote, défiguré par les scolastiques, régnait despotiquement sur les écoles; tous les esprits étaient asservis par les formes stériles de sa logique. Bacon entreprit de briser les chaînes sous le poids desquelles s'affaissait l'entendement humain. Cette idée, conçue dès sa plus tendre jeunesse, l'occupa toute sa vie et fut l'âme de tous ses travaux. Dans la philosophie scolastique, les notions générales, considérées comme comprenant les idées particulières dans leur extension, étaient la base de toutes nos connaissances et la source de toute vérité et de toute certitude. D'après ce système, on s'accoutumait à se passer de l'évidence et à mettre les mots à la place des choses; l'esprit humain était arrêté et devenait incapable de tout progrès. Bacon démontra que les principes généraux sont fondés sur les faits particuliers; qu'il fallait non seulement observer la nature, mais encore l'interroger par l'expérience, pour s'élever par degrés, d'induction en induction, aux axiomes les plus généraux. C'est de cette manière qu'il pensait que devait être comprise la véritable interprétation de la nature. Il signala et combattit tous les préjugés, toutes les causes d'erreurs, montra que le doute devait présider à l'examen de toutes les théories et notions reçues; qu'il fallait, en un mot, revenir sur ses pas, pour examiner de nouveau toutes les connaissances particulières qu'on croit avoir acquises; enfin il prononça qu'on ne devait espérer de voir renaître les arts et les sciences qu'autant qu'abandonnant les notions abstraites, les spéculations métaphysiques, on refondrait entièrement les premières

idées, et que l'expérience serait le flambeau qui nous guiderait dans les routes obscures de la vérité.

Il compara le savoir humain à une pyramide, dont l'observation et l'expérience forment la base, et la métaphysique ou les principes généraux, le sommet. En même temps, placé par son génie à cette hauteur, d'où il planait sur toutes les sciences, Bacon les embrassa d'un coup d'œil général, assignant à chacune sa place dans l'ordre universel, et indiquant les progrès qu'il lui restait à faire; il fit plus, il créa les procédés les meilleurs pour parvenir au but qu'il signalait. Ce grand homme est reconnu par tous les savants comme l'auteur de la saine méthode, qui doit nous diriger dans l'étude de toutes les branches de connaissances, comme le père de la philosophie expérimentale.

Quelques-uns de ses prédécesseurs ou de ses contemporains avaient reconnu les vices de la philosophie d'Aristote; mais ils ne substituèrent rien aux erreurs qu'ils avaient signalées. D'autres, tels que Copernic, Harvey, Galilée, firent des découvertes immortelles en suivant la marche préconisée par Bacon; mais la lumière ne tombait que sur quelques parties du vaste tableau des sciences.

Doué d'une force de tête prodigieuse et unissant la méthode à une immense étendue d'esprit, Bacon seul donna l'idée d'un plan général, universel, embrassant toutes les parties de la science et pouvant diriger sûrement toutes les recherches dont elles devaient être l'objet. Soit qu'il ne soit pas donné au génie le plus élevé de réunir tous les genres de gloire, d'embrasser toute la science et de faire des découvertes particulières, soit que les occupations politiques l'aient empêché de se livrer aux recherches nécessaires pour se dis-

tinguer dans cette seconde carrière, Bacon se borna à montrer la voie qui devait conduire à la connaissance de la vérité, sans s'y avancer lui-même. Cependant il entrevit avec une étonnante sagacité plusieurs découvertes : il avait imaginé une espèce de machine pneumatique, au moyen de laquelle il paraît avoir soupçonné l'élasticité et la pesanteur de l'air, qui furent dévoilées par Galilée et Toricelli; il indique assez clairement l'attraction newtonnienne, pour qu'on ait dit de lui qu'il avait été le prophète des vérités révélées par Newton. Il eut des vues profondes sur la métaphysique, la morale, la législation. Il exposa assez nettement le principe aperçu par Aristote, et développé depuis par Locke et Condillac, qu'il n'y a rien dans l'entendement qui n'ait passé par les sens; principe dont toute sa philosophie n'est, du reste, qu'une application.

Bacon ne fit pas de système général : son esprit sage le retint ou du moins l'empêcha de s'égarer, comme le fit après lui Descartes, qui eut la folle ambition de vouloir remplacer l'édifice fantastatique qu'il venait de détruire, et qui n'y substitua qu'un édifice non moins fantastique. Il dédaigna ainsi le titre de chef de secte, et ce ne fut que longtemps après lui qu'on reconnut son génie. Il était trop supérieur à son siècle pour en être apprécié. Bacon le sentait, il avait la conscience de sa force, connaissait toute l'importance et toute la grandeur de ses idées, et il en appelait à la postérité, comme lui devant une reconnaissance éternelle. Toutefois, on peut lui reprocher d'avoir adopté quelques-unes des formes de la philosophie scolastique qu'il combattait, d'avoir fait des divisions et des subdivisions trop multipliées, ce qui rend la lecture de ces écrits fatigante. Enfin, on doit dire qu'étranger

aux sciences mathématiques, il combattit le système de Copernic. Bacon aurait été trop au-dessus de l'humanité, s'il n'eût payé, par quelques erreurs, son tribut à son siècle.

Bacon a présenté sur la médecine, qu'il avait particulièrement étudiée, des vues non moins grandes que sur les autres sciences. Il a indiqué ce qui lui manquait, et les méthodes propres à lui faire faire des progrès. Voici ses principales idées sur ce sujet (1) : la délicatesse et la complication des parties dont se compose le corps humain, le rendent très-susceptible d'être rétabli lorsqu'il est dérangé, mais en même temps exposent beaucoup à l'erreur quant au choix du remède à appliquer. Ajoutez à ces causes naturelles de dérangement, les modifications nombreuses qu'éprouve l'économie par l'influence d'aliments variés, du climat, des genres d'exercices, des affections de l'âme, du sommeil et de la veille : c'est ce qui fait que la médecine est un art très-conjectural. Bacon reproche aux médecins de n'avoir pas étudié d'assez près la nature, de s'en être trop rapportés à des idées, à des théories générales, qui, même fussent-elles vraies, auraient l'inconvénient d'éloigner de l'observation des cas particuliers. Il regarde la médecine comme une science à peine ébauchée, parce que les travaux des médecins ont roulé dans le même cercle, qu'ils ont plutôt répété les mêmes recherches qu'ils n'en ont ajouté de nouvelles. D'après lui, cette science se divise en trois parties, suivant le but qu'elle se propose : de conserver la santé, de guérir les maladies, de prolonger la vie. Cette dernière division n'a pas été envisagée avec l'importance

---

(1) *De Dignitate et augmentis scientiarum*, Lib. 4, cap. 2.

qu'elle mérite, et a été confondue à tort avec les autres. Relativement à l'hygiène, Bacon reproche aux médecins de s'être plus occupés du choix que de la quantité des aliments; d'avoir trop recommandé un régime régulier, ce qui fait qu'on ne peut supporter ni la privation, ni l'excès d'alimentation, qui sont quelquefois inévitables. Il leur reproche encore de n'avoir pas assez observé les effets des différents genres d'exercices, par lesquels il n'est peut-être pas de prédisposition à quelque maladie qui ne puisse être combattue. Ce qui concerne les maladies et leur traitement, a été l'objet du plus grand nombre de travaux, et cependant que de choses cette partie de la médecine laisse à désirer? Bacon se propose de ne présenter que quelques réflexions, mais qu'il regarde comme les principales : il regrette qu'on ait négligé de rédiger, à l'instar d'Hippocrate, des histoires de tous les incidents des maladies particulières, d'en composer un recueil fait avec exactitude et discernement, ne s'attachant pas aux faits les plus communs, non plus qu'aux extraordinaires, et considérant que certains faits qui paraissent vulgaires, sont intéressants et dignes d'être notés, à cause des circonstances dont ils sont accompagnés.

Bacon voudrait qu'on ne s'en tînt pas, pour l'anatomie, à ces détails minutieux que l'on observe dans tous les cadavres, mais qu'on eût soin d'examiner les différences d'organisation qui se rencontrent dans les divers individus, et qui peuvent devenir des causes actives de maladies, et de signaler les effets ou désordres de ces mêmes maladies dans les organes intérieurs. Ce genre de richesses, qu'il appelle *anatomia comparata,* est évidemment l'anatomie pathologique que l'on cultive tant de nos jours, et qui est la base essentielle de la

pathologie. Bacon désire encore que, pour certaines particularités qu'on ne peut pas observer sur le cadavre, non seulement on profite de l'examen intérieur des parties accidentellement lésées, mais mieux encore, qu'on dissèque des animaux vivants, ceux dont l'organisation ne diffère pas trop de la nôtre.

Entre autres idées que le philosophe anglais émet encore sur la médecine, et que nous ne pouvons pas toutes rapporter, parce que d'ailleurs elles ne sont pas et ne pouvaient pas être toutes d'une égale importance, nous ne devons pas omettre le désir qu'il forma de voir imiter artificiellement les eaux minérales; imitation qui a été tentée de nos jours, et que les progrès de la chimie tendent à perfectionner; enfin il souhaitait de voir tracer pour chaque maladie un plan de traitement fixe et détaillé, qui pût servir de guide sûr à tous les médecins. Pour que ce vœu pût se réaliser, il faudrait que la théorie de la science fût elle-même fixée, et qu'un grand nombre d'expériences exactes permissent de prononcer sur l'efficacité des diverses médications opposées à chaque maladie : encore existerait-il beaucoup de cas exceptionnels. La science n'est pas même arrivée au point où il n'y a plus de divergences d'opinion sur les indications générales dans les maladies les mieux connues.

La troisième division de la médecine établie par Bacon, l'art de prolonger la vie, est celle dont il s'est particulièrement occupé. Il en a fait l'objet de son traité de la vie et de la mort. L'auteur suppose, dans les corps animés, l'existence d'un esprit plus pur que l'air, moins actif que le feu, enchaîné par des particules visqueuses. Ce principe, en consumant peu à peu ses liens, finit par s'exhaler; c'est là la cause de la mort naturelle. On doit espérer de prolonger la

vie, si l'on s'attache à modérer l'action, à éviter l'impression de l'air, à séparer les humeurs, à *invisquer* l'esprit vital, et à boucher les pores par lesquels il tend à s'exhaler. On parvient à ce but par le repos, par un régime débilitant, par l'usage du nitre et de l'opium. Bacon rapporte des exemples de longévité observés chez les hommes et chez les animaux, et qu'il présente à l'appui de sa théorie; il montre que les animaux qui ont une longue gestation, qui s'accroissent lentement, qui se nourrissent de chair, sont ceux qui vivent le plus longtemps; enfin il décrit les périodes de la vie et expose les phénomènes de la mort (1).

Cinq médailles.

La première uniface, de 5 centimètres, présente le buste avec l'insc. BACON VICECOM VERULAMII ANGLIÆ CANCELLAR. (2).

---

(1) Les principaux ouvrages de BACON sont : *Instauratio magna.* — Londres, 1620, in-fol. — *On the advancement of learning* (*De l'avancement des sciences*). Londres, 1605, in-4°, traduit en latin, sous le titre de : *De dignitate et augmentis scientiarum,* Lib. IX. Paris, 1624, in-4°. — *Novum Organon, or new method of employing the reasoning faculties in the pursuits of truth* (*Nouvelle méthode de diriger l'entendement dans la recherche de la vérité*). Lond., 1620, in-fol. — *De sapientiâ veterum.* Londres, 1610, in-4°. — *Historia vitæ et mortis.* Londres, 1613, in-8°. — *Sylva Sylvarum, or history of nature.* Londres, 1621, in-4°. — *Historia naturalis et experimentalis de ventis.* Leyde, 1638, in-12. — *Essays or counsels civil and moral* (*Essais ou maximes civiles et morales*). Londres. — *Historia regni Henrici VII, Angliæ regis.* Londres, 1622, in-fol.

Les œuvres complètes de Bacon ont eu d'assez nombreuses éditions. La meilleure est celle de Londres, 16 vol. in-8°, 1825-1835. A. Lasalle en a publié une traduction française en 15 vol. in-8°, 1802. Ses œuvres philosophiques ont été traduites de nouveau par M. Bouillet, 1835, 3 vol. in-8°.

(2) *Engl. medals. The Medallic history of England to the revolution with forty plates,* Lond., 1790, in-4°. — L'éditeur, Jean Pinkerton, s'est approprié plusieurs des planches de l'ouvrage de SNELLING — pl. 14, fig. 2, p. 40.

La deuxième a 4 centimètres.

A. L'effigie. Inscr. FRA. BACON. VICECO. SCT. ALBAN. ANGLIÆ CANCELL.

R. Un jeune homme nu, debout sur une roche, tenant dans les mains un marteau et un morceau de bronze. Insc. DEUS. EST. QUI. CLAUSA. RECLUDIT. THO. BUSHELL (Ce Bushell était très-instruit en métallurgie) (1).

La troisième, en bronze, de 4 1/2 centimètres.

A. Le buste de face. Inscr. FRANCISC. BACON. Exergue : L. D(ASSIER). F.

R. Soleil levant. Insc. NON PROCUL DIES. Exergue : NAT. 1560. D. 1626 (2).

La quatrième :

A. Le buste de Bacon.

R. Guirlande de laurier, contenant cette inscription : FOR CHEMICAL DISCOVERIES GIVEN BY JOHN FULLER, MEMBER OF THE ROYAL INSTITUTION.

On rapporte que Bacon faisait don de cette médaille, qui était en or et du prix de 10 guinées (250 francs), aux chimistes illustres de son époque.

La cinquième, en bronze, de 4 centimètres :

A. Le buste à droite, sous lequel : CAQUÉ F. Insc. FRANCISCUS BACON.

R. NATUS LONDINI AN. 1561. OBIIT AN. 1626. — Series numis-

---

(1) *Thirty trie plates of Englisch Medals, by the late* THOMAS SNELLING. Lond., 1736, in-4°, pl. 8, n° 10. — *Engl. Medals*, p. 37, pl. 13, n° 10. — LENGNICH, ouvr. cité, p. 142, croit mal à propos que le morceau de bronze représente un cœur.

(2) Mus. Mazz., vol. 2, p. 17, pl. 104, n° 3. — SNELL., pl. 8, n° 11. — *Engl. Medals*, pl. 13, n° 11. — Le revers de cette pièce contient une erreur de date; au lieu de 1560, c'est en 1561 que naquit Bacon.

matica universalis virorum illustrium. 1823. Durand edidit. Sur la tranche : MONACHII.

BACON (ROGER) naquit en 1214, à Ilchester, dans le comté de Sommerset, d'une famille ancienne et respectable; il fut envoyé à l'université d'Oxford, aussi barbare alors que la plupart des universités de l'Europe, et il y prit quelque connaissance des langues et du péripatétisme, seules sciences cultivées à cette époque. Son intelligence, son application lui acquirent la protection des chefs de l'université. Celle de Paris jouissait déjà d'une grande célébrité et de l'honneur d'attirer les jeunes gens du reste de l'Europe, qui venaient y perfectionner leurs études. Roger Bacon y étendit ses premières connaissances, y prit le bonnet de docteur en théologie, et revint à Oxford en 1240. Ce fut à peu près dans le même temps qu'il entra dans l'ordre des Cordeliers, à Paris, selon quelques historiens, ou, selon d'autres, après son retour à Oxford. Quoi qu'il en soit, il établit sa résidence dans cette dernière ville et reprit le cours de ses travaux. Son ardeur pour l'étude redoubla l'attachement de ses protecteurs. Il eut le courage et la pénétration de s'écarter des fausses et absurdes méthodes de l'école et de fonder la philosophie sur la base des faits et des expériences. Si ce moine n'eut pas la gloire, comme le chancelier Bacon, d'introduire une réforme générale dans les sciences, on ne peut lui disputer le mérite d'en avoir senti la nécessité, et d'avoir adopté le même plan que poursuivit et que proposa plus tard le chancelier d'Angleterre. Dans l'espace de vingt ans, il dépensa plus de deux mille livres sterling, somme prodigieuse pour le temps, à rassembler les auteurs, à multiplier les expériences, à construire différents

instruments. Ces travaux nuisirent bientôt à sa tranquillité. Dans un siècle où à peine dix personnes avaient quelque idée des sciences philosophiques, il était difficile de s'y livrer sans éveiller la superstition. Les expériences de Bacon parurent l'effet d'un pouvoir surnaturel; on imputa ses connaissances à la magie; une violente persécution s'éleva contre lui; il fut maltraité et emprisonné dans son couvent; on lui défendit d'en faire sortir aucun de ses écrits, de correspondre avec qui que ce fût, et de faire aucunes lectures à la jeunesse, comme il l'avait pratiqué jusqu'alors. Ses anciens protecteurs étaient morts, et il resta en butte à la rage de quelques moines, uniquement parce qu'il était moins ignorant qu'eux. Ces persécutions ne l'empêchèrent pas de poursuivre ses études avec zèle. L'avénement du cardinal évêque de Sabina à la chaire pontificale, sous le nom de Clément IV, valut à Roger le recouvrement de sa liberté. Ce prélat vertueux et éclairé, qui, étant légat en Angleterre, n'avait pu obtenir de voir les ouvrages du philosophe emprisonné, l'invita alors à les lui envoyer. Bacon les corrigea, les étendit, les mit en ordre et chargea de ce dépôt son disciple, Jean de Paris. Ce recueil, qu'il réduisit en un seul traité, et qu'il intitula *Opus majus*, contient le corps complet de ses connaissances dans les langues, les mathématiques, l'optique, la chimie et l'astronomie. Il y établit la nécessité de procéder par expériences et y expose celles qui l'avaient amené à plusieurs découvertes.

Tant que vécut Clément IV, Roger travailla librement; mais après la mort de ce pontife, un nouvel orage s'éleva. Jérôme d'Esculo, général des Cordeliers, fit de nouveau enfermer le philosophe : dix ans entiers il fut confiné dans son monastère, réduit à la plus dure pénitence, et privé de toute

communication avec l'extérieur. On prit pour prétexte de cette persécution, les traités de Bacon sur la nécromancie et sur l'astrologie; Bacon supporta cette persécution, comme la précédente, avec une admirable fermeté. Jérôme d'Esculo fut élevé à la thiare, sous le nom de Nicolas IV. Ce pape n'était pas ignorant; il avait persécuté le philosophe plutôt par déférence pour son ordre que par fanatisme. Bacon chercha à le ramener, en écrivant et en lui dédiant un *Traité des moyens de prévenir les infirmités de la vieillesse.* Le Saint-Père fut peu touché de cet hommage; mais il céda aux sollicitations de quelques seigneurs anglais, et Roger fut rendu à la liberté. Malheureusement il n'en jouit pas longtemps, car il mourut le 11 juin 1292, dans un âge avancé.

Pour apprécier le génie de Roger Bacon, il faut se transporter à cette époque du moyen-âge, où les lettres commençaient à peine à sortir de la barbarie, et où la philosophie y était encore entièrement plongée : on juge alors de l'étendue d'esprit nécessaire à un homme qui, sans instruments, presque sans livres, privé des méthodes d'observation, sans autre guide que sa propre intelligence, et au milieu d'une ignorance universelle, sut acquérir des lumières, à la trace desquelles ses successeurs purent marcher. Ce fut dans Bacon un grand effort de l'esprit humain que de s'élever au-dessus des préjugés du temps, de recueillir dans le foyer d'une seule tête les rayons épars des connaissances scientifiques, et d'ajouter encore à chacune de leurs branches des vérités nouvelles et des découvertes importantes. Cet homme avait un génie universel. Savant dans les langues, il possédait le latin, le grec, l'hébreu, l'arabe, le chaldaïque. Son *Opus majus* renferme d'excellents préceptes de critique et de grammaire. Passionné pour

les poëtes romains, il les cita souvent dans ses écrits; il composa des observations sur Virgile et sur plusieurs anciens, non seulement en philologue, mais encore en homme de goût; sa latinité a plus de précision, de pureté, de clarté que celle du siècle où il vécut. Il était versé dans les autres branches des belles-lettres : il a laissé des calculs chronologiques et des morceaux d'histoire exacts; la géographie lui était familière, même celle des contrées les moins connues à cette époque, telles que la Chine et la Tartarie, sur lesquelles on trouve de judicieuses observations dans l'*Opus majus*.

Meilleur philosophe que littérateur, il démontra, dans le même ouvrage, la grande importance de l'emploi des mathématiques dans les sciences physiques. Depuis Archimède, personne peut-être n'avait possédé à un degré supérieur le génie de la mécanique. Au moment où on l'accusait de magie, il démontra que plusieurs secrets attribués à la vertu de celle-ci étaient des œuvres de l'art ou des opérations de la nature. Il inventa ou perfectionna une infinité de machines. Il avait étudié l'optique : ce fut même sa science favorite; et, de son temps, elle était absolument ignorée. Il a décrit une méthode de fabriquer des lunettes; il construisit des miroirs ardents, et il paraît avoir donné l'idée de la chambre obscure. Il n'est même pas sans vraisemblance qu'il ait pressenti l'importante découverte des télescopes : plusieurs passages de ses œuvres semblent au moins indiquer les principes de leur construction. Versé dans l'astronomie, il découvrit diverses erreurs du calendrier, et le moyen de les corriger. Le premier il cultiva la chimie en Angleterre. Il paraît avoir connu la poudre à canon. Les alchimistes le regardaient comme l'un de leurs principaux chefs, et il est vrai que Roger Bacon

s'occupa de la transmutation des métaux; mais, puisqu'au milieu du siècle dernier, on vit se renouveler ce travail chimérique, poursuivi par une foule de charlatans ou de demi-savants accueillis à leur tour, protégés, payés, honorés par des hommes des classes les plus élevées, qui pourrait reprocher à un moine du XIII[e] siècle des préjugés que les expériences et la chimie ont été si longtemps à détruire? Du moins Roger tira de ses fourneaux plusieurs inventions et quelques découvertes utiles, dont on a profité depuis.

Tel fut le moine Roger Bacon, dont Boerhaave ne parlait qu'avec respect, et qui mérita d'être surnommé *le Docteur admirable*. Son caractère opiniâtre et ardent, qui résista aux traverses comme aux difficultés, n'est pas moins étonnant que ses connaissances. Malheureusement un grand nombre de ses écrits furent négligés, perdus, brûlés même par les Cordeliers; en sorte que Lelaud a eu raison de dire qu'il serait plus aisé de rassembler les livres sibyllins que les titres des ouvrages de Roger Bacon (1).

Médaille, en bronze, de 4 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : GAYRARD F. INSC. ROGERIUS BACON.

---

(1) Nous n'indiquerons que les principaux : *Epistola de secretis operibus artis et naturæ, et de nullitate magiæ*. Paris, 1542, in-4°. — *De retardandis senectutis accidentibus et sensibus confirmandis*. Oxford, 1590, in-8°. — *Thesaurus chimicus*. Francfort, 1603, in-8°. — *Perspectiva, in quâ, quæ ab aliis fuse traduntur, succincte ac nervose pertractantur, operâ et studio J. Combachii*. Londres, 1614, in-4°. — *Specula mathematica, et de specierum multiplicatione*. Francfort, 1614, in-4°. — *Opus majus ad Clementem quartum pontificem romanum, ex MS. codice Dublinensi, cum aliis quibusdam collato, nunc primum edidit S. Jebb. M. D.* Londres, 1733, in-fol.

R. NATUS ILCHESTER COM. SOMERSET IN ANGLIA AN. 1214. OBIIT AN. 1294. — Series numismatica universalis virorum illustrium. 1818. Durand edidit (1).

BAECK ou BACK (ABRAHAM), naquit à Hudwichwald, capitale de la province d'Helsingie (Suède), en 1713. Il fit ses études à Upsal, où il s'appliqua successivement aux belles-lettres, à la physique, à la botanique et à la médecine. Il prit le laurier doctoral en 1739. L'amour de sa profession ne lui fit rien négliger pour perfectionner les connaissances qu'il avait acquises. Dans cette vue, il parcourut les Pays-Bas, l'Angleterre, l'Allemagne et la France. Puis il revint dans son pays, où ses talents lui méritèrent d'honorables distinctions. Il était assesseur du collége royal de médecine depuis 1745, lorsqu'il fut nommé professeur d'anatomie en 1747, médecin de la cour de Suède en 1748, médecin ordinaire du Roi en 1749, président du collége en 1752, et membre de la commission chargée de dresser les tables des naissances et des décès dans toute la Suède, en 1765. Plusieurs académies s'empressèrent de s'associer ce médecin; mais ses talents lui méritèrent une récompense bien flatteuse pour un homme de lettres: le roi Gustave III l'admit, en 1773, dans l'ordre équestre et le décora de l'ordre de l'Étoile polaire; il mourut en 1795 (2).

---

(1) Le revers de cette médaille contient une erreur, quant à l'année du décès de Roger Bacon. Nous avons vu que ce n'est pas en 1294, mais en 1292 qu'il mourut, âgé de soixante-dix-huit et non de quatre-vingts ans, comme le veulent quelques biographes.

(2) On a de ce médecin différents mémoires sur l'histoire naturelle, entre autres sur la couleur des nègres, qu'on trouve dans les mémoires de l'Académie de Suède. Il a donné une traduction en suédois de l'ouvrage anglais de Dinsdale,

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS


G. BAGLIVUS MED IN ROM ARCHIL P ET SOC REG LOND COLL


VNAM FACIEMVS VTRAMQVE
MDCCIIII

Médaille, en argent, de 3 1/8 centimètres.

A. L'effigie, sous laquelle : LUNDERBERG. A gauche : le bâton d'Esculape; à droite : l'étoile polaire.

R. ABRAH. BAECK PR. R. COLL. MED. ARCHIATRO R. EQ. DE STELLA POL. MEMBRO SUO DESIDERATISSIMO AC. R. SC. 1797 (1).

BAGLIVI (GEORGE), naquit à Raguse, en 1669 (2), d'une famille originaire d'Arménie. Resté orphelin dès son bas âge, il reçut les premières notions de l'art de guérir d'un de ses parents, médecin à Lecci, ville dans la terre d'Otrante. Déjà l'élève justifiait par ses progrès l'appui bienveillant de son protecteur, lorsque ce dernier mourut en lui laissant un héritage assez considérable. Abandonné à lui-même, Baglivi se livra à l'étude avec une ardeur extrême et ne tarda pas à prendre le bonnet de docteur en philosophie et en médecine à l'université de Salerne (3). Il visita ensuite Naples, Bologne, où il suivit les leçons de l'illustre Malpighi, et ses travaux lui acquirent de bonne heure une grande renommée.

---

sur la méthode d'inoculer la petite-vérole. Cet ouvrage, qui a paru à Stockholm en 1769, est précédé d'une préface de la plume de Back, sur l'origine et l'utilité de l'inoculation. Il fit paraître aussi une traduction du travail de Linné : *De memorabilibus insectis*. Ce grand homme, avec lequel Back fut très-lié et dont il fit l'éloge, lui a dédié un genre de plantes sous le nom de Bachæa.

(1) SACKLÉN, ouvr. cité, p. 46.

(2) ÉLOY dit que Baglivi, d'après HALLER, naquit à Raguse, mais que NICOLAS COMNENE, qui parle de ce médecin, dans son *Histoire de l'Université de Padoue*, le fait naître à Lecci, ville dans la terre d'Otrante, du royaume de Naples. D'après la plupart des biographes, Baglivi naquit à Raguse, non en 1668, comme le veut Éloy, mais en 1669. Il mourut le 17 juin 1707, au lieu de 1706, comme l'avance le même auteur, dans son article consacré à Baglivi.

(3) Suivant PAPADOLI (*Hist. gymn. Patav.*, t. XI, p. 319), ce fut à Padoue que Baglivi fut reçu docteur.

Il était venu se fixer à Rome, et il y exerçait la médecine avec distinction, quand le pape Clément XI lui confia la chaire de médecine théorique dans le collége de Sapience; et peu de temps après, en 1695, la chaire d'anatomie et de chirurgie, qui avait été occupée par Lancisi, et dans laquelle il brilla avec non moins d'éclat. Sa réputation était devenue européenne et chaque jour elle grandissait davantage, lorsqu'une maladie longue et douloureuse vint l'arrêter au milieu de sa carrière, et l'emporta le 17 juin 1707, à peine âgé de trente-huit ans.

Baglivi fut un de ces esprits originaux dont la nature est si avare. Dès ses premiers pas dans la carrière, il fut frappé des vices des théories dominantes et de leur funeste influence sur la pratique de la médecine. Il reconnut que la seule manière de parvenir à la meilleure méthode de guérir les maladies, était d'observer la nature d'après les règles prescrites par Hippocrate et généralement négligées. Il fit en Italie, et dans le même temps, ce que Sydenham faisait en Angleterre.

L'on a souvent comparé ces deux hommes célèbres pour les vues sages qu'ils eurent sur la médecine pratique et pour la sagacité avec laquelle ils observèrent les maladies. Mais si une plus longue expérience donna au médecin anglais l'avantage des résultats pratiques, on ne peut s'empêcher de reconnaître dans le médecin italien plus de génie; ce qui fait qu'il eut plus d'influence que Sydenham sur les destinées de la science. Comme ce dernier, Baglivi rappela les médecins à l'observation; mais, tout en voulant élever une barrière entre la pratique et la théorie de la médecine, il ne se livra pas moins tout entier à celle-ci dans des écrits séparés, et il le fit en homme supérieur.

Quelques erreurs qu'il ait commises — erreurs qui dérivent de cet abus des hypothèses et des analogies qu'il avait si bien signalé — il a contribué du moins à ébranler les théories humorales, à ramener l'attention sur les solides de l'économie animale, auxquels il fit jouer un rôle presque exclusif. Aussi peut-on considérer Baglivi comme le chef de l'école solidiste moderne, comme le précurseur de Hoffmann et de Haller. Il fit revivre les principes de l'ancienne école méthodique, en rapportant tous les phénomènes morbides à l'augmentation et à la diminution de ton dans les solides; il provoqua les recherches ultérieures sur les propriétés des tissus par ses considérations erronées sur les fonctions de la dure-mère et des parties membraneuses. Nous ne devons pas cependant oublier de dire qu'on a reproché à Baglivi de s'être approprié des idées puisées dans les leçons de Pacchioni, de Valsalva et de Malpighi; reproches qui ne paraissent pas tout-à-fait dénués de fondement. Enfin, il a montré une crédulité au moins singulière relativement aux effets de la morsure de la tarentule (1).

---

(1) Les écrits de Baglivi, publiés à diverses reprises, isolément et dans des lieux différents, furent rassemblés en un recueil qui a eu de nombreuses éditions. On a de lui : 1° un ouvrage très-estimé, intitulé : *De praxi medicâ Lib. II ad priscam observandi rationem revocandâ*; 2° *Specimen quatuor librorum de fibrâ motrice et morbosâ;* 3° *Series variarum dissertationum*, au nombre de neuf: 1° *De anatome fibrarum, de motu musculorum ac de morbis solidorum;* 2° *De experimentis circa salivam;* 3° *De experimentis circa bilem;* 4° *De experimentis circa sanguinem, ubi obiter de respiratione et somno;* 5° *De morborum et naturæ analogismo; de vegetatione lapidum; de terræ motu romano ac urbium adjacentium, anno* 1703; 6° *De progressione romani terræ motûs ab anno* 1703, *ad annum* 1705; *De systemate et usu motûs solidorum in corpore animato; De vegetatione lapidum et analogismo circulationis maris ad circulationem sanguinis;* 7° *De anatome, morsu et effectibus tarentularum;* 8° *De usu et abusu vesicantium;*

Deux médailles.

La première, en bronze, de 4 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel s. u. (S[t] Urbain). Inscr. G. BAGLIVUS. MED. IN ROM. ARCHIL(YCEO). P(ROFESSOR). ET SOC. REG. LOND. COL.

R. Un vase servant à l'usage médical, un mortier avec son pilon, une cornue. Insc. UNAM FACIEMUS UTRAMQUE. Exergue : 1704 (1).

L'autre, en argent, a aussi 4 centimètres.

A. Le même que celui de la première, mais sans les initiales du graveur.

R. Le buste. Insc. MARCELLUS. MALPIGHIUS. BONON. PHIL. ET MED. COLL.

Le revers de cette médaille diffère de celui qu'on trouve à l'article consacré à Malpighi : l'avers non plus n'est pas le même, puisque les lettres s. u. (S[t] Urbain) manquent dans chaque face. A l'avers, au lieu de ces initiales, on ne voit que deux points superposés.

BAIER (JEAN-JACQUES), naquit à Jéna le 14 juin 1677. Après avoir reçu d'un instituteur particulier, et sous les yeux de son père, les premiers éléments de l'éducation, il étudia la philosophie sous J. P. Treuner, les mathématiques sous

---

9° *De observationibus anatomicis et practicis.* La dernière dissertation renferme l'histoire de la maladie et les détails de l'autopsie du corps de Malpighi. PINEL a donné une nouvelle édition des œuvres de Baglivi; il y a joint des corrections, des notes et une préface. Paris, 1788, 2 vol. in-8°.

(1) J. FR. JOACHIM, *Das neu eroffnete Munzkabinet.* Nurnb., 1761-1773. 4 vol. in-4°, pl.; 3° vol., p. 318, n° 53. — *Appendice alla bibliotheca Firmiana contenente la raccolta di medaglie d'uomini illustri.* Mediolani, 1783, in-4°, p. 103, n° 79.

G. A. Hamberger, et se rendit familière la lecture des classiques grecs et latins. Fort jeune encore, il était entraîné, comme par instinct, vers l'étude des sciences naturelles; bientôt il s'appliqua à l'anatomie et aux autres parties de la médecine. Après quatre années d'études à Jéna, il se rendit à Halle, où brillaient alors Frédéric Hoffmann et G. E. Sthal. Il profita des leçons de ces deux grands hommes et fut honoré de leur amitié. De retour à Jéna d'un voyage qu'il avait entrepris dans le nord de l'Allemagne, une partie de la Livonie et du Danemarck, il fut reçu docteur en philosophie, puis docteur en médecine. Il se rendit alors dans les montagnes de la Basse-Saxe, dont il étudia les fossiles et les minéraux, revint à Halle et s'établit quelque temps après à Nuremberg, où il se maria. Le collége des médecins de cette ville se l'associa comme membre. Il pratiquait la médecine avec beaucoup de succès, lorsqu'une pleurésie, qui lui laissa une toux sèche avec difficulté de respirer, l'obligea de changer de climat et de se retirer à Ratisbonne. Il n'y était que depuis quelque temps, quand la mort de J. L. Apinus, arrivée le 28 octobre 1703, laissa vacante à Altdorf, la chaire de physiologie et de chirurgie. Baier en fut chargé. Il professa successivement et avec succès toutes les branches des sciences naturelles et médicales, à l'exception de l'anatomie. Il devint membre de l'Académie des curieux de la Nature, remplaça J. M. Hoffmann dans la chaire de médecine, fut fait successivement directeur du Jardin botanique, doyen de la faculté de médecine, recteur de l'université. Il dirigea, en 1729, les Éphémérides de l'Académie des curieux de la Nature, et, trois ans après, il fut nommé président de cette Académie, et devint archiâtre et comte palatin. Le 11 juillet 1735, Baier fut pris d'une pleuré-

sie aiguë, à laquelle il succomba le 24 du même mois, âgé de cinquante-huit ans. — *Amisit societas*, dit son historien, *amisit præsidem gravitate, doctrinâ, fide prope singulari, summo vigore, summâ industriâ, summâ frugalitate, eâ magnitudine animi quæ nihil ad ostentationem, omnia ad conscientiam referebat, rectèque facti mercedem ex facto ipso petebat* (1).

Deux médailles.

La première, en étain, a 3 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : WERNER F. Insc. D. J. J. BAIER. P. P. ALTORF. ET ACAD. NAT. CUR. PRÆS.

R. Une fontaine. Insc. NON SIBI SED PUBLICO. Exergue : DE OBTENTO PRÆSID. ACAD. IMPER. GRATUL. F. F. A. E. B. (Fieri Fecit Andræas Elias Büchner) 1730 (2).

L'autre, en étain, a 4 1/2 centimètres.

A. Le buste, sous lequel : DORSCH. Inscr. JO. JAC. BAIERUS MED. P. P. ACAD. H. T. RECTOR.

---

(1) Parmi les nombreux ouvrages de BAIER, dont on peut voir la liste dans les Bibliothèques de HALLER, nous citerons les suivants :

*De pietate medicorum.* — *De longevitate medicorum.* — *Problemata medica.* — *Oryctographia Norica.* — *Adagiorum medicinalium centuria.* — *De A. C. Celso ad majorem philiatrorum utilitatem accomodando.* — *Horti medici Academiæ Altorfinæ historia, curiosè conquisita.* — *Orationum varii argumenti, variis occasionibus in Academiâ Altorfinâ publicè habitarum fasciculus.* — *Biographiæ professorum medicinæ quos unquam habuit Academia Altorfina.* — *Animadversionum physico-medicarum in quædam loca novi fœderis specimina III.* — Il publia également le deuxième et le troisième volume de la troisième décurie des actes de l'Académie des curieux de la Nature.

(2) Mus. Mazz., vol. 2, p. 284, pl. 169, nº 1. — WILL, ouvr. cité, 1re partie, p. [illegible]. — [illegible], *Der Nurnbergischen Universität Altdorf. Denkwürdigkeiten* von [illegible], [illegible], Siegeln und Gefässen in 17 *Kupfertafeln vorgestellt*. Nürn., [illegible] in-4º, pl. VI, fig. 3.

R. EX GEMMA C. DORSCHEI 1723. SCALPTA R. C. I. C. V. MOEHSEN (1).

BAIER (Ferdinand-Jacques), fils du précédent, naquit à Altorf le 13 février 1707. Médecin d'un grand mérite, il pratiqua avec beaucoup de succès la médecine à Nuremberg. L'Académie des curieux de la Nature se l'adjoignit comme membre. Il mourut le 23 octobre 1788, âgé de quatre-vingt-un ans (2).

Médaillon oval, en étain, de 3 centimètres, représentant le buste de Baier, gravé par Dorsch (3).

BAIER (Jean-Jacques), de la famille du précédent, naquit en 1724. Il prit le bonnet doctoral en 1750, exerça pendant cinquante ans la médecine dans la ville de Nuremberg, et devint membre du collége médical de cette cité. Ses collègues firent frapper une médaille qu'ils lui remirent le 11 mai 1800.

Médaille, en étain, de 4 1/6 centimètres :

A. Le buste, sous lequel : D(ALLINGER). Insc. JOANNES JACOBUS BAIER M. D. NAT. 1724.

R. SENI VENERABILI PER DECEM LUSTRA URBIS SPLENDORI VITÆ PRÆSIDI MORTIS DOMITORI F. C. COLL. MED. NOR. D. 11 MAII 1800.

BAILLY (Jean-Sylvain), fils de Jacques, peintre et garde

---

(1) Cette médaille, coulée en argent, et dont les lettres du revers sont gravées, se trouve dans le Musée royal, à Berlin. On la trouve encore, mais sans le revers, dans l'ouvrage cité d'Altorf, pl. VIII, n° 8.

(2) Il publia deux ouvrages posthumes de son père : J. J. Baieri *Introductio in medicinam forensem et responsa ejusdem argumenti ad F. J. Baierum filium.* — J. J. Baieri *Epistolæ ad viros eruditos, eorumque responsiones*, etc.

(3) Altorf, ouvr. cité, pl. IX, n° 10.

des tableaux du roi, naquit à Paris le 15 septembre 1736. Il s'adonna d'abord aux études littéraires et composa quelques tragédies qui n'ont pas été publiées, puis il se livra avec une activité infatigable à l'étude des sciences, à l'observation de la nature et aux méditations de la philosophie. Son intimité avec Lacaille détermina sa vocation en faveur de l'astronomie. Il publia des observations et des calculs sur la lune, la comète de 1763, les satellites de Jupiter, et fit paraître l'histoire de l'astronomie, qui lui valut, le 26 février 1784, la place de Tressan à l'Académie française. Il était déjà membre de l'Académie des Sciences, et, en 1785, il fut reçu membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, à cause de ses savantes recherches sur l'astronomie orientale.

La révolution française vint trancher en deux parts cette existence qui jusqu'alors avait été tranquille, heureuse et honorable, et qui devait être ensuite remplie de troubles et d'infortunes pour se terminer sur l'échafaud. En 1789, Bailly, nommé secrétaire de l'assemblée des électeurs de Paris, fut élu le premier député de Paris aux États généraux, et, les États assemblés, il fut encore choisi pour les présider. Ce fut encore lui qui, le 20 juin 1789, rédigea et fit prêter à ses collègues le fameux serment du Jeu de Paume. Après la prise de la Bastille et l'assassinat du dernier prévôt des marchands, De Flesselles, Bailly fut nommé maire de Paris le 16 juillet de la même année. Sa popularité était alors immense, et il apporta dans ces nouvelles fonctions, si difficiles à cette époque, la probité, la droiture et le désintéressement qui le caractérisaient; malheureusement ces vertus privées n'étaient pas suffisantes pour contenir une populace en proie à l'exaltation la plus violente, et Bailly était un de ces hommes qui

pensaient que les bienfaits de la révolution ne devaient pas descendre au-dessous de la bourgeoisie. Aussi crut-il devoir combattre de tout son pouvoir les progrès de la démocratie. Il en donna une preuve mémorable dans une cruelle circonstance : c'était après le retour de Louis XVI de Varennes. Une foule immense s'était portée au Champ-de-Mars, le 17 juillet 1791, pour y signer, sur l'autel de la patrie, une pétition par laquelle on réclamait la déchéance du roi. Bailly se rendit au Champ-de-Mars avec des gardes nationales, ordonna aux factieux de se séparer, et sur leur refus, proclama la loi martiale et les fit disperser par la force. Dès ce jour, il perdit toute sa popularité, envoya sa démission le 19 septembre 1791, et au mois de novembre, il quitta ses fonctions pour se retirer paisiblement à la campagne, dans les environs de Nantes.

Bientôt cependant, malgré les conseils de l'illustre Laplace, son ami, auquel il avait témoigné le désir de venir à Melun, Bailly se rendit dans cette ville, et en y entrant, il fut aussitôt reconnu par un des soldats de l'armée révolutionnaire; le peuple s'ameuta contre lui. On le traîna à la municipalité, qui, après avoir examiné ses passe-port, voulut lui rendre la liberté; mais il fallut, pour satisfaire ces furieux, qu'il se rendit en prison chez lui, jusqu'à ce que l'on eût écrit à Paris, pour décider de son sort. On prévoit ce qui arriva. Bailly, transporté dans les prisons de Paris, fut appelé en jugement le 10 novembre 1793, devant le tribunal révolutionnaire, condamné à mort le 11 et exécuté le 12.

Les motifs de son arrestation furent l'affaire du Champ-de-Mars et de prétendus complots avec la famille royale. Derrière la charrette qui le conduisait au supplice, on attacha le drapeau rouge qu'il avait fait déployer au Champ-de-Mars, et un

groupe de furieux le suivit pendant toute sa route, en l'accompagnant des plus cruelles vociférations. Cependant une pluie froide et pénétrante glaçait la tête et la poitrine du malheureux vieillard. Arrivé sur la place de la Révolution, on voulut qu'il mourût dans ce Champ-de-Mars où il avait proclamé la loi martiale; on démonta l'échafaud, et on le traina lui-même à la suite. Au Champ-de-Mars, on brûla le drapeau devant lui, et on l'agita tout enflammé sur sa figure. Comme ses membres glacés par le froid et la pluie s'agitaient d'un tremblement involontaire : « Tu trembles, Bailly, lui dit un de ses bourreaux. — Oui, je tremble, dit le vieillard, mais c'est de froid. » Enfin, quand il se croyait près de mourir, un nouveau raffinement de cruauté fit déplacer encore une fois l'échafaud, de peur que l'enceinte sacrée du Champ-de-Mars ne fût souillée par le sang d'un si grand criminel. On rétablit donc encore une fois son lit de mort sur un tas de fumier; il y monta et périt (1).

Dix médailles.

Médaille de 4 centimètres.

A. Le buste à droite. Exergue : OFFERT A LA VILLE PAR DUVIVIER. Insc. J. SILVAIN BAILLY NÉ A PARIS LE 15 SEPT. 1736.

R. MÉRITE RECONNU. Deux branches, l'une de laurier, l'autre d'olivier, contenant l'inscription suivante : MEMBRE DES TROIS

---

(1) Cet homme remarquable a laissé les ouvrages suivants : *Observations de Lacaille sur cinq cent quinze étoiles du zodiaque.* — *Essais sur la théorie des satellites de Jupiter.* — *Éloge de Leibnitz.* — *Histoire de l'astronomie ancienne.* — *Histoire de l'astronomie moderne.* — *Histoire de l'astronomie orientale.* — *Lettres sur l'Atlantide de Platon.* — *Essai sur les fables et leur histoire.* — *Mémoires d'un témoin de la Révolution.* — *Mémoires* dans les recueils des Académies dont il était membre.

ACADÉMIES FRANÇAISE DES B. LETTRES ET DES SCIENCES. PRÉSIDENT DE L'ASSEMBLÉE NATIONALE LE 17 JUIN. ÉLU D'UN VOEU UNANIME MAIRE DE PARIS LE 15 JUILLET 1789 (1).

Médaille en tout semblable à la précédente, si ce n'est qu'au lieu de 4 centimètres, elle n'en a que 3 (2).

Médaille de 5 centimètres.

A. Le buste du roi à droite, sous lequel : B(ENJAMIN) DUVIVIER F. Insc. LOUIS XVI. ROI DES FRANÇAIS. Exergue : VILLE DE PARIS.

R. Une femme, portant la couronne murale (représentant la ville), tenant de la droite un gouvernail, de la gauche la haste avec le bonnet phrygien, le symbole de la liberté, entre les emblèmes de la guerre et de la paix. DUPRÉ F. Inscr. ÉTABLISSEMENT DE LA MAIRIE DE PARIS. Exergue : J. SILVAIN BAILLY PREMIER MAIRE ÉLU LE 15 JUILLET 1789 (3).

Jeton en bronze, de forme octogone, de 3 1/2 centimètres.

A. Les armoiries de Bailly entre un rameau de chêne et un rameau d'olivier. Insc. J. SILVAIN BAILLY, MEMBRE DES 3 ACAD. FRANÇ. B. LETT. ET DES SC. 1r MAIRE 1789.

R. Les armes de la ville de Paris, sous lesquelles D. V. (Duvivier). En-dessous : VILLE DE PARIS (4).

Médaille de 3 1/2 centimètres.

---

(1) A. L. MILLIN, *Histoire métallique de la Révolution française*. Paris, 1806, in-4° pl., 8e pl., fig. 25. — HENNIN, ouvr. cité, pl. 5, fig. 37. Il y a probablement une faute typographique dans l'ouvrage de RUDOLPHI, qui donne le millésime 1799, au lieu de 1789.

(2) HENNIN, ouvr. cité, pl. 5, n° 38. — Le spécimen que j'ai dans ma collection présente la lettre initiale B du prénom du graveur Duvivier.

(3) MILLIN, ouvr. cité, pl. 7, n° 23. — HENNIN, ouvr. cité, pl. 5, n° 39.

(4) HENNIN, ouvr. cité, pl. 12, n° 93. On se servait beaucoup de ces espèces de jetons dans les jeux à Paris; il est probable qu'à cette époque chaque grande famille avait les siens.

A. Le buste à droite, sous lequel : P. A. MONTAGNY F. Insc. BAILLI MAIRE DE LA VILLE DE PARIS.

R. Deux écussons, l'un aux armes de France, l'autre avec des faisceaux et cette devise : NOTRE UNION FAIT NOTRE FORCE. Entre eux une épée surmontée du bonnet de la liberté. Tout autour, des armes. En dessous : P. A. MONTAGNY F. Inscr. LA NATION LA LOI LE ROY 1791 (1).

Médaille de 4 1/2 centimètres.

A. Le buste à droite. Insc. J. SILVAIN BAILLY NÉ A PARIS LE 15 SEPT. 1736. Exergue : OFFERT A LA VILLE PAR B. DUVIVIER.

R. ASTRONOME, AUTEUR DE L'HISTOIRE DE L'ASTRONOMIE, MEMBRE DES TROIS ACADÉMIES FRANÇAISE BELLES LETTRES ET DES SCIENCES, PRÉSIDENT DE L'ASSEMBLÉE NATIONALE 17 JUIN, ÉLU PREMIER MAIRE DE PARIS LE 15 JUILLET 1789, ET HÉLAS, figure d'une hache (décapité) 11 NOV. 1793 (2).

Médaille de 3 1/2 centimètres.

A. Le buste à gauche. Insc. J. SILVAIN BAILLY NÉ A PARIS EN 7bre 1736. En dessous : DÉCAPITÉ LE 12 9bre 1793.

R. PREMIER PRÉSIDENT DE L'ASSEMBLÉE NATIONALE 1er MAIRE DE PARIS IL PÉRIT DOULOUREUSEMENT SUR UN ÉCHAFAUD VICTIME DE L'INGRATITUDE POPULAIRE. Sur la tranche, on lit en lettres gravées : RÉVOLUTION FRANÇAISE PAR LIÉNARD. AN 9. N. 4 (3).

---

(1) HENNIN, ouvr. cité, pl. 28, nº 298. La devise, qui se trouve sur l'écusson aux faisceaux, a été omise par Rudolphi.

(2) On doute si cette médaille a jamais été frappée; MILLIN l'a décrite dans son ouvrage, pl. 8, nº 25; HENNIN la lui a empruntée (pl. 54, nº 531), mais ne l'a pas vue. Il y a une erreur de date au revers; au lieu du 11, il faut le 12.

(3) La médaille que je possède, diffère de celle-ci : en ce que 1º elle a 3 1/2 centimètres, au lieu de 3 1/2; 2º elle porte le mot *échafaud*, écrit avec deux *f*, et 3º elle n'a pas d'inscription sur la tranche.

Médaille en tout semblable à la précédente, si ce n'est qu'au revers, au lieu du mot *nationale* écrit en toutes lettres, il n'y a que *nat^le*, et que, sur la tranche, au lieu du n° 4, on lit : n° 5 (1).

Médaille uniface, de 4 1/2 centimètres, gravée dans l'atelier de Liénard et offrant le buste à droite. Insc. J. SILVAIN BAILLY NÉ A PARIS EN 7^bre 1736. En dessous : 1^er MAIRE DE PARIS EN 1789. DÉCAPITÉ LE 12 9^bre 1793. Double bord ondulé et perlé (2).

Médaille, en bronze, de 4 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : MONTAGNY F. Insc. J. SYLVAIN BAILLY.

R. NÉ A PARIS EN 1736. MORT EN 1793. — Galerie métallique des grands hommes français. 1821.

BALBI (PAUL-BAPTISTE), médecin renommé, s'occupa de différentes questions physiques, et inséra le fruit de ses travaux dans les Annales de l'Académie de Bologne. Ils traitent principalement de la théorie de l'œuf, émise par Bellini, des vases de Bologne et du baromètre.

Médaille de 7 centimètres.

A. Le buste. Insc. PAULUS BAPTA BALBI BON. ÆT. AN. 75.

R. MEDICO PHILOSOPHO MATHEMATICO PRÆSTANTISSIMO PETRUS PHILIPPUS BOZZOLUS CLE. REG. SANCTI PAULLI HONORIS ERGO F. C. AN. 1769.

BALLY (VICTOR). Consulter l'article consacré à Mazet.

---

(1) HENNIN, ouvr. cité, pl. 54, n° 553, attribue cette variété de chiffres à un changement de graveur.

(2) HENNIN, pl. 54, n° 554.

BANKS (Joseph) naquit à Londres, le 2 février 1743. Des mains d'un précepteur, auquel, selon l'usage des grandes familles en Angleterre, fut confiée sa première jeunesse, il passa, à l'âge de onze ans, au collége de Harrow. Quatre ans plus tard, il se rendit à Eton, où il montra ses premières dispositions pour l'étude de la botanique. En 1760, il entra dans l'université d'Oxford, où il continua à faire de la botanique son étude favorite.

En 1761, son père mourut, et trois ans plus tard, un an après avoir quitté Oxford, Banks prit possession de ses grands biens du Lincolnshire. Dès ce moment brille dans tout son éclat le mérite de cet homme vraiment distingué. Sa jeunesse, sa figure, sa fortune, le conviaient à une vie oisive; mais il continua ses études avec courage, et se livra entièrement à l'histoire naturelle. Il se tint éloigné du Parlement et ne fréquenta guère que la société des savants. Ses récréations se bornaient à des exercices actifs et à la pêche.

En mai 1766, il fut élu membre de la Société royale de Londres. Dans le cours de la même année, il accompagna à bord du *Niger*, son ami sir Thomas Adams. Le but que se proposait Adams était de recueillir des plantes. Revenu en Angleterre au commencement de 1767, il y reprit ou plutôt il y continua ses études d'histoire naturelle. Sa liaison intime avec Solander, alors aide-bibliothécaire du British Museum, et l'élève favori de Linné, facilita beaucoup ses recherches.

A cette époque, le Gouvernement anglais, à la tête duquel se trouvait George III, accordait son patronage et ses faveurs à tous ceux qui s'adonnaient avec succès à l'étude des sciences. Il s'en suivit des découvertes importantes dans des régions lointaines que n'avaient point encore explorées les

navigateurs. Le capitaine Wallis venait de faire connaître les remarquables groupes d'îles semés sur une partie de l'Océan pacifique. On résolut de provoquer de nouvelles recherches dans l'intérêt des sciences. Pendant son séjour à Sainte-Hélène, en 1676, Halley avait observé le passage de Mercure sur le disque du soleil, mais il avait légué aux astronomes le soin plus important encore de suivre le passage de Vénus. Il ne pouvait être témoin de cet événement fort rare, qui, selon ses calculs, ne devait avoir lieu qu'en 1761. Il démontra comment l'observation exacte de ce phénomène pouvait faire connaître la parallaxe du soleil, ou l'angle au centre du soleil sous-tendu par le rayon de la terre. La meilleure manière de déterminer cet angle consiste à faire des observations simultanées, en des points fort distants de l'arc décrit par la planète, pendant la durée de son passage.

En conséquence, le Gouvernement britannique envoya en 1761, un observateur au Cap, M. Mason, et un autre à Sainte-Hélène, M. Maskelyne. De son côté, le Gouvernement français envoyait Le Gentil à Pondichéry, Chappe à Tobolsk, en Sibérie, et Pingré à l'île Rodrigue. Le temps fut si défavorable qu'on ne put tirer aucune conclusion de ces travaux. Les observations de Pingré et de Mason ont été, il est vrai, reconnues exactes; mais elles différaient tellement de celles de leurs confrères, qu'on demeura dans l'incertitude. Un second passage devant avoir lieu en 1769, le Gouvernement anglais choisit de nouveau un astronome, M. Green, pour recommencer les observations (1).

---

(1) Pour apprécier toute l'importance que méritait cette recherche, on ne doit pas perdre de vue qu'avec la connaissance de la parallaxe, il n'est pas difficile

Plusieurs gouvernements se joignirent à celui de l'Angleterre pour favoriser, par tous les moyens possibles, le succès de ces intéressantes observations. Ainsi pendant qu'une expédition se rendait à Otahiti, dans l'Océan pacifique, MM. Dymand et Walles allaient à la baie d'Hudson, M. Call à Madras et l'abbé Chappe en Californie. Le gouvernement danois envoyait le père Hills à Wardhus, près du Cap Nord. Plansow, sur l'ordre du roi de Suède, partait pour la Finlande. Plusieurs observateurs se rendaient, d'après l'invitation de l'impératrice de Russie, vers différents points de la Sibérie. Quatre de ces savants, ceux d'Otahiti, de Californie, de la baie d'Hudson et de Wardhus, obtinrent un succès complet. L'expédition de M. Green dans l'Océan pacifique avait pour but principal d'observer le passage, mais elle devait en outre s'occuper de l'histoire naturelle de l'île.

Dès qu'il eut appris qu'une expédition dans la mer du Sud était résolue, Banks s'adressa à l'amirauté, afin d'obtenir l'autorisation de se joindre à ces savants distingués. Cette faveur lui ayant été accordée, il fit des préparatifs en rapport avec sa grande fortune et son zèle pour l'avancement des sciences. Il se fit accompagner par le docteur Solander, le

---

de trouver la distance du soleil à la terre. En effet, dans tout triangle, les côtés étant entre eux comme les sinus des angles opposés, la distance du soleil est au rayon de la terre comme le sinus d'un angle très-peu différent d'un angle droit, c'est-à-dire comme l'unité est au sinus de la parallaxe horizontale. D'où il résulte que la distance du soleil est égale au rayon terrestre divisé par le sinus d'un angle fort petit. Les distances du soleil aux autres planètes peuvent se trouver facilement, parce que leurs distances relatives sont connues. Les diamètres de tous ces corps célestes seront aussi déduits des angles parallactiques. La connaissance de la structure du système solaire dépendait par conséquent de la détermination de la parallaxe du soleil.

botaniste habile dont nous avons déjà parlé, et prit à son service deux dessinateurs avec quatre domestiques. L'expédition fut placée sous le commandement du capitaine Cook.

Mon intention n'est pas de retracer cette belle expédition, qui semble un autre voyage des Argonautes avec les fables de moins et la science de plus. Elle fut couronnée d'un plein succès. Conformément aux calculs, le passage de Vénus sur le disque du soleil eut lieu le 3 juin 1769. M. Green observa le premier contact extérieur à 9 heures 25' 42" et l'émersion totale à 3 heures 32' 10". Ainsi il fallut six heures d'un temps serein pour cette importante observation (1).

Les observations comparées d'Otahiti, de Sibérie, de Laponie, de la baie d'Hudson et de Californie, démontrèrent que la parallaxe du soleil devait être évaluée à 8" 78, et que la distance de la terre était en conséquence de 93,729,900 milles, dans la supposition que le rayon de la terre est de 3,985 milles (2). Les distances relatives des planètes étant connues d'avance, leurs distances absolues du soleil se trouvèrent déterminées.

Dans les diverses phases de ce voyage, Banks se dessine comme un être supérieur aux pieds duquel s'aplanissent les obstacles. A peine sorti de Plymouth, il a déjà pêché dans la Manche vingt poissons nouveaux; avant d'arriver à la hauteur du Finistère, un oiseau que Linné n'a point connu,

(1) Le 29 novembre de la même année, on observa le passage de Mercure avec un égal succès dans l'île de Major, près de Mowtohéra. Le ciel, fort couvert les jours précédents, se montra plus favorable le 29.

(2) Sir John Herschell, dans son *Traité d'Astronomie*, p. 29, évalua la parallaxe annuelle à 8" 6, et la distance du soleil à 23,984 fois le rayon de la terre ou environ 95,000,000 de milles, qui équivalent à 152,884,915,500 mètres.

que Buffon n'a point décrit, le *Motacilla velificans*, s'élance des rives de la France et vient mourir dans sa main. A Madère, il triomphe des absurdes répugnances du résidant portugais, et vient avec sa suite herboriser, chasser, pêcher dans cette terre inexplorée, comme du temps où les Carthaginois y avaient un mouillage. Au Brésil, bravant les stupides prohibitions d'un vice-roi encore moins traitable que le résidant de Madère, il se glisse comme un contrebandier sur le rivage, pour en rapporter quelques échantillons précieux. A Otahiti, il se laisse peindre et oindre de noir de la tête aux pieds, pour pouvoir assister à une cérémonie funéraire, dont autrement l'inflexible Tabou l'eût exclu. Partout, quoique sans caractère officiel, il prend ou plutôt il occupe le premier rang : il est partout, il préside aux échanges, il concilie les différends, il poursuit les voleurs, il retrouve les objets volés. C'est ainsi qu'il retrouve dans les bois d'Otahiti le quart-de-cercle qu'un insulaire avait enlevé et sans lequel le but de l'expédition aurait été manqué.

L'influence qu'il exerçait sur les sauvages tenait sans doute un peu à sa figure, à sa contenance, qui imprimaient en même temps l'affection et le respect. Mais elle avait surtout pour bases sa libéralité, son désir de faire le bien. Non seulement il veillait à ce qu'on traitât avec justice, avec douceur, ces peuples enfants, même lorsqu'ils se rendaient coupables de quelques torts; mais encore il leur donnait des graines de plantes potagères, des animaux domestiques, des instruments aratoires, et il donnait toujours avec discernement.

Importer en tout autre pays, qui peut mettre à profit cette acquisition, les productions qui ont pour but une autre contrée, tel était le but de ce savant utilitaire. Aussi le monde

contemporain lui doit-il les plus précieuses naturalisations végétales et animales. Par lui, la canne otahitienne, plus riche en sucre et plus prompte à mûrir, a réparé en partie les désastres des colonies anglaises. Acclimaté dans les régions chaudes de l'Amérique, l'arbre à pain y rendra des services plus grands encore que ceux dont l'américaine pomme de terre a été la source pour l'Europe; le lin de la Nouvelle-Zélande, *Phormium tenax*, dont les fils l'emportent en ténacité sur ceux de toutes les plantes, fournira un jour des câbles presque indestructibles à la marine; mille autres graines, mille arbustes, que l'axe du globe séparait de nous, peuplent nos terres, ornent nos jardins, varient nos bosquets. Il fit connaître l'étrange quadrupède devenu depuis si familier aux naturalistes sous le nom de kanguroo.

Revenus à Londres, Cook et ses hardis compagnons y reçurent l'accueil le plus flatteur. Banks eut l'honneur d'offrir à Georges III les graines et les plantes rares qui méritaient de figurer dans les jardins-modèles, et le monarque, ami de la botanique et de l'agriculture, accepta ces lointaines offrandes avec reconnaissance. Aussi, à partir de ce jour, le roi se plut à donner à Banks des marques personnelles de bon souvenir et d'affection.

Ni cette faveur des grands, ni les applaudissements du public, ni même les soins à donner au classement des magnifiques matériaux qu'il avait recueillis pendant trois ans de voyage, ne satisfirent l'insatiable ardeur de Banks pour les sciences naturelles. Il sollicita et obtint de faire partie d'une nouvelle expédition qu'on préparait en Angleterre, sous la direction du capitaine Cook, afin de s'assurer si la terre Australe n'existait pas à une latitude supérieure à celle que ce marin avait

été chargé d'atteindre dans son premier voyage. En conséquence, Banks fit des préparatifs sur une si vaste échelle que, malgré sa grande fortune, il dut recourir à un emprunt. Il engagea le peintre Zoffany, avec trois dessinateurs, choisit deux secrétaires et neuf domestiques, tous exercés dans l'art de conserver les plantes et les animaux. Il se procura avec profusion les livres, les instruments, les dessins dont il pouvait avoir besoin, et rassembla les immenses provisions nécessaires pour entretenir une suite aussi nombreuse. Il était prêt depuis longtemps à se joindre à l'expédition, lorsque les entraves de l'amirauté et surtout du contrôleur de cet établissement le forcèrent, en rebutant sa patience, de renoncer à ses projets (1).

On engagea Banks à ne pas perdre le fruit de ses dépenses considérables et à faire une excursion en Islande avec le docteur Solander et un ecclésiastique suédois, nommé Van Troel. En quelques semaines, il loue, équipe, meuble un navire, réunit quarante personnes, y compris les dessinateurs, les secrétaires, les matelots et les domestiques, et met à la voile le 12 juillet 1772. Les voyageurs atteignirent l'Islande au mois d'août suivant; ils y demeurèrent un mois et y étudièrent tout ce qui avait rapport à l'histoire naturelle. Ils visitèrent l'Hécla, les sources d'eau bouillante, le Reygiem et le Geyser. Banks

(1) Nous croyons qu'il est juste de faire connaître le nom de l'homme auquel la science doit imputer ces vexations, c'était sir Hugues Palliser. On a prétendu que le capitaine Cook lui-même s'était opposé à ce que Banks l'accompagnât; mais cette assertion, outre qu'elle est fort improbable, n'est justifiée par aucune preuve. Une lettre de l'illustre navigateur démontre qu'il était au contraire fort disposé à seconder les préparatifs de son ami, de son compagnon de voyage.

acheta une riche collection de livres et de manuscrits dont il fit présent au Britisch-Museum. Le docteur Van Troel, qui devint plus tard archevêque d'Upsal, publia une relation complète et intéressante de ce voyage. Banks lui abandonna volontiers ce soin, tant il avait peu d'ambition littéraire, tant il se préoccupait peu de tous les travaux qui n'avaient pas de grandes et utiles actions pour but. Cet ouvrage attira sur l'Islande l'attention spéciale du Danemarck, et deux fois, sachant le pays à la veille d'être en proie à la famine, Banks y fit parvenir à ses frais des cargaisons de grains : de telles actions équivalent à bien des livres!

Revenu en Angleterre, Banks se fixa à Londres. Ces deux voyages avaient attiré sur lui les regards du monde savant. Sa richesse, son indépendance, sa haute position sociale d'une part; de l'autre, sa générosité hospitalière, sa complaisance, son attention bienveillante opérèrent le reste. Quiconque s'occupait de science pouvait se promettre son estime; quiconque s'y distinguait pouvait compter sur son appui. Ses collections d'une magnificence toute royale, sa bibliothèque sans cesse croissante et dont le catalogue sans phrases ne forme pas moins de quatre forts volumes, étaient au service de tous les adeptes. Ajoutez qu'on trouvait toujours chez lui l'élite des savants des deux mondes, et qu'à côté des trésors muets de la nature et de l'imprimerie, s'agitaient à chaque instant ces bibliothèques vivantes, avec lesquelles il est permis de dialoguer. La maison de Banks était, en un mot, une espèce de Saint-James scientifique, où tout savant avait ses entrées, comme tout courtisan veut les avoir à la cour.

En 1777, sir John Pringle ayant renoncé à ses fonctions de président de la Société royale, Banks fut choisi, en novem-

bre 1778, pour lui succéder. Il se consacra immédiatement avec son ardeur accoutumée aux devoirs de cette haute position. Par ses sages mesures, il fit cesser un grave abus qui s'était glissé dans ce corps savant : les portes de la Société s'ouvraient avec une facilité extrême devant ceux qui désiraient les franchir; les secrétaires choisissaient pour ainsi dire tous les candidats qui leur plaisaient; on consultait à peine le président, quoiqu'il fût spécialement chargé de maintenir la sincérité des élections et d'empêcher les choix inconvenants (1). Banks résolut de mettre ordre à cet état de choses. Comme le nombre des membres est illimité, il ne se dissimula pas que la qualité de membre de la Société royale ne pourrait jamais être aussi recherchée que celle d'Académicien en France; mais il crut qu'il rendrait à cette qualité une partie de son ancien lustre en ne permettant plus qu'on l'accordât sans examen. En conséquence, il s'établit les deux principes suivants : 1° Toute personne ayant cultivé les sciences avec succès, ou ayant fait des recherches originales, devait être, sur sa demande, admise sans considération de rang et de fortune; 2° les hommes riches ou influents, disposés à enrichir, à propager, à protéger la science, pourraient, après mûre délibération, faire partie de la Société.

Il est fortement à regretter qu'une fois engagé dans la voie des réformes utiles, Banks n'ait pas songé à faire disparaître l'absurde et humiliant statut par lequel, tandis que tous les

---

(1) D'Alembert faisait allusion à cette prodigalité des honneurs académiques, lorsqu'il disait en plaisantant à ceux qui allaient en Angleterre, qu'il les ferait membres de la Société royale, s'ils le voulaient, comme il pourrait l'être lui-même, s'il se souciait de cet honneur.

autres candidats devaient produire leurs titres à l'admission trois mois avant qu'ils fussent examinés, les pairs et les conseillers privés pouvaient être accueillis au moment même où ils se présentaient. Cet usage, mauvais en principe, était pire encore dans l'exécution. En effet, la personne qui sollicitait les suffrages, entrait d'emblée dans la Société, si elle occupait un rang élevé. Quoi qu'il en soit, Banks travailla avec vigueur à la repression de l'abus le plus criant, c'est-à-dire, à l'extinction des choix indignes; il exprima hautement devant les secrétaires et devant les membres, sa ferme intention de veiller rigoureusement à l'application du réglement. Il n'hésita pas à déclarer, au moment de l'élection, sa pensée secrète et à se prononcer contre tel ou tel candidat. De cette franchise, il résulta que plusieurs individus échouèrent et que des dissensions s'introduisirent dans le sein de la Société. Le repos de l'honorable président fut troublé par la haine et la calomnie; mais le temps finit par faire justice de ses ennemis et remit chacun à sa place (1).

Plusieurs circonstances concoururent à assurer à sir Joseph Banks l'influence dont il usait si généreusement pour favoriser les travaux scientifiques. Sa grande fortune, sa position dans le monde, la faveur dont il jouissait à la cour et auprès des ministres de la couronne, la renommée de ses voyages, son infatigable industrie, son attentive sollicitude à l'égard des hommes laborieux, l'indépendance de son esprit, entiè-

(1) Le monde savant a oublié le nom des détracteurs de Joseph Banks. Nous devons cependant faire connaître celui de leur chef, le docteur Horsley, qui accusait le président de la Société royale de sacrifier à l'histoire naturelle les *sciences plus sévères*.

rement dégagé des basses jalousies que les gens de lettres nourrissent trop souvent les uns contre les autres, son activité remarquable et la sagacité de son jugement, la connaissance qu'il avait du cœur humain, la sagesse qu'il puisait dans une profonde expérience; tout cela formait un ensemble de qualités naturelles et acquises tel qu'il ne s'en était peut-être jamais présenté chez aucun autre individu.

Durant plus de quarante ans, il ne cessa d'être l'ardent promoteur des recherches philosophiques. Avant lui et depuis lui, aucun homme placé dans la haute position qu'il occupait n'a servi aussi heureusement les intérêts du monde scientifique.

Comme par le passé, Banks se dévoua à l'étude de l'histoire naturelle, dont il cultivait les diverses branches avec un égal succès. Il se consacra cependant de préférence à la botanique, dans laquelle il se fit remarquer au premier rang. Il employa la plus grande partie de sa vie et de sa fortune à préparer de magnifiques collections de dessins et de gravures en rapport avec cette dernière science; il ne sacrifiait rien à la satisfaction de ses propres goûts; son indifférence habituelle pour la gloire littéraire le rendait si peu soucieux de toute publication, qu'il abandonnait, dit-on, aux autres les résultats de ses travaux, au moment où ces résultats allaient devenir productifs. Tandis que les ouvrages d'autrui s'enrichissaient de ses idées, tandis que les savants anglais et étrangers profitaient de ses vastes connaissances, il était le seul à ne recueillir aucun fruit de ses efforts, à ne tirer aucun avantage des trésors qu'il avait amassés. Il n'avait d'autre plaisir que celui de voir combien il contribuait au progrès de ses études favorites.

Ce fut en 1780 que Banks fut créé baronnet, et il reçut, en 1795, la décoration de l'ordre du Bain. A cette époque on n'accordait guère cette distinction qu'à des militaires ou à des diplomates. En 1797 il fut nommé membre du Conseil privé et succéda au duc d'Ancaster comme juge assesseur de Boston. Il refusa constamment de siéger au Parlement. Il avait été longtemps en faveur auprès du roi Georges III; ce prince aimait la franchise de son caractère, le courage avec lequel il bravait les dangers pour l'amour de la science, et la fermeté qu'il déploya dans les circonstances difficiles.

On a prétendu que les ministres eurent souvent recours à son influence personnelle sur le roi, pour obtenir l'acquiescement du monarque à des mesures qu'il repoussait; c'est peu connaître le caractère de Banks, car non seulement il ne se fût jamais chargé d'une pareille mission, mais encore Georges III n'eût point permis au savant de prendre un tel rôle vis-à-vis de lui. A la vérité, il intervint, mais dans un but plus conforme à sa position et, disons-le, avec les plus heureux résultats.

Au commencement de la guerre d'Amérique, Louis XVI donna partout à ses vaisseaux l'ordre de respecter Cook et ses compagnons. Ce bel exemple, qui est aujourd'hui un article de la loi des nations, c'est Banks qui l'y a fait inscrire. Jamais il n'a manqué une occasion d'engager le gouvernement britannique à s'y conformer; souvent il fit parvenir aux cours étrangères des sollicitations analogues, et elles furent couronnées de succès. Grâces à lui, les ordres donnés à Versailles en faveur de Cook, furent répétés à Saint-James en faveur de l'infortuné La Perouse : plus tard, Banks le fit chercher lui-même et en son nom sur toutes les mers. Quand

une suite de catastrophes porta les collections de Labillardière en Angleterre, Banks réussit à se les faire remettre et les renvoya au savant sans avoir regardé une seule caisse, craignant, écrivait-il à De Jussieu, « d'enlever une seule idée botanique a un homme qui avait été les conquérir au péril de sa vie. » En maintes occasions, il fit restituer au Jardin des plantes de Paris des collections adressées à ce bel établissement et tombées entre les mains des marins anglais. Il envoya jusqu'au cap de Bonne-Espérance racheter des mains des corsaires des caisses appartenant à M. De Humboldt, sans consentir à ce qu'il lui fût tenu compte de la dépense. Il s'efforça même de réparer les injustices que les nations étrangères commettaient envers les hommes de science. Broussonet ayant été obligé, pendant les orages de la révolution, de quitter la France, où sa vie était menacée, sir Joseph Banks chargea ses correspondants en Espagne et en Portugal de subvenir à ses besoins. C'est son ingénieuse charité qui la première pénétra dans le cachot de Dolomieu à Messine, c'est lui qui donna au savant des secours, à sa famille des nouvelles; et, sans doute, avec tout autre gouvernement que celui de la Sicile à cette époque, ses ardentes réclamations auraient brisé les fers du célèbre géologue, victime d'une insigne violation du droit des gens. Les compatriotes de Banks, retenus prisonniers en France, lui durent plusieurs fois l'autorisation de retourner dans leur patrie. Sur sa prière, l'Institut lui-même agit auprès de Napoléon I en plusieurs circonstances. Aussitôt qu'on découvrait un savant ou un homme de lettres parmi les détenus, le président de la Société royale de Londres ou ses collègues de Paris travaillaient activement à obtenir sa délivrance.

En 1802, l'illustre compagnie de France que nous venons de nommer, l'admit au nombre de ses membres étrangers. Il la remercia de cet honneur dans des termes tellement chaleureux qu'ils éveillèrent la susceptibilité de quelques brouillons anglais. Les débris du parti de l'évêque Horsley le blâmèrent avec amertume. M. Cobbett, qui à cette époque maudissait la France et détestait la paix autant qu'il l'aima plus tard, adressa aux membres de la Société royale une lettre dans laquelle il les conjurait d'ôter son siége au président, pour le punir d'avoir appelé l'Institut le premier corps littéraire de l'Europe. Mais l'orage s'apaisa promptement. Les hommes de sens reconnurent que le langage élogieux de sir Joseph ne franchissait point les limites ordinaires des correspondances de ce genre, et qu'il n'avait en rien manqué au respect qu'il devait à la Société.

Il publia quelques traités sur des questions d'agriculture ou d'horticulture, sur la nielle du blé, sur les troupeaux mérinos, sur le blé de l'Inde et sur le blé de mars, sur le châtaignier d'Espagne, sur les serres-chaudes de Rome, et sur d'autres sujets encore; mais aucun de ces ouvrages n'est à la hauteur de l'importance de ses travaux scientifiques.

Sir Joseph Banks mourut des suites de la goutte, le 19 juin 1820, à l'âge de soixante et dix-huit ans, sans postérité. Sir Humphry Davy le remplaça dans la présidence de la Société royale. Sa magnifique bibliothèque, léguée au Musée britannique, suffirait seule pour perpétuer sa mémoire, si les autres qualités que nous n'avons que faiblement esquissées, ne lui garantissaient en même temps l'admiration de tous les corps savants de l'Europe.

Une magnifique médaille en argent, de 4 centimètres, a

consacré le souvenir de cet illustre Mécène des naturalistes du monde.

A. Le buste, sous lequel : T. WYON JUN. D. — W. WYON S. 1816. Insc. Rt HONBLE. St J. BANKS BARt K. G. C. B. P. R. S., etc.

R. Un livre ouvert, sur lequel sont penchés des épis de blé; des guirlandes à l'entour. En dessous : BANKSIA. Insc. HIGH : IN GENIUS. AND SUBSTANTIAL LEARNING.

BARKER (Robert), médecin et physicien anglais du XVIIIe siècle, membre de la Société royale de Londres, s'est fait connaître par quelques observations insérées dans les *Transactions philosophiques*.

Médaille en bronze de 5 1/3 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : A. DASSIER F. Insc. ROBERTUS BARKER.

R. DOCTOR MEDICUS SOCIUS REGIÆ SOCIET. LONDINENSIS 1744 (1).

BARON (Hyacinthe-Théodore), naquit à Paris en avril 1686. Après avoir fait d'excellentes études, il fut reçu docteur dans la même ville le 30 octobre 1710, et nommé doyen de la faculté de médecine en novembre 1730. Les suffrages de ses collègues le continuèrent dans ces honorables fonctions, qui étaient annuelles, jusqu'en 1734. En 1732, il publia un nouveau code de pharmacie, qui fut réimprimé plusieurs fois avec divers changements. Les soins qu'il apporta à la publication de cet utile ouvrage, prouvent combien il s'intéressait aux malades.

Pendant son décanat, il eut à défendre les droits de la fa-

(1) Mus. Mazz., vol. 2, p. 341, pl. 184, no 4. — Moehsen, *Meds.*, vol. 1er, p. 345. — Snelling, ouvr. cité, pl. 31, no 2.

culté contre Chirac, premier médecin du roi, qui, soutenu par l'autorité, voulait établir une Académie rivale de la faculté. L'exemple de Renaudot et de la chambre royale était encore trop récent. Le danger paraissait grave pour la faculté, lorsque la mort du premier médecin assura son triomphe. Baron mourut le 28 juillet 1758, âgé de soixante et treize ans (1).

Deux jetons.

Le premier, en cuivre, a 2 3/4 centimètres :

A. Le buste à droite, sous lequel : J. C. R(OETTIERS). Inscr. H. T. BARON F(ACULTATIS) M(EDICÆ) P(ARISIENSIS) DECANUS 1731-32.

R. Esculape assis feuillette un livre. D'un côté, l'écusson aux armoiries de la faculté; de l'autre, un coq et le bâton d'Esculape. Au côté droit : J. C. R. Insc. DIRIGIT UT PROSIT. Exergue : PHARMACOPOEA PARISIENSIS. 1732.

Le second du même métal et module que le premier.

A. Le buste à droite. Insc. H. T. BARON F. M. P. ITERUM DECANO 1733-34.

R. Ici une autopsie cadavérique; là, une opération chirurgicale. Insc. MAJORUM SECTANTUR VESTIGIA. Exergue : BACCAL(AUREI). OPERA ANATOM(ICA) ET CHIRURGICA EXERCENTES. 1733.

BARON (HYACINTHE-THÉODORE), fils aîné du précédent, dont

(1) Baron publia quelques dissertations académiques, deux, entre autres, qui firent quelque bruit. La première est une question de médecine, dans laquelle on examine si c'est aux médecins qu'il appartient de traiter les maladies vénériennes. Quelques auteurs, parmi lesquels DEZEIMERIS, attribuent ce mémoire au fils de Baron, qui portait les mêmes prénoms que son père; d'autres, au contraire, entre autres ÉLOY, rapportent cet opuscule au père. La seconde est une dissertation académique, qui a pour titre : *An senibus chocolatæ potus?* Cette dernière a été plusieurs fois réimprimée.

sa famille était attachée à la médecine depuis près de cent cinquante années, naquit à Paris le 12 août 1707. Dès qu'il eut terminé ses humanités, il se mit sur les bancs des écoles de médecine, et suivit avec ardeur tous les cours qui pouvaient le préparer à faire sa licence d'une manière distinguée. Il y obtint le second rang en 1730. Deux ans après, le 29 octobre 1732, il reçut des mains de son père le bonnet doctoral. Les talents dont il fit preuve dans tous ses actes, et son application à son état lui méritèrent la confiance du public et la protection de quelques hommes distingués. Le marquis de Maillebois l'attacha en qualité de premier médecin à l'armée, dont il alla prendre le commandement en Corse, en 1739. Baron remplit ces fonctions jusqu'à la fin des troubles, et à la retraite de l'armée, en mai 1741. L'année suivante, il eut le même titre dans l'armée de Bavière, et revint à Paris passer l'hiver de 1743.

Malgré le danger et les fatigues qui accompagnent l'exercice de la médecine dans les armées en temps de guerre, Baron semblait s'être dévoué par goût à cette partie si importante de son état. Il suivit encore les armées que le prince de Conti et le maréchal duc de Bellisle commandèrent successivement en Italie, depuis 1744 jusqu'en 1748. De retour à Paris, après la paix de 1748, Baron continua d'y exercer la médecine avec le plus grand succès, et il y remplit pendant quelque temps les fonctions de médecin à l'Hôtel-Dieu. Il fut élu doyen de la faculté en novembre 1751, et continué les années suivantes jusqu'en novembre 1754. Son décanat fut marqué par son zèle à remettre en vigueur, et à faire observer les réglements, ainsi que par des publications importantes pour l'histoire de la faculté.

Il apporta tous ses soins à la bibliothèque de la Compagnie, fondée par un legs de Picoté de Beletre. Philippe Hecquet ajouta aux vingt mille volumes qu'elle avait reçus, douze à treize mille volumes de bons ouvrages, et, en mourant, mille volumes in-fol. et in-4°. La présidente Amelot enrichit encore la bibliothèque, à laquelle Baron donna un réglement pour assurer au public l'usage et la conservation de ces utiles collections.

Baron joignait à l'amour de son état le goût le plus vif pour l'étude. Il vécut dans le célibat, passa ses beaux jours dans l'exercice de l'art de guérir, et sa vieillesse au milieu de sa riche bibliothèque. Il était privé depuis douze ans de l'usage de ses yeux, quand il mourut le 27 mars 1787, à l'âge de quatre-vingts ans (1).

(1) Ce médecin avait composé un assez grand nombre d'ouvrages, dont la plupart sont restés manuscrits; il n'a publié que les suivants :

*Formules de médicaments à l'usage des hôpitaux militaires.* — *Ritus, usus et laudabiles facultatis medicinæ Parisiensis consuetudines.* — *Quæstionum medicarum quæ circa medicinæ theoriam et praxim, ante duo sæcula in scholis facultatis medicinæ Parisiensis agitatæ sunt et discussæ, series chronologica, cum doctorum, præsidum et baccalaureorum propugnantium nominibus. Opus ad medicinæ, medicorumque Parisiensium historiam maximè conferens.* — *Quæstionum medicarum quæ circa medicinæ theoriam et praxim, a duobus fere sæculis, in actibus vesperiarum, doctoratûs, et regentiæ apud medicos Parisienses agitatæ sunt et discussæ, chronologica series altera.* — *Compendiaria medicorum Parisiensium notitia, sive clarorum virorum qui a sæculo circiter decimo quarto ad hunc usque diem, in facult. med. Par. vel decanatum gesserunt, vel baccalaureatûs, licentiatûs, aut doctoratûs gradum obtinuerunt, chronologica series; additis dignitatibus et muneribus, quibus pro tempore functi sunt.* — *Quæstionum medicarum quæ circa med. theor. et prax. per decennium prope elapsum in scholis fac. med. Par., agitatæ sunt et discussæ, series chronologica, cum doct. præs. et bacc. propugn. nominibus.* — *Quæst. medic. quæ circa med. theor. et prax.*

Trois jetons.

Le premier, en argent, a 2 3/4 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : D. V. (DUVIVIER) Insc. HY. THEOD. BARON DECANUS.

R. Les armoiries de la Faculté, représentées par trois cigognes tenant dans leur bec un petit rameau vert. Le soleil brillant dans tout son éclat, avec la légende : URBI ET ORBI SALUS. En dessous : FACULT. MEDIC. PARIS. 1751.

Le deuxième, en cuivre, de 2 3/4 centimètres.

A. Le même que celui du précédent.

R. SANCITIS A SUPREMO SENATU CONFIRMATISQUE FACULTATIS MEDICINÆ PARIS. LEGIBUS. Exergue : H. T. BARON DECANO 1751.

Le troisième, de la même matière et du même module que le deuxième, ne diffère du premier que par le millésime de 1754 qu'il porte, au lieu de celui de 1751.

Rudolphi a commis, je pense, une erreur en attribuant à une seule et même personne, du nom de Hyacinthe-Théodore Baron les trois jetons qu'il décrit (1). En effet, deux personnages, du nom de Baron, le père et le fils, portent les mêmes prénoms; médecins tous les deux, ils ont été doyens de la Faculté de médecine de Paris, mais à des époques différentes;

---

*per decenn. proxime elapsum, in actibus vesper. doctor. et pastill., etc., chronologica series altera.* — *Compendiaria medicor. Par. notitia, per decennium.* — *Codex medicamentarius Parisiensis*, publié sous le nom de Boyer, alors doyen.

Baron, qui s'occupait toujours beaucoup de matière médicale, avait formé une collection de pharmacopées et de formulaires, telle qu'aucune bibliothèque publique n'en possédait d'aussi complète; il légua à la bibliothèque de la faculté de médecine de Paris tous ceux de ces ouvrages qui ne s'y trouvaient pas.

(1) Ce numismate, dans la description du dernier jeton, a omis, sur le revers, la légende : URBI ET ORBI SALUS.

l'un, né en avril 1686 et mort en juillet 1758, fut doyen pendant les années 1731-32-33 et 34, et n'occupa plus le décanat jusqu'à sa mort, au dire de Hazon (1); tandis que l'autre, né en 1707 et décédé en 1787, remplit ces fonctions depuis 1751 jusqu'en 1754; ajoutez-y qu'à l'inspection des jetons et en les comparant entre eux, les bustes diffèrent notablement et que les noms des graveurs de ces pièces ne sont pas les mêmes. Il me paraît donc hors de doute que ces jetons appartiennent à deux doyens différents (2).

BARTHELEMY (Jean-Jacques), naquit le 20 janvier 1716 à Cassis, petit port des Bouches-du-Rhône. Il passa le temps de son enfance et de sa première jeunesse au sein de sa famille à Aubagne, petite ville située entre Marseille et Toulon. Il fit ses études au collége de l'oratoire à Marseille, et prit quelques notions des mathématiques et de l'astronomie; mais les langues anciennes et les monuments de l'antiquité firent surtout ses délices. Il reçut des leçons d'un juif pour l'hébreu, d'un maronite pour le syriaque, et d'un marchand d'Alexandrie pour l'arabe.

En juin 1744, à peine âgé de vingt-neuf ans, il vint à Paris; il avait des lettres pour le savant de Boze, membre de l'Académie française, secrétaire perpétuel de celle des

---

(1) Ouvr. cité, p. 214.

(2) Consultez l'ouvrage de J.-C. Sabatier (d'Orléans), intitulé : *Recherches historiques sur la Faculté de Médecine de Paris, depuis son origine jusqu'à nos jours*. Paris, 1837, in-8°, p. 398. — Le *Magasin pittoresque*, année 1858, p. 136, verse dans la même erreur, puisqu'il admet le second décanat de Baron, auquel un des jetons de ce doyen ferait allusion. Or, la description exacte de ces pièces ne fait découvrir aucun rapport avec cette double dignité.

Inscriptions et Belles-Lettres et garde du cabinet des médailles. Ce savant l'accueillit, l'examina, et quelques mois après, vers la fin de 1744, il le fit attacher au cabinet des médailles.

Dans cette nouvelle position, Barthelemy fit la connaissance de quelques sommités littéraires et scientifiques de cette époque, parmi lesquelles on remarquait de Réaumur, l'abbé Sallier, garde de la bibliothèque du roi; les abbés Gédoyn, de Lableterie, du Resnel, de Foncemagne, Duclos, Louis Racine, fils du grand Racine, etc. « Je ne puis exprimer l'émotion, dit-il, dont je fus saisi la première fois que je me trouvai avec eux. Leurs paroles, leurs gestes, rien ne m'échappait ; j'étais étonné de comprendre tout ce qu'ils disaient; ils devaient l'être bien plus de mon embarras quand ils m'adressaient la parole. »

Un de ses amis de Provence, l'abbé de Bausset, qui venait d'être nommé à l'évêché de Béziers, lui offrit une place de grand-vicaire et d'official. Barthelemy hésita quelque temps : la carrière ecclésiastique lui eût ouvert de bonne heure la route de la fortune, elle l'eût fixé auprès d'un ami; mais son goût pour les lettres l'emporta; et ce qui contribua à le décider, ce fut une place qui vint à vaquer à l'Académie des Inscriptions par la mort de Burette, au mois de mai 1747, et pour laquelle de Boze lui conseillait de se présenter; il y fut en effet nommé dans la même année. C'est alors qu'il se lia avec Mariette, Malesherbes, et de Caylus, auquel il fournit un très-grand nombre d'articles pour son recueil d'antiquités, de même qu'à Choiseul-Gouffier pour son ouvrage sur la Grèce.

De Boze fut attaqué en 1753 d'une paralysie, qui, quel-

ques mois après, termina ses jours. L'opinion publique désignait Barthelemy pour lui succéder; on ne pensait pas qu'il dût avoir de concurrent pour une place qu'il avait en quelque sorte conquise par dix années de travail et d'assiduité, et cependant un de ses confrères à l'Académie, dont il n'a jamais voulu savoir le nom, sollicita cette place. Il lui fallut de puissantes protections, entre autres celles du marquis d'Argenson, de Malesherbes, de de Bombarde, du comte de Caylus, du marquis de Gontaut et du comte de Stainville (depuis duc de Choiseul) pour réussir à se faire nommer.

En 1755, il fit un voyage en Italie, où, précédé par sa réputation, il fut accueilli par les savants. Il arriva à Rome le 1er novembre. Il visita successivement la ville de Naples et les plus anciens monuments de l'architecture grecque, qui subsistent à environ trente lieues au-delà de cette ville, dans un endroit où l'on avait autrefois construit la ville de Pœstum. Les salles du palais de Portici, où l'on avait rassemblé les antiquités trouvées dans les ruines d'Herculanum et de Pompéia, l'attirèrent souvent. Là se trouve cette suite immense de peintures, de statues, de bustes, de vases et d'ustensiles de différentes espèces, objets la plupart distingués par leur beauté ou par les usages auxquels ils avaient été employés; mais ce fut avec une véritable douleur qu'il vit le honteux abandon où on laissait les quatre à cinq cents manuscrits découverts dans les souterrains d'Herculanum. Deux ou trois seulement avaient été déroulés et expliqués par le savant Mazochi : ils ne contenaient malheureusement rien d'important, et l'on se découragea.

A Florence, il reçut l'accueil le plus flatteur de Stosch et de Gori; à Pesaro, de Passeri et d'Annibal Olivieri, auquel il

adressa plus tard une lettre sur quelques monuments phéniciens.

Ce fut pendant son séjour à Florence qu'il conçut l'idée d'un voyage en Italie dans le XV[e] siècle, époque célèbre par la régénération des lettres et des arts. Mais, craignant que ce projet ne le détournât de ses devoirs et de ses études, il en transporta l'idée au siècle de Philippe de Macédoine, et de là le voyage du jeune Anacharsis, ouvrage dont il fit le canevas en 1757, auquel il travailla pendant trente ans, et qui contient au-delà de vingt mille citations.

A son retour en France, il rendit compte à l'Académie de son voyage et des acquisitions qu'il avait faites pour le cabinet des médailles; il communiqua encore à cette savante compagnie ses réflexions sur les anciens monuments de Rome et sur différents points d'antiquités.

En 1765, le duc de Choiseul, alors ministre des affaires étrangères, lui fit donner la place de trésorier de Saint-Martin de Tours, et, en 1768, celle de secrétaire général des Suisses.

Le voyage d'Anacharsis parut en 1787. Cet ouvrage fit une sensation immense. Toute la France était occupée des idées politiques et des assemblées qui ont amené la révolution. Cependant toute la France s'occupa d'une lecture qui attachait dans tous les genres; et l'on se disait : sans Barthelemy, la politique eût fait oublier les belles-lettres. Il était le seul qui pût faire diversion à de si grands intérêts.

En 1789, après la mort de Beauzée, il fut nommé par acclamation membre de l'Académie française.

« Depuis cette époque, dit-il, battu presque sans relâche par la tempête révolutionnaire, accablé sous le poids des ans et des infirmités, dépouillé de tout ce que je possédais, privé

chaque jour de quelqu'un de mes amis les plus chers (1), tremblant sans cesse pour le petit nombre de ceux qui me restent, ma vie n'a plus été qu'un enchaînement de maux; si la fortune m'avait traité jusqu'alors avec trop de bonté, elle s'en est bien vengée. Mais, ajoute-t-il, mon intention n'est pas de me plaindre : quand on souffre de l'oppression générale, on gémit, et on ne se plaint pas : qu'il soit seulement permis à mon âme oppressée par la douleur de donner ici quelques larmes à l'amitié..... »

La proscription homicide de Robespierre ne l'épargna pas plus que ses amis. Sur la dénonciation d'un obscur employé subalterne, il fut arrêté et transporté aux Madelonnettes, le 2 septembre 1793. On pouvait craindre un anniversaire des épouvantables massacres de l'année précédente. Barthelemy ne fut point ému ; il supporta sa disgrâce avec la sérénité d'un sage. Sa détention ne dura que seize heures ; mais il s'est souvent rappelé avec attendrissement les attentions dont ses compagnons d'infortune l'avaient comblé dans sa prison ; et il n'avait point oublié les preuves touchantes d'humanité que les concierges, entre autres Valebertrand, lui avaient prodiguées.

Au sortir de sa prison, il apprit que, malgré la fausseté reconnue de la dénonciation qui l'avait momentanément privé de sa liberté, il allait être remercié. Ce bruit paraissait d'autant plus fondé qu'on ne lui rendait point les clefs du cabinet que le ministre de l'intérieur avait fait retirer au moment de son arrestation, et qu'elles étaient confiées chaque jour au commis qui l'y avait remplacé et qui tenait ce cabinet ouvert

(1) De Malesherbes surtout, dont le souvenir lui arrachait toujours des larmes.

pendant le jour au public. Il s'attendait donc à chaque instant à se voir enlever la dernière ressource qui lui restât pour subsister, lorsque le 12 octobre, vers le soir, il vit entrer chez lui le citoyen Paré, alors ministre de l'intérieur, qui lui remit une lettre qu'il avait écrite lui-même et qu'il le pria de lire. Cette lettre offre un contraste si extraordinaire avec les mœurs de cette époque, elle honore tellement le ministre qui a pu l'écrire dans ces temps malheureux, que le lecteur me saura gré de la reproduire en note (1).

---

(1) Le deuxième jour du premier mois, l'an II de la République une et indivisible.

PARÉ, Ministre de l'Intérieur.

à Barthelemy,

*Garde de la Bibliothèque nationale.*

En rentrant dans la Bibliothèque nationale, d'où quelques circonstances rigoureuses vous ont momentanément enlevé, dites comme Anacharsis, lorsqu'il contemplait avec saisissement la bibliothèque d'Euclide : *C'en est fait, je ne sors plus d'ici.* Non, citoyen, vous n'en sortirez plus, et je fonde ma certitude sur la justice d'un peuple qui se fera toujours une loi de récompenser l'auteur d'un ouvrage où sont rappelés avec tant de séduction les beaux jours de la Grèce, et ces mœurs républicaines qui produisaient tant de grands hommes et de grandes choses. Je confie à vos soins la Bibliothèque nationale : je me flatte que vous accepterez ce dépôt honorable, et je me félicite de pouvoir vous l'offrir. En lisant pour la première fois le voyage d'Anacharsis, j'admirais cette production où le génie sait donner à l'érudition tant de charmes; mais j'étais loin de penser qu'un jour je serais l'organe dont un peuple équitable se servirait pour donner à son auteur un témoignage de son estime.

Je ne vous dissimulerai pas que ce sanctuaire des connaissances humaines s'est peu ressenti jusqu'à présent de l'influence de la révolution; que le peuple ignore encore que ce domaine est le sien, qu'il doit en jouir à toute heure, et qu'il doit n'y rencontrer que des *callias*, également disposés à l'accueillir et à l'instruire fraternellement. Faites donc, citoyen, que ce monument, si digne d'une grande nation, nous rappelle enfin tous ces précieux avantages que l'esprit et les yeux trouvaient à recueillir dans les plus petites républiques de l'antiquité.

PARÉ.

Le ton obligeant de cette lettre, la démarche si honorable du ministre, les grâces dont il accompagnait le bienfait, ses vives instances pour que Barthelemy acceptât, les témoignages d'intérêt dont il le combla, ont dû toucher vivement ce savant; mais le sentiment de son impuissance pour remplir, à son âge, les devoirs de la place de bibliothécaire, ne lui permit pas d'accepter ces fonctions, et il pria le ministre de lui laisser celles qu'il occupait depuis si longtemps au cabinet des médailles.

Ce cabinet avait été formé sur l'ordre de Louis XIV. On rassembla les suites des médailles modernes en or et en argent frappées dans toutes les parties de l'Europe. Après la mort de Colbert, on négligea ces suites. Le cabinet se trouvait alors à Versailles, mais à la mort de de Boze, il fut transféré dans une salle attenante à la Bibliothèque royale de Paris. Barthelemy classa les pièces par suites et reprit celles négligées après la mort de Colbert, en commençant par la Suède et le Danemarck; 20,000 livres furent affectées à leur achat.

En 1757, la collection des médailles de l'antiquaire F. Cary, concernant les rois de Thrace et ceux du Bosphore-Cimmérien, fut ajoutée au cabinet royal. Elle coûta 18,000 livres et procura beaucoup de médailles précieuses dans toutes les suites.

En 1762, et moyennant la somme de 14,000 livres, non seulement on acquit celles des médailles qui manquaient dans les suites en or, mais cette acquisition permit de changer beaucoup d'autres mal conservées. Ces pièces sortaient du cabinet de M. Decleves.

En 1776, on acheta pour le cabinet royal, au prix de 100,000 écus, la superbe collection de Pélerin. Plusieurs

[illegible] de fonds; une correspon-[illegible] les consuls français [illegible] de médailles grec-[illegible], et l'explication [illegible] dans un ouvrage, l'avait [illegible].

[illegible] par des acquisitions [illegible] particulières, entre au-[illegible], il en acquit une fort [illegible] livres.

Les [illegible] toutes les puissances, [illegible] des ambassadeurs, [illegible]. Enfin, au temps de Barthelemy, [illegible] à 20,000, et elles [illegible] du cabinet, l'a-[illegible] de l'Europe.

[illegible] de la conservation de [illegible] médailles. Il fit [illegible] qu'il renfermait, et il [illegible] des gravures. Son [illegible] des rois grecs, de [illegible] un com-[illegible] soixante ans et de l'exa-[illegible] mais son grand âge et les [illegible] de poursuivre ce travail, qu'il [illegible].

[1] [illegible] de 32,000 pièces, que [illegible] a décrites dans un [illegible] *Recueils de médailles des rois, peuples et villes*, 1762-[illegible]

Le 30 avril 1795, à trois heures après-midi, Barthelemy s'éteignit dans les bras de son neveu Courçay, son aide au cabinet des médailles, sans se plaindre, sans souffrir, avec toute sa connaissance, et venant de faire une lecture d'Horace. Il était âgé de soixante-dix-neuf ans, trois mois et dix jours.

Barthelemy était d'une grande et belle stature; il avait par ses avantages extérieurs, autant que par sa réputation, ce qui inspire de la fierté, et il y avait peu d'hommes aussi modestes; il poussait jusqu'à l'exagération la simplicité, la politesse et le respect, même pour les gens qui en méritaient le moins. Au don de penser, il joignait le talent de peindre: son style clair, naturel et correct a toujours du coloris et des grâces; riche, abondant et harmonieux, il est plein d'images, de chaleur, de vie. Tous nos sentiments ayant des expressions qui y répondent, celles de Barthelemy, nobles et élevées, offrent le tableau de sa belle âme. Il a les défauts de Platon, trop de poésie et d'élégance; et, comme lui, il manque quelquefois de force et de précision; souvent il est semblable à Protogène, en mettant dans ses tableaux trop de soin et de fini; mais pour avoir le droit de l'en reprendre, il faudrait être un Apelles. Malgré cela, l'ouvrage de Barthelemy est un monument de notre langue, qui ne périra qu'avec elle. Qu'on me permette de le comparer à un édifice d'ordre corinthien, où l'on n'a point épargné les ornements, qui y sont d'ailleurs distribués avec autant de goût que d'intelligence (1).

---

(1) Ce savant a laissé un grand nombre de mémoires sur des médailles curieuses, sur l'alphabet et la langue de Palmyre, sur celle d'Égypte et de Phénicie. Son ouvrage du jeune Anacharsis fut traduit dans plusieurs langues. J'en pos-

Médaille, en bronze, de 4 1/2 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : B. DUVIVIER F. Inscr. J. JAC. BARTHELEMY NAT. CASSICI IN PROVINC. 1716, OBIIT PARIS. 1795.

R. VIRO REI ANTIQUARIÆ PERITISSIMO, PHOEN. ET PALMYR. LINGG. ELEMENTOR. RESTITUTORI, INSCRIPT. ET GALL. ACAD. SOCIO, NUMISM. GAZOPHYL. PRÆSIDI, ANACHARSEOS PER GRÆC. ITINER. ENARRATORI P. S. B. DUVIVIER OFF. MEM. COELAT. ET DIC. (1).

BARUFFALDI (Jérôme) naquit à Ferrare, le 17 juillet 1675. A la suite d'excellentes études, il entra dans les ordres et devint archiprêtre de la petite ville de Cento, dans le Ferrarais. Il s'adonna à la poésie et à la littérature, qu'il cultiva avec tant de succès qu'on le choisit pour professer les belles-lettres à l'Académie de Ferrare. Celle de Faenza l'admit au nombre de ses membres. Il mourut le 1er avril 1753, selon les uns, et en 1755, d'après les autres.

Ce savant littérateur fut un des écrivains les plus féconds et les plus ingénieux que l'Italie ait produits. Mazzuchelli donne de lui, dans les *Scrittori d'Italia*, une liste de plus de cent ouvrages en prose et en vers, parmi lesquels on en remarque surtout deux : l'un est un poëme didactique sur la culture du chanvre : *Il canapaio;* l'autre a pour titre : *La mammana instruita*, c'est-à-dire, la sage-femme instruite, dont le but principal est d'apprendre aux accoucheuses tout

---

sède un superbe exemplaire d'Étienne Ledoux, 1824, 7 vol. grand in-8°, Atlas. — M. de Sainte-Croix a publié les opuscules de Barthelemy, sous le titre d'*Œuvres diverses*, Paris, 1798, 2 vol. in-8°, et son *Éloge historique*.

(1) Hennin, ouvr. cité, pl. 66, n° 663.

ce qu'il est nécessaire qu'elles sachent sur l'administration du baptême et sur la méthode de pratiquer l'opération césarienne (1).

Médaille coulée, très-grossière, de 7 1/2 centimètres :

A. Le buste à droite. Insc. HIERON. BARUFFALDUS CENTI ARCHIPRESB(YTER).

R. La mort avec ses attributs ordinaires. Inscr. MEDICINA MALORUM.

BASSI (LAURE-MARIE-CATHERINE), naquit à Bologne le 31 octobre 1711. Fille d'un docteur en droit, elle montra de bonne heure une forte passion pour la lecture et l'étude. A vingt et un ans, elle soutint publiquement une thèse de philosophie, à laquelle assistèrent les deux cardinaux Lambertini et Grimaldi. Tous les assistants eurent la permission d'y argumenter; sept professeurs célèbres en profitèrent; elle répondit à tous dans le latin le plus élégant, et obtint des applaudissements universels: c'était le 17 avril 1732. Le 12 mai suivant, elle reçut solennellement le doctorat dans la même faculté, et fut agrégée au collége de philosophie. Cette solennité extraordinaire fut célébrée par tous les poëtes contemporains. La même année, le sénat de sa patrie lui conféra une chaire de philosophie, avec des appointements honorables, et la liberté de faire les leçons qui lui conviendraient le mieux.

Elle n'étudia pas avec moins de succès l'algèbre, la géométrie et ensuite la physique, pour laquelle elle montra même

(1) Il paraîtrait, d'après cet ouvrage, que les sages-femmes, en Italie, pouvaient pratiquer, à cette époque, une opération aussi grave que celle de l'hystérotomie.

un génie particulier et qu'elle enseigna de préférence. Elle ne négligea pas pour cela les belles-lettres; elle savait parfaitement la langue grecque, et cultivait la poésie italienne. Aussi fut-elle reçue non seulement à l'Institut de Bologne, mais dans plusieurs académies purement littéraires, et notamment dans celle *Degli Arcadi*. Elle avait épousé, en 1738, Jean-Joseph Veratti, docteur en médecine, qui l'avait rendue mère de plusieurs enfants. Elle mourut le 20 février 1778, à l'âge de soixante-sept ans. Elle n'a laissé que quelques lettres.

Belle médaille, en bronze argenté, de 7 centimètres :

A. L'effigie à gauche d'une gracieuse jeune fille, couronnée de laurier. Insc. LAURA MAR. CATH. BASSI. BON. PHIL. DOCT. COLLEG. LECT. PUB. INSTIT. SCIEN. SOC. AN. XX. 1732.

R. Minerve, écartant l'égide, tourne une lampe allumée vers une femme tenant un livre et une couronne; entre elles : une sphère surmontée d'un hibou. En dessous : ANT. LAZARI FEC. Insc. SOLI CUI FAS VIDISSE MINERVAM.

Je décris cette médaille d'après un exemplaire que j'ai sous les yeux, et j'observe que Rudolphi ne donne pas cette inscription sur le revers du sien (1).

BAUER (D. JOH. ADAM), naquit à Nuremberg en 1723. Dès sa jeunesse il se sentit une forte inclination pour la mé-

(1) KÖHLER, ouvr. cité, t. IX, p. 65. — Mus. Mazz., vol. 2, p. 413, pl. 202, n° 2. — J. FR. HAUSCHILD, *Beitrag zur neuern Münz und Medaillen geschichte*. Dresden, 1806, in-8°. Anhang : *Enthaltend die Sammlung von Medaillen und Schaustücken auf Privatpersonen als des Hauschildschen Medaillen-Kabinets zweiter Theil*, 128 *Seiten*, 1041 *Nummern*, n° 44. La collection de médailles de Hauschild a passé depuis dans les mains de Chrétien-Jacques Götz, numismate très-distingué à Dresde.

decine et dirigea ses études dans ce sens; il prit le bonnet doctoral à Helmstad en 1744, et mourut dans un âge avancé.

La médaille suivante en étain, de 4 1/2 centimètres, donne des détails sur les diverses fonctions qui furent confiées à ce savant :

A. Le buste à droite, sous lequel : D. Insc. D. JOH. ADAM. BAUER M. ET PHYSIC. ORD. NAT. NOR. 1723.

R. DOCT. REN. HELMSTAD 1744 IN INCL. COLL. M. REC : 1746 S. PR. CULMB. BR. CONS. AUL. 1765 SENIOR COLL. MED. 1770 SENIOR PRIMARIUS 1775 HONORIS GRATIA F. C. COLL. MED. NOR. D. XI MAII 1800.

BAZIN (Simon) naquit à Paris, fut reçu docteur en 1598, devint professeur de la Faculté en 1601. Élu doyen de cette compagnie en 1638, il présida, en cette qualité, au choix de la nourrice qui éleva Louis XIV.

Son jeton porte la date de 1638, et est le deuxième qui figure au cabinet impérial des médailles à Paris.

BEAULIEU, ou BAULOT (Jacques), plus connu sous le nom de Frère Jacques, naquit en 1651, dans un hameau appelé l'Étendonne de la paroisse de Beaufort, près Lons-le-Saunier, en Franche-Comté. Ses parents, qui étaient de pauvres cultivateurs, n'avaient pu que lui faire apprendre à lire et à écrire, lorsque, à l'âge de seize ans, entraîné par le goût des voyages, il voulut quitter la maison paternelle. Une maladie, dont il fut atteint, l'empêcha de réaliser son projet et décida de sa vocation. Porté à l'hôpital de Lons-le-Saunier, il employa les premiers jours de sa convalescence à donner des soins aux malades; et, jaloux de se rendre plus utile encore, il demanda qu'on lui apprît à pratiquer la saignée.

Piqué du refus qu'on lui fit d'accéder à cette demande, le jeune Baulot sortit de l'hôpital; mais résolu de ne pas retourner chez son père, dont les travaux n'avaient aucun rapport avec ses goûts, il s'engagea dans un régiment de cavalerie, où il servit quelques années.

Ce fut dans ce temps qu'il fit la connaissance d'un opérateur ambulant, nommé Pauloni, qui pratiquait l'opération de la taille par le grand et le petit appareils, et l'opération de la hernie, mais toujours avec la castration.

Ayant obtenu son congé, Baulot s'attacha à Pauloni, dont il gagna bientôt l'amitié par son assiduité et son zèle à soigner les opérés. Il vécut ainsi avec lui pendant cinq ou six ans, et acquit de cette manière les connaissances nécessaires pour pratiquer lui-même les trois espèces d'opérations dont nous venons de parler. A cette époque, Pauloni voulut se rendre à Venise; mais le jeune Baulot, peu désireux de s'expatrier, préféra le quitter, et se rendit en Provence. Ce fut là qu'il commença à porter un costume monacal analogue à celui des frères du tiers-ordre de Saint-François, dans lequel il s'était fait recevoir. Depuis lors il prit le nom de Frère Jacques, qui lui est resté.

L'occasion d'appliquer les notions chirurgicales qu'il avait acquises pendant son séjour avec Pauloni, ne tarda pas à s'offrir: il pratiqua successivement des opérations de taille et de hernie dans la Provence, le Languedoc et le Roussillon, avec les mêmes instruments que ceux de son maître; et, après avoir parcouru un assez grand nombre de villes de France, en augmentant chaque jour sa réputation par des cures nouvelles, il revint à Lons-le-Saunier en 1688.

Né dans un temps où le peuple des campagnes était courbé

sous le joug féodal, Baulot fut obligé d'acheter son indépendance. Il traita à cette époque avec le seigneur du lieu pour s'affranchir. Par cet acte d'affranchissement, passé par devant le notaire Brenez, à Lons-le-Saulnier, on voit que le père du frère Jacques se nommait Pierre Baulot, et sa mère Pierrette Magnenat; ce qui peut faire présumer que le nom de *Beaulieu*, sous lequel le frère Jacques fut toujours connu dans ses voyages, n'était probablement qu'un surnom qu'il avait pris, suivant la coutume d'alors, quand il s'enróla dans la cavalerie.

En 1697, il se rendit à Paris, d'après le conseil d'un chanoine de la métropole de Besançon, qui lui donna une lettre de recommandation pour un chanoine de Notre-Dame. Ce dernier présenta le frère Jacques à M. de Harlay, premier président du Parlement, lequel, après avoir vu ses certificats, engagea les médecins et chirurgiens de l'Hôtel-Dieu, à examiner son procédé opératoire, et à lui en rendre compte. Il fallait d'abord trouver un sujet calculeux. Le frère partit aussitôt pour la Bourgogne, et ramena à ses frais un individu, âgé de quarante ans, affecté de la pierre. L'opération, qui fut pratiquée à l'Hôtel-Dieu, en présence d'un concours nombreux de gens de l'art, eut un plein succès, et fut suivie d'une guérison prompte. Cette première opération ne parut pas suffisamment concluante, et pour concilier les opinions diverses qu'elle avait fait naître, M. de Harlay ordonna qu'on fit exécuter par le frère Jacques la même opération sur un cadavre, et chargea Méry de vérifier par la dissection les avantages que pouvait offrir la nouvelle manière de tailler. Les lenteurs qu'on mettait à faire connaître les résultats de cette sorte d'enquête, décidèrent le frère Jacques à se rendre à Fontaine-

bleau, où la cour se tenait alors. Il présenta des lettres de recommandation à Fagon et à Félix, l'un médecin, et l'autre chirurgien de Louis XIV, qui avaient eu déjà connaissance de ce qui s'était passé à l'Hôtel-Dieu de Paris. Tous les deux l'accueillirent favorablement, et lui fournirent l'occasion de pratiquer plusieurs opérations, qui furent toutes suivies de la guérison des malades.

Ce succès, connu de la cour, fit donner des ordres pour que le frère Jacques pût opérer, au printemps de 1698, les calculeux qui se présenteraient à l'Hôtel-Dieu et à la Charité. On en réunit quatre-vingt-deux dans ces deux hôpitaux; et, si l'on en croit un écrit publié deux ans plus tard par Mery (1), sur les soixante malades que tailla frère Jacques, vingt-cinq succombèrent. Qu'il y ait eu ou non exagération dans le rapport de ces épreuves, toujours est-il que les résultats en furent fâcheux; et, de l'aveu même des amis de frère Jacques, ils ne répondirent pas à ceux qu'il avait constamment obtenus jusque-là. Mais ce qui paraît non moins certain, c'est que la manière d'opérer du frère Jacques démontra aux gens instruits, sous les yeux desquels ces opérations furent pratiquées, que le moine ne possédait aucunes connaissances anatomiques et qu'il n'était guidé que par une routine aveugle.

Craignant qu'un plus long séjour dans la capitale ne compromît sa réputation, le frère Jacques se décida à recommencer ses excursions chirurgicales. Il visita successivement Orléans, Aix-la-Chapelle, Cologne, où il fit de nombreuses cures. Fagon, qui avait la pierre, l'engagea à revenir à Ver-

---

(1) *Observations sur la manière de tailler dans les deux sexes, pour l'extraction de la pierre, pratiquée par F. Jacques.* Paris, 1700, in-12.

sailles, vers la fin de 1700, et lui fit réitérer ses expériences sur le cadavre, sous les yeux de Duverney. En outre, trente-huit calculeux furent rassemblés, tant à la Charité royale de Versailles que dans la ville. Il les opéra, et tous guérirent parfaitement. Sur ces entrefaites, Fagon et plusieurs seigneurs de la cour envoyèrent le frère Jacques à Angers, pour tailler M. de Pignerol, maître d'Académie de cette ville. L'opération réussit complétement, de même que celle qu'il pratiqua dans la ville, sur quarante-neuf autres calculeux, qui guérirent tous, à l'exception de deux qui succombèrent. Hunauld, médecin célèbre de cette ville, qui l'aida de ses conseils et de ses lumières, avait assisté à toutes ses opérations, et répondit à la critique amère publiée par Méry (1). Le frère Jacques revint ensuite à Versailles, dans la persuasion qu'il opérerait Fagon; mais ce dernier, détourné par les observations des chirurgiens de la cour, se fit tailler par Mareschal, opération qui fut couronnée du plus heureux résultat.

Mécontent d'une préférence qu'il n'avait pu supposer d'après les assurances que Fagon lui avait données, Baulot quitta Paris pour la seconde fois en 1702. Malgré la résolution qu'il avait prise de n'y plus revenir, il ne put résister aux instances du maréchal de Lorges, qui l'y rappela vers la fin de novembre de la même année, pour se faire opérer. Le maréchal logea le frère Jacques dans son hôtel, et lui fit préparer un

(1) Cette réponse de Hunauld, qui parut sous forme d'une dissertation, dédiée à Fagon, n'a jamais été imprimée. Dans cet écrit, que Morand avait en sa possession, on trouve des détails sur les perfectionnements que frère Jacques fit subir à ses instruments et au manuel opératoire. C'est après avoir ainsi perfectionné sa méthode, qu'il opéra avec succès un grand nombre de calculeux.

local, où furent reçus vingt-deux calculeux de divers âges. Le frère Jacques les tailla au commencement du printemps de 1703, et leur guérison rapide acheva de décider le maréchal à se faire opérer; mais il succomba quelques jours après l'opération, des suites d'une altération profonde de la vessie. Quoique la véritable cause de sa mort fût généralement reconnue, cet accident n'en fut pas moins un coup de foudre pour le frère Jacques, qui résolut de quitter pour la dernière fois un pays où le sort semblait lui préparer toujours quelque nouvelle disgrâce.

Il se rendit d'abord dans sa famille; puis reprenant la vie errante à laquelle il avait dû ses premiers succès et sa réputation, il parcourut successivement la Suisse, la Hollande, la Bretagne, la Belgique, où il visita Anvers et Bruxelles; il se rendit en Allemagne, en Italie, revint en France en 1716, et se fixa enfin à Besançon, où il mourut, en 1720, âgé de soixante-neuf ans.

Pour apprécier les services que le frère Jacques a rendus à la partie de la chirurgie qui traite de la taille, il faut se rappeler qu'on ne connaissait, à l'époque où il commença à opérer, que trois méthodes : celles par le petit appareil, le grand appareil, et le haut appareil, qui n'étaient pas exemptes de danger. A la vérité, et bien que Franco paraisse avoir pratiqué l'opération latérale ou du moins une opération qui y ressemblait beaucoup, ce ne fut pas lui qui plaça ce procédé au nombre des perfectionnements de la lithotomie; l'honneur en revient incontestablement à Baulot.

En 1697, ce moine se servait pour ses opérations d'une sonde pleine, exactement ronde et sans cannelure; cet instrument introduit dans la vessie, il en déprimait le manche

dans l'intention de rapprocher du périnée la portion de ce viscère qu'il voulait inciser. Il prenait alors un bistouri long et en forme de dague, le plongeait du côté de la fesse gauche près de la tubérosité de l'ischion, à deux travers de doigts du périnée et le poussant vers la vessie, il ouvrait cet organe dans sa partie moyenne, ou aussi près du col qu'il le pouvait, en dirigeant l'incision de bas en haut. Il ne retirait jamais le bistouri avant d'avoir fait une ouverture assez grande pour extraire la pierre. Quelquefois il se servait d'un conducteur pour guider les tenettes, mais en général il les dirigeait avec le doigt, qu'il introduisait dans la plaie après en avoir retiré le couteau. Lorsqu'au moyen des tenettes, il avait saisi la pierre, il la retirait brusquement, en lui faisant exécuter un mouvement de rotation. Il ne préparait pas ses malades à l'opération; celle-ci faite, il n'appliquait pour tout pansement qu'un mélange d'huile et de vin, dans lequel il trempait une compresse qu'il mettait sur la plaie; il ne s'occupait pas autrement du traitement consécutif.

Le principal défaut de ce procédé opératoire était l'absence d'une cannelure sur la sonde; elle devait rendre l'incision inégale et incertaine et ne permettre que difficilement la pénétration dans la vessie. Fagon, Félix, Méry et Hunauld lui adressèrent quelques réflexions à ce sujet. Il adopta les perfectionnements qui lui furent suggérés, et il publia, en 1702, une brochure dans laquelle il résumait son nouveau procédé lithotomique. Il est toutefois certain qu'à partir de cette époque il obtint les plus heureux résultats. On dit qu'il tailla cinq mille malades pendant tout le cours de sa vie.

Après cette exposition des améliorations apportées par le frère Jacques à sa méthode, il sera plus facile de se rendre

compte des perfectionnements qu'il apporta dans l'opération de la taille : il latéralisait l'incision, qu'il commençait à la hauteur où finit celle qu'on pratiquait par le grand appareil. Cette modification importante rendait l'extraction de la pierre plus facile, puisque l'ouverture correspondait à l'écartement le plus grand du détroit inférieur du bassin; il portait immédiatement l'incision sur la portion membraneuse de l'urètre, le col et le corps de la vessie, qu'il incisait d'un même coup avec la prostate. Tout imparfaite qu'était encore sa méthode, le temps a prouvé, comme Raw l'avait dit, qu'elle pouvait offrir les plus grands avantages entre des mains habiles et instruites; aussi ce chirurgien en profita-t-il et obtint-il de si brillants succès qu'il s'acquit une réputation européenne. Cheselden, en Angleterre, qui n'opérait que par le haut appareil, abandonna cette méthode pour adopter celle de Raw, dont on ne connut jamais que la description qu'en donna Albinus. Et si on ajoute à ces deux célébrités chirurgicales, Mareschal, qui, après avoir taillé le premier médecin du roi par le procédé même de Baulot, succéda à Félix, comme premier chirurgien de Louis XIV, on doit avouer que ce n'est pas une mince gloire pour le frère Jacques que d'avoir eu de tels disciples, sans compter le frère Côme, Lecat, Hawkins, Foubert, etc.

Son portrait fut gravé plusieurs fois. L'un d'entre eux le représente avec son habit religieux et un petit ermitage dans le lointain. On lit au haut de l'estampe cette inscription latine, qui semble être la justification des mauvais succès qu'ont eus quelques-unes de ses opérations : *Quia non omnes convalescunt, non idcirco nulla medicina est.* Et au bas : *Frater*

*Jacobus de Beaulieu, anachoreta Burgundus, lithotomus omnium Europæorum peritissimus.*

D'après quelques auteurs, une médaille d'or de la valeur de 400 livres aurait été frappée en son honneur. Sur l'avers: son portrait, avec une sonde à la main; au revers: les armes de la ville d'Amsterdam, avec cette inscription : *Pro servatis civibus.* Heister doute de la vérité de l'histoire de cette médaille. Il semble, d'après le témoignage de Verduin, qu'au lieu d'une médaille, ce furent des tenettes en or, avec la même légende, entourée d'une couronne civique, que des Hollandais offrirent au frère Jacques, alors à Bruxelles, comme une marque de leur reconnaissance. Mais il n'en est pas moins vrai qu'une médaille fut frappée en Hollande pour perpétuer le souvenir qu'y laissa Beaulieu. Elle fut gravée par Jean Goerée, de Middelbourg, avec la collaboration de Ludolphe Smids, de Groningue, médecin-poëte, lesquels vécurent à l'époque où le frère Jacques visita leur pays.

La voici telle que la donne Rudolphi, dont l'exemplaire assez grosssier, était en bronze doré, de 4 1/2 centimètres:

A. Le buste, sous lequel : J. GOERÉE D. Insc. FRATER JACOBUS DE BEAULIEUX LITHOTOMUS.

R. Une guirlande faite de calculs, entrelacée des instruments servant à la lithotomie, et contenant ces mots : BESET DIT. MET GEEN DIAMANT EN SNOER AAN EEN GEREGEN STEENEN DEN MENS ONTROKKE DOOR MYN HAND SAL BEETER LUISTER MY VERLEENEN. L. SMIDS M. C. F.

BECARIUS (JACQUES-BARTHOLOMÉE), en italien BECCARI, naquit à Bologne le 25 juillet 1682. Après avoir terminé ses humanités, il s'adonna particulièrement à la chimie et à la

physique, étudia la médecine et prit le laurier de docteur dans sa ville natale. Il exerça son art avec talent et s'acquit une réputation méritée. Il professa la chimie à Bologne, devint membre et successivement président de l'Institut de cette ville; la Société royale de Londres et l'Académie des curieux de la Nature se l'adjoignirent comme associé étranger. Il mourut le 20 janvier 1766, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans (1).

Deux médailles.

La première, en plomb, de 7 centimètres :

A. Le buste à droite. Insc. JACOB. BARTHOLOM. BECARIUS. BONON. PHIL. MED. INSTITUTI PRAESES.

R. Un philosophe assis, tenant un livre de la main gauche et portant l'autre, appuyée sur un bâton, à la bouche, regarde le soleil; un coq et un serpent sont à ses pieds. Insc. UNUS INSTAR OMNIUM. Exergue : GAETANO PIGNONE F. 1766 (2).

La seconde, aussi en plomb, de 5 centimètres :

Le buste à gauche. Insc. JACOB. BARTHOLOM. BECCARIUS. BONON. PHIL. MED. INSTITU. PRÆS.

R. Pallas assise, tenant de la main gauche un drapeau, montrant de l'autre une pyramide, à laquelle pend une couronne. Insc. RESPICE EXEMPLAR. Exergue : P. TADOLINI S.

---

(1) Il a laissé un grand nombre de lettres et de dissertations latines et italiennes, qui roulent sur des sujets de théologie, de médecine et de physique, imprimées soit séparément, soit dans les Transactions philosophiques de la Société royale de Londres, et dans les Mémoires des Académies des curieux de la Nature et de Bologne : entre autres, un traité sur les météores, une dissertation sur l'intempérie de l'air et sur les maladies qui ont régné à Bologne en 1729 et en 1730; un travail sur une abstinence prolongée du boire et du manger, etc.

(2) *Verzeichniss von Gedächtnissmünzen, gesammelt von* FRANZ OBERTHÜR. Wurzburg, 1826, in-8°, p. 15, n° 29.

**BECK** (Chrétien-Daniel) naquit à Leipzig, le 22 janvier 1759. Dès ses plus tendres années, il montra les dispotions les plus heureuses pour les belles-lettres. Ses parents eurent le bon esprit de les cultiver avec soin. Aussi Beck donna-t-il des preuves brillantes de son érudition philologique, en professant avec éclat pendant plus de cinquante années les littératures grecque et latine à l'université de sa ville natale. Il établit une Société philologique à Leipzig, et ses connaissances littéraires étendues l'appelèrent au poste de conseiller aulique du roi de Saxe; et, en cette qualité, il exerça la censure sur les livres nouveaux qui paraissaient dans le royaume. Il mourut le 13 décembre 1832, à l'âge de soixante-treize ans (1).

Médaille très-belle, en argent, de 3 2/3 centimètres :

A. Le buste à gauche, sous lequel : KRUEGER F. Insc. CHRISTIANUS DANIEL BECK L. ANNOS IN ACAD. LEPS. DOCTOR.

R. Une guirlande de feuilles de laurier entoure l'inscription suivante : SOCIETATIS PHILOLOGICÆ ET SEMINARII REGII IN CONDITOREM ET MODERATOREM PIETAS. D. 8 MAII 1829.

**BEETHOVEN** (Louis van). Voir l'article consacré à Mozart.

**BÉCLARD** (Pierre-Augustin), naquit à Angers, le 12 octobre 1785. Ses parents, simples marchands, d'une probité

---

(1) Il laissa des ouvrages de théologie et de littérature. Parmi ces derniers on distingue ses éditions de Pindare, d'Apollonius, d'Aristophane et de Calpurnius; son curieux programme sur les études historiques et archéologiques; son introduction à la connaissance de l'histoire de l'univers et des peuples. Depuis 1819, le laborieux Beck rédigeait le Répertoire général de la littérature nouvelle et étrangère.

antique, mais peu aisés, ne lui donnèrent que l'éducation strictement nécessaire à un homme de comptoir. Langues mortes, littérature, talents d'agrément, la jeunesse de Béclard ignora toutes ces superfluités si nécessaires. Toutefois, se sentant appelé à d'autres destinées que celle qu'avait voulu par prudence lui suggérer son père, il lui arriva souvent, tout bon sujet qu'il était, de déserter le magasin pour l'école centrale, son bureau pour la bibliothèque publique; et ce fut là, dans une vie de quarante ans, le seul motif de plainte qu'il donna à sa famille. Dès qu'un livre lui tombait sous la main, bon ou mauvais, grave ou gracieux, poésie ou science, utile ou frivole, n'importe, Béclard ne le quittait qu'à la dernière ligne, oubliant à le parcourir ses fastidieuses écritures et le monde entier. Aussi les têtes pensantes de sa ville le déclarèrent-elles impropre à tout, et jeune homme digne d'un entier abandon, puisqu'il était assez malheureusement né pour aimer la lecture.

Cependant Béclard avait de secrets desseins. D'un naturel alors peu communicatif, et d'ailleurs traité assez mal par les siens, qui ne voyaient en lui qu'un oisif, qu'un rêveur inutile, il n'osait dire ses projets ni faire ses confidences à son père. Heureusement une fête de famille, une de ces circonstances solennelles qui effacent passagèrement toutes les défiances et tous les soucis, qui ajournent les préventions et les reproches, et qui donnent à la timidité même une audace dont elle se croyait incapable, fournit à Béclard l'occasion de manifester à ses proches sa pensée tout entière. On l'écoute avec plus de complaisance qu'il n'avait dû s'y attendre, et sa demande est octroyée. Le voilà donc heureux pour la première fois de

sa vie : maintenant parlons de ses succès, puisqu'on lui permit d'être médecin.

Pendant les quatre années qu'il passa à l'école secondaire d'Angers, Béclard fit des progrès qu'étaient loin de prévoir ceux qui décrétaient jusqu'alors son incapacité : toutes les couronnes du lieu tombèrent sur sa tête; il sortit victorieux de tous les concours. Quant à ses heures de délassement, il les consacra toutes, avec zèle, à apprendre le peu de latin et de philosophie scolastique, dont le chapelain de l'hôpital put se souvenir.

En 1808, Béclard se rendit à Paris pour suivre des études, qu'il n'avait encore qu'ébauchées. Il se fit bientôt distinguer parmi les élèves de l'école de Paris. Il remporta au concours les premières places d'élèves des hôpitaux de la capitale, et obtint, chaque année, les prix disputés à l'École pratique, établie dans le sein de la Faculté de médecine. Répétiteur du célèbre chirurgien Roux, il avait été nommé prosecteur en 1811. Docteur en chirurgie en 1813, un concours plus important s'ouvrit : c'était pour la place de chef des travaux anatomiques, place inappréciable que Dupuytren venait de quitter; elle fut adjugée à Béclard. Ce fut le commencement de sa carrière publique et de ses travaux.

Un nouveau concours ouvert en 1815, pour la place de chirurgien en second de l'Hôtel-Dieu, signala encore l'étendue de ses moyens, et ne lui fut pas moins honorable que tous les autres, quoiqu'il n'en sortît pas vainqueur. Marjolin remporta la première palme; mais elle parut avoir été assez disputée pour que l'on crût devoir donner à Béclard une récompense presque équivalente, et il fut nommé chirurgien de l'hôpital de la Pitié. Dans cet hôpital, comme dans l'hospice

de l'École et à la Maison royale de santé, où il remplaçait souvent le professeur Dubois, son beau-père, il montra une rare habileté dans la pratique chirurgicale.

Depuis longtemps il faisait des cours particuliers d'anatomie et de chirurgie qui attiraient la foule. En 1818, il fut appelé, par les vœux unanimes des élèves et par le choix de la Faculté, à la chaire d'anatomie, qui y devint vacante lorsque Duméril passa à celle de pathologie interne.

Il faut convenir qu'en dix ans c'était faire un chemin rapide; et ces succès si flatteurs, Béclard en fut redevable à son zèle incomparable, à sa mémoire très-exercée et très-puissante, à son excellente méthode, à sa diction modeste et attachante, à son élocution facile autant que sage et mesurée, et surtout à l'inconcevable intérêt qui s'attachait à son caractère, bon par essence et d'une mélancolie pleine d'attraits, tant elle paraissait révéler de mystérieuses souffrances, tant elle semblait promettre d'indulgence aux faiblesses et de sympathie au malheur.

L'entrée de Béclard dans l'École de médecine de Paris fut un événement remarquable. Formée en général d'hommes moins célèbres par leurs succès dans l'enseignement que par leurs travaux de tout autre genre, cette école paraissait d'autant plus manquer à sa destination, que depuis 1813, l'enseignement avait reçu un coup mortel par l'ordonnance de fermeture des amphithéâtres particuliers d'anatomie. Béclard se livra tout entier aux fonctions honorables et difficiles dont il était chargé. L'instruction des élèves devint son unique occupation. Il fut amplement récompensé de son dévouement par les succès extraordinaires qu'il obtint, par l'enthousiasme universel qu'il excita parmi les élèves qui affluaient à ses leçons.

L'École de Paris ne jouit pas longtemps de l'éclat que répandait sur elle son jeune professeur d'anatomie. Déjà la santé de Béclard avait reçu quelques atteintes par suite de l'assiduité de ses travaux; une affection aiguë cérébrale survint et devint promptement mortelle. Il fut enlevé le 16 mars 1825. Les élèves de l'École de Paris, consternés de cette mort prématurée, signalèrent leur douleur par les honneurs qu'ils rendirent à ses restes. C'est du produit d'une souscription remplie en partie par eux, que fut élevé le monument funèbre qui lui a été consacré dans le cimetière de l'Est, près de Paris.

Béclard fut un des plus savants anatomistes de son époque, et posséda au plus haut degré le talent d'exposer ses vastes connaissances. Quoique par ses talents variés il eût pu prétendre à tous les genres de réputation, cependant sa place est marquée parmi les professeurs éloquents qui ont servi la science en la répandant, plutôt que parmi les auteurs originaux qui en ont reculé au loin les limites. Doué d'une conception prompte et étendue, d'un jugement sévère, d'une mémoire prodigieuse, il a embrassé toutes les connaissances médicales, et personne n'en a possédé l'ensemble avec plus d'exactitude, et ne sut y appliquer une plus saine critique. Ce fut là la cause de cet intérêt puissant dont étaient remplies ses leçons. L'amour de la science l'anima plus que celui de la gloire et l'empêcha d'acquérir, aux yeux de la postérité, des titres plus grands que ceux qu'il lui présente. Il n'a presque fait servir le rare talent d'observation dont il était pourvu, qu'à juger les découvertes des autres. Cependant plusieurs de ses travaux attestent ce qu'il aurait pu faire, si ses goûts ne l'eussent pas entraîné vers les recherches d'érudition. Il ne lui

manqua qu'un peu de cette ambition active qui se montre si démesurément chez tant d'autres, pour jouir d'une célébrité égale à celle de certains auteurs soi-disant originaux, et pour que son nom fût aussi connu que celui des plus fameux chirurgiens du siècle, dont il était l'égal par son habileté. On lui doit plusieurs procédés avantageux d'amputation partielle du pied, de désarticulation des os du métacarpe, d'extirpation du bras et de la cuisse, et une nouvelle méthode de guérir la fistule du conduit parotidien.

Comme auteur, Béclard s'est distingué moins par des aperçus neufs et fondamentaux, que par une science exacte et complète qu'il puisait à toutes les sources, dans tous les pays et dans tous les temps. Il s'est constamment attaché, dans ses *Éléments d'anatomie générale*, à tracer par fragments l'histoire de l'anatomie, en même temps que celle des organes. Dans ce livre perce à chaque page une intention d'utilité; on le voit partout s'attacher à éclairer par l'anatomie les points encore obscurs de la chirurgie et de la médecine, aussi bien que la manœuvre des opérations chirurgicales. C'est, au reste, un héritage que Roux lui avait légué, lui vivant.

Cet ouvrage se termine par quelques chapitres intéressants sur l'anatomie pathologique, complément manuscrit de Bichat, que Bichat lui-même n'avait pu joindre à ses deux grands ouvrages, la mort étant venue le surprendre avant leur achèvement.

Le style de Béclard est clair, précis, didactique et froid, sans images. Sa marche régulière; ses idées toujours exactes, naissent naturellement du sujet, et jamais son esprit ne le féconde, ne le domine, ni ne l'agrandit; on trouve dans ses Éléments d'anatomie générale, presque à chaque page, contre

Bichat une objection ou une critique, quelquefois un démenti sous la forme polie d'une annotation ou d'un commentaire. C'est une sorte d'hommage dont on trouvera que Béclard s'est montré trop prodigue, surtout si l'on songe que tant de critiques s'adressent à un maître à qui son ouvrage même est dédié, et sans lequel il n'aurait pu être conçu (1).

Médaille, en bronze, de 4 1/6 centimètres.

---

(1) Béclard a laissé les ouvrages suivants :

*Propositions sur quelques points de médecine*. Paris, 1813, in-4°. Dans cet ouvrage il traite 1° De la différence qui existe entre le tissu cellulaire proprement dit, et le tissu adipeux ; 2° Des inégalités des os ne dépendant pas de la traction ou de la pression des parties voisines ; 3° De la nécrose ; 4° Du cal ; 5° Des usages des cartilages intervertébraux ; 6° Du bassin ; 7° De la prédominance d'action du bras droit déterminant la courbure latérale du rachis ; 8° Du bassin mobile, avant, pendant et après l'accouchement ; 9° De la respiration du fœtus pendant la vie intra-utérine ; 10° De la cure de l'hydrocèle ; 11° De la ligature des vaisseaux ; 12° D'un passage de Celse relatif à l'opération de la taille.

Dans les bulletins de la Faculté de médecine, on trouve 1° L'exposé des expériences que Béclard fit avec Legallois pour déterminer la part que l'estomac, l'œsophage et les parois abdominales ont dans l'acte du vomissement ; 2° Un Mémoire sur les fœtus acéphales.

Les Mémoires de la Société médicale d'émulation renferment les recherches et expériences de Béclard sur les blessures des artères.

Il travailla aux Additions à l'anatomie générale de Bichat, qui devaient être insérées dans une nouvelle édition de l'anatomie générale de cet auteur, mais elles ont été réunies en un volume séparé sous le titre d'*Éléments d'anatomie générale ou description de tous les genres d'organes qui composent le corps humain avec une Notice sur la vie et les ouvrages de Béclard*, par M. Ollivier. C'est le résumé le plus concis et le plus complet des connaissances relatives à la science de l'organisation humaine.

Il publia, de concert avec J. Cloquet, une traduction du *Traité des hernies*, de Lawrence. Il a fourni un grand nombre d'articles d'anatomie générale et spéciale au *Dictionnaire de Médecine*. Il fut un des principaux rédacteurs du *Nouveau journal de médecine*.

A. Le buste à droite, sous lequel : PEUVRIER F. Insc. P. A. BÉCLARD PROF.[r] D'ANATOMIE A LA F.[té] DE MÉDECINE A PARIS.

R. NÉ A ANGERS LE 12 OCTOBRE 1785. MORT A PARIS LE 17 MARS 1825. — PARIS 1825 (1).

BEHLING (JEAN-FRÉDÉRIC-GUILLAUME), naquit à Ratisbonne en 1704, et après avoir achevé ses études médicales à Altorf, en 1737, il s'adonna, dans sa ville natale, à la culture de son art, dans lequel il acquit une grande renommée. Il sut se concilier l'estime et l'amitié de ses collègues, qui fêtèrent noblement son jubilé de cinquante années de doctorat. Ils firent frapper à cette occasion la médaille que je décris plus loin. Behling mourut en 1788, et a laissé une dissertation intéressante, qui a pour titre : *Meditationes super uterum in partu ruptum*, 1736. La femme, qui fait le sujet de cette dissertation, mourut à la suite de l'accident. L'autopsie constata que l'enfant était passé en partie dans l'abdomen par l'ouverture faite à la matrice. L'auteur termine son travail par quelques conseils pour le cas où l'on aurait à craindre un pareil accident.

Médaille, en argent, de 4 centimètres :

A. Le buste à droite, sous lequel : HOERNLEIN. Inscrip. D. JO. FRID. WILH. BEHLING. PHYS. RATISB. NAT. 1704.

R. PIO SENIORI SUO PER DECEM LUSTRA PRACTICO DEXTERRIMO MEDICI RATISBONENSES. 1787.

---

(1) Il est inutile, croyons-nous, de faire observer que les dates de la naissance et du décès de Béclard, telles qu'elles se trouvent sur le revers de cette médaille, ne sont pas conformes à celles indiquées par la majorité des biographes.

BEIREIS (Godefroid-Christien), naquit à Mulhausen, en 1730. A peine eut-il terminé ses humanités, qu'il s'adonna à l'étude de la chimie et de la médecine. Après avoir pris le grade de docteur, il mena une vie singulière, une sorte d'existence mystérieuse, qui lui valut en Allemagne une grande célébrité. Il professa la chimie et il donnait à entendre, il avouait même quelquefois sans détour, qu'il faisait de l'or. Il enseigna aussi la médecine. Il occupait une vaste maison qu'il avait remplie de toutes sortes de curiosités et de choses rares et précieuses, ou du moins qu'il savait avec beaucoup d'adresse faire passer pour telles, quand elles ne l'étaient pas en effet. Il mourut à Helmstadt au mois de septembre 1809.

C'était un homme ingénieux, savant même, mais préférant à sa réputation médicale une vaine gloriole, basée sur des choses qu'il disait surnaturelles, et qui excitèrent souvent la raillerie des gens sensés.

Il n'a laissé d'autres écrits que quelques dissertations physiologiques en latin, reliées en un seul volume in-4°, et qui se trouve à la bibliothèque de l'Université de Gœttingue.

Médaille, en bronze, de 4 1/2 centimètres :

A. Le buste à gauche. Insc. GOD. CHRIST. BEIREIS PRIM. PROF. MED. CHEM. CHIR. PHARM. PHYS. BOT. ET REL. HIST. NAT.

R. Deux couronnes de laurier, sous lesquelles : HELMSTADII D. 29 MAII. Insc. BEIREIS HAS LEGIT PER LVSTRA DECEM ILLE PROFESSOR (chronostiche répondant à l'année 1809).

Rudolphi décrit la même médaille, et dit à ce sujet que les héritiers de Beireis lui communiquèrent le coin, au moyen duquel il la fit frapper.

Il décrit encore un clichet, coulé en fer, de 7 centimètres, représentant le buste très-ressemblant de Beireis.

**BEKKER** (Balthasar), naquit en 1634, à Metselawier (Frise). Après avoir achevé ses humanités, il fut nommé recteur d'une école latine et puis pasteur à Oosterlettins. Il obtint en 1666, à Franeker, le titre de docteur en théologie et la place de pasteur. Il se déclara franchement le partisan de la philosophie de Descartes dans un écrit de *Philosophia cartesiana admonitio sincera*, qui parut en 1668. Il publia peu après deux opuscules, l'un intitulé : *Gesneden brood*, et l'autre, *Vaste spyze*. Il fut accusé au sujet de ces publications de socinianisme et de cartésianisme. L'impression du dernier ouvrage fut défendue par le synode, sous peine d'une amende. Fatigué des contrariétés qu'il éprouvait à Franeker, il quitta cette ville, devint successivement pasteur dans les deux villages de Loenen et de Wesop, puis ministre de camp d'un régiment. En 1679, il s'établit à Amsterdam, y combattit les préjugés du vulgaire à l'occasion de l'apparition d'une comète en 1680-1681, dans une brochure, *Recherches sur les comètes*. Mais l'ouvrage, qui a le plus contribué à rendre son nom fameux, est celui intitulé : *De betooverde wereld*. L'auteur y attaque l'opinion du peuple sur le pouvoir des démons; il cherche à prouver que les esprits n'ont point d'influence sur l'homme; que tout ce que l'on dit sur les sorciers, les malins esprits, etc., n'est que superstition. On le traita de saducéen; il finit par avouer qu'il croyait à l'existence du diable, mais enchaîné au fond de l'enfer. Bekker, malgré ce désaveu, fut privé de sa charge de prédicateur, et mourut le 11 juin 1698.

Trois médailles.

La première, en argent, de 5 centimètres :

A. Le buste à gauche, sous lequel : J. V. DESHOECKE F.

Insc. B. BEKKER. S. T. D. V. D. M. AMST. NAT. METSLAV. FRIS. 1634.

R. DIT IS DIEN SCHRIFT DOORLEERDE BEKKER
DIEN HEIL EN TOOVERY ONDEKKER
DIE HOE GETRAPT, GETERGT, NOCH STIL
ZICH ONDERWERPT, ZYN 'S HEEREN WIL
EEN MAN ! GESONT, IN LEER, EN LEVEN
HOE MEER VERDRUKT, HOE MEER VERHEVEN. 1692.

Sur la droite : H. MIER.

La deuxième, en argent, de 3 2/3 centimètres :

A. Le buste à droite. Insc. BALTHASAR BEKKER S. S. T. D. et V. D. M. AMST.

R. Une femme debout symbolisant la Prudence, appuyant la main droite sur un livre fermé de sept cachets, et déposé sur un autel. Elle tient, de la main gauche, deux clefs, dirigées vers des spectres, qui fuient dans le lointain. Insc. ODI PROFANUM VULGUS ET ARGUS. Exergue : 20 JUL. 1692 (1).

La troisième, du même métal et module que la précédente, présente aussi le même avers.

R. NU WERD HET WAN GELOOF BESTREEN,
DE DUIVEL MET DE VOET GETREEN
VAN DIE OP 'T PAD DER WAARHEID GAAN,
EN BEKKER IN SYN GROND VERSTAAN. 1692.

BELLETESTE (Jean), docteur régent de la Faculté de médecine de Paris, en fut le doyen depuis 1762 jusqu'en novembre 1767.

Le cabinet des médailles de la Bibliothèque impériale de Paris possède trois jetons de ce doyen. Sur l'un, au revers,

---

(1) *Mus.* Mazz., ouv. cité, vol. 2, p. 176, pl. 144, nos 1 et 2. Ici le mot *argus* est mis pour *arceo*. Mazzuchelli dit qu'il existe encore deux autres médailles qu'il n'a pas décrites.

1762-63. Armes de la Faculté; sur le deuxième 1762-63-64, et sur le troisième 1766, 1767 (1).

BELLINI (LAURENT), naquit à Florence le 3 septembre 1643. Il sortait à peine de l'enfance, que la précocité de ses moyens laissait déjà entrevoir une activité et une profondeur d'esprit bien supérieures à son âge. Il se rendit de bonne heure à l'Université de Pise, où l'appui du grand-duc Ferdinand II, qui avait apprécié les heureuses dispositions du jeune Bellini, fut pour lui une recommandation auprès d'Oliva, de Borelli et de Redi, dont il devint l'élève. Ses progrès ne pouvaient être que rapides sous de tels maîtres; aussi dès l'âge de dix-neuf ans, il publia ses *Recherches sur la structure des reins*. En 1663, il fut nommé lecteur public de médecine théorique à Pise, et peu après, il obtint la chaire d'anatomie qu'il occupa avec distinction pendant trente ans.

Sa réputation le fit appeler souvent auprès des grands; il eut le titre de premier médecin du grand-duc Côme III, et sur la demande de Lancisci, médecin du pape Clément XI, on lui donna celui de premier consultant de S. S. Bellini mourut à Florence le 8 janvier 1704 (2).

Bellini occupe un rang distingué comme anatomiste. Il donna la description la plus exacte de la partie droite des canaux contenus dans la substance médullaire des reins, canaux dont la réunion constitue, comme on sait, chaque lobule de ces organes. Il place le siége de l'organe du goût exclusivement dans les papilles qui recouvrent la langue. Il

(1) *Magasin Pittoresque*, cité, A. 1858, p. 136.

(2) Rudolphi dit qu'il mourut en 1703; ce qui ne s'accorde pas avec plusieurs biographes.

traite du mécanisme de la respiration et du mouvement de la bile. Il émet quelques considérations sur la circulation du sang, dont il pense que le cours est ralenti par les flexuosités des vaisseaux. Il traite aussi du mouvement du fluide nerveux, qu'il fait dépendre des artères; ce fluide pénètre, selon lui, dans les muscles et en reflue alternativement. Il pense que le mouvement des muscles résulte de la raréfaction subite du fluide qui les a pénétrés et que cette raréfaction elle-même a lieu au moment où le fluide nerveux se mêle avec le sang. Il admet que les sécrétions dépendent d'un double effort latéral et progressif des humeurs dans les vaisseaux et que toutes les variétés que présentent les urines proviennent de la quantité plus ou moins considérable d'eau qu'elles contiennent.

Comme médecin, Bellini, alliant la chimiatrie (1) à la doctrine des iatro-mathématiciens (2), se sert de la théorie de la fermentation pour expliquer les fonctions du corps. Il ne pouvait se figurer aucune sécrétion sans un ferment inhérent à l'organe, et qui, en pénétrant dans les vaisseaux ou les

---

(1) On a appelé chimiatrie, ou chimisme, la théorie accréditée surtout en Allemagne, pendant le moyen-âge, par Paracelse, par Van Helmont, par François De le Boë (dit Sylvius), etc., qui prétendaient expliquer tous les phénomènes de l'économie animale, tant dans l'état de santé que dans celui de maladie, par les principes de la chimie, fort peu avancée elle-même à cette époque; et qui ne voyaient dans ces phénomènes que fermentations, distillations, effervescences des humeurs, etc.

(2) On a donné ce nom à une secte de médecins qui cherchaient à expliquer tous les phénomènes de l'économie, dans l'état de santé comme dans l'état de maladie, par les principes de l'hydraulique et de la mécanique, et qui expliquaient par les calculs mathématiques les lois d'après lesquelles ces phénomènes ont lieu. Ces médecins, dont la secte prit naissance en Italie vers le milieu du dix-septième siècle, ont aussi reçu le nom de *mécaniciens*.

glandes, fait entrer le sang en fermentation. D'autres matières encore, l'air particulièrement, sont du nombre des ferments qui disposent les humeurs à la sécrétion. Il faut aussi faire attention aux replis et aux flexuosités des vaisseaux, ainsi qu'au séjour du sang dans les ramuscules capillaires des glandes. Ces replis ralentissent la marche du fluide, de même que le rétrécissement graduel des vaisseaux, dont la forme est conique. La stagnation du sang, et son épaississement dans les réseaux capillaires, sont les causes des fièvres et des inflammations; mais Bellini attribue ces vices du fluide sanguin à l'irrégularité de son mouvement; tandis que l'école chimiatrique les faisait provenir d'un ferment acide. Du reste, il ne survient jamais de fièvre sans une altération du sang, parce que le pouls éprouve toujours une aberration de son état ordinaire.

D'après ce qui précède, Bellini s'efforça de relever la considération de l'école iatro-mathématique en Italie et chercha à la réunir avec la doctrine chimiatrique (1).

---

(1) Les ouvrages de Bellini, où nous avons puisé nos renseignements, ont pour titre : *Exercitatio anatomica de structurâ et usu renum.* — *Gustûs organum novissime deprehensum; præmissis ad faciliorem intelligentiam quibusdam de saporibus.* — *Gratiarum actio ad seren. Etruriæ Princip. quædam anatomica in epistolâ ad Ser. Ferdinandum II, et propositio mechanica.* — *De urinis et pulsibus, de missione sanguinis, de febribus, de morbis capitis et pectoris.* — *Opuscula aliquot ad Archibaldum Pitcarnium de urinis, de motu cordis, de motu bilis, de missione sanguinis.* — *Consideratio nova de naturâ et modo respirationis.* — *Lettera al sig. Ant. Vallisnieri nella quale mette in chiaro le vie dell' aria che si trovano in ogni novo.* — *Littera al medesimo intorno all' ingresso dell' aria nel nostro sangue.* — *Discorsi d'anatomia colla prefazione d'Ant. Cocchi.* — *Theoria ovi.* Cet ouvrage est resté incomplet; mais l'auteur en donne une idée dans sa première lettre à Vallisnieri.

Bellini n'était pas versé seulement dans l'étude des sciences; il s'occupa aussi

Médaille coulée en métal de cloche, de 8 3/4 centimètres :

A. Le buste à gauche, sous lequel : G. TICCATI F. Insc. LAURENTIUS BELLINI.

R. Bellini, accompagné des Muses, est conduit au temple d'Apollon et reçoit des couronnes. Insc. ANTE NOS NEMINI (auquel, dit Rudolphi, il faut sous-entendre probablement : LAUS TAM VARIA COMPETIT) (1).

BERCHER (PIERRE), docteur régent de la Faculté de médecine de Paris, en fut le doyen en 1767.

On trouve le jeton de ce doyen au cabinet des médailles de la Bibliothèque impériale, offrant au revers : 1766, 1767 (2).

BERGER (CLAUDE), docteur régent de la Faculté de médecine de Paris, en fut nommé doyen deux fois.

Sur l'un de ses jetons, figurent les armes du doyen à l'avers, et l'année 1694. Sur le second est gravé le buste de Fagon avec l'année 1695. Nous donnons la description de ce jeton à l'article de ce dernier (3).

BERGER (JEAN-JUSTE DE), naquit à Celles en 1723. Il s'adonna particulièrement à l'étude de la médecine et après avoir pris le titre de docteur, il exerça son art avec tant de succès qu'il appela sur lui l'attention du roi, qui le nomma son

---

avec succès de littérature et de poésie, comme le prouvent les écrits suivants : *Lettre tre al senator Pandolfo Pandolfini.* — *La Bacchéréide*, poëme.

(1) Le second volume du Musée Mazzuchelli donne aussi cette médaille à la page 187, pl. 146, n° 3; mais au revers il a ANTE ME NEMINI, au lieu de ANTE NOS NEMINI, comme le veut Rudolphi.

(2) *Magasin Pittoresque*, cité, A. 1858, p. 136.

(3) *Magasin Pittoresque*, cité, A. 1858, p. 55 et 56.

médecin. Il fut membre du collége de médecine et en devint plus tard président. Leidenfrost (1) prétend qu'il mourut en 1791, mais la pièce suivante témoigne qu'il vivait encore en 1801.

Médaille, en étain, de 5 centimètres :

A. JO(ANNI) JUST(O) NOB(ILI) DE BERGER CONJUG(IO) SUAVISS(IMO) CUM SA(RA) MA(RIA) RAMDOHR ANN(OS) XXV. FEL(ICITER) ABSOLU(TO) AM(ICI) GAUD(ENTES) F(IERI) C(URARUNT).

R. Un monument sur lequel deux lyres reliées par une guirlande; la tête de l'hymen au milieu. Insc. VOT(A) SOL(UTA) D. 21 SEPT. 1776. Exergue : SIC. 1801. A (probablement ABRAMSON) (2).

BERGIUS (BENOÎT et PIERRE-JONAS), furent deux frères qui se livrèrent avec ardeur à l'étude de l'histoire naturelle.

Benoît, né en 1723 et mort en 1784, est l'auteur d'une lettre sur l'histoire naturelle et la translation des poissons, publiée dans les Mémoires académiques de Stockholm. Il écrivit un traité sur les friandises de tous les peuples, traité qui ne parut qu'en 1785, une année après sa mort.

Pierre-Jonas, né en 1730, médecin et professeur d'histoire naturelle à Stockholm, membre de l'Académie des sciences de cette ville, mourut en 1790. Il fut un des disciples les plus distingués de Linné. Les services qu'il rendit à la botanique lui méritèrent l'honneur d'être associé aux principales académies de l'Europe et à celle de Philadelphie, dont il devint

---

(1) *Historisch-Biograph. Wörterbuch*, t. 1, p. 407.

(2) FR. SUHM. DANSKE, *Med. Beskrivelse over Danske Mynter og Medailler i den Kongelige Samling*. 1791. TILLAEGG (Supplément), ib., 1794, in-fol. pl., p. 790, n° 74. *Christiaen VII*, pl. 16, n° 1.

membre en 1769, en même temps que de Buffon et Linné (1).

Médaille, en argent, de 3 1/2 centimètres :

A. Les bustes des deux frères, sous lesquels : C. R. Insc. B. BERGIUS FISCI COMMIS. P. J. BERGIUS M. D. PROF. HISTOR NATURAL.

R. ERUDITO FRATRUM PARI SOCIIS SUIS MUNIFICIS ACAD. R. SCIENT. STOCKHOLM (2).

BERGMAN (TORBERNE), naquit le 20 mars 1735, à Catharineberg, terre royale dans la province de Westrogothie, en Suède.

Élevé au milieu d'une famille honnête, et près du trésor de la couronne, il s'accoutuma dès l'âge le plus tendre à honorer les mœurs au sein de l'abondance, à jouir avec économie d'une fortune médiocre, qui ne s'accrut point des revenus de l'État, à voir circuler l'or dans des mains pures, spectacle aussi rare et aussi touchant que l'abus contraire est fréquent et répréhensible.

Son père lui destinait la place qu'il occupait dans les domaines, et il s'applaudissait de s'être formé un successeur digne de la confiance du roi. Mais il n'est point de puissance dont les richesses soient comparables à celles de la nature : ces dernières pouvaient seules enflammer Bergman, et nulle autre ambition n'eut jamais de charmes pour lui.

(1) Il composa sur l'histoire naturelle et la médecine un grand nombre de mémoires qui ont été insérés parmi ceux de ces diverses sociétés savantes qui l'avaient reçu dans leur sein. Il publia séparément quelques ouvrages dont le suivant est le plus important : *Materia medica e regno vegetabili sistens simplicia officinalia pariter atque culinaria, secundum systema sexuale ex autopsiâ et experientiâ fideliter digessit.* Stockholm, 1778, 2 vol. in-8°.

(2) SACKLEN, ouv. cité, p. 727.

Encore enfant, il se plaisait à jeter au feu différents corps et à voir l'effet de leur combustion. On a trouvé une certaine analogie entre cet amusement de ses premières années et les travaux chimiques qui lui acquirent plus tard une si grande célébrité.

Bergman fit ses humanités à Skara, ville de la Gothie occidentale, célèbre par un collége qui y est établi.

A l'âge de dix-sept ans, il fut envoyé à Upsal, où il se livra à l'étude des sciences mathématiques et physiques et se fit distinguer de Linné, qui jetait alors un si vif éclat sur l'université de cette ville.

L'histoire naturelle fut le sujet des premiers travaux de Bergman. Il publia des recherches intéressantes sur les insectes. C'est à lui qu'on doit d'avoir fixé plusieurs points douteux de l'anatomie des sangsues, et d'avoir fait connaître qu'elles sont ovipares, et que le *coccus aquaticus,* dont la nature n'avait point encore été déterminée, est un œuf de cette espèce de ver, d'où sortent dix à douze petits.

Bergman fit aussi paraître plusieurs mémoires de physique expérimentale; il fut nommé, en 1761, professeur adjoint de mathématiques et de philosophie naturelle. Cinq ans après, Wallerius, célèbre professeur de chimie et de minéralogie, ayant obtenu sa retraite, Bergman, quoique ne s'étant encore fait connaître par aucun travail chimique, se mit sur les rangs.

Il s'enferma dans un laboratoire, fit des essais, les premiers peut-être qu'il eût tentés dans ce genre, et publia sur la fabrication de l'alun une dissertation qui est encore regardée aujourd'hui comme un des meilleurs travaux qui aient paru sur ce sel. Cette dissertation, qui n'étonna pas moins ses par-

tisans que ses détracteurs, fut vivement attaquée dans les journaux, et Wallerius la critiqua sans aucun ménagement.

Le prince Gustave, depuis roi de Suède, sous le nom de Gustave III, et alors chancelier de l'Université d'Upsal, prit connaissance de l'affaire. Après avoir consulté les deux hommes les plus propres à l'éclairer, le fameux Swab et Tiliais, conseillers des mines, dont le témoignage fut favorable à Bergman, ce prince rédigea un mémoire en réponse à tous les griefs allégués contre lui, et il l'envoya, écrit de sa main, au sénat, qui confirma le choix de S. A. R. Ce fut donc non à la protection ni à l'autorité, mais au discernement et aux lumières d'un prince, qu'on dut qu'un grand homme ne fut pas repoussé d'une carrière dans laquelle il était entré par un chef-d'œuvre.

De ce moment date l'ère de la plus belle gloire de Bergman. Nous ne le suivrons pas dans tous ses travaux, il nous suffira d'indiquer qu'il a découvert la propriété acide du gaz appelé alors air fixe et depuis acide carbonique. On lui doit la connaissance de l'acide oxalique, que l'on extrait du sucre, de la gomme et de plusieurs autres substances végétales. Une foule d'autres travaux ont immortalisé son nom.

Il fit connaître Schéele au monde savant. Celui-ci, à cette époque, était simple apprenti chez un pharmacien d'Upsal. Là, dans une obscurité profonde, il travaillait, il méditait en silence. Déjà les observations les plus neuves et les plus importantes sur l'air, sur le feu, et sur la terre pesante avaient été le fruit de ses recherches; et cependant elles étaient, ainsi que son nom, complétement ignorées. Bergman l'apprend, il se rend auprès de lui; il est frappé d'étonnement à la vue de ce phénomène : c'est un trésor, c'est un grand homme qu'il a

trouvé; il s'en empare; il le montre à ses amis, à ses élèves, à l'académie; il annonce, il célèbre ses travaux. C'est par lui que la renommée sait tout ce qu'ils valent, et Schéele lui-même doit être compté parmi ses découvertes.

La minéralogie ne lui doit pas moins. Il fit l'analyse chimique d'un très-grand nombre de substances minérales; il présenta une classification basée sur les caractères chimiques pour les grandes divisions, et sur les formes géométriques pour les subdivisions. Il aperçut le principe des formes des cristaux, dont le développement a fait la gloire d'Haüy; mais ce que nous devons signaler de plus important pour nous dans la vie de Bergman, ce sont ses recherches sur les eaux minérales. Ses analyses sont encore des modèles; ce fut en l'imitant qu'on put aller plus loin que lui. Non seulement il a fait de nombreuses expériences pour connaître la composition des eaux minérales, et découvert dans certaines le gaz hydrogène, qu'il nomme *gaz hépatique;* mais il a encore, le premier, imaginé de les imiter, et donné les moyens de fabriquer les eaux minérales artificielles.

Bergman est plus recommandable par la précision mathématique qu'il apporta dans les expériences chimiques, que par de grandes vues théoriques, qui ne devaient naître que plus tard, alors que des faits auraient été rassemblés en plus grand nombre. Sous ce dernier rapport, il a contribué à l'heureuse révolution qui a changé la face de la chimie vers la fin du XVIIIe siècle. Une mort prématurée, suite de l'épuisement qu'amena un travail trop assidu, l'enleva le 8 juillet 1784, à l'âge de quarante-neuf ans (1).

---

(1) Parmi les ouvrages qu'il a laissés, les plus importants sont : *Description*

Trois médailles.

La première, en bronze, de 4 centimètres :

A. Le buste à gauche, sous lequel : SALMSON F. Insc. THORBERNUS BERGMAN.

R. NATUS (IN) WESTROGOTHIA AN. 1735. OBIIT AN. 1784. — Series numismatica universalis virorum illustrium. — 1826. Durand edidit.

Rudolphi donne la même médaille, mais sans *h* au prénom.

La deuxième, en argent, du poids de 1 1/16 once :

A. Le buste, sous lequel : G. LIUNGH. Insc. TORB. BERGMAN PATRIÆ DECUS AC DECUS AEVI.

R. Une couronne contenant ces mots : EPHORO EGREGIO NATIO FENICA DIE I MAII 1784 (1).

Le troisième, en argent, de 3 1/8 centimètres :

A. Le buste, sous lequel : G. L. Insc. TORBERNUS BERGMAN CHEM. PROF. UPS.

R. Une urne (sur laquelle on lit : D. 8 JUL. 1784), entourée de cyprès. Insc. LUCTUS TU QUOQUE CAUSSA MEI. Exergue : ACAD. SCIENT. HOLM. 1785 (2).

BERNHOLD (JEAN-BALTHASAR). Voir l'article JANTKE.

---

*physique du globe terrestre*. — *Manuel du Minéralogiste*. — *L'analyse du fer*. — *Mémoire sur le gaz*. — *Traité des affinités*. On lui doit l'édition d'un ouvrage sur la chimie par Scheffer, qu'il a rédigé d'après les cahiers d'Alstroëmer : il a aussi publié le *Traité de l'air et du feu*, par Schéele. Il prononça en diverses occasions les éloges de plusieurs savants et il le fit avec une rare impartialité. C'est ainsi qu'il loua avec le même zèle et la même équité Wallerius, son implacable ennemi, et Swab, le meilleur de ses amis, le plus zélé de ses protecteurs.

(1) HAUSCHILD, ouv. cité, p. 57.

(2) LUDECKE, ouv. cité, 6e vol., p. 234.

BERNINI (JEAN-LAURENT), dit le *Cavalier Bernin*, naquit à Naples en 1598. Il s'adonna à l'architecture, à la peinture et à l'art du statuaire. Il y fit de si grands progrès que ses contemporains lui donnèrent le titre de Michel-Ange moderne. Il excella surtout comme statuaire et comme architecte. Dans le premier genre, parmi ses plus beaux ouvrages, on cite : un saint Laurent; le David s'apprêtant à lancer une pierre; son groupe d'Énée et Anchise; celui d'Apollon et Daphné; Sainte Thérèse avec l'ange; la statue de Charles Ier, roi d'Angleterre, etc.

Dans le second genre, il conçut les projets du baldaquin, de la chaire de Saint-Pierre et de la place circulaire qui devait précéder le temple. Il exécuta le palais Barberini, le campanile de Saint-Pierre, le modèle du tombeau de la comtesse Mathilde, qui fut travaillé par ses élèves, et celui de son bienfaiteur, le pape Urbain VIII. La belle fontaine sur la place Navone, à Rome, fut encore un de ses ouvrages, ainsi que le palais de Monte Citorio. Il fit l'esquisse d'un projet de restauration du Louvre et pendant les cinq mois que le Bernin resta à Paris, où il s'était rendu sur l'invitation de Louis XIV, il fit le buste de ce roi.

De retour à Rome, il termina en quatre ans la figure équestre de Louis XIV en marbre et d'une proportion colossale; mais soit qu'on ne trouvât pas la tête ressemblante, soit qu'on ne fût pas content du motif de la figure, l'on en a fait depuis un Curtius, qui se voit encore à l'extrémité de la pièce d'eau des Suisses, à Versailles.

Agé de plus de soixante-dix ans, Bernin, chargé de divers ouvrages, entre autres de l'embellissement du pont St-Ange, fit l'une de ses plus belles œuvres, le tombeau d'Alexandre VII.

Il sculpta, à l'âge de quatre-vingts ans, pour la reine Christine, une demi-figure en bas-relief, représentant le *Sauveur du monde*. Il mourut le 28 novembre 1680.

François Duquesnoy fut un de ses élèves.

Ardent et infatigable, Bernini fut, dans le cours de sa longue carrière, continuellement employé par les papes Urbain VIII, Alexandre VII et Innocent X, qui le recompensèrent dignement. Aussi riche des dons de la nature que favorisé par les circonstances, il s'éleva au-dessus des règles, se créa une manière facile, dont il sut convrir les défauts par un vernis si brillant, que la multitude en fut éblouie. Comme il eut une grande influence sur son siècle, ceux qui voulurent l'imiter, n'ayant pas son génie, ne le firent que d'une manière défectueuse.

Médaille, en bronze, de 6 1/2 centimètres (1).

A. Le buste à droite. Insc. EQUES. JOA. LAURENT. BERNINUS ETATIS SUE.

R. Un atelier de statuaire. Insc. SINGULARIS IN SINGULIS IN OMNIBUS UNICUS.

BERNOUILLI (DANIEL), naquit, le 29 janvier 1700 (2), à Groningue (Hollande), où son père occupait la chaire de mathématiques. Héritier du génie de sa famille, son penchant l'entraîna vers les mêmes études, et il ne put se résigner à embrasser le commerce, auquel il était destiné. Il étudia la médecine à l'université de Bâle, et y prit ses degrés après avoir

---

(1) Cette médaille fut frappée à l'occasion du voyage de Bernin à la Cour de Louis XIV. — Mus. Mazz., ouv. cité, vol. 2, p. 121, pl. 127, n° 7.

(2) D'autres le font naître le 9 février 1700.

été visiter Heidelberg et Strasbourg. Il voyagea en Italie pour perfectionner ses études et s'y lia avec les savants les plus distingués. Il y connut, entre autres Michelotti, mathématicien célèbre, dont il défendit les doctrines contre quelques géomètres distingués, et, en paraissant ainsi sur la scène, quoique à peine âgé de vingt-quatre ans, il s'acquit une telle renommée qu'on lui offrit la présidence d'une Académie qu'on venait de fonder à Gênes; il la refusa, car il se proposait de suivre les leçons du célèbre Morgagni, mais une maladie grave l'en empêcha. Il se rendit ensuite à St-Pétersbourg, pour y professer les mathématiques qu'il avait toujours cultivées avec ardeur. En 1733, il revint se fixer dans sa patrie, où il obtint d'abord une chaire d'anatomie et de botanique. En 1750, il passa à la chaire de physique, qu'il occupa jusqu'en 1777. Il retourna ensuite à Bâle, où il mourut le 17 mars 1783, âgé de quatre-vingt-trois ans.

Ses travaux dans les sciences mathématiques et physiques sont célèbres; il était membre de la plupart des Académies de l'Europe. Il s'était fait une sorte de revenu des prix décernés par l'Académie des Sciences de Paris. Il les remporta ou les partagea dix fois (1). Ses ouvrages de médecine sont loin d'avoir le même mérite que les précédents; il a soutenu et continué les théories médico-mathématiques qu'avait fait revivre son père. On a de lui : *Dissertatio inauguralis physico-medica de respiratione*. Dans ce travail, Bernouilli évalue la quantité d'air qui pénètre les poumons à chaque inspiration.

---

(1) Depuis 1699 jusqu'en 1790, c'est-à-dire, pendant un espace de quatre-vingt-un ans, la liste si peu nombreuse des associés étrangers de l'Académie des Sciences de Paris contint toujours le nom de Bernouilli.

Il soutient que l'air passe en nature daus le sang, et que le sternum se porte en avant lorsque la poitrine se dilate. — *Positiones miscellaneæ anatomico-botanicæ.* Ici Bernouilli combat l'existence des vaisseaux aériens dans les plantes; il traite de l'usage des feuilles, qu'il regarde comme le réceptacle des humeurs les plus grossières du végétal.

Entre les nombreux mémoires qu'il a insérés dans diverses collections académiques, Bernouilli en a consacré quelques-uns à des sujets physiologiques; il s'en trouve un parmi ceux de l'Académie de S^t^-Pétersbourg (vol. I, p. 170), dans lequel il a enrichi de calculs analytiques la théorie de son père sur le mouvement musculaire. Dans ce mémoire, il suppose que la fibre est pourvue de nerfs annulaires, qui la resserrent en se contractant et forment ainsi des vésicules. Le même volume renferme un mémoire de Bernouilli sur la situation et la grandeur du point insensible de la rétine. — Dans son ouvrage intitulé *Hydrodynamica, sive de viribus et motibus fluidorum,* le premier qui ait été publié sur cette matière, où il explique, au moyen de l'analyse, les lois suivant lesquelles les fluides se meuvent dans les canaux, il n'a fait qu'indiquer l'application qu'on devrait faire de ces principes au mouvement des humeurs du corps animal. Parmi ses mémoires insérés dans la collection de l'Académie des Sciences de Paris, il en est un qui a pour titre : *Essai d'une nouvelle analyse de la mortalité causée par la petite vérole, et des avantages de l'inoculation pour la prévenir.*

Médaille, en argent, de 4 centimètres.

A. Le buste, sous lequel : A. S. (ABRAMSON). Insc. DANIEL BERNOUILLI.

R. Un observatoire, dans le lointain un navire dans la haute mer. Insc. MARIS ET COELI MEMOR. Exergue : NATUS 1700 (1).

BERNOUILLI (JEAN), frère du précédent, naquit à Bâle, le 18 mai 1710. Il s'adonna à l'étude des belles-lettres, de la jurisprudence, mais particulièrement à celle des mathématiques. Il voyagea en France et s'y lia avec plusieurs savants. En 1743, il fut nommé professeur d'éloquence à Bâle; en 1748, il y obtint la chaire de mathématiques. Il a concouru pour les prix de l'Académie des Sciences de Paris, laquelle, ainsi que celle de Berlin, se l'adjoignirent comme membre. Il mourut à Bâle le 17 juillet 1790, âgé de quatre-vingts ans.

Ses mémoires ont été insérés dans les Annales de l'Académie des Sciences de Paris et dans celles de Berlin.

Médaille, en argent, de 4 centimètres.

A. Le buste, sous lequel : SAMSON. Insc. JOH. BERNOUILLI J(OANNIS). F(ILIUS). BASIL. J. U. D. MATH. P. N. 1710.

R. Insc. JOHANNI EMANUELI DANIELI NICOLAO ET JACOBO. Une couronne de laurier, surmontée d'armoiries et contenant la suite de l'inscription : FILIIS HOC SUI MONIMENTUM PERMITTIT. 1767 (2).

BERTINI (JOSEPH-MARIE-XAVIER) naquit à Florence, le 10 mars 1694. Après avoir terminé ses études médicales, il prit le laurier de docteur et pratiqua son art avec succès dans sa ville natale. Il devint membre de la Société Colombaire et

---

(1) GOTTLIEB EMANUEL VON HALLER'*s schweirerisches Munz-und Medaillen Kabinet*. 2 Thle. Bern, 1780-1781, in-8°, mit Kupf., p. 88, n° 141. — HAUSCHILD, ouv. cité, n° 60.

(2) HALLER, ouv. cité, n° 142. — HAUSCHILD cité, n° 61.


IO. IAC. BERZELIUS
NAT OSTROGOTH D. XX M. AVG. MDCCLXXIX


PONDERA ET NUMEROS INVESTIGAVIT
MDCCCXXX

de celle de Botanique, et mourut le 12 avril 1756, âgé de soixante-deux ans (1).

Médaille, en bronze, de 8 1/2 centimètres.

A. Le buste, sous lequel : J. SELVIUS. Insc. JOSEPH. M. XAVERIUS BERTINIUS. FLORENTIN. AET. 57.

R. Mercure montrant quelque chose à Esculape (l'usage du mercure). Insc. NOBIS EXTUDIT ARTEM. Exergue : 1752 (2).

Ce fut Joseph Caballinus, son disciple, et médecin à Crémone, qui fit frapper cette médaille, et non ses concitoyens, comme le rapporte le dictionnaire biographique de Paris. Le revers de cette médaille est une allusion au fréquent usage que Bertini faisait du mercure.

BERZELIUS (JEAN-JACQUES DE), prince des chimistes, la gloire de la Suède, naquit le 20 août 1779, non pas à Linkœping, comme l'ont répété tous les biographes, se copiant les uns les autres, mais à Wœfversunda près de Wadstena, en Ostrogothie (3), et mourut à Stockholm en août 1848.

Parmi les découvertes que l'on doit à Berzelius, on cite, entre autres, les suivantes : En 1804, conjointement avec un autre chimiste, son ami, M. Hisinger, il découvrit sur un minéral, trouvé dans une mine de cuivre, l'oxide d'un métal nouveau, auquel il donna le nom de *Cerium*, en commémora-

---

(1) Il a écrit un discours sur l'usage extérieur et intérieur du mercure, qu'on trouve dans un recueil sur les fièvres malignes et contagieuses. Venise, 1746, in-8°.

(2) Mus. Mazz., ouv. cité, vol. 2, p. 378, pl. 192, n° 3.

(3) *Voyage dans le nord de l'Europe. Hambourg — Lubeck — Stockholm — Upsal — Gothembourg — Copenhague, suivi d'une biographie des contemporains célèbres*, par AMÉDÉE CLAUSSADE, docteur en droit et en médecine, chevalier de l'Étoile polaire, etc. Paris, 1850, in-8°, page 430.

tion de la planète de Cérès, qui venait d'être aperçue pour la première fois à cette époque. Porté à observer l'influence de la pile galvanique sur divers corps, il découvrit qu'elle avait la propriété de décomposer les sels et prépara ainsi la grande découverte de Davy sur la décomposition des alcalis, considérés jusqu'alors comme des corps simples.

A cette époque, deux théories étaient en présence et se disputaient l'empire de la chimie : celle qui supposait la matière susceptible de combinaisons en nombre illimité, et celle de Proust, qui, traçant un cercle circonscrit, n'admettait que deux combinaisons possibles entre les mêmes corps. Les recherches de Berzelius vinrent confirmer les idées de Proust, en les étendant un peu, et l'analyse exacte d'un nombre presque incommensurable de composés devint pour la science une de ses plus belles conquêtes. Reprenant tous les travaux de ses devanciers, apportant dans ses expériences un degré d'exactitude inconnu jusqu'alors, il prouva, par d'innombrables analyses, les lois qui président aux combinaisons chimiques, qu'il réduisit à un degré de simplicité qui les rendait plus admirables encore.

Parmi les instruments importants pour l'analyse des substances inorganiques, le chalumeau devint entre ses mains un des moyens les plus exacts. Il a fait connaître son utilité et toutes les ressources que l'on peut tirer de son emploi dans un ouvrage qui a été traduit du suédois en français et qui a pour titre : *De l'emploi du chalumeau dans les analyses chimiques et les déterminations minéralogiques.*

Outre une multitude de travaux de détail sur une foule de substances, et en laissant de côté un grand nombre de mémoires intéressants, insérés dans l'Annuaire des progrès des

sciences physiques, Berzelius a publié encore deux ouvrages: un traité complet de chimie, qui est le répertoire le plus exact et le plus complet de tous les faits aujourd'hui acquis à la science, et un essai sur la théorie des proportions chimiques et sur l'influence chimique de l'électricité. Ce livre renferme la base des nombreuses recherches auxquelles s'est livré l'auteur sur la chimie organique, à l'étude de laquelle il a appliqué les mêmes idées électro-chimiques qui l'avaient guidé dans l'observation du mode de combinaison des éléments de la nature organique.

La plupart des souverains de l'Europe l'ont honoré de justes distinctions. Le dernier roi de Suède lui a conféré, outre la noblesse, la croix de l'ordre de Wasa et la grand'croix de l'Étoile polaire, ainsi que le patronage de toutes les chaires de chimie et de médecine du royaume. Il n'est pas vrai que ses concitoyens l'aient choisi pour les représenter à la diète suédoise, puisque le titre de baron, que Charles-Jean lui a conféré, lui donne ce droit aux termes de la constitution de Suède (1); mais il ne prenait que très-peu de part aux affaires politiques, et n'assistait guère aux débats de la chambre que lorsque ses lumières pouvaient être plus particulièrement propres à éclairer la discussion. Il était membre correspondant de presque toutes les sociétés savantes.

Rien dans son extérieur n'annonçait la grande célébrité dont il jouissait; il n'affichait ni prétention, ni réserve, ni originalité; il n'avait même rien de cette pédanterie qui caractérise généralement les savants de sa nation; il était d'un caractère

(1) A. Claussade, ouv. cité, page 430.

aimable; son abord était simple et franc, ses manières, celles d'un homme bien élevé; il comblait d'attentions et de prévenances les étrangers qui le visitaient. Il a eu quelques élèves particuliers, au nombre desquels trois se sont distingués particulièrement, Henri Rose et Wöhler, que l'Allemagne compte parmi ses chimistes les plus éminents, et Mitscherlick, peut-être le plus grand minéralogiste de l'Europe.

Berzelius, considéré comme philosophe et comme chimiste, réunit les trois grandes qualités essentielles : une industrie patiente, une lucidité d'idées remarquable et une adresse extrême dans les manipulations. Les journaux scientifiques des vingt dernières années contiennent des preuves nombreuses de la manière dont il a su employer ces précieuses qualités. Si quelques-unes de ses opinions particulières ne sont pas adoptées par tous les chimistes, c'est surtout à son excessive circonspection qu'il le faut attribuer; faute, qui dans une science entièrement fondée sur l'expérience, peut bien retarder l'admission d'une théorie vraie, mais ne conduit que rarement à l'erreur.

Lorsqu'il commença ses travaux à Upsal, toute la science consistait en une masse de théories grossières réunies les unes aux autres, et dont on se hâtait de remplir les vides les plus apparents par des chimères dépourvues de toute espèce de vraisemblance. Ce sont là les plus grands obstacles qu'il eut à surmonter; et de là aussi vient probablement la répugnance qu'il a toujours montrée pour la manie des théories qui, usurpant la place de la vraie philosophie, a bâti hypothèses sur hypothèses, et a donné le nom de science à des résultats absurdes. Peut-être déprécia-t-il trop les recherches purement théoriques. Mais de cette tendance un peu exagé-

rée, il résulte un avantage important, c'est que quand Berzelius adoptait une théorie, on pouvait la considérer comme reposant sur des bases certaines.

J'ai dans ma collection deux médailles frappées en l'honneur de ce célèbre chimiste.

La première uniface, en bronze, a 14 2/3 centimètres et offre le buste à droite, sous lequel : DAVID 1835. A gauche JOI. BERZELIUS. On lit au revers : ECK ET DURAND.

La seconde est également en bronze, de 4 1/2 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : W. HIRCHNER F. G. LOOS DIR. Insc. JO. JAC. BERZELIUS. NAT. OSTROGOTH. D. 20. M. AUG. 1779.

R. Une balance avec des poids. Insc. PONDERA ET NUMEROS INVESTIGAVIT. Exergue : 1830.

On voit clairement par la dernière médaille, que Berzelius est né le 20 août 1779; cependant Rudolphi soutient que l'illustre savant, qui était son ami, est né en 1780.

Il décrit un clichet, fondu en fer de Berlin, fait en 1822, et de 9 centimètres, représentant le buste très-ressemblant de Berzelius.

BESTUCHEF-RIUMIN (Alexis, comte de), à qui l'on doit la teinture de fer éthérée, qui figure avec honneur dans les pharmacopées, naquit à Moscou en 1693.

Il fut un exemple des vicissitudes des prospérités humaines. Élevé successivement aux plus grands honneurs, aux plus hautes dignités de l'empire, il s'en vit dépouillé, envoyé en exil en 1758. Il fut rappelé le 14 juillet 1762, on lui rendit ses biens, sa place au sénat. Il supporta avec une mâle énergie

la bonne comme la mauvaise fortune, et mourut le 21 avril 1766 (1).

Six médailles.

La première, en argent, de 5 centimètres.

A. Le buste, sous lequel : I. G. H. F. Insc. ALEXY COMES DE BESTUCHEF-RIUMIN IMPER. MAJEST. RUTH. CANCELLARIUS, etc.

R. Deux rochers dans une mer agitée; le soleil presque entièrement couvert par des nuages; la foudre et la pluie. Insc. IMMOBILIS IN MOBILI. Exergue : SEMPER IDEM. 1757.

La deuxième est en bronze doré, de 5 centimètres.

A. Le buste à gauche. Insc. ALEXIUS COMES A BESTUCHEF-RIUMIN. Exergue : IMP. RUSS. OLIM CANCELLAR. NUNC SENIOR EXERCIT. DUX CONSIL. ACTU. INTIM. ET SENAT. PRIMUS. I. G. W. F.

R. A peu près le même que celui de la première médaille, si ce n'est que les nuages sont autrement disposés et que l'exergue porte : SEMPER IDEM 1762.

La troisième, en argent, de 4 centimètres environ.

A. Le buste. Insc. ALEXIUS COMES A BESTUCHEF-RIUMIN. Exergue : IMP. RUSS. OLIM CANCELLAR. NUNC SENIOR EXERCIT. DUX CONSIL. ACTU. INTIM. ET SENAT. PRIMUS. I. G. IAEGER.

R. A peu de chose près le même que celui de la première médaille, ainsi que l'inscription et l'exergue.

La quatrième a 5 centimètres.

A. Comme celui de la deuxième médaille.

R. Cénotaphe, orné de la lettre B entre huit cyprès; d'un

---

(1) C'est sans doute une faute typographique dans l'ouvrage de Rudolphi que celle de la date de la mort de Bestuchef, rapportée à 1768; car, dans une des médailles, que ce numismate décrit, il se trouve que la mort de Bestuchef arriva en 1766.

côté la Religion, de l'autre l'Espérance, debout, offrant une couronne. En dessous : I. G. I. Insc. TERTIO TRIUMPHAT. Exergue : POST DUOS IN VITA DE INIMICIS TRIUMPHOS DE MORTE TRIUMPHAT. NAT. MDCXCIII. DENAT. MDCCL. AETAT. (Entre l'année de sa mort et le mot AETAT. devait venir dans la suite l'âge auquel Bestuchef succomba).

La cinquième de 4 centimètres environ.

A. Le même que celui de la troisième médaille.

R. Comme celui de la quatrième, à l'exception de l'exergue, qui porte : POST DUOS IN VITA DE INIMICIS TRIUMPHOS DE MORTE TRIUMPHAT, A. MDCCLX (son âge à sa mort à ajouter) AETAT.

La sixième, en bronze, de 4 centimètres.

A. Comme celui de la troisième si ce n'est que le buste est différent et qu'il ne s'y trouve pas de nom de graveur.

R. Le même que celui de la cinquième mais complété à l'exergue de la manière suivante : A. MDCCLXVI. AETAT. LXXIII (1).

BEYER, BAYER ou PAYER (WENCESLAS), comme on était dans l'habitude d'écrire ce nom autrefois, naquit dans la ville d'Ellnbogen, en Bohême, en 1488, et s'adonna à l'étude de la médecine. Après avoir pris le bonnet de docteur, il pratiqua son art dans sa ville natale et y acquit une grande ré-

---

(1) BÜSCHING a donné deux éditions d'un ouvrage, avec planches, sur les médailles frappées en l'honneur de Bestuchef, sous ce titre : *Anton. Fr. Büsching, Abbildung und Erläuterung der Hochgrafl. Bestucheffischen Schaumünzen.* Hambourg, 1765, 4°, mit kupf. — *Zweite verbess. Ausg. das.* 1766, gr. 4°. Cependant cet auteur n'a pas décrit toutes les médailles frappées en souvenir de ce comte : ainsi, la première, que je décris, ne se trouve qu'avec 3 1/2 centimètres de diamètre, au lieu de 5, et sous le buste on lit les initiales B. K. au lieu de celles : I. G. H. F. — La troisième ni la sixième ne se rencontrent pas dans l'ouvrage de Büsching, mais les autres y sont décrites.

putation. Il mourut le 11 décembre 1526, à peine âgé de trente-huit ans.

On a de lui un ouvrage qui a pour titre : *Wenc. Payer de Cubitu* (1), *Tractatus de Thermis Caroli IV, sitis prope Ellnbogen. Lips.* 1521 (2). Jean de Carro a traité le même sujet sous le titre : *Carlsbad, ses eaux minérales et ses nouveaux bains à vapeurs.* Carlsbad, 1827.

Deux médailles.

La première a environ 6 centimètres.

A. Le buste à gauche, tête nue. Insc. WENCES BEYER MAEDI (MEDICUS) NATIOE BOEMUS AETATIS SUAE 38.

R. D'un côté, Curtius à cheval s'élançant dans les flammes; de l'autre, un crâne posé sur un livre entouré d'ossements épars. Insc. JAM PORTUM INVENI SPES ET FORTUNA VALETE. On voit près du cheval monté par Curtius le millésime 1526, année de la mort de Beyer (3).

La seconde a 5 centimètres.

A. Le buste de face avec le manteau, la burette et l'anneau au doigt. Insc. WENCES. BEYER MAEDI NATIOE BOEMUS AETATIS SUAE 38.

R. Un cercueil avec un squelette. Insc. CUM PARITER OMNIBUS MORIENDUM, NON TARDE, SED CLARE MORI OPTANDUM. 1526. 11. D. (4).

---

(1) Ici on a latinisé le nom de l'endroit où Beyer naquit.

(2) Cet excellent ouvrage renferme les effigies des médailles en argent conservées dans le cabinet impérial de Vienne, et dont les moules en fer ont été communiqués à Rudolphi par Beyer.

(3) Le millésime de 1526 manquait sur l'exemplaire de Rudolphi.

(4) Les revers de ces deux médailles sont de toute beauté, mais les avers en sont très-grossiers. La petite rose qu'on remarque avant et après l'inscription




TRAITÉ
DES MEMBRANES
RECHERCHES PHYSIOLOGIQUES
SUR LA VIE ET LA MORT
ANATOMIE GÉNÉRALE
ET DESCRIPTIVE.

---

NÉ A THOIRETTE (JURA)
ANCIENNE BRESSE LE 11 9bre 1771
MORT A PARIS
LE 22 JUILLET 1802.

BIANCHI (JEAN-PAUL-SIMON), plus connu sous le nom de Janus Plancus, médecin et naturaliste éminent, naquit à Rimini le 3 janvier 1693, et mourut le 3 octobre 1774, âgé de quatre-vingt-un ans.

Secrétaire de l'Académie des sciences de sa ville natale, il s'adonna avec délices à l'étude de l'histoire naturelle, de la botanique et de l'anatomie. Il fit de nombreuses excursions dans les diverses parties de l'Italie, et recueillit ainsi une foule de matériaux précieux pour ses études favorites. En 1741, sa grande réputation appela sur lui les yeux du conseil impérial de la régence de Toscane, qui le nomma professeur d'anatomie à l'Université de Sienne. Il occupa cette chaire pendant trois ans, et revint, en 1744, à Rimini, où il continua de se livrer à ses travaux de prédilection, ainsi qu'à la pratique et à l'enseignement de la médecine.

Médaille, coulée en bronze, de 7 1/2 centimètres.

H. Le buste à gauche, sous lequel : B. CIANTOGNI. Insc. JANUS PLANCUS ARIMINENSIS.

R. Un lynx. Insc. LYNCEIS RESTITUTIS (1).

BICHAT (MARIE-FRANÇOIS-XAVIER), célèbre à plus d'un

---

indique que ces pièces appartiennent à Schlickius, et Rudolphi croyait que Beyer, dans la guerre contre les Turcs, avait été le compagnon et le médecin de l'illustre Étienne Schlickius, auquel il avait dédié son livre. — La funeste bataille de Mohacz, dans laquelle le roi et Schlickius périrent, eut lieu le 29 août 1526 et probablement que Beyer survécut jusqu'au 11 décembre suivant. — Les attributs de la mort, Curtius voué aux flammes, les inscriptions pompeuses de ces deux médailles, frappées en l'honneur du même médecin, paraissent indiquer quelque chose de plus que ne le veut le célèbre de Carro, qui préfère expliquer le goufre de flammes par la fontaine d'eaux thermales, appelée Sprudel.

(1) Mus. Mazz. vol. 2, p. 399, pl. 199, n° 2.

titre, mais particulièrement à cause de son ouvrage sur l'anatomie générale, naquit à Thoirette, en Bresse, le 11 novembre 1771, et mourut à Paris le 22 juillet 1802, dans la trente-et-unième année de son âge.

On grava sur une table de marbre les noms réunis de Bichat et de Desault (mort dès 1795). On voit encore ce simple monument sous les dômes de l'Hôtel-Dieu, où il fut placé dès l'origine. La ville de Paris a depuis donné le nom de Bichat à une de ses rues; le département de l'Ain lui a consacré un magnifique monument; feu Miquel a fait son éloge et le célèbre David, son buste et sa statue, qui fut inaugurée au mois d'août 1843 à Bourg, chef-lieu du département où Bichat était né. Le Congrès médical de France lui a élevé une autre statue en bronze, dont l'inauguration eut lieu le 16 juillet 1857 à l'École de médecine de Paris.

Au nombre des vérités dont l'honneur revient à Bichat, il faut placer au premier rang la découverte des membranes synoviales, comme aussi la découverte du feuillet adhérent des séreuses; révélations d'autant plus belles qu'elles sont dues non au hasard, mais au raisonnement. L'anatomie des tissus est en tout de sa création. Ce que Morgagni semble avoir concentré dans la seule Italie, Bichat a fait de l'anatomie pathologique une science européenne. Il a pour ainsi dire renouvelé toute la médecine, non par des paradoxes et des hypothèses, comme d'autres l'ont fait, et comme on l'en a lui-même accusé, mais par des faits avérés et décisifs.

Les ouvrages de Bichat seraient à peu de chose près irréprochables, s'il n'avait pas complétement ignoré l'active influence de la moëlle épinière sur le cœur, s'il n'avait pas supposé, puis décrit les vaisseaux exhalants, omis le tissu érectile,

trop négligé l'histoire des humeurs, exagéré avec excès son idée des deux vies, et surtout déraisonné sur les passions, causes malheureusement fécondes en erreurs de toute espèce.

. Trois médailles ont été frappées en l'honneur de cet homme remarquable.

La première, en argent, de 2 1/3 centimètres :

A. Le buste à droite, sous lequel : GALLE F. Insc. XAVIER BICHAT.

R. Le bâton d'Esculape. Insc. SOCIÉTÉ MÉDICALE D'ÉMULATION DE PARIS (1).

Le seconde, en bronze, de 5 centimètres.

A. L'effigie à gauche, sous laquelle : L. DUBOUR F. Insc. XAVIER BICHAT.

R. TRAITÉ DES MEMBRANES. RECHERCHES PHYSIOLOGIQUES SUR LA VIE ET LA MORT. ANATOMIE GÉNÉRALE ET DESCRIPTIVE. — NÉ A THOIRETTE (JURA) ANCIENNE-BRESSE LE 11 NOVEMBRE 1771. MORT A PARIS LE 22 JUILLET 1802 (2).

La troisième, en bronze, de 4 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : L. DUBOUR F. Insc. M. F. XAVIER BICHAT.

R. NÉ A THOIRETTE EN 1771 MORT EN 1802 — Galerie métallique des grands hommes français — 1826.

BIEFVE (ÉDOUARD DE), peintre d'histoire, né à Bruxelles le 4 décembre 1808, apprit, dès son enfance, le dessin comme

---

(1) *Histoire métallique de Napoléon.* — Supplément, pl. 71, nº 446.

(2) Rudolphi donne aussi ces deux pièces : la première diffère en ce que, sur la mienne, se trouve le millésime de 1807, qui ne se voit pas sur celle du professeur de Berlin.

art d'agrément. A vingt ans, il fit un voyage artistique à Paris, s'y passionna pour les chefs-d'œuvre de la jeune école romantique, et entra dans l'atelier de David d'Angers, où il fit des statues en même temps que des tableaux. Bientôt il se renferma dans la peinture, et, de retour en Belgique, ne tarda pas à acquérir une réputation méritée. Plusieurs de ses tableaux ont figuré avec éclat aux expositions d'Anvers et de Gand.

Son beau tableau, le *Compromis des Nobles* (1), qu'il exposa à Bruxelles, en 1841, et qui parut à l'exposition universelle de Paris, en 1855, fut dignement apprécié.

Une médaille en or de grand module, que nous décrivons plus loin, lui fut offerte par la députation permanente du conseil provincial du Brabant. Le conseil communal de la ville de Bruxelles, de son côté, lui remit, en séance publique du 18 décembre de la même année, une superbe coupe en ver-

(1) On sait que cet épisode de notre histoire avait pour but de demander la tolérance religieuse et le renvoi des troupes espagnoles; cet acte fut rédigé, selon toute apparence, par Marnix de Ste-Aldegonde. Le 13 avril 1566, un nombre considérable d'hommes haut placés se réunirent dans l'hôtel de Cuylenbourg, à Bruxelles, pour y apposer leur signature. Lorsqu'ils furent assemblés, Brederode leur montra une lettre, venue d'Espagne, qui racontait qu'un Belge, appelé *Moron*, avait été brûlé vif dans ce pays. Cette nouvelle enflamma de colère tous les témoins de cette imposante scène et chacun s'empressa de signer le Compromis. Tel est le sujet choisi par le peintre : parmi la foule des personnages qui se pressent dans le tableau, on remarque Philippe de Marnix; le comte de Horn, qui signe l'acte; Brederode, qui harangue ses amis; Egmont, Orange, Antoine de Lalaing, Montigny, Louis de Nassau, Charles de Mansfeld; enfin cette pléïade d'hommes de renom, qui brillent au premier rang dans notre histoire du XVIe siècle. — *Messager des Sciences historiques de Belgique*, année 1841, p. 392 et 393.

meil. Ce vase, d'une forme élégante et orné des armes de la ville, porte pour inscription : *La ville de Bruxelles à Édouard de Biefve, 13 septembre* 1841 (date de la résolution du conseil). Sur le vase est incrustée une médaille, copie exacte de celle que les confédérés portaient au col, attachée à une chaîne, et qui présentait à l'avers l'effigie de Philippe II, avec cette légende : *En tout fidèle au roi,* et au revers, deux mains jointes, avec ces mots : *Jusques à porter la besace.* La partie supérieure du vase est ornée d'un trophée composé d'attributs de la peinture, au milieu desquels se trouve une palette sur laquelle on lit : *Le Compromis des Nobles.*

Voici la description de la médaille (dont mon exemplaire est en bronze) que M. le gouverneur a remise à M. de Biefve, au nom de la députation permanente du Brabant.

A. Le buste à gauche, sous lequel : J. LECLERCQ. Insc. EDOUARD DE BIEFVE.

R. Une console supportant un cadre dans lequel on lit : A L'AUTEUR DU TABLEAU LE COMPROMIS DES NOBLES. En avant du cadre, une palette et des pinceaux; derrière, une branche d'olivier; en dessous, la croix de chevalier de l'ordre de Léopold. Au-dessous : BRUXELLES 1842 (1).

Cet artiste, qui se distingue par la vigueur et l'harmonie des teintes, est chevalier de l'ordre de Léopold et de Saint-Michel de Bavière. Le roi de Prusse, pour lequel il a fait un grand tableau d'histoire : *Les chevaliers de l'ordre teutonique reconnaissant pour leur grand-maître l'électeur de Brandebourg,* l'a nommé officier de l'ordre royal de l'Aigle rouge.

---

(1) GUIOTH, ouv. cité, page 337 et suivante.

Une autre médaille, en or, de 4 1/2 centimètres, lui fut décernée.

A. Écusson aux armes de la ville de Gand, surmontées d'une couronne de chaque côté du pied de l'écusson, une branche de laurier. Dessous : BRAEMT F. Insc. ACADEMIA REGIA GRAPHID. GANDAV.

R. Dans le champ : QUOD PRIMORUM BELGII AD MARGARITAM PARM. ANNO 1566 SIGNATAM RECLAMATIONEM MIRA ARTE PICTAM URBI GANDAE EXHIBUIT. 1841. Sur la partie supérieure du tour : EDUARDO DE BIEFVE BRUXELLENSIS PICTORI.

Cette médaille, quoique portant la date de 1841, ne fut terminée que dans les premiers mois de 1846. Elle fut offerte à M. Éd. de Biefve par la ville de Gand pour son tableau *le Compromis des Nobles,* qu'il avait exposé dans cette ville, en 1841 (1).

BILDERDYK (GUILLAUME), poëte, avocat, président de la deuxième classe de l'Institut d'Amsterdam, professeur de langue hollandaise du roi Louis-Napoléon, fut un des meilleurs littérateurs de son pays. Il est l'auteur de plusieurs poésies qui furent couronnées, et il publia, entre autres écrits, un voyage aérostatique et un traité de géologie.

Ce savant fut intimement lié avec le digne professeur Kesteloot, auquel il a adressé plusieurs lettres, écrites de 1823 à 1826 (2).

---

(1) GUIOTH, 2e partie, p. 30, pl. 9, 2'.

(2) *Brieven van M. Willem Bilderdyk aan professor J. L. Kesteloot.* Rotterdam, 1837, in-8o.

Il naquit à Amsterdam le 7 septembre 1756, et mourut à Harlem le 18 décembre 1831, âgé de soixante-quinze ans.

Il écrivit au-delà de cent ouvrages, se rapportant pour la plupart à la poésie et à l'histoire. Il a publié un travail sur la perspective, et il possédait des connaissances si étendues en anatomie qu'il enseigna cette branche de la médecine aux jeunes peintres de l'Académie royale de dessin à La Haye.

Deux médailles.

La première, en bronze, a 5 1/2 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : VANDERKELLEN F. Insc. GUIL. BILDERDYK NAT. AMSTEL. 7 SEPT. 1756 OBIIT HARL. 18 DEC. 1831.

R. Une couronne de laurier avec l'inscription : SECULI SUI DECUS.

La seconde, également en bronze, n'a que 4 1/2 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : DIONISY F. Insc. GUILIELMUS BILDERDYK.

R. L'inscription : « MICAT INTER OMNES 1821, » dans une guirlande de laurier.

BLANCHARD (JEAN-PIERRE), aéronaute, naquit au Petit-Andely en 1753, et fut frappé d'apoplexie lors de sa soixantième ascension qui avait lieu au château de Blois, près de La Haye. Hors d'état d'entretenir le feu de son fourneau, il tomba de plus de soixante pieds de hauteur et reçut de Louis-Bonaparte, roi de Hollande, tous les secours qu'exigeait sa position. Transporté en France, il mourut à Paris le 7 mars 1809.

Cet aéronaute fit sa quinzième ascension à Francfort et sa seizième à Gand. Dans cette dernière, il courut de grands

dangers. Ne pouvant résister à la froide température jusqu'à laquelle son ballon s'était élevé, il le creva, laissa tomber sa nacelle, s'accrocha aux cordes et réussit à descendre sans se faire de mal.

Deux médailles (1).

La première, en étain, de 4 1/2 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : REICH. Insc. BLANCHARD SURSUM DECIMUM QUINTUM FACIENS ITER. Exergue : FRANCOFURTI D. 3. OCTO.

R. Un ballon s'élevant dans les airs au-dessus de la ville de Francfort. Insc. GALLIA SAEPIUS PLAUSIT ! JAM GERMANIA PLAUDE ! Exergue : 1785.

La seconde, en argent, de 3 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : F. LOOS. Insc. JOANNES PETRUS BLANCHARD.

R. Un ballon s'élevant dans les airs. Insc. IMPAVIDUS SORTEM NON TIMET ICARIAM. VARSOVIÆ 1788.

BLOCK (Agnès), aima beaucoup la culture des fleurs et des fruits. Devenue veuve du sieur Siebrand De Vlines, elle cultiva particulièrement les tulipes, les ananas et les melons dans sa ferme dite *Vyverhof*, près de Vecht, non loin de Nieuwersluys.

Les recherches que j'ai faites pour savoir à quelle époque commença la culture scientifique des ananas en Europe, me permettent de communiquer les données suivantes. Ce fut un capitaine de navire, du nom de Tak, qui importa la pre-

---

(1) D'autres médailles ont encore été frappées en l'honneur de J.-P. Blanchard par la plupart des villes où il a fait des ascensions.

mière plante d'ananas de Surinam à Amsterdam. La date précise de cette importation n'est pas bien déterminée, mais on présume qu'elle eut lieu entre les années 1679 et 1684.

Les premiers plants d'ananas furent cultivés dans le jardin de la ville d'Amsterdam. Trois de ces fruits, parvenus à maturité furent servis à un dîner que les bourgmestres offrirent à l'ambassadeur de France, comte d'Avaux (1). On ne toucha qu'à un seul de ces fruits; les deux autres furent envoyés en présent par l'ambassadeur à son souverain.

Les ananas furent cultivés dans plusieurs jardins de la Hollande et particulièrement dans celui de Leyde avant 1686. Ce fruit fut introduit en Angleterre, en 1690, par le comte de Portland; mais ce n'est que plus tard, au commencement du XVIII[e] siècle, que l'on commença la culture spéciale de ce fruit savoureux.

Ce fut vers ce même temps que la veuve Siebrand De Vlines les cultiva dans sa propriété du *Vyverhof*. Comme ce fruit rare venait très-bien dans son jardin, elle invita les États d'Utrecht à en goûter. C'est probablement à cette occasion que lui fut offerte la médaille, que nous décrivons plus loin.

Les ananas furent cultivés en Allemagne avant de l'être en Angleterre; car lady Montague nous raconte que dans le Hanovre, pendant l'hiver de 1716, on servit sur la table royale deux ananas cultivés dans ce pays, et qu'elle fit éclater son étonnement à cette vue.

---

(1) Jean-Antoine, comte d'Avaux, né en 1640 et mort en 1709, fut envoyé par Louis XIV comme ministre plénipotentiaire au congrès de Nimègue, puis comme ambassadeur à Amsterdam, à Londres et à Stockholm. Il a laissé un ouvrage, qui a pour titre · *Négociations du comte d'Avaux en Hollande*, 6 vol.. in-12

Plus tard, en Hollande, mais certainement avant 1740, le sieur Delacourt, à Leyde, et son jardinier, Guillaume De Vinck, réussirent le mieux, à force de travail et de dépense, dans la culture de ce fruit. Les ananas, cultivés par De Vinck, étaient si recherchés qu'on n'en voulait pas d'autres. On rapporte que le sieur Delacourt en exporta un grand nombre et que leur vente lui procura un fort joli bénéfice. D'après le témoignage de Miller (1), les amateurs anglais en reçurent les premiers et des meilleurs.

Il n'est pas aussi certain que le *Cactus melocactus*, plante également rare à cette époque, et que l'on voit figurer sur le revers de la médaille, ait été cultivé et soit bien venu au *Vyverhof*.

De ce qui précède et de cette circonstance que la Flore tient dans la main une tulipe, on peut conclure que madame De Vlines cultivait non seulement les ananas, mais encore d'autres plantes et des fleurs rares, et qu'elle méritait ainsi le nom de *Flore Batave*. — Elle mourut le 20 avril 1704.

Voici la description de la médaille dont il est question dans cet article. Mon exemplaire est en étain de 6 centimètres.

A. Le buste à droite d'une dame en toilette. En dessous : I. BOSKAM. F. Insc. AGNETA. BLOCK. FLORA. BATAVA.

R. Dans le lointain la ferme dite *Vyverhof*. Sur le premier plan, Flore tenant une tulipe dans la main droite et une corne d'abondance sur le bras gauche ; derrière elle, un pot conte-

---

(1) Miller (Philippe), célèbre jardinier et botaniste, né en Écosse en 1691 et décédé en 1771, est l'auteur, entre autres ouvrages, du *Dictionnaire des Jardiniers*, qu'il publia in-fol., et qui fut traduit en français par Chazelles en 1785, 8 vol. in-4°.

nant un ananas déjà mûr; dans un autre pot, à côté du précédent, se trouve un melon. On lit au-dessus : VYVER-HOF. Exergue : FERT. ARSQ. LABORQ. QUOD. NATURA. NEGAT. 1700 (1).

Les historiens des médailles des Pays-Bas paraissent ne pas avoir eu connaissance de celle-ci. On a beau chercher dans leurs ouvrages une description de cette pièce qui, d'après nous, la méritait d'autant plus qu'elle est une nouvelle preuve de la remarque que faisait le *Letterbode* de l'année 1797, n° 194 : « Les jetons ou monnaies de souvenir, dit-il, sont des témoignages historiques qui sont aussi fidèles que les livres et excitent plus l'attention que ces derniers.

BLONDEL (FRANÇOIS), médecin et doyen de la faculté de médecine de Paris, naquit dans cette ville, où il mourut le 5 septembre 1682.

Il fut choisi, à cause de ses profondes connaissances des doctrines d'Hippocrate et de Galien, pour être l'éditeur des trois derniers volumes de Chartier sur Hippocrate (2).

Jeton, en cuivre, de 2 1/2 centimètres.

A. Des armoiries avec la légende : CRESCIT IN ADVERSIS VIRTUS. Insc. M. FRANCISCO BLONDEL DECANO 1660.

---

(1) Rudolphi possédait cette belle médaille en argent. Je l'ai décrite d'après mon exemplaire. Sur celui du professeur de Berlin, *Vyverhof* s'écrit *Viverhof*, et à l'exergue, au lieu de *Arsq. Laborq.*, il y a *Arsque Laborque*.

(2) Ce René Chartier, né à Vendôme en 1572, médecin de la faculté de Paris en 1608, successivement professeur de pharmacie en 1610 et médecin de Mesdames de France, médecin ordinaire du roi et professeur de chirurgie au Collége royal, s'est occupé d'une édition complète des œuvres réunies d'Hippocrate et de Galien, texte grec et latin, Paris, 1638-79, 13 vol. in-fol. Chartier n'en publia que 10 vol.; les trois autres le furent par les soins de Blondel et Lemoine, tous les deux doyens de la Faculté. Chartier mourut le 29 octobre 1654 dessuites d'une attaque d'apoplexie qui le surprit à cheval.

R. Le blason de la Faculté : trois cigognes tenant un rameau de laurier dans le bec et regardant le soleil, avec l'inscription : URBI ET ORBI. Exergue : FACUL. MEDIC. PARIS. 1660 (1).

BLUMENBACH (JEAN-FRÉDÉRIC), médecin, professeur de physiologie à l'Université de Gœttingue, associé étranger à l'Académie de Berlin, naturaliste célèbre, naquit à Gotha le 11 mai 1752 et mourut à Gœttingue en 1840, âgé de quatre-vingt-huit ans.

Durant sa carrière, il s'occupa spécialement de l'histoire physique de l'homme, et des races, qu'il a partagées en cinq classes distinctes, d'après les conformations extérieures du crâne (2).

---

(1) L'année du décanat commençait dans le mois de l'élection du doyen pour finir à l'époque correspondante de l'année suivante. C'est ainsi que Rudolphi explique le millésime 1660 qui se trouve sur le jeton du doyen Blondel, qui, élu en novembre 1659, ne quitta ses fonctions qu'en 1660. C'est comme s'il y avait sur le jeton 1659 à 1660. Cette explication doit être admise pour tous les jetons des doyens de la Faculté de médecine de Paris, pour faire concorder la table chronologique des doyens avec les jetons qui furent frappés pendant leur décanat.

(2) Parmi les observations dont la cranioscopie a été l'objet depuis Camper et Blumenbach, il n'en est pas de plus curieuse que celle faite par M. l'abbé Frère, chanoine de la cathédrale de Paris. Cette observation porte sur le développement occipito-frontal du crâne, selon l'ancienneté des périodes des races humaines. Il en ressort ce fait important : Plus un type est ancien, ou primitif, plus le crâne est développé à la région occipitale et aplati à la région frontale. Les progrès de la civilisation semblent avoir eu pour effet de bomber la région postérieure.

La nombreuse collection de paléontologie humaine dont M. Frère a fait don au Muséum de Paris, et qu'il a rassemblée sur les races de l'Europe, montre les divers temps de la marche progressive de ce développement. Les têtes plates en Amérique offrent le terme le plus élevé de cette figuration, ce qui vient à l'appui de l'opinion qui les considère comme les habitants primitifs du nouveau monde. L'étendue du terrain où l'on découvre leurs os (du Brésil à la côte occidentale de l'Amérique) semble confirmer cette supposition.


I. FR. BLUMENBACH NATO GOTHAE D 11 MAII 1752 DOCT CREATO GOTTINGAE D 19 SEPT. 1775


NATURAE INTERPRETI OSSA LOQUI IUBENTI PHYSIOSOPHI GERMANICI D 19 SEPT. 1825

Ce savant a contribué plus qu'aucun de ses devanciers et de ses contemporains à illustrer le corps enseignant auquel il appartint. Il tenait dans l'opinion des physiologistes allemands le même rang que Cuvier dans celle des français. L'impulsion qu'il a donnée aux études a rendu autant de services aux sciences que ses travaux et ses écrits. Du fond des provinces les plus reculées de l'Allemagne, la jeunesse accourait à ses leçons, et le professeur communiquait à ses élèves l'ardeur dont il était animé. Il cultivait la physiologie, l'histoire naturelle et l'anatomie comparée avec le plus grand zèle; ses leçons, toujours suivies avec le plus grand empressement et faites avec le même soin, devenaient plus intéressantes de jour en jour, en raison du progrès des connaissances; car l'infatigable Blumenbach était à l'affût de toutes les découvertes, et propageait sur le champ celles dans lesquelles il reconnaissait les caractères de la vérité. Ses ouvrages sont encore entre les mains des professeurs et des étudiants.

Rien de plus agréable que la conversation de ce vieillard, dont le savoir était immense, la mémoire prompte et sûre, l'élocution pleine de feu. Tous les soirs sa maison était ouverte à ses élèves, et sa famille contribuait aussi à l'agrément de ces réunions, non moins intéressantes que profitables pour la jeunesse, avide d'instruction, dont Gœttingue était, à cette époque, le rendez-vous (1).

Deux médailles.

La première, en argent, de 5 centimètres.

---

(1) *Revue Britannique ou choix d'articles traduits des meilleurs écrits périodiques de la Grande-Bretagne sur la Littérature, les Beaux-Arts, etc.*, par une Société de savants. Bruxelles, grand in-8°. Année 1829, 2e vol., p. 358.

A. L'effigie à gauche. Insc. J. FR. BLUMENBACH NATO GOTHAE D. 11 MAII 1752 DOCT. CREATO GOTTINGAE D. 19 SEPT. 1775.

R. Le crâne d'un Européen entre celui d'un Éthiopien et celui d'un Mongol. En dessous : C. LOOS DIR. H. GUBE FEC. Insc. (continuation de celle de l'avers) NATURAE INTERPRETI OSSA LOQUI JUBENTI PHYSIOSOPHILI GERMANICI D. 19 SEPT. 1825.

L'autre, en bronze, de 4 1/4 centimètres.

A. Minerve debout, le casque en tête, tenant la lance de la main gauche et déposant trois couronnes sur un autel; un hibou est à ses pieds. Insc. SOLENNIB. MUN. PROFESS. QUINQUAGENARIIS. Exergue : A. 1826. G. LOOS D. PFEUFFER F.

R. Une couronne d'étoiles, sous laquelle l'insc. TRIUMVIRIS JOANNI FRIDERICO BLUMENBACH JO. FR. STROMEYER JO GODOFR. EICHHORN GRATA GEORGIA AUG. Sur la tranche : EX OFFICINA MONETARIA G. LOOS. D. LOOS. FIL. BEROLIN (1).

BOCHART (SAMUEL), ministre protestant, savant orientaliste et minéralogiste éclairé, naquit à Rouen en 1599 et mourut d'une attaque d'apoplexie au sein de l'Académie de Caen, dont il était membre, le 16 mai 1667.

Ce savant possédait la plupart des langues orientales; son érudition était immense, mais il a le plus souvent manqué de critique, et comme tous les érudits enthousiastes de la langue qui fait l'objet de leurs études, il ne voyait que du phénicien partout, même dans les mots celtiques; de là le grand nombre de mots chimériques dont fourmillent ses ouvrages.

Charmante médaille, en vermeil, de 2 3/4 centimètres.

---

(1) Rudolphi possédait cette dernière médaille en argent, mais elle diffère de la mienne en ce que la tranche ne porte aucune inscription.


HERMANUS BOERHAAVE


GEBOREN
TE VOORBURG
MDCLXVIII
OVERLEDEN
TE LEYDEN
MDCCXXXVIII

A. L'effigie à gauche. Insc. SAMUEL BOCHART. I. D(ASSIER).

R. Un monument avec l'inscription : PROFESSEUR ES LANGUES ORIENTALES. M(ORT). 1667 (1).

BOERHAAVE (HERMAN), un des plus célèbres médecins de son temps, le premier des professeurs de médecine de son siècle, naquit le 31 décembre 1668, à Voorhout, petit bourg près de Leyde, en Hollande, et mourut dans cette dernière ville le 23 septembre 1738, âgé de soixante-dix ans moins trois mois et dix jours.

L'influence que cet illustre savant a exercé sur l'art médical fut immense. Inférieur en génie à ses contemporains Frédéric Hoffmann et Stalh, il eut une réputation plus universellement répandue, et ses doctrines ont longtemps prévalu sur celles de ses rivaux. Il dut cet avantage et à l'éclat de son enseignement et aux qualités qui lui avaient attiré ce succès extraordinaire. Doué d'une activité et d'une facilité étonnante d'esprit, il acquit les connaissances les plus variées et les plus étendues. Il en forma un système lié dans toutes ses parties avec un art infini. Présenté et développé dans ses cours et dans ses ouvrages avec une méthode, une clarté, une précision, que relevait encore une grâce d'élocution peu commune, on conçoit qu'il ait entraîné tous les suffrages. Ce système, qu'on peut considérer comme un véritable éclectisme, se composait de quelques idées de Themison et des anciens métho-

---

(1) Cette pièce diffère de celle que Rudolphi décrit en bronze, en ce que le nom du graveur, sur la mienne, se trouve sur l'avers après le nom de Bochart, tandis qu'il se trouve sur le revers de celle de Rudolphi. — Mus. MAZZ., vol. 2, p. 82, pl. 119, n° 5. Le nom du graveur se trouve aussi sur le revers de cette médaille.

distes, de celles du chimiâtre Deleboe, et surtout des théories mécaniques des iatro-mathématiciens, de Pitcarn en particulier, vers lesquelles le portaient naturellement son goût et ses études dans les sciences mathématiques. Ces dernières théories dominent; et c'est ce qui fait que Boerhaave est rangé, à juste titre, parmi les médecins mécaniciens, et qu'on le considère comme ayant puissamment contribué à renverser le système chimique tel que l'entendait Deleboe. On doit regretter qu'avec d'heureuses facultés pour l'observation, Boerhaave se soit laissé entraîner, contre ses principes mêmes, à l'esprit de système et d'hypothèse. Il commença par prêcher avec enthousiasme la méthode d'Hippocrate, et il finit par suivre l'exemple brillant, mais peu sûr, de Galien.

Quatre médailles.

La première, en étain, de 5 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : A. BEMME. Insc. HERMANUS BOERHAAVE.

R. Le bâton d'Esculape entrelacé d'un rameau d'olivier. Insc. GEBOREN TE VOORBURG 1668. OVERLEDEN TE LEYDEN 1738 (1).

La deuxième, en bronze, de 4 1/2 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : SIMON F. Insc. HERMAN BOERHAAVE.

R. NATUS 1668 PROPE LEIDAM MORTUUS 1738 (2).

La troisième, en bronze, de 4 centimètres.

---

(1) Rudolphi décrit aussi ces quatre médailles, dont les trois premières en bronze et la quatrième en argent. — VAN LOON, *Continuation, etc., ou Beschryving van Nederlandsche-historie-penningen, ten vervolge op het werk van* GERARD VAN LOON, 1-4 stuk. Amst. 1821, in-fol. 2 vol. pl. 14, n° 130.

(2) VAN LOON, ouv. cité, vol. 2, pl. 14, n° 129.

A. L'effigie à gauche, sous laquelle : VIVIER F. Insc. HERMANNUS BOERHAAVE.

R. NATUS VOOZOUTI PROPE LEIDAM IN HOLLANDIA AN. 1668. OBIIT AN. 1738 — Series numismatica universalis virorum illustrium. — 1819. Durand edidit (1).

La quatrième, uniface, ovale, en argent, de 8 1/2 centimètres, représentant le buste de face, sous lequel : H. BOERHAAVE. Cette médaille est due au burin du fameux graveur K. Lanting, d'Amsterdam (2).

Le nom de Boerhaave figure encore sur la belle médaille d'horticulture de Bruxelles — Voir l'article consacré à L'Escluse.

BONAVITES (JEAN-PIERRE), aussi nommé Mantua, de son lieu natal, fut un médecin qui obtint un immense succès à Pavie. Il fut père d'un médecin du même nom qui se rendit également célèbre.

Deux médailles.

La première, en bronze, de 3 1/9 centimètres.

A. Le buste à gauche. Insc. JO. PET. MAN. BONAVI. MEDICUS PATER.

R. Le temple de la gloire. Insc. AETERNITAS MANT (3).

La seconde, en bronze, du même module que la précédente, offre le même avers que la première.

---

(1) VAN LOON, ouv. cité, vol. 2, pl. 14, n° 131. Dans la description du revers, Rudolphi donne après le mot *illustrium* le millésime 1821, tandis que sur mon exemplaire se trouve 1819.

(2) VAN LOON, cité, 2e vol. p. 129, pl. 14, n° 132.

(3) Mus. MAZZ, vol. 1, p. 163, pl. 36, n° 4. — MOEHSEN *Meds*. vol. 1, p. 281, n° 55.

R. Le buste à gauche. Insc. MARCUS MANT. BONAVIT. PATAVIN. JCR. COM. (fils du précédent) (1).

Ces deux médailles sont dues au burin de Jean Cavino, de Pavie, graveur très-renommé (2).

BONNET (CHARLES), naturaliste et philosophe, naquit à Genève le 13 mars 1720 et mourut le 20 mai 1793, âgé de soixante-treize ans.

Dès sa plus tendre jeunesse, il se livra avec succès à l'étude de l'histoire naturelle, et particulièrement à l'entomologie et à la botanique; mais l'affaiblissement de sa vue l'ayant obligé de renoncer aux travaux de ce genre, il s'adonna uniquement à la philosophie. Bien qu'il se rattache par certains points à l'école sensualiste, Bonnet est un philosophe profondément religieux, et il se défend avec force d'être matérialiste et fataliste.

Médaille, en bronze, de 4 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : A. BOVY F. Insc. CHARLES BONNET.

R. NÉ A GENÈVE EN 1720 MORT EN 1793 — Collection des hommes illustres — 1823.

BORCH (OLAUS), qu'on nomme en latin Borrichius, savant

---

(1) Ce Marc Bonavites, en latin Bonavidius, connu encore sous le nom de Mantova ou di Marco Mantuano, naquit à Padoue le 25 novembre 1489; nommé en 1515 professeur des institutes à l'Académie de Padoue, il refusa les offres de l'Académie de Bologne et du pape Paul III, fut, en 1545, créé comte palatin par Charles-Quint et mourut le 2 avril 1582, âgé de quatre-vingt-douze ans. — Mus. MAZZ. vol. 1, p. 377, pl. 84, nº 2.

(2) Ce Cavino, dit le Padouan, s'exerçait surtout à contrefaire les médailles anciennes. Il mourut en 1570. Ses coins ont été publiés par Molinet dans l'ouvrage intitulé : *Cabinet de la bibliothèque Ste-Geneviève*, 1692.

de premier ordre, naquit le 26 avril 1626, à Borch, village du diocèse de Ripen, en Danemarck. Il voyagea en Hollande, en Angleterre, en France, en Italie et dans l'Allemagne. A Angers, il prit le bonnet de docteur en médecine, et il vint se fixer à Copenhague en novembre 1666. Il y professa avec succès, à l'Université, la philosophie, la chimie et la botanique, fut pendant douze ans doyen de la faculté de philosophie et deux fois recteur de l'Université. En 1686, il devint assesseur du conseil souverain de justice, et, trois ans après, conseiller de la chancellerie royale. Il mourut le 3 octobre 1690, âgé de soixante-quatre ans.

Par son testament, il laissa cinquante mille écus à sa famille et vingt-six mille autres destinés à l'établissement d'un collége, où seize personnes sans fortune devaient trouver les moyens de se livrer à la culture des sciences. Dans ce but, et conformément aux intentions du testateur, on réunit deux théologiens, deux philosophes, deux mathématiciens, deux astronomes, deux jurisconsultes, deux médecins, deux orateurs et deux humanistes, sans autre charge pour eux que de faire chacun, une fois par an, un discours sur la science qu'il aurait choisie; Borch avait joint à la somme indiquée, une maison appropriée à cette destination, un jardin, un laboratoire chimique et une très-belle bibliothèque.

Ce savant a fait sa principale occupation de la chimie. C'était un homme excellent dans son école, et un écrivain infatigable dans le cabinet. Il a fait beaucoup de bruit dans le monde par la dispute qu'il a eue avec Coringius sur les connaissances des Égyptiens en fait de chimie, ainsi que sur l'antiquité, les inventeurs et les auteurs de cette science. Il a fortement soutenu que c'est en Égypte qu'on trouve les traces les plus

anciennes de la chimie, que les habitants de ce pays en ont été profondément instruits, et qu'ils n'ont pas moins excellé dans cet art que dans tous les autres qu'on fait remonter jusqu'à eux. Il défend sa thèse avec beaucoup d'érudition, mais il y manque tant de solidité dans les moyens dont il l'étaie, qu'il n'a pu réussir à porter la conviction dans les esprits. En voulant trop prouver, il a gâté la cause qu'il soutenait; car on aura toujours peine à croire que les Égyptiens aient été de grands médecins, d'habiles anatomistes et qu'ils aient possédé l'art de la transmutation des métaux. C'est cependant ainsi que de Borch a pensé, lui qui n'est point éloigné de croire à la possibilité de la pierre philosophale. Comme il avait beaucoup lu, il a tiré tout ce qu'il a pu de preuves de ses lectures, pour exagérer le mérite des Égyptiens dans les sciences, soutenir les opinions de Paracelse et de ses sectateurs, rabaisser la supériorité des Grecs: mais on s'aperçoit aisément qu'il n'a pas toujours puisé aux sources les plus pures, pour appuyer les opinions qu'il avance; il parait même qu'il a employé la fable et l'allégorie, et qu'il n'a point balancé à fonder sur elles ce qu'il donne comme des démonstrations. Tous ses ouvrages ne sont cependant point frappés au même coin; il y en a qui sont écrits avec beaucoup de solidité (1).

Médaille, en argent, de 3 centimètres environ.

A. Le buste, sous lequel : JACOBSON. Insc. D. OL. BORCH PROF. MED. ET PHIL. FUND. COLL. MED.

R. PRIMO COLLEGII MEDICEI EXACTO SECULO MEMORIÆ IMMORTALI D. OLAI BORRICHII FUNDATORIS GRATI ANIMI SIGNUM DEDICAVIT ALUM-

---

(1) Biographie médicale. Paris, 1842, 2 vol. in-8°; vol. 1, p. 478.

NORUM PIETAS. Exergue : HAVNIÆ IN FESTO SECULARI D. 9 JUN. 1791 (1).

BOSCH (JÉROME DE), médecin, fut pendant cinquante ans membre du collége médical de la ville d'Amsterdam, comme le prouve la médaille suivante que ses collègues firent frapper en son honneur.

Médaille, en vermeil, de 5 1/2 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : B. C. V. CALKER F.

R. HIERONYMUS DE BOSCH, COLLEGII MEDICI AMSTELÆDAMENSIS PER L. ANNOS SOCIUS, ÆTATIS AGENS 87, HOC QUALECUMQUE ANIMI AMICI MONUMENTUM COLLEGIS SUIS L. M. Q. D. XII KAL. SEPTEMB. 1764 (2).

BOSSAERT (ALPHONSE), de Courtrai, étudiant en médecine à l'École pratique de Bruxelles, y obtint, en 1833, le prix de pathologie externe.

---

(1) DANSKE, ouv. cité, suppl., pl. 6, n° 2.

Un autre Borch (Michel-Jean, comte de), Polonais, minéralogiste et voyageur du XVIIIe siècle, fit graver sur le titre des deux volumes d'un de ses ouvrages : *Lettres sur la Sicile et sur l'île de Malte*, Turin, 1782, in-8°, une médaille de 3 1/2 centimètres, qui, selon Rudolphi, ne fut jamais frappée :

A. L'effigie, dont la tête est entourée de lierre. En dessous : trois petits oiseaux, probablement les armoiries du comte. Insc. MICHAEL JOANNES E COMITIBUS DE BORCH.

R. Une ruche sur un piédestal, autour plusieurs abeilles : des deux côtés, un oranger. Insc. INGENIOSA ASSIDUITATE.

Sous cette médaille on lit : Dessiné par Nistri. Gravé par Chry-dell'Aqua — Ce dernier, né à Vienne en 1690, fit, entre autres œuvres, le portrait de Frédéric-le-Grand, celui de Jules de Ferrare et le Mérite couronné par Apollon, d'après Sacolri.

(2) La médaille que donne Rudolphi en argent, diffère de la mienne en ce que 1° le module en est plus petit (cinq centimètres seulement) et 2° que le nom du graveur, sous le buste, s'écrit E. C. Kalker, au lieu de s'écrire B. C. V. Calker. Ma collection offre encore une médaille en étain, en tout semblable à celle en vermeil.

Médaille de 4 1/2 centimètres.

A. Tête nue du roi, tournée à droite, sous le col : JOUVENEL F. Insc. LÉOPOLD I ROI DES BELGES.

R. Dans le champ, gravé en creux : PRÆMIUM PATHOLOGIÆ EXTER. BOSSAERT ALPHONSIUS CONTRACENSIS. Au-dessous : un serpent qui boit dans une coupe. 1833, gravé en creux. Sur le tour : SCHOLA. MEDICA. PRATICA. BRUXELLENSIS (1).

BOTTONUS ou BOTTONI (ALBERTIN), successivement professeur de logique et de médecine à l'université de Padoue, naquit en cette ville au commencement du XVI[e] siècle et mourut en 1596, dans un âge très-avancé.

Médaille très-grossière, en bronze, de 4 1/2 centimètres, que Moehsen fit graver.

A. Le buste. Insc. ALBERTIN. BOTTONUS THEOR. MED. LEC. PAT.

R. Un temple. Exergue : 1591.

BOUDIN (JEAN), naquit à Paris et s'adonna à l'étude de la médecine. Il reçut les honneurs du doctorat, le 16 février 1683, sous la présidence de M. Antoine de Caen. Il fut élu doyen de la faculté de médecine de Paris, d'une voix unanime et par acclamation, en novembre 1696, et continué dans ces fonctions pendant quatre ans, honneur rare à cette époque.

Agréable à la cour, et aimé de Fagon, il fut nommé successivement médecin de M[me] la Dauphine et du Dauphin jusqu'à leur décès, médecin ordinaire du roi et conseiller d'État,

(1) GUIOTH, ouv. cité, vol. 2, p. 35, pl. 11, j. 2.


J. BOUILLAUD NÉ A GARAT 16 SEPTEMBRE 1796.


HOMMAGE AU GÉNIE DE L'OBSERVATION
AU CHEF
DE LA MEDECINE
EXACTE
AOUT 1838.
CLINIQUE INTERNE DE LA CHARITÉ

premier médecin de la reine jusqu'en 1725, époque de sa mort. Boudin mourut le 24 octobre 1728.

Jeton, en cuivre, de 2 1/2 centimètres.

A. Le buste à droite. Insc. M. JOAN. BOUDIN FACULT. MED. DECANUS ANNIS 1696 ET 1698.

R. Chiron conduit Esculape vers un fourneau de chimiste. Insc. SERVAT ET DOCET. Exergue : FACULTAS MED. PARIS. ANNO 1700.

BOUILLAUD (JEAN-BAPTISTE), membre de l'Académie de médecine, est né à Garat, le 16 septembre 1796. Dirigé et soutenu dans sa conduite et dans ses études par son oncle Jean Bouillaud, chirurgien-major des armées, qui lui prodigua les soins les plus touchants, il y répondit par un grand zèle et des succès. Reçu docteur à Paris le 23 août 1823, il professait alors pour les doctrines et la méthode de Broussais une admiration qui allait jusqu'à l'enthousiasme, et qui eut une grande influence sur toute sa destinée.

Dès 1824, M. Bouillaud s'était fait avantageusement connaître en publiant, avec Bertin, un *Traité des maladies du cœur*, que plusieurs mettent au-dessus de celui de Corvisart, et qui eut, en 1841, une seconde édition. Bientôt il se plaça au premier rang des médecins pour la précision qu'il apportait dans le diagnostic. Mais l'esprit de système l'égarait dans la pratique. Exagérant encore les préceptes de Broussais, il adopta la dangereuse méthode des saignées coup sur coup. Ses opinions médicales excitèrent les critiques ou les railleries de ses confrères, et l'extrême vivacité avec laquelle il repoussait toute contradiction, acheva de les éloigner de lui. De là l'isolement qui s'est fait autour de M. Bouillaud dans le corps médical de Paris, dont il est pourtant un des membres

les plus distingués, « surtout, comme le dit un spirituel et mordant biographe, depuis qu'il saigne moins. »

M. Bouillaud est professeur de clinique médicale à l'hôpital de la Charité, depuis 1831. Député d'Angoulême de 1842 à 1846, il vota ordinairement avec la gauche. Il a été nommé membre du conseil supérieur de l'université. Officier de la Légion d'honneur en 1847, il a été choisi, en 1848, pour doyen de la Faculté de médecine de Paris, en remplacement de M. Orfila. Il s'éleva entre l'administration du nouveau doyen et celle de l'ancien des difficultés qu'il ne nous appartient pas de vouloir éclaircir, et à la suite de débats assez bruyants, M. Bouillaud dut se retirer (1).

Médaille, en bronze, de 4 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : CAQUÉ F. Insc. J. BOUILLAUD NÉ A GARAT 16 SEPTEMBRE 1796.

R. Sur le tour : HOMMAGE AU GÉNIE DE L'OBSERVATION. CLINIQUE INTERNE DE LA CHARITÉ. Dans le champ : AU CHEF DE LA MÉDECINE EXACTE. AOUT 1838.

BOUILLEAU (ISMAEL), ou BULLIARDUS, mathématicien et astronome célèbre, naquit à Loudun le 28 septembre 1605,

---

(1) Les ouvrages de M. Bouillaud, qui sont très-nombreux, se recommandent par la science à la fois et le mérite du style. Nous citerons : *Traité de l'Encéphalite*. 1825, in-8°. — *Traité clinique et expérimental des fièvres, dites essentielles*, 1826, in-8°. — *Traité clinique et statistique du choléra*, 1832. — *Essai sur la philosophie médicale*. 1836, in-8°. — *Clinique médicale de l'Hôpital de la Charité*, 1837, 3 vol. in-8°. — *Sur l'introduction de l'air dans les veines*, 1838. — *Sur la coïncidence du rhumatisme avec l'endocardite*, 1840. — *Sur le siége du sens du langage articulé*, 1839-1848. — *Traité de nosographie médicale*, 5 vol. in-8°, le travail le plus important de l'auteur. — *Leçons cliniques sur les maladies du cœur et des gros vaisseaux*, 1853, in-8°, etc. — G. VAPEREAU, *Dictionnaire universel des contemporains*. Paris, 1858.

et mourut le 25 novembre 1694, dans l'abbaye de S$^{t}$-Victor, à Paris, où il s'était retiré.

Deux médailles.

A. Le buste à gauche et les lettres J. D(ASSIER). Insc. ISMAEL BOUILLEAU (1).

R. Un monument avec l'inscription : ASTRONOME M. 1691. Exergue : J. D. (2).

La seconde est de même métal et de même module que la précédente, mais le monument du revers a plus d'élégance. A l'exergue, on voit le nom de J. Dassier écrit en toutes lettres. Rudolphi fait à ce sujet cette réflexion que les médailles d'un petit module de Dassier ont généralement deux revers différents.

BOURDELIN (LOUIS-CLAUDE), professeur de chimie au Jardin des plantes, médecin de Mesdames, membre de l'Académie des Sciences, de l'Académie de Berlin et de celle des Curieux de la Nature, naquit à Paris en 1695. Il fut doyen de la Faculté de médecine de Paris pendant les années 1736 à 1738, et mourut le 13 septembre 1777. Sous son décanat, il fit adopter des règlements utiles pour la bibliothèque de la Compagnie.

Jeton, en cuivre argenté, de 2 1/2 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : D. V. (DUVIVIER) Insc. L. C. BOURDELIN PARIS. F. M. P. DECANUS.

(1) Dans l'Encyclopédie d'Erschius et Gruberius, le prénom de Bouilleau s'écrit mal à propos Israël.

(2) Mus. Mazz. vol. 2, pl. 138, n° 5. La plupart des biographes désignent l'année 1694 comme l'époque du décès de Bouilleau; cependant sur le revers de la médaille il est dit qu'il mourut en 1691.

R. SUPREMÆ CURIÆ DECRETO, SERVATÆ ET AUCTÆ, PARISIENS. MEDICORUM ORDINI, ANNUÆ PENSIONES. Exergue : 1736. 1737. 1738.

BOURGES (JEAN DE), s'adonna à l'étude de la médecine, fut reçu docteur en 1620, remplit les fonctions d'échevin de la ville de Paris en 1646, puis celles de doyen de la Faculté de médecine de la même ville, et mourut en 1661.

Jeton, en cuivre, de 2 1/2 centimètres.

A. Des armoiries. Insc. M. JOANNE. DE. BOURGES. DECANO 1656.

R. Le blason de la Faculté de médecine de Paris. Insc. URBI ET ORBI SALUS. Exergue : FACUL. MEDIC. PARIS. 1652.

BOURRU (EDMOND-CLAUDE), docteur régent de la Faculté de Paris, naquit dans cette ville le 27 mars 1741. Il avait acquis déjà une réputation justement méritée par plusieurs travaux recommandables, quand il fut nommé bibliothécaire de la Faculté. Pendant les quatre années qu'il en remplit les fonctions, il remit la bibliothèque en ordre et en fit un catalogue exact. Il fut élu, en 1786, doyen de la Faculté de médecine et réélu à l'unanimité les années suivantes : il ne cessa de l'être que par la suppression de la Faculté en septembre 1793 (1). Lors de la fondation de l'Académie royale de médecine, Bourru en fut nommé membre honoraire. Il mourut le 21 septembre 1823, âgé de quatre-vingt-deux ans.

Trois jetons rappellent les services qu'il rendit comme dernier doyen de l'ancienne Faculté de médecine de Paris.

Le premier, en cuivre argenté, a 2 1/2 centimètres.

---

(1) La loi du 18 août 1792 détruisit la Faculté comme toutes les autres corporations savantes, enseignantes ou académiques.

A. Le buste à gauche, sous lequel : DUVIV. Insc. EDM. CL. BOURRU PARIS. FAC. MED. PAR. DECAN.

R. Une femme assise, prenant la main d'une autre femme debout qui tient des faisceaux. Au bas : D. V. (DUVIVIER). Insc. CONCORDIA ET CONSTANTIA VINCENT. Exergue : 1786.87.

Le deuxième, en cuivre, de 2 1/2 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : DUVIV. Insc. EDM. CL. BOURRU PARIS. FAC. MEDIC. PAR. DECAN.

R. LECTIONES PUBLIC. GALL. IDIOM. DE ANATOM. ET CHIRUR. IN SCHOLIS MEDIC. PAR. INSTITUTÆ EX LIBERALITATE CL. M. A PETIT 1787. Périgraphe : EDM. CL. BOURRU PARIS. SAL. FAC. PAR. DECANO 1787.88.

Le troisième porte au revers, à l'exergue, la date de 1790.

BOUVARD (A), astronome, est né en Savoie en 1767. Il fut membre de l'Institut de France, des Académies de Savoie et de Piémont.

Ses compatriotes firent frapper, en son honneur, une belle médaille, de 4 centimètres, dont je possède un exemplaire en bronze :

A. Le buste à droite, sous lequel : BORREL 1842. Insc. A BOUVARD ASTRONOME.

R. Sur le tour : MEMBre DE L'INSTITUT DE FRANCE, DES ACADies DE SAVOIE ET DE PIÉMONT. NÉ EN SAVOIE 1767. Dans le champ : HOMMAGE DES SAVOISIENS A LEUR COMPATRIOTE. — MARS 1842.

BOYER (JEAN-BAPTISTE-NICOLAS), célèbre médecin de Paris, naquit à Marseille le 5 août 1693, et mourut le 2 avril 1768, âgé de soixante-quatorze ans.

Boyer se signala surtout dans les maladies épidémiques. Lors de la peste de Marseille en 1720, il fut du nombre des

médecins que le régent envoya dans cette ville, et les services qu'il y rendit lui valurent une pension sur le trésor royal et la place de médecin du régiment des gardes du roi. Ses soins n'eurent pas moins de succès dans plusieurs maladies qui désolèrent la ville de Paris en 1742 et 1745. Le mémoire (1) qu'il écrivit à ce sujet lui mérita le titre de correspondant de la Société royale de Londres. Les villes de Chablis, de Beaumont, de Beauvais et presque tout le Beauvoisis, désolés en 1747 et 1750, par une épidémie de suette très-meurtrière, virent également les progrès du mal s'arrêter rapidement sous l'influence du traitement que Boyer dirigea; et le roi récompensa ce nouveau service par une nouvelle pension sur son trésor, des lettres de noblesse et le cordon de St-Michel. En 1757, la ville de Brest dut aussi aux soins éclairés de Boyer l'extinction d'une épidémie qui faisait un grand nombre de victimes dans les divers corps de la marine royale.

Élu, d'une voix unanime, doyen de la Faculté de médecine de Paris en 1756, il remplit ces fonctions jusqu'en 1761. Ce fut pendant son décanat que fut publiée une nouvelle édition du *Codex medicamentarius*, seu *pharmacopœa parisiensis*.

Peu de médecins ont réuni et occupé autant de places honorables et si bien méritées. Il fut chevalier de l'ordre du roi et l'un de ses médecins ordinaires, médecin de la ville, du parlement et des châteaux de Vincennes et de la Bastille, inspecteur des hôpitaux militaires de France, associé honoraire du collége royal de médecine de Nancy, censeur royal et mem-

(1) *Méthode à suivre dans le traitement des différentes maladies épidémiques qui règnent le plus ordinairement dans la généralité de Paris*. Paris, imprimerie royale, 1761, 1762, in-12.

bre de la Société royale de Londres. Il exerça toujours sa profession avec noblesse et désintéressement, et ne cessa de donner des preuves d'un entier dévouement à ses semblables (1).

Quatre jetons ont consacré le souvenir du décanat de Boyer.

Le premier, en cuivre, de 2 2/3 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : J. DUVIV. Insc. J. B. BOYER REG. ST. MICH. ORD. EQ. F. M. P. DEC. 1756.

R. Le temple de la Gloire; un serpent s'y glisse à travers des herbes, des feuilles et des fleurs, qui bordent le chemin. Insc. MONSTRAT ITER.

Le deuxième, en cuivre jaune, de 2 2/3 centimètres.

Le même avers que celui du précédent.

R. Les armoiries de Boyer. Exergue : ITERUM DECAN. 1758.

Le troisième, en argent, de 2 2/3 centimètres.

L'avers de celui du premier.

R. Les armoiries de Boyer. Exergue : un coussin surmonté de deux sceptres qui se croisent, d'une couronne et de cinq étoiles. Jolie pièce.

Le quatrième, en cuivre, de 2 2/3 centimètres.

Même avers que les précédents.

R. Les armoiries de la Faculté de médecine de Paris avec l'inscription : URBI ET ORBI. FACUL. MEDIC. PARI. (2).

BRAHÉ (TYCHO), comte, que les uns font naître le 13 dé-

---

(1) DEZEIMERIS, art. Boyer.

(2) Rudolphi décrit seulement deux jetons de Boyer : le premier diffère du mien en ce que 1° sur l'avers on ne trouve pas l'initiale du prénom du graveur et que DUVIV. se lit en toutes lettres sur celui de Rudolphi; 2° le mot EQ. se lit EQU. et on n'y trouve pas la légende ordinaire F(ACULTATIS). M(EDICÆ). P(ARISIENSIS). DEC(ANUS)., qui se voit sur le mien. Rudolphi ne possédait pas ce jeton, il l'avait vu chez Goetzius. Il avait le second, qui est en tout semblable au mien.

cembre et les autres (Rudolphi) le 14 du même mois 1546, à Elsinburg en Scanie, se distingua dès l'enfance par une inclination extraordinaire pour l'astronomie, science qui lui dut de notables progrès. Il fit construire, sous le règne de Frédéric II, roi de Danemarck, son protecteur et celui des sciences, un observatoire vraiment royal, qu'il nomma Uranienberg, dans l'île de Hven, située dans le détroit du Sund, entre Elseneur et Copenhague, et dont on ne trouve plus que quelques traces. A la mort du roi, il abandonna sa patrie et fut magnifiquement accueilli en 1599, par Rodolphe II, empereur d'Allemagne (1). Brahé mourut peu de temps après à Prague, le 14 octobre, selon les uns, et le 24 de ce mois en 1601, selon Rudolphi.

Cet astronome a attaché son nom à un système cosmologique qui tient le milieu entre ceux de Ptolémée et de Copernic, et qu'il ne put faire adopter, même de son temps. Un Orientaliste, M. Sédillot, a prouvé, il y a peu d'années, que l'astronome arabe Aboul-Wéfa avait découvert, dès le X[e] siècle, l'inégalité lunaire connue sous le nom de *variation*, dont la connaissance avait été jusqu'à présent attribuée mal à propos à Tycho Brahé. Malgré son faible pour l'astrologie, et ses erreurs, celui-ci n'en reste pas moins l'un des plus grands observateurs des temps modernes. C'est en se servant de ses observations que Kepler a découvert les lois des mouvements des corps célestes.

Rudolphi, quoiqu'il ne possédât pas de médaille frappée en l'honneur de cet astronome, en décrit deux, qu'il a vues, dit-il, la première chez Goetzius (2), la seconde dans l'ou-

(1) Ce prince, né en 1552 et mort en 1612, protégea les savants, s'occupa de chimie et d'astronomie, et fit dresser les tables dites Rodolphines.

(2) Hauschild, ouv. cité, n° 94.

vrage de Danske, médecin de Christian IV (1). Les voici :

La première ovale en plomb.

A. Le buste.

R. URANIENBERG. Insc. REDEUNT QUÆ PERIERE PRIUS. Exergue : RESTITUI.

La deuxième de 3 1/3 centimètres.

A. Le buste. Insc. EFFIGIES : TYCHONIS : BRAHÉ : O : F : AETATIS : 49.

R. Des armoiries. Insc. ESSE : POTIUS : T B O : QUAM : HABERI : 1595.

La troisième, en bronze, de 4 1/3 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : ROGAT F. Insc. TYCHO BRAHÉ.

R. NATUS ELSINBURCHI IN SCANIA AN 1545 (2). OBIIT AN. 1601. — Series numismatica universalis virorum illustrium — 1825 Durand edidit (3).

BREMER. Voir l'article consacré à JENNER.

BRESCIANI (BENOÎT), médecin, chimiste et mathématicien recommandable, naquit à Florence en 1658 et mourut en 1740.

Deux médailles.

La première a 8 centimètres.

A. Le buste à droite. Insc. BENEDICTUS BRESCIANI FLOR. 1725.

R. Un philosophe entre un appareil mathématique et un appareil chimique. Insc. HÆC DOCET, ILLA PROBAT (4).

---

(1) DANSKE, ouv. cité, pl. 34, n° 3.

(2) L'année de sa naissance ici ne concorde pas avec celle admise par tous les auteurs, qui veulent que Tycho naquit en 1546.

(3) Rudolphi ne possédait pas cette pièce, mais disait qu'elle devait exister.

(4) Mus. MAZZ., vol. 2, p. 318, pl. 178, n° 2.

La seconde, en bronze, de même module que la précédente, offre aussi le même avers.

R. Deux femmes, représentant la philosophie et les mathématiques, entre des livres et des instruments servant au calcul. Insc. HÆC DOCET, ILLA PROBAT.

BRETTSCHNEIDER. Voir l'article consacré à PLACOTOMUS.

BREUGHEL ou BREUGEL (PIERRE), dit le Vieux, fils d'un paysan, vint à Anvers, s'adonna à la peinture, eut pour maîtres Pierre et Jérôme Koek. Il visita la France et l'Italie. Les biographes ne s'accordent nullement sur les dates de la naissance et du décès de ce peintre. Les uns le font naître en 1510, les autres en 1530; quelques-uns enfin disent qu'il fleurit en 1551, ce qui est le plus probable; plusieurs auteurs le font mourir en 1560.

La manière de ce peintre était animée et spirituelle; la disposition gaie et comique de son esprit se retrouve dans presque tous ses tableaux. Ses charges, ses déguisements de chats, feraient envie à nos plus spirituels dessinateurs modernes (1).

Médaille, en bronze, de 4 1/2 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : DE GRAVE F. Insc. PIERRE BREUGHEL.

R. FLORUIT AN. 1530.

BRODIE (Sir BENJAMIN COLLINS), célèbre chirurgien anglais, né à Winterslow, dans le comté de Wilts, en 1783, étudia l'anatomie à l'école spéciale de Greatwindmill street, et la clinique à l'hôpital de Saint-Georges, à Londres. Ayant dé-

(1) SIRET, ouv. cité, p. 70.


BRODIE
W. WYON R. A.


EXTOLLERE·LUMEN·QUI·POTUISTI.
ET·DISCIPULI
GRATULANTES
MDCCCXLI

buté par l'enseignement public de l'anatomie et de la chirurgie, il fut élu, en 1808, chirurgien assistant, puis chirurgien à l'hôpital de Saint-Georges, en remplacement de son ancien maître sir Éverard Home, et enfin membre du collége des chirurgiens. En 1809, il rendait compte, dans les *Transactions philosophiques*, d'un phénomène tout-à-fait anormal, la circulation du sang dans un fœtus humain qui n'avait pas de cœur. En 1810, la Société royale de Londres le nommait associé, et elle lui décernait, l'année suivante, une médaille pour ses *Recherches sur l'influence de la chaleur animale*, et pour ses *Expériences et observations sur les divers modes d'action des poisons végétaux*. Insérés dans les *Transactions philosophiques*, ces deux articles annotés ainsi que plusieurs autres sur le dernier sujet, ont été publiés séparément en 1851. On a encore de lui : *Expériences et observations sur l'influence des nerfs de la huitième paire sur les sécrétions de l'estomac.*

M. Brodie a été chirurgien de Georges IV et de Guillaume IV, et il remplit les mêmes fonctions auprès de la reine Victoria, qui, en 1834, l'a créé baronnet.

Membre correspondant de l'Institut de France et membre étranger de plusieurs Sociétés savantes et Académies, il a reçu, en 1850, de l'Université d'Oxford, le grade honorifique de docteur en droit civil. Ses études toxicologiques expliquent l'importance que son opinion sur l'effet de la strychnine a eue, récemment, dans le jugement d'un empoisonneur (Affaire Palmer; juin 1858). Il est surtout célèbre comme praticien et, par sa clientèle, il se fait, dit-on, un revenu de 250,000 francs.

Magnifique médaille, en bronze, de 7 1/4 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : W. WYON. R. A. Insc. BRODIE.

R. Un génie, sous les traits d'une femme, le genou gauche appuyé sur le sol, tenant la main du même côté sur un vase, rallume une lampe posée sur un piédestal, sur la base duquel, Esculape. En dessous : WYON R. A. Insc. E. TENEBRIS. TANTIS. TAM. CLARUM. EXTOLLERE. LUMEN. QUI. POTUISTI. Exergue : CONSOCII. ET. DISCIPULI GRATULANTES 1841.

BRUECKMANN (URBAIN-FRÉDÉRIC-BENOIT), médecin célèbre du Brunswick et un des naturalistes les plus exacts de son époque, naquit en 1728 et mourut en 1812, âgé de quatre-vingt-quatre ans.

Médaille, en argent, de 3 1/8 centimètres.

A. Le buste, sous lequel : A/S (ABRAMSON). Insc. URB. FRIED. BENED. BRÜCKMANN M. D.

R. Hygie présente un vase à un serpent. Insc. QUOD PATREM REDDIDIT PATRIÆ. Exergue : MENS. OCT. 1796.

BRUNEL (ISAMBART-MARC), ingénieur français qui se rendit célèbre par le creusement du fameux tunnel sous la Tamise à Londres.

Cet ouvrage fut entrepris le 3 mars 1825. On commença les travaux en janvier 1826, et ils furent activement poussés jusqu'en 1828. Ils avaient coûté alors 180,000 livres sterling (4,500,000 francs), résultat d'une souscription particulière. Deux irruptions des eaux, dont la dernière eut lieu en janvier 1828, avaient jeté beaucoup d'effroi parmi les actionnaires et, en général, parmi tous ceux qui s'intéressaient à l'exécution de cette entreprise colossale. Ces irruptions n'eurent d'autre résultat que d'en retarder l'exécution définitive; malgré leurs violences, elles ne purent endommager les constructions. On recommença à y travailler en 1836, et le parlement octroya

la somme de 270,000 livres sterling (6,750,000 francs), au moyen de laquelle le tunnel put être entièrement achevé en 1842; cette entreprise grandiose a donc coûté 11,250,000 francs (1).

L'Angleterre est peut-être le seul pays où l'on trouve cet esprit vraiment national qui vienne au secours de toute entreprise reconnue grande, utile, nouvelle et dont le succès ne soit pas regardé comme impossible. S'agit-il chez ce peuple remarquable d'un ouvrage de ce genre, une souscription s'ouvre : les amis des arts et de la gloire nationale commencent par donner l'exemple, et stimulent ensuite le zèle de leurs compatriotes. Les rédacteurs des journaux s'adressent à toutes les classes, c'est-à-dire à toutes les fortunes. Les plus nobles souscriptions, disent-ils, sont celles où la contribution de chacun est la plus modique; quelle grande idée, que celle de faire exécuter des travaux honorables pour la nation, sans qu'il en coûte plus d'un sou (penny) par personne, hommes, femmes et enfants ! ceux qui ont souscrit pour des ouvrages d'utilité publique sont excités, par la vue du bien auquel ils ont contribué, à faire plus encore pour leur pays; l'âme s'agrandit, les vertus civiques sont plus communes et plus fortes; chacun s'estime davantage, et avec raison, et tous s'attachent à mériter encore plus d'estime. La générosité du pauvre rivalise avec

(1) Un ciment particulier a été employé pour la construction de ce tunnel. Ce ciment, qui se fabrique en Angleterre à Nine Elms, par MM. Francis frères, joint à toutes les qualités du plâtre et de la chaux celles d'être imperméable à l'eau et de durcir très-promptement. On l'a utilisé avec tout le succès désirable lors du vingt-cinquième anniversaire du règne de S. M. Léopold Ier en Belgique. M. l'architecte Cluysenaar a pu, au moyen de ce ciment, établir la maçonnerie de son bassin sur le pavé même, sans la moindre fondation.

celle du riche, et le plus souvent elle la surpasse, quoiqu'elle ne donne que très-peu.

Un fait qui n'est pas sans intérêt, c'est que ce grand ouvrage n'est pas d'invention moderne, et que, dans la plus haute antiquité, il en existait un du même genre. Un texte de Diodore, dont le sens n'a rien d'équivoque, nous apprend qu'un corridor souterrain conduisait à Babylone d'une rive à l'autre de l'Euphrate. Il serait curieux de pouvoir comparer l'ouvrage des Brunel de la reine Sémiramis, avec celui du grand ingénieur adopté par l'Angleterre (1). Brunel mourut en 1849 (2).

---

(1) *Revue britannique*, citée, 2e vol. de 1828, p. 100.

(2) Son fils, Isambert-Kingdom, ingénieur anglais, né à Portsmouth, en 1806, fut envoyé en France et élevé au collège de Caen. Dès 1826, il fut employé, sous la direction de son père, au percement du tunnel sous la Tamise. L'irruption des eaux lui fit courir plus d'un danger, notamment en 1828, où, surpris à six cents pieds de l'ouverture, il fut entraîné par le courant et jeté sain et sauf sur la berge. Nommé, en 1833, ingénieur du chemin de fer de Great-Western, il dirigea tous les travaux d'art élevés sur cette ligne et ses embranchements, parmi lesquels on cite les ponts de Maidenhead, de Chepstow et du Thamar, qui n'était pas encore terminé en 1856. On lui doit aussi le pont suspendu de Hungerford, à Londres, un des plus longs de l'Angleterre, ainsi qu'une partie des constructions du chemin de fer Sardo-Toscan, et il a pris part à l'établissement si difficile des ponts tubulaires de Conway et de Britannia, pour lesquels on a eu recours aux lumières réunies des principaux ingénieurs de l'Angleterre, entre autres Robert Stephenson. M. Brunel s'est également appliqué à la construction des bâtiments et des machines à vapeur; c'est lui qui lança le Great-Western, le premier steamer colossal qui ait traversé l'Atlantique et qui construisit le *Leviathan*, ce monstre des mers, dont le lancement seul exigea, pendant tant de semaines, le déploiement de toutes les forces de l'industrie moderne.

Durant la dernière guerre avec la Russie, il fut chargé d'élever l'hôpital de Renkioi, situé sur le détroit des Dardanelles, et destiné à contenir trois mille malades. Membre de la Société de Londres depuis 1830, il fait aussi partie de l'In-

Deux médailles.

La première, faite d'étain et de plomb, de 4 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : W. J. TAYLOR. F. WARRINGTON. D. Insc. SIR ISAMBART MARC BRUNEL, F. R. S. etc.

R. THAMES TUNNEL COMMENCED JAN$^{Y}$ 1826 PROGRESSED 600 FEET JAN$^{Y}$ 1828 L. 180,000 SUBSCRIBED BY PROPRIETORS — RECOMMENCED 1836 BY PARLIAMENTARY GRANT L. 270,000 AND COMPLETED 1842. Périgraphe : FROM ROTHERHITHE TO WAPPING 1200 FEET.

La seconde, de la même composition que la première, a 2 1/2 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : W. GRIFFIN. Insc. SIR ISAMBART MARC BRUNEL, F. R. S. etc. En dessous : 25 CHANGE ALIBY OORNHELT.

R. Vue du tunnel de la Tamise avec l'escalier de descente qui y conduit. Exergue : THAMES TUNNEL 1200 F$^{t}$ 18 YEARS BUILDING COST L. 416,000 OPEND MAR. 25 1843.

BUECHNER (ANDRÉ-ÉLIE DE), professeur de médecine à Erfurt, ensuite à Halle, où il succéda à Hoffmann, conseiller médecin du roi de Prusse, membre de l'Académie des curieux de la Nature, dont il devint ensuite le président, naquit à Erfurt le 9 avril 1701 et mourut le 30 juillet 1769, âgé de soixante-huit ans.

Il a laissé un grand nombre d'écrits qui prouvent toute l'étendue de ses connaissances et qui n'ont pas peu contribué à propager la doctrine d'Hoffmann. L'Académie des

---

stitut des ingénieurs civils, de la Société des Arts, des Sociétés d'Astronomie, de Géologie et de Géographie. Il a reçu de Louis-Philippe la croix de la Légion d'honneur.

curieux de la Nature ne dut pas moins à son zèle pour la science : il augmenta considérablement la bibliothèque de cette illustre Société et en publia le catalogue. L'histoire de cette Académie, qu'il a écrite en 1755, est sans contredit l'un des ouvrages les plus importants de Buechner. Il fut encore membre des sociétés de médecine de Montpellier, de Mayence, de Florence et de la Société royale de Londres. Linné a consacré à sa mémoire un genre de plantes sous le nom de Buechnera.

Médaille de 3 1/2 centimètres.

A. L'effigie à droite. Insc. D. ANDRE. EL. BUECHNER C. M. CONS. ET ARCHIAT. ACAD. IMP. PRÆSES. CHYM. PROF. P. ET E. M. E.

R. Un homme reposant sous le feuillage touffu d'un hêtre. Insc. OMNIBUS REFRIGERIUM. Exergue : DE FELICI NOMINALI GRATULATUR D. 30. NOV. 1742. J. H. WERNER. ERFURT (1).

BUETTNER (JEAN-AR.-JOSEPH), un des médecins contemporains les plus renommés de l'armée prussienne.

Médaille, en bronze, de 4 1/2 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : BRANDT F. (en lettres gravées). Insc. J°-ARn-JOS. BUETTNER EQ. INTER SUPREMOS MED. MILIT. PRÆFECTOS SECUNDUS. Exergue : MEDICI CASTRENSES BORUSS. D.

R. Esculape assis, appuyant le bras gauche sur un écusson aux armes prussiennes, entouré d'un glaive et d'un casque. Il tient de la main gauche son bâton sur lequel est le nom de BRANDT F. (en lettres gravées). Devant lui est la Nature, aux mamelles multiples et étendant les deux mains; à côté,

---

(1) Mus. Mazz., vol. 2, p. 346, pl. 186, n° 2.


G. L. LECLERC COMTE DE BUFFON



une plante en fleurs. Insc. IN MEMORIAM SOLEMN. X LUSTR. OFF. EXACT. Exergue : D. 15 OCTOB. 1835.

BUFALINI (MAURICE), médecin contemporain italien, qui contribua puissamment à propager la médecine analytique.

Médaille, en bronze, de 3 1/2 centimètres.

A. Le buste à gauche. Insc. MAURITIO BUFALINIO.

R. ADSERTORI MEDICINÆ ANALITICÆ EX ITALIS CLARISSIMO.

BUFFON (GEORGE-LOUIS-LECLERC, comte de), l'un des plus célèbres naturalistes et des plus grands écrivains du XVIII[e] siècle, naquit à Montbard, en Bourgogne, le 7 septembre 1707, et mourut à Paris le 16 avril 1788, à l'âge de quatre-vingt-un ans (1). Il était membre de l'Académie des Sciences, de l'Académie française et intendant du Jardin du Roi.

A l'exception de quelques critiques obscurs, aucune voix ne troubla le concert des louanges dont il fut l'objet. Si les savants ont été divisés sur le mérite de Buffon comme physicien et comme naturaliste; si Voltaire, d'Alembert, Condorcet, ont jugé sévèrement ses hypothèses, et cette manière vague de philosopher d'après des aperçus généraux de l'esprit, sans calculs et sans expériences; si, enfin, plusieurs naturalistes étrangers ont attaqué avec aigreur certaines erreurs de détail qui lui sont échappées, et ont déversé tant de blâme sur l'éloignement qu'il témoigne pour les méthodes de nomenclature, sans priser assez les services qu'il a rendus à la science

(1) Louis XV érigea la terre de Buffon en comté, et cet homme illustre vit, de son vivant, s'élever sa statue, sous Louis XVI, par les soins d'Angeviliers, surintendant des bâtiments royaux, avec cette superbe inscription : MAJESTATIS NATURÆ PAR INGENIUM.

en l'enrichissant d'une multitude de faits, personne du moins ne lui conteste le mérite d'avoir fait sentir généralement que l'état actuel du globe résulte d'une succession de changements dont il est possible de suivre les traces. C'est Buffon qui a rendu tous les observateurs attentifs aux phénomènes d'où l'on peut remonter à ces changements. Quant à son système sur les molécules organiques et sur le moule intérieur pour expliquer la génération, on ne peut disconvenir que son exposition ne manque de clarté comme de suite et que le fond même ne paraisse directement réfuté par les observations modernes, surtout par celles de Haller et de Spallanzani; mais son éloquent tableau du développement physique et moral de l'homme n'en est pas moins le plus magnifique qui existe des phénomènes extérieurs propres à l'espèce humaine. Buffon est le premier qui ait fondé sur la considération de l'organisme tout entier la distinction des races humaines. Dans ses tables de probabilités pour la durée de la vie, il eut le mérite de faire à la science de l'homme la seule application du calcul qui puisse lui convenir; et il a fourni des données précieuses sur les conditions favorables à la population.

Quoiqu'appartenant à l'école de Locke, Buffon n'a pas eu, sur les facultés intellectuelles et morales de l'homme et des animaux, un système de philosophie assez suivi pour mériter d'être exposé. Ses opinions psycologiques sont extrêmement vagues; il est même tombé à ce sujet dans des contradictions et des obscurités qu'on attribue à la crainte de blesser les doctrines religieuses. C'est ainsi, qu'à l'imitation de Descartes, il a considéré les animaux comme de pures machines : mais ses idées sur ce mécanisme sont plus obscures encore que celles de ce philosophe. Il avait très-bien vu que l'excel-

lence des sens, chez l'homme, n'influait pas sur le degré de son intelligence; mais il admet cette influence chez les animaux, sans la démontrer, et en conclut à la nature différente de ces derniers et de l'homme.

Quelques-unes des vues de Buffon ont jeté une vive lumière sur l'histoire naturelle et la physiologie générale. Dans son discours sur la nature des animaux, il a établi la distinction entre la vie organique et la vie animale, distinction qui a fourni à Bichat de si beaux développements : il a aussi signalé cette importante loi de la constante uniformité des organes placés au centre, et servant à la vie organique ou intérieure, comparés aux variétés sans nombre des parties extérieures, et placés aux extrémités du corps des animaux : vue admirable et féconde ! dit Moreau de la Sarthe, dont les travaux d'anatomie comparée de Cuvier ont été les développements heureux et utiles.

Ses idées sur la dégénération des animaux et sur les limites que les climats, les montagnes et les mers assignent à chaque espèce, peuvent être considérées comme de véritables découvertes qui se confirment chaque jour, et qui ont donné aux recherches des voyageurs une base fixe, dont elles manquaient auparavant. Enfin, dans un mémoire présenté à l'Académie des Sciences, Buffon a donné une description et une explication de plusieurs variétés du strabisme, qu'il attribue à une disproportion native ou acquise dans la force visuelle des deux yeux; et il propose, pour guérir cette infirmité, de ramener l'équilibre, en diminuant par l'inaction la force de l'œil prépondérant, et en augmentant celle de l'œil faible par un exercice exclusif.

L'histoire naturelle de Buffon a été traduite en anglais, en

italien, en espagnol, en hollandais; il en existe deux traductions allemandes, avec des additions de divers genres.

Quatre médailles.

La première uniface, en bronze, de 3 centimètres, représente le buste à gauche et en négligé. Insc. G. L. LECLERC COMTE DE BUFFON.

La deuxième, en argent, de 4 centimètres.

A. Le buste habillé à droite, sous lequel : E. GATTEAUX. Insc. G. L. LECLERC DE BUFFON.

R. NÉ A MONTBAR EN 1707. MORT EN 1788. — Galerie métallique des grands hommes français. 1817 (1).

La troisième, en bronze, de 4 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : CAQUÉ F. Insc. G. L. LECLERC DE BUFFON.

R. NATUS AN. 1707, DIVIONI IN BURGUNDIÆ DUCATU OBIIT AN 1780. — Series numismatica universalis virorum illustrium. — 1823. Durand edidit.

La quatrième, en bronze, de 4 1/4 centimètres :

A. Le buste à droite, sous lequel : HEDLINGER. F. Insc. G. LUDOVICUS LECLERC DE BUFFON.

R. NATUS AN 1707. DIVIONI IN BURGUNDIAE DUCATU OBIIT AN. 1780. — Series numismatica universalis virorum illustrium — 1823. Durand edidit (2).

BURGGRAEVE (Adolphe-Pierre), est né à Gand le 8 oc-

---

(1) Normand, fils, *Galerie métallique des grands hommes français*. Paris, 1825, deux livraisons in-fol. 1re livraison.

(2) On aura remarqué que sur les deux dernières médailles, est commise une double erreur au revers. On y fait naître Buffon à Dijon, au lieu de Montbard, et on le fait décéder en 1780, au lieu de 1788.



ADOLP. BURGGRAEVE
NÉ A
GAND
LE
8 OCT. MDCCCVI.

tobre 1806. Après avoir achevé ses humanités au collége royal de cette ville, il fit ses études médicales à l'Université de Gand et les y termina, le 20 décembre 1828, par une défense brillante de sa dissertation sur *la nature des maladies syphilitiques et leur traitement.*

Peu de temps après, il fut appelé par le Gouvernement au poste de chef des travaux anatomiques à l'Université. Mais avant d'entrer en fonctions, il voyagea en Hollande, afin de se perfectionner dans l'art des préparations anatomiques. A son retour, il commença la belle collection d'anatomie physiologique et pathologique de notre Université. Nommé le 5 décembre 1835, professeur extraordinaire à la Faculté de médecine de cet établissement, il y fut chargé des cours d'anatomie descriptive, et l'année suivante de celui d'anatomie comparée. Il continua tous ses soins à cette collection, qui peut être opposée avec avantage à celle dont feu le professeur Fohmann dota l'Université de Liége. On y admire surtout les injections à l'instar de celles dont on a prétendu à tort que Ruysch avait emporté le secret dans la tombe. En effet, les couleurs en sont aussi fraiches, aussi belles que celles de la vie. Leur transparence, leur velouté n'ont rien perdu d'une longue conservation dans l'esprit-de-vin (1). Les injections au mercure des lymphatiques sont également remarquables, et font voir ces vaisseaux dans les tissus où l'on avait nié leur existence. Professeur ordinaire depuis 1841, il fut nommé en 1848 chirurgien principal de l'Hôpital civil; un arrêté royal, en date du 11 septembre de la même année, l'appela à donner le cours de cli-

(1) Voir le rapport sur ces préparations, inséré dans les *Annales de la Société de Médecine de Gand*, année 1837.

nique externe, et à la mort du professeur Teirlinck en 1834, il fut encore chargé du cours de pathologie chirurgicale. L'enseignement de M. Burggraeve fait voir de quel prix sont les travaux anatomiques pour former le chirurgien.

Homme de science, il a écrit un grand nombre d'ouvrages qui témoignent de son activité et de son esprit d'initiative. On lui doit une *Histoire de l'Anatomie*, qui n'est pas une sèche nomenclature de dates et de noms, mais une appréciation savante des différentes phases par lesquelles l'anatomie a passé depuis son origine jusqu'à nos jours.

En 1841, parurent les *Études sur André Vésale*, dédiées aux médecins belges et publiées sous leur patronage. Pour la forme et pour le fond, cet ouvrage est un véritable monument national. Jusque-là, on avait admiré le père de l'anatomie, et l'on considérait son œuvre en rapport seulement avec l'époque où elle parut, comme quelque chose de respectable, mais de vieux, de suranné. M. Burggraeve a fait voir que Vésale est un de ces génies qui non seulement ont éclairé leur temps, mais qui illuminent l'avenir. Il a démontré, le texte à la main, que toutes les importantes idées de la science moderne se retrouvent dans la grande anatomie du corps humain, monument le plus grandiose dont l'esprit humain ait conçu le plan.

Il publia en 1843, l'*Histologie ou l'anatomie générale appliquée à la physiologie et à la pathologie*, et en 1845, la deuxième édition de cet ouvrage, illustrée d'un grand nombre de gravures sur bois. Dans ce livre, l'auteur développe le système basé sur une loi constante, celle de l'unité de composition et du développement successif du règne organisé. C'est un des ouvrages qui, comme ses *Études sur Vésale*, marqueront dans l'histoire des sciences médicales en Belgique.

Les *Tableaux synoptiques de clinique chirurgicale* parurent en 1850. Cet ouvrage est spécialement consacré par le professeur à ses élèves. Il est devenu classique en Allemagne, grâce à la traduction qui en a été faite à Berlin en 1852. Cette traduction, publiée au centre d'une grande école, est une preuve du mérite éminent du travail de notre collègue.

Vers la même époque, il écrivit pour l'Encyclopédie populaire son petit *Traité de chirurgie*, dont la première partie seule a paru.

L'auteur y fait voir le degré de certitude de la chirurgie. Nous ne sommes plus, dit-il, à une époque où la science doive être un mystère. La médecine surtout vit par la confiance, et pour la mériter, elle doit s'en montrer digne.

En 1853, il publia le *Génie de la chirurgie*, où il retraça à grands traits les principales découvertes de la chirurgie moderne. Cet ouvrage rappelle ceux publiés par Richerand et par Roux.

Le *Choléra indien* parut en 1855. L'auteur y expose ses vues sur la nature de cette maladie et son traitement basé sur une pratique personnelle.

Dans le courant de la même année, fut éditée la *Nouvelle Macrobiotique*, ou *l'Art de prolonger la vie*, imitation élégante et spirituelle de l'ouvrage de l'immortel Hufeland. L'auteur n'a eu nullement l'intention de refaire cet ouvrage. On ne refait pas, a-t-il dit avec raison, les monuments de la Grèce et de Rome. Les conseils qu'il donne sont marqués au coin de cette dignité professionnelle, qu'on oublie trop souvent dans les rapports avec le public. L'auteur y fait connaître son système sur l'emploi des sels neutres comme agents de préservation contre les maladies.

*Le Vaccin vengé* parut aussi en 1855. C'est une de ces œuvres mordantes où les cœurs honnêtes flagellent l'imposture. La découverte de l'immortel Jenner avait été impudemment attaquée; le plus grand bienfait apporté à l'humanité avait été contesté et traité à l'égal d'une imposture. On avait effrayé le public en faisant passer sous ses yeux le tableau lugubre des maladies que le vaccin était accusé d'avoir déversé sur l'espèce humaine; on avait fait un appel à la tendresse des mères pour les détourner du plus impérieux de leurs devoirs; on avait contesté au gouvernement le droit de mettre une barrière à une contagion qui décimait les populations; on avait été jusqu'à proposer l'érection de léproseries, réminiscence des temps barbares. De pareilles prétentions ne pouvaient rester sans réponse. Le professeur Burggraeve ne craignit point d'entrer en lice. Le plus bel éloge que nous puissions faire de son œuvre, c'est que ses adversaires n'y ont pas répondu.

Parmi les progrès que notre collègue a fait faire à la chirurgie, nous devons mentionner ses *pansements ouatés*, pansements qui sont aujourd'hui reçus dans la pratique et dont on a voulu vainement lui contester la priorité. Un in-folio, avec de magnifiques gravures, a consacré une des conquêtes les plus belles et les plus importantes de la chirurgie moderne.

A cette série des ouvrages du professeur Burggraeve nous ajouterons son *Cours de pathologie et de clinique chirurgicales*, recueilli par ses élèves. C'est, pensons-nous, la plus belle preuve d'estime qu'ils pussent donner à leur savant professeur, et la récompense la plus digne de trente années consacrées à l'enseignement universitaire.

Membre titulaire de l'Académie royale de médecine de Belgique, chevalier de l'Ordre de Léopold, M. Burggraeve reçut

un témoignage d'estime bien flatteur de la part de ses concitoyens, qui le choisirent en 1837 pour les représenter au conseil communal.

Membre fondateur de la Société de médecine de Gand, il en fut élu plus tard un des commissaires-directeurs; la note que nous donnons de ses travaux publiés par cette docte association (1), et les ouvrages déjà cités de lui, témoignent hautement de la tendance des aspirations scientifiques de M. Burggraeve. Ses élèves, justes appréciateurs de son mérite, lui en donnèrent une preuve éclatante en lui faisant hommage de son

---

(1) En 1835-36. *Note sur l'induration de l'encéphale et notamment des olives, dans l'épilepsie.* — *Mémoire sur les calculs enchatonnés.* — *Note sur un crâne humain.* — *Rapport sur l'amaurose.* — *Réflexions sur une néphrite calculeuse.* — *Rapport sur les travaux du Congrès médical à Bruxelles.* — *Rapport sur un mémoire traitant de la chute du rectum.*

En 1837. *Études sur les monstruosités considérées dans leurs rapports avec les lois de l'organogénésie.* — *Mémoire sur l'anencéphalie et la monopie.* — *Rapport sur le traitement des granulations palpébrales.* — *Rapport sur le traitement des fractures de la clavicule.*

En 1838. *Essai sur l'unité de composition du foie et des poumons.* — *Rapport sur un mémoire traitant de la compression contre les tumeurs blanches des parties dures.*

En 1839. *Mémoire sur une restauration de la face.*

En 1840. *Rapport sur la cure radicale de la hernie inguinale réductible.* — *Rapport sur un scarificateur urétral.*

En 1841. *Observations autoplastiques.* — *Rapport sur un cas de fœtus in fœtu.*

En 1842. *Travail sur les rapports de l'oreille interne et du cervelet.* — Rapport sur le mémoire intitulé : *Des actes sensoriaux dans leur influence sur la formation du fœtus*, etc.

En 1843. *Rapport sur la cyanose.* — *Coup-d'œil sur l'état actuel de l'histologie ou de l'anatomie de texture.*

En 1844. *Cas remarquable de monstruosité.* — *Rapport sur la valeur de la compression dans les plaies artérielles.*

En 1845. *Observation de ramollissement pultacé de l'estomac.* — *Rupture sous*

portrait le 30 juin 1857 (1). Cette ovation eut lieu à l'Hôpital même, ce vaste théâtre, où le professeur a si souvent déployé les ressources de son génie et de sa dextérité en faveur des blessés confiés à ses soins.

---

*péritonéale de ce viscère. — Emphysème général. — Suffocation. — Note sur un ostéo-sarcome de la mâchoire inférieure.*

En 1848. Mémoire ayant pour titre : *Chair et Sang. — Rapport sur le siége et la nature des fongus de la dure-mère*, etc.

En 1850. *Observation d'une rupture sous-péritoniale du duodénum. — Mémoire sur les appareils ouatés. — Mémoire sur les pansements inamovibles des plaies et des ulcères.*

En 1851. *Note sur la fièvre comateuse traumatique. — Observation de toxièmie. — Discours sur la tombe de Michel Colson. — Essai sur l'emploi de la strychnine dans les paralysies, les névralgies et les convulsions. — Note sur les injections iodées. — Discours sur la tombe de Solteau. — De l'état puerpéral. — Plaies du cou par suite de tentatives de suicide. — Essai sur l'inflammation. — Observation pour servir à l'histoire des résections osseuses.*

En 1852. *Considérations sur les abcès. — Études cliniques.*

En 1853. *Discours sur la tombe de Louis Colson. — Statistique du service chirurgical à l'Hôpital civil pendant 1852-53. — Trocart destiné aux injections dans les kystes ovariens.*

En 1854. *Statistiques du service chirurgical à l'Hôpital. — Réflexions sur l'emploi de l'électricité. — Traitement du cholera par l'électricité.*

En 1855. *Observation d'un anévrysme de l'artère poplitée, traité par la ligature. — Observation d'une arète de poisson dans le scrotum. — Observation de gangrène sèche ou sénile.*

En 1856. *Plaie contuse du pouce, suivie d'un phlegmon diffus de l'avant-bras; ligature de l'artère brachiale. — Observation d'entéro-épiplocèle. — Appareil à extension graduée pour les membres pelviens.*

En 1857. *Polyclinique de l'Hôpital civil. — Kyste mammaire chez un homme ayant nécessité l'extirpation du sein. — Du traitement de l'hydrocèle par substitution. — Des phlébites métastatiques.*

En 1858. *Projet de réorganisation de l'Hôpital civil de Gand* (ouvrage imprimé). — *Discours sur la tombe de Bauwens.*

(1) C'est une toile admirable, due au pinceau de M. Pauwels, et reproduisant avec bonheur les traits, qui sont d'une ressemblance frappante.

Médaille, en argent, de 4 centimètres.

A. Le buste de face.

A. ADOLPHE BURGGRAEVE NÉ A GAND LE 8 OCTOBRE 1806 (1).

BURRUS, BORRO ou BORRI (FRANÇOIS-JOSEPH) (2), célèbre sectaire et chimiste, naquit à Milan le 4 mai 1625, et mourut au château Saint-Ange, à Rome, le 10 août 1695, âgé de soixante-dix ans.

Il fut poursuivi comme hérétique par la cour de Rome; néanmoins on peut voir dans la collection des lettres publiées par T. Bartholin, que le jugement porté par les médecins contemporains de Borri est loin d'être défavorable à ce dernier.

Médaille uniface, ovale en plomb, de 4 centimètres, sur laquelle on voit le buste avec l'inscription : FRANCISCUS-JOSEPHUS BURRUS THEOSOPHUS (3).

BUSBECQ (AUGIER-GHISLEN DE), antiquaire, historien et naturaliste, né à Comines en Flandre en 1522, mourut au château de Maillot, près de Rouen, le 28 octobre 1592 (4), âgé de soixante-dix ans.

Il fut ambassadeur de Ferdinand Ier, roi des Romains, de Maximilien II et de Rodolphe II, en Turquie et en France, et gouverneur des fils du second de ces monarques.

Son séjour en Turquie fut utile aux sciences. Il fit présent à

---

(1) Cette médaille, gravée au trait d'après le portrait, est due au burin élégant de M. Ch. Onghena.

(2) Une foule de biographes donnent à Burrus les prénoms de Joseph-François; Rudolphi lui donne ceux de François-Joseph, ce qui paraît d'accord avec la médaille de Goetzius.

(3) HAUSCHILD, ouv. cité, n° 71.

(4) Dans l'*Album biographique des Belges célèbres*, vol. 2, p. 302, il est dit qu'il mourut le 18 octobre 1592.

l'empereur de beaucoup de médailles qu'il avait recueillies; rapporta environ deux cent quarante manuscrits grecs qu'il déposa en partie dans la bibliothèque de Vienne; envoya un grand nombre d'inscriptions antiques aux savants avec lesquels il était en correspondance, Juste-Lipse, André Schott et Gruter, entre autres. On lui doit le fameux monument d'Ancyre, relatif à Auguste, et il eut la joie bien douce d'enrichir les jardins de l'Europe de quelques-unes de ces fleurs qu'il avait tant admirées à Constantinople et dans l'Asie-Mineure. Nous devons à Busbecq le lilas, à l'ombre duquel Bernardin de Saint-Pierre voulait lui élever un monument; nous lui devons aussi les tulipes, qu'il fit connaître à son compatriote Charles de l'Escluse, médecin de Maximilien II, et directeur du Jardin impérial de Vienne. Il fit dessiner des plantes et des animaux, et ces travaux servirent à Matthiole pour ses commentaires sur Dioscoride. Il était lui-même très-savant, parlait sept langues, notamment l'esclavon. Il fut en relation avec les hommes les plus éminents de son siècle, et Juste-Lipse lui dédia ses Saturnales (1).

Médaille, en bronze, de 4 1/2 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : SIMON F. Iusc. A. GHISLEN. BUSBEC.

R. NATUS COMINII AN. 1522 OBIIT AN 1592.

(1) J. A. Chabannes, *Album biographique des Belges célèbres*, dédié à S. A. R. Mgr le duc de Brabant. Bruxelles, 1845, 2 vol. grand in-8°, fig., 2e vol., p. 295. Feu M. Charles Van Hulthem, qui, avec la coopération du respectable médecin feu M. Bernard Coppens, fonda le Jardin botanique de Gand (dépendance de l'ancienne abbaye de Baudeloo), y fit placer sur un piédestal le buste d'Auger Busbecq, qu'il avait commandé au sculpteur, M. Parmentier. L'inauguration de ce buste eut lieu au mois de mars 1825. Un autre exemplaire de ce buste se voit à la Bibliothèque de l'université de Gand.

BUSCH (Jean de), médecin russe contemporain.

Médaille, en bronze, de 5 1/2 centimètres.

A. L'effigie à gauche, sous laquelle : Д.ЛЯЛИНЪ. Insc. JOAN$^n$. DE BUSCH CONS. STAT. ACT. EQUES PP. ORDD. NARVENSIS. MED. ET CHIR. D$^r$. IN ACAD. MED. CHIR. PETROP. ACADEMICUS ET PROF. CHIR. EM. SOC. MED. PRÆS. ETC. Périgraphe : PATRIÆ OMNIA DEBENS PATRIÆ SOLI VIVENS.

R. Une guirlande de laurier contenant cette inscription : VIRO. ILLUSTRISS. SUB. TRIUM. IMPERAT. AUSPIC. EGREGIO. MEDICINÆ. CASTRENS. IN. ROSSIA. MODERATORI. ANNOS. 50. ARTI. SALUTARI. CONSECRATOS. VENERABUNDI. GRATULANTUR. ROSSIÆ. MEDICI. PETROPOLI. D. 9. DEC. 1840. — DECORUM. FORTITER. PRO. PATRIA. PUGNASSE. NON. MINUS. DECORUM. SAUCIUM. SANASSE MILITEM.

CÆSIUS ou CESI (Frédéric), prince romain, protecteur des sciences naturelles, naquit à Rome en 1585 et mourut en 1630.

A peine âgé de dix-huit ans, il fonda, en 1603, l'Académie des Lyncei, dont l'objet principal était la propagation des découvertes dans l'histoire naturelle. Ce prince soutint cet établissement à ses frais et lui donna un jardin botanique, un cabinet d'histoire naturelle et une bibliothèque. Cesi découvrit, le premier, les graines de la fougère. La bibliothèque Albani, à Rome, conserve un manuscrit de ce naturaliste en trois volumes in-fol., contenant les figures d'un grand nombre de champignons très-bien peints d'après nature.

Trois médailles.

La première a 3 1/2 centimètres.

A. Le buste à droite. Insc. FED. CÆSIUS. LYNC(EORUM) PRINC(EPS) ET INST(ITUTOR) P(RINCEPS) I. S(ANCTI) A(NGELI) S(ANCTI) P(OLI) M(ARCHIO) II. M(ONTIS) COEL(I) D(ARO).

R. Les armoiries de la Société, c'est-à-dire, un lynx au milieu d'une couronne. Insc. LYNCEIS INSTITUTIS (1).

La deuxième a 4 1/3 centimètres.

A. Le buste à droite. Insc. La même que celle de l'avers de la première, si ce n'est que Litta, et non Mazzuchelli, fait suivre la dernière lettre R, dans cette médaille et dans la suivante, de la lettre R, qu'on peut interpréter par R(ELIQUA) répondant au mot ETC(ÆTERA).

R. Pallas avec divers emblèmes se rapportant aux armoiries de l'illustre fondateur. Insc. CÆSIA PALLAS (2).

La troisième ne diffère de la précédente que par son diamètre, qui n'est que de 3 1/3 centimètres (3).

CALLISEN (HENRI), chirurgien distingué, naquit le 11 mai 1740 à Preetz, dans le Holstein, et mourut, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, le 11 février 1824.

Chirurgien en chef de la flotte et du lazaret en Danemarck, professeur de chirurgie à l'Université de Copenhague, membre du collége médical du royaume, examinateur à l'amphithéâtre d'anatomie, Callisen fonda, avec plusieurs de ses collègues, la Société de médecine dans la capitale du royaume. Il fut un promoteur zélé de la vaccine dans son pays, et sa vieillesse fut honorée des témoignages unanimes de l'estime publique. Il était conseiller d'état, commandeur de l'ordre de Danebrog et médecin de la famille royale. Il publia le *Sys-*

---

(1) LITTA, *Famiglie celebri italiane. Fasc. VII. Cesi di Roma. Milano*, 1822, in-fol., n° 2. — Mus. MAZZ., vol. 1, p. 334, pl. 72, n° 6.

(2) Mus. MAZZ., cité, n° 7. — LITTA, cité, n° 1.

(3) LITTA, cité, n° 3.

*tema chirurgiæ hodiernæ,* ouvrage que les praticiens consultent encore aujourd'hui.

Médaille, en argent, de 6 centimètres.

A. Le buste, sous lequel : S. JACOBSON F. Insc. HENR. CALLISEN, MED. DOCT. CHIRURG. PROF. PRIM. ET DIRECT. GEN. NAT. 1740. D. 11 MAII.

R. Une couronne de laurier. Insc. SENESCENTI DOCTORI DISCIPULORUM PIETAS. DIE 29 MARTII 1805.

CAMDEN (GUILLAUME), célèbre géographe et antiquaire, surnommé le Varron, le Strabon et le Pausanias anglais, naquit à Londres en 1551, et mourut le 9 novembre 1623. Son corps fut enterré à Westminster. Parmi les ouvrages qu'il publia, on distingue sa *Britanniæ descriptio.*

Médaille, en bronze, de 4 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : CAQUÉ F. Insc. GUILIELMUS CAMDEN.

R. NATUS LONDINO AN. 1551. OBIIT AN. 1623. — Series universalis virorum illustrium — 1823 Durand edidit.

CAMERARIUS (JOACHIM), médecin et botaniste éminent, naquit à Nuremberg le 6 novembre 1534 et y mourut le 11 octobre 1598, dans la soixante-quatrième année de son âge.

Ce savant jouissait à Nuremberg de la plus haute considération ; il se servit de son crédit pour y créer des établissements utiles. En 1592, il obtint des magistrats l'autorisation de fonder un collége de médecine, dont il fut élu doyen à perpétuité. Plusieurs princes souhaitèrent de l'avoir pour médecin, mais il préféra aux faveurs des cours la liberté de se livrer à la culture de la botanique, qui avait beancoup de

charmes pour lui, aux recherches chimiques et aux travaux paisibles du cabinet (1). C'est surtout comme botaniste que Camerarius conserve une réputation méritée. Il s'appliqua à la connaissance des plantes avec tant d'ardeur, que, non content du jardin qu'il avait aux portes de Nuremberg, où il cultivait les simples les plus rares et les plus curieux, il acheta encore la Bibliothèque botanique de Gesner, collection précieuse, dont Gaspar Wolf avait fait l'acquisition, et qui contenait plus de 1500 figures de plantes, avec plusieurs manuscrits.

Médaille, en étain, de 5 centimètres environ.

A. L'effigie à droite, sous laquelle : WERNER FEC. Insc. JOACH. JOACH. F. (fils de Joachim) CAMERARIUS. PATR. NOR. M. D. COLL. M. CONDITOR ET DECAN. PERP.

R. Insc. COLLEGIUM MEDICUM NORIMBERGENSE DUO SAECULA FELICITER PERSTANS — DIE 27. MAII 1792., entourée d'une guirlande de feuilles de chêne (2).

CAMPER (PIERRE), une des illustrations médicales de la Hollande, naquit à Leyde le 11 mai 1722. Les relations qu'il eut dans les pays étrangers qu'il visita, avec tout ce qu'ils contenaient de célèbre dans les sciences, prouvent le cas que l'on faisait de lui. Il ne jouissait pas d'une moindre considé-

---

(1) Camerarius demeura inflexible à toutes les sollicitations par lesquelles on chercha à vaincre sa résistance; trop philosophe pour être complaisant, trop peu amateur des richesses pour être séduit par les promesses les plus avantageuses, il préféra sa liberté à toutes les conditions qu'on voulait lui faire et se contenta de donner ce vers pour toute excuse de ses refus :

Alterius non sit qui suus esse potest.

(2) OBERTHUR, ouv. cité, p. 21, n° 56.


ΠΟΛΛΩΝ
ΑΝΤΑΞΙΟΣ ΑΝΔΡΩΝ


ΘΕΟΥ ΑΙΣΚΛΗΠΙΟΥ

ration dans sa patrie. Il occupa successivement les chaires de philosophie, d'anatomie, de chirurgie et de médecine dans les universités de Franeker, d'Amsterdam et de Groningue. Il était membre de la plupart des académies de l'Europe. L'Académie des Sciences de Paris le nomma en 1785 à l'une des huit places de ses associés étrangers, et il est, après Boerhaave, le seul Hollandais qui ait eu cet honneur.

A ses occupations littéraires, il joignit des fonctions politiques. Nommé successivement député de deux bailliages, il fut pendant longtemps membre des États de la Frise. En 1783, il fut élu membre de la régence de Gorcum, et en 1786, membre du conseil d'État des Provinces-Unies. Lors de la révolution de 1787, par habitude ou par reconnaissance, il resta dans le parti du Stathouder, sans en approuver cependant tous les actes; le triomphe de ce parti finit même par lui occasionner des déboires qui affaiblirent sa santé, et il mourut le 7 avril 1789, âgé d'environ soixante-sept ans.

Parmi les travaux anatomiques de Camper, plusieurs ont servi à compléter l'histoire naturelle des animaux, et d'autres ont enrichi la science de découvertes intéressantes. Il a le premier constaté, en 1771, par des observations directes faites à Groningue, la présence de l'air dans les cavités intérieures du squelette des oiseaux, et les changements que l'état de domesticité apporte dans leur organisation (1). Il a prouvé, le premier, que le singe dont les anciens ont donné des descriptions anatomiques était de l'espèce de l'orang-outang, et il a fait connaître que dans cet animal et dans le renne il existe un sac membraneux communiquant avec le larynx. On lui

(1) Le célèbre Hunter s'est approprié cette découverte en 1774.

doit un beau mémoire sur l'organe de l'ouïe chez les poissons, appareil dont l'existence avait été longtemps révoquée en doute. Ses recherches concernant l'ostéologie comparée ont jeté le plus grand jour sur la nature d'un grand nombre de fossiles; il croyait, ce que les grands travaux de Cuvier ont mis hors de doute, qu'il a réellement existé des animaux dont l'espèce est perdue aujourd'hui, tels que le mammouth. Il a observé que la courbure de l'urètre est plus forte chez les enfants que chez les adultes. Il a beaucoup contribué au perfectionnement de l'application du dessin à la description des diverses parties du corps des animaux, et il rédigea un cours d'anatomie en faveur des peintres, auxquels il enseigna cette science pendant plusieurs années dans l'amphithéâtre de l'école de peinture d'Amsterdam. On connait ses observations ingénieuses sur l'angle facial de l'homme et des animaux. On lui doit aussi les moyens qui contribuèrent puissamment à arrêter les progrès d'une épizootie contagieuse (1). Il a porté ses investigations sur les causes des hernies chez les enfants nouveau-nés; il a proposé une modification, qui fut reconnue avantageuse à son époque, des bandages herniaires chez les adultes. Il a fait connaître aussi que les fragments osseux dans la fracture transversale de la rotule ne se réunissaient pas par un cal osseux, mais au moyen d'une substance fibro-cartilagineuse. Ce fut sur le modèle donné par Camper qu'on

(1) Il a traité le premier des effets de l'inoculation dans cette épizootie, et il a établi dans la Frise une société pour s'occuper uniquement des moyens propres à la combattre. Cet exemple devrait être suivi dans tous les pays où des maladies contagieuses sévissent parmi les animaux. En Belgique, le docteur Willems s'en occupe activement.

fit ces souliers qui ne peuvent être changés de pied, et que l'on appela alors souliers à la Camper.

Deux médailles.

La première, en argent, a 2 2/3 centimètres.

A. Le buste à droite. Insc. Πολλων ανταξιος ανδρων.

R. Esculape assis devant une colonne, entourée du serpent sacré et surmontée de Telesphore. Insc. Θεου Ασκληπιου.

Cette médaille, due au génie du célèbre Hemsterhuis, a été gravée par l'illustre artiste hollandais Schepp. Elle réunit à la manière antique (chaque côté étant légèrement concave) la simplicité à l'élégance la plus remarquable. Rudolphi assure qu'il n'existe que trois spécimens de cette médaille rarissime, qu'on n'a pu en frapper davantage parce que le coin s'est cassé. Blumenbach lui donna ce bel exemplaire que Camper lui-même avait eu en sa possession. Mon cabinet offre aussi un exemplaire magnifique de cette médaille, et les recherches que j'ai faites me permettent d'ajouter qu'un cinquième se trouve dans la belle collection de médailles de feu M. Della Faille, d'Anvers (1).

La seconde, uniface, en argent, de 7 1/2 centimètres en hauteur et de 5 10/12 en largeur, offre le buste à droite avec l'inscription : PETRUS CAMPER. Elle a été gravée sur argent, par le fameux artiste K. Lanting, d'Amsterdam.

CANGE (Charles Dufresne, sieur du), savant glossateur, historien et numismate, naquit à Amiens, le 18 décembre

---

(1) J.-C. De Jonge, *Notice sur le cabinet des médailles et des pierres gravées de S. M. le roi des Pays-Bas.* A La Haye, 1823, in-8°, p. 70.

1610, et mourut à Paris, le 23 octobre 1688. Il consacra sa vie entière à l'étude de l'histoire ancienne du moyen âge, sacrée et profane. La Société des Antiquaires de Picardie, avec le concours de la ville d'Amiens et des souscripteurs, lui éleva une statue en bronze, le 19 août 1849.

Belle médaille, en bronze, de 6 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : DE PAULIS F. Insc. C. DU-FRESNE DU CANGE NÉ A AMIENS LE 18 DÉC. 1610 MORT A PARIS LE 23 OCT. 1688.

R. Statue représentant Du Cange debout; inscr. STATUE DE BRONZE ÉRIGÉE PAR LA SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES DE PICARDIE AVEC LE CONCOURS DE LA VILLE D'AMIENS ET DES SOUSCRIPTEURS 19 AOUT 1849. Exergue : A. J. DE PAULIS, GRAVEUR. T. CAUDRON SCULPTEUR.

CANOVA (ANTOINE), sculpteur célèbre, naquit à Possagno, village de l'état vénitien, en 1747 (1). Il montra dès l'enfance un goût marqué pour l'art que depuis il enrichit d'un grand nombre de chefs-d'œuvre. Son protecteur, de Falieri, seigneur de Possagno, le plaça à Venise chez Torreti, le plus habile sculpteur d'alors. Appelé à Rome par l'ambassadeur Girolamo Zuliano, Canova y arriva en 1779.

Le goût faux et dégénéré qui dominait alors dans cette grande école des arts, aurait pu mettre obstacle aux progrès de cet artiste; mais fréquentant la société de l'ambassadeur de sa nation, il y fut à portée de recevoir de sages indications

(1) Sur la seconde des médailles que je décris plus loin, il est dit que Canova naquit en 1757; les biographes que j'ai consultés, sont d'accord pour le faire naître en 1747.

des amateurs les plus distingués, entre autres du chevalier Hamilton, ambassadeur d'Angleterre à Naples, de Winckelmann et de Mengs, qui eurent tous trois l'honneur de rappeler, par leurs écrits, la véritable théorie oubliée et, pour ainsi dire, proscrite par l'engouement du public pour le genre maniéré. En 1798, Canova quitta sa patrie et voyagea pendant deux ans en Prusse et en Allemagne. A son retour à Rome, Pie VII le nomma inspecteur-général des beaux-arts et le créa chevalier romain. L'empereur Napoléon I[er] l'ayant appelé à Paris en 1802, il s'y rendit avec l'agrément du pontife et reçut dans cette capitale un accueil digne de ses talents; la classe des Beaux-Arts de l'Institut le mit au rang de ses associés étrangers.

Lorsqu'en 1815 les puissances alliées eurent arrêté que les monuments qui décoraient le musée du Louvre seraient rendus à leurs anciens possesseurs, Canova revint à Paris avec le titre d'ambassadeur du pape, pour présider à la reconnaissance et à la translation de ceux de ces monuments que réclamait le gouvernement pontifical. A son retour à Rome, le pape lui remit le diplôme qui attestait l'inscription de son nom au livre d'or du Capitole, et il le fit marquis d'*Ischia,* avec une dotation de 3000 écus romains, que Canova se proposa de consacrer tout entière à la prospérité des artistes et des arts. Vers les dernières années de sa vie, il voulut faire construire à Possagno une église, où il comptait placer la statue colossale de la Religion, que l'on faisait difficulté d'admettre dans la basilique de Saint-Pierre. Cette église est une rotonde sur le modèle du Parthénon, avec cette différence qu'elle est en pierre, et que le Parthénon d'Athènes est en marbre. Canova mourut à

Venise avant d'avoir terminé cet édifice, le 22 octobre 1822 (1).

Deux médailles.

La première, en bronze, de 3 1/2 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : PUTINATI F. Insc. ANTONIO CANOVA.

R. Un cercle formé par un serpent. Dans le champ, en haut : le bonnet de Mercure; en bas : la tête de Minerve; entre eux l'inscription : AL SECOLO DECIMO NONO.

La seconde, en bronze, de 4 1/3 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : DONNADIO F. Insc. ANTONIO CANOVA.

R. NATUS POSSAGNO IN VENETIA AN. 1757. OBIIT AN. 1822. — Series numismatica universalis virorum illustrium — 1823. Durand edidit.

CARBURI (MARC), comte, fut professeur de chimie à l'université de Paris et paraît avoir trouvé, d'après J. J. Biörn-

(1) Ce sculpteur éminent aimait à correspondre avec la Société des Beaux-Arts de Gand; voici celle de ses lettres par laquelle, nommé membre honoraire, il donna son assentiment et témoigna sa satisfaction :

Rome, 19 septembre, 1814.

Monsieur,

J'ai reçu la lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire pour m'annoncer que votre honorable Société des Beaux-Arts a daigné me nommer parmi ses membres honoraires; je vous prie de vouloir bien lui faire agréer les sentiments de ma haute reconnaissance pour cette marque de bienveillance spontanée, dont je tâcherai de me rendre digne par mon zèle pour les progrès qui sont l'élément de notre Institut. Daignez, Monsieur, accueillir avec la même complaisance les témoignages de mon estime et de la parfaite considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être votre très-humble et très obéissant serviteur,

(Signé) CANOVA.

(*Messager des Sciences et des Arts*, publié à Gand, in-8°, année 1823, p. 484 et suivantes).

Stahlius, le secret de rendre le papier incombustible (1).

La médaille suivante a été frappée en son honneur.

A. Les armoiries de la république de Venise : le lion tenant l'Évangile de saint Marc. Insc. RESPUBLICA VENETA.

R. Des canons, des boulets et autres instruments de guerre, au-dessus desquels l'inscription : M. COM. CARBURIO P CHYMIÆ ANTEC(ESSORI). MUNIFICENTIA SENATUS A. 1772.

CARDAN (Jérôme), naquit à Pavie, le 23 septembre 1501 (2). Son père lui apprit le latin, en conversant avec lui dans cette langue; il lui enseigna aussi les éléments de l'arithmétique, de la géométrie et de l'astrologie. A vingt ans, il alla étudier dans l'université de Pavie; deux ans après, il y expliqua Euclide. A vingt-quatre ans, il prit le titre de docteur. Il exerça la médecine en divers lieux jusqu'à l'âge de trente-trois ans, époque à laquelle il fut nommé professeur de mathématiques à Milan. Il ne conserva cette place que deux ans. Il fut professeur de médecine dans presque toutes les Académies d'Italie, voyagea en Allemagne, en France et en Angleterre, revint dans sa patrie, se rendit à Rome, où le pape lui accorda une pension. Il mourut dans cette ville le 21 septembre 1576, âgé de soixante-quinze ans.

Ses immenses connaissances, sa sagacité extraordinaire, sa grande liberté de penser et son style, en général mâle et relevé, le placeraient en tête des écrivains les plus justement célèbres du XVI^e siècle, s'il n'avait uni à tant de qualités

---

(1) *Briefe auf seinen ausländischen Reisen*. 2. B. 2. Aufl. Lpz. u. Rostock, 1780, in-8°, p. 258.

(2) D'autres le font naître à Milan, le 24 septembre 1501. *Biographie médicale*, citée, vol. 1, p. 200.

un goût décidé pour les paradoxes et le merveilleux, une crédulité enfantine, une superstition peu convenable, une vanité insupportable et une jactance sans bornes. Tantôt il semble s'élever au-dessus de la portée de la nature humaine, tantôt il raisonne plus mal qu'un enfant (1). On doit, en effet, le regarder comme un des auteurs dont les ouvrages, remplis d'ailleurs de puérilités, de mensonges, de contradictions, de contes absurdes et de charlatanneries de tous les genres, offrent le plus de preuves de ce génie hardi, inventif, qui cherche à s'ouvrir de nouvelles routes et qui les trouve. Leibnitz, qui se connaissait en mérite et en talents, dit que Cardan était un grand homme avec tous ses défauts, et aurait été incomparable sans ses défauts. Boerhaave l'appréciait ainsi : « Sapientior nemo, ubi sapit, dementior nullus, ubi errat. » Personne n'est plus sage que lui quand il pense bien; personne n'est plus fou quand il s'égare. Jules Scaliger fut l'ennemi irréconciliable de Cardan, et quoiqu'il eût souvent avoué que ce médecin avait un esprit brillant, pénétrant et même incomparable, il ne chercha pas moins à le contredire en toutes choses, dès qu'il eut tant fait que de prendre la plume contre lui. Cependant les personnes impartiales sont d'accord que, si Scaliger a eu plus de connaissances des lettres humaines que Cardan, celui-ci avait pénétré plus avant dans les secrets de la physique. Cardan occupe une place plus distinguée peut-être dans l'histoire des progrès de la philosophie et des mathématiques que dans celle de la médecine. Il a cependant composé sur cette science un grand nombre d'ouvrages, dont quelques-uns ne sont pas

(1) De Thou.

entièrement dépourvus d'intérêt : ils contribuèrent certainement à rompre les chaînes de l'ancien Galénisme. Il avait pris pour devise : « *Tempus mea possessio, tempus ager meus.* » Il justifia le choix qu'il en avait fait, comme le prouvent les deux cent vingt-deux traités contenus dans les dix volumes in-folio de ses œuvres, qui n'y sont pas même complètes (1).

L'étude de ses ouvrages nous montre en lui un homme doué par la nature de facultés beaucoup plus étendues et plus élevées que celles de ses contemporains, mais qui en a toujours abusé; un savant qui aurait pu réformer les superstitions de l'Italie, et qui n'eut pas le courage d'écrire d'après ses convictions; un sage qui pouvait corriger l'immoralité de son temps et de son pays, et qui, assez éclairé pour comprendre et discerner la route du bien, suivit cependant la direction contraire. En résumé, nous comparerons la personnalité de Cardan, médecin et philosophe, à une de ces médailles précieuses que les collectionneurs étudient avec amour et gardent dans leur cabinet avec un soin jaloux, mais non à une de ces monnaies utiles qu'on puisse avec avantage mettre en circulation parmi les hommes (2).

Deux médailles.

La première, uniface, de 5 1/3 centimètres, présente l'effigie à gauche avec l'inscription. HIER. CARDANUS ÆTATIS AN. 43 (3).

La seconde, en bronze, de 4 2/3 centimètres.

---

(1) C'est Charles Spon qui a réuni la plupart des écrits de Cardan en dix vol. in-fol., sous le titre : *Hieronymi Cardani opera.* Lyon, 1663.

(2) *Revue britannique*, ouv. cité, année 1858, p. 392 et suivantes.

(3) Mus. Mazz., vol. 1, p. 360, pl. 80, nº 3.

A. Le buste à droite. Insc. HIER. CARDANUS ÆTATIS AN. 49.

R. Emblème allégorique, sous lequel le mot grec : Ονειρον (allusion au rêve de Cardan qui lui prédisait la gloire) (1).

CARON (PHILIPPE), médecin de mérite, appelé aux fonctions de doyen de la Faculté de médecine de Paris, comme l'indique la pièce suivante :

Jeton, en cuivre, de 3 centimètres environ.

A. Le buste à droite, sous lequel : R(OETTIERS). Inscript. PH. CARON DECANUS 1724.

R. Les armoiries de la faculté. Insc. URBI ET ORBI. Exergue : FACUL. MEDIC. PARIS.

CARRACCI (ANNIBAL), en français le Carrache, peintre d'histoire, de portraits et de paysages, naquit à Bologne en 1560 et mourut en 1609. Il consacra huit années à la peinture de la galerie de Farnèse, l'un des plus beaux monuments de Rome. Cet éminent artiste peignait avec tant de facilité qu'un jour revenant de la campagne avec son père, ayant été volé en chemin, il courut chez les magistrats et dessina si bien le portrait des voleurs, qu'ils furent reconnus et saisis. Il excellait dans les charges et les caricatures; il gravait aussi. Mais pour le dessin, les savants le regardent comme le restaurateur de cet art en Italie. C'est lui qui a dit : les poëtes peignent avec des paroles; les peintres parlent avec le pinceau. C'est à lui que le Joséphin, son rival, proposa un duel. Annibal lui présenta deux pinceaux : « C'est, dit-il, avec de telles armes que nous devons nous battre. »

(1) Mus. Mazz., n° 4.

En résumé, beaucoup de feu et d'énergie; belle imitation des grands maîtres qui l'avaient précédé; composition savante, manière éloquente, noble et grandiose. Imitateur du Corrége (1).

Médaille, en plomb, de 6 centimètres.

A. Le buste à gauche, en dessous : NIC. GERBARA P. AN. 1609. Insc. ANNIBAL CARACCIUS.

R. La sainte Famille. Insc. ANNIBAL CARACCIUS INV. ET PIN. — NIC. GERBARA SCULP (2).

CARSTANJEN (C......-J........), médecin contemporain et professeur de médecine à l'Université de Duisbourg.

Médaille, en bronze, de 4 1/6 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : G. PFEUFFER FEC. Insc. C. J. CARSTANJEN MED. D. ET PROF. P. O. IN UNIV. LIT. QUONDAM DUISBURG.

R. A la partie supérieure: une plume se croisant avec le bâton d'Esculape. Insc. « VIRO ILLUSTRISSIMO MEDICO SOLERTISSIMO NATURÆ INTERPRETI SAGACISSIMO PIETATE INSIGNI ET INGENIO GRATA CIVITAS DUISBURGENSIS D. D. D. 5 NON. MART. 1835, » entourée d'une guirlande de feuilles de chêne et de laurier.

CASSINI (JEAN-DOMINIQUE), astronome célèbre, naquit le 8 juin 1625 à Périnaldo, dans le comté de Nice. Il fit de bonne heure des progrès si rapides en astronomie que, dès l'âge de vingt-cinq ans, il fut choisi par le sénat de Bologne pour remplir dans l'Université la première chaire de cette science, vacante par

(1) SIRET, ouv. cité, p. 375.

(2) C'est le sujet d'un tableau, peint par Annibal Carracci, et qui se trouve actuellement à Berlin.

la mort du P. Cavalieri. Pendant son professorat, il conçut et exécuta le plan de tracer dans l'église de Saint-Pétrone à Bologne, une nouvelle méridienne plus longue et plus exacte que celle qui s'y trouvait avant. Les premiers fruits de ses observations furent des tables du soleil plus parfaites, une mesure très-approchée de la parallaxe de cet astre et une excellente table de réfractions.

Les travaux de Cassini furent interrompus, le sénat de Bologne l'ayant envoyé à Rome pour défendre les intérêts de la ville relativement à la navigation du Pô : ce fut pour lui l'occasion de publier un savant travail sur le cours de ce fleuve, si changeant et si dangereux. Arrivé à Rome, on fut tellement satisfait du jeune astronome qu'on lui donna la surintendance des fortifications du fort Urbin.

Ayant fait d'excellentes observations astronomiques, tant pendant sa mission auprès du pape que pendant d'autres dont il fut chargé par le sénat de Bologne, Cassini publia en 1668 ses éphémérides des satellites de Jupiter, travail immense et admirable, si l'on considère la multiplicité des éléments qui en furent la base, et qu'il fallut alors déterminer pour la première fois. Ces tables, comparées avec le ciel, parurent d'une étonnante exactitude. Quand on les compare aujourd'hui avec celles de Delambre, on est encore plus étonné de trouver cette exactitude si parfaite.

Colbert fit appeler Cassini en France, comme il avait déjà fait appeler Huygens. On eut beaucoup de peine à l'enlever à l'Italie; ce fut l'objet d'une négociation diplomatique. Enfin on l'obtint, mais seulement pour quelques années; il vint à Paris, et fut reçu à l'Académie des Sciences en 1669. Le terme de son séjour expiré, l'Italie le réclama; lui-même ne

songeait pas à rester en France, mais Colbert parvint non sans peine à lui faire accepter, en 1673, des lettres de naturalisation.

Cassini fit dans sa nouvelle patrie, en 1684, la découverte des quatre satellites de Saturne; ce qui en donna cinq à cette planète, au lieu d'un seul que Huygens avait d'abord aperçu. L'année précédente, il avait découvert la lumière zodiacale, et il en fit connaître la forme avec exactitude et d'après sa position relativement à l'écliptique, en déterminant les circonstances où elle devait s'observer le plus exactement.

Il découvrit encore que l'axe de rotation de la lune n'était pas perpendiculaire à l'écliptique, comme on l'avait cru jusqu'alors, et que ses positions successives dans l'espace n'étaient point parallèles entre elles : phénomène jusqu'alors unique dans le système du monde. Les lois de ces mouvements qu'il assigna d'une manière très-élégante et très-exacte, sont une de ses plus belles découvertes.

Il ne servait pas moins les sciences par le mouvement qu'il imprimait autour de lui dans l'Académie, et l'on conçoit toute l'influence que devait exercer une si grande activité désormais concentrée tout entière sur un seul objet.

Cassini fut un de ceux qui contribuèrent le plus à faire entreprendre le voyage de Cayenne, qui devait fixer et qui fixa en effet les idées sur plusieurs points importants relatifs à la figure de la terre, en même temps qu'il fit découvrir le décroissement d'intensité de la pesanteur terrestre, en allant des pôles vers l'équateur : phénomène qui offre une confirmation frappante de la théorie de la gravitation. Il donna à l'Académie des recherches sur le calendrier indien, dont il avait retrouvé les fondements d'après des méthodes empiriques en

usage à Siam. Il publia, en 1693, de nouvelles tables des satellites de Jupiter, plus exactes que celles de 1668. En 1695, il alla revoir la méridienne de Bologne, et continua, à son retour, celle commencée en 1669 par Picard, continuée au nord de Paris, en 1683, par Lahire, et qui fut enfin poussée par lui, en 1700, jusqu'à l'extrémité du Roussillon : c'est cette même ligne qui depuis a été mesurée de nouveau, quarante ans après, par François Cassini et Nicolas-Louis de Lacaille, et cent ans plus tard par Méchain et Delambre, avec une précision qui ne laisse plus rien à désirer. Cassini mourut le 14 septembre 1712, âgé de quatre-vingt-sept ans.

Quatre médailles.

La première, en bronze, de 6 centimètres.

A. Le buste à droite. Insc. JO. DOM. CASSINUS. ARCHIGYMN. BONON. PRIMAR. ASTRON. ET R. ACAD.

R. Le temple de Saint-Pétrone (dont il avait rétabli la méridienne) par un soleil brillant. Insc. FACTA COPIA COELI. Exergue : BONON. 1695. A gauche : FER(DINANDUS); à droite : D. S. U. (de Saint-Urbain) (1).

Le Musée de Mazzuchelli fait mention d'une autre médaille, frappée à Paris sous Louis XIV, avec l'inscription au revers : SATURNI SATELLITES PRIMUM COGNITI.

Hauschild donne, sous le n° 160, une médaille uniface, plus grande que celle du numéro précédent, avec le buste et l'inscription : JO. DO. CASSINUS ACAD. REGIUS.

La quatrième, en bronze, a 4 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : PEUVRIER F. Inscription : J. DOMINICUS CASSINI.

---

(1) Mus. Mazz., vol. 2, p. 216, pl. 153, n° 1. — Hauschild, ouv. cité, n° 159.

R. NATUS PERINALDO IN COMITATU NICÆÆ AN. 1625. OBIIT AN. 1712 — Series numismatica universalis virorum illustrium 1823. Durand edidit.

CECCO D'ASCOLI ou CECCO ESCULANO ou CICCUS DE ESCULO ou FRANCESCO DEGLI STABILI, qui fut son nom propre, était ainsi appelé du diminutif de son nom de baptême et de la ville d'Ascoli où il naquit vers l'an 1257. Physicien, naturaliste et poëte, il s'adonna aux sciences occultes, professa publiquement, à Bologne l'astrologie, introduite depuis longtemps d'Orient en Europe, fut accusé d'impiété, condamné au feu comme hérétique, et brûlé vif sur la place publique de Florence, le 15 septembre 1327, à l'âge de soixante-dix ans.

Trois médailles.

La première, ovale, coulée en bronze, de 4 centimètres de hauteur et de 5 de largeur, grossièrement faite d'après un exemplaire défectueux.

A. Le buste à gauche. En dessous : C. DE ESCULO.

R. Un homme assis sur un cheval libre lancé au galop; un autre, également nu, mais à pied, s'efforce de l'enlever (1).

La deuxième, uniface, en bronze, et de 1 1/4 centimètre plus large que la précédente, offre seulement le revers, mais de manière à permettre de voir entièrement l'homme à pied, dont on n'aperçoit qu'une partie dans la première médaille.

La troisième, de 3 1/3 centimètres.

A. Le buste d'Esculo jusqu'à la poitrine, avec la tête voilée. Insc. C. D. E.

---

(1) Mus. Mazz., vol. 1, page 42, pl. 7, n° 6.

R. Un château avec deux tours, sans inscription (1).

CELSIUS (André), né en 1701 à Upsal, professeur d'astronomie dans cette ville et membre des plus célèbres académies et sociétés savantes de l'Europe, fit d'abord, par ordre du Gouvernement, plusieurs voyages à l'étranger pour se mettre en état de perfectionner l'astronomie en Suède, accompagna Maupertuis, Clairaut et Lemonnier dans leur voyage en Laponie, où ces savants se rendaient pour mesurer un degré du méridien. Celsius fut récompensé de ses services par une pension de mille livres que Louis XIV lui assigna sur sa cassette. De retour dans sa patrie, il y fit construire un observatoire à ses frais, et mourut en 1744.

Deux médailles.

La première, en argent, de 3 1/2 centimètres.

A. Le buste, sous lequel : D. F. (Daniel Fehrmann). Insc. ANDREAS CELSIUS ASTRON. PROF. UPSAL.

R. L'étoile polaire entre des couronnes (armoiries de l'Académie des sciences de Stockholm). Insc. REGIA ACADEMIA SCIENTIARUM.

La seconde, en bronze, de 3 centimètres.

A. Le buste, sous lequel : C. E(KEBLAD). Insc. ANDREAS CELSIUS ASTRON. PROF. UPSAL.

R. Un mathématicien mesurant un degré de la sphère terrestre. Insc. NEC TANTI ADOLESCIT GRATIA FACTI. Exergue : FORMA TELLURIS INVESTIG. 1736 — REGE JUBENTE DENUO EXAMINATA 1801.

CERVI (Joseph), né à Parme en 1665, fut premier méde-

(1) Cette pièce n'est relatée qu'en passant dans le recueil des médailles de Molanus Boehmerianus, p. IV, p. 435, n° 3.

cin de Philippe V, roi d'Espagne. Il fonda l'Académie de médecine de Séville, à laquelle il légua sa riche bibliothèque. Il est auteur de la pharmacopée de Madrid, et mourut le 25 janvier 1748.

Médaille, en bronze, de 6 1/2 centimètres.

A. Le buste à gauche. Insc. JOSEPH. CERVI. EQUES. PARM(ENSIS). REGUM. HISPAN. ARCHIATER. ET. CONSIL.

R. Une guirlande se terminant en haut par deux serpents entrelacés; au milieu, deux couronnes royales au-dessus d'une tour. Exergue : REGES REGNUMQUE TUETUR. En dessous : O. H(AMERANUS) (1).

CHARPENTIER (FRANÇOIS), doyen et directeur perpétuel de l'Académie française, et premier directeur de celle des Inscriptions et Belles-Lettres, naquit à Paris, le 15 février 1620, et mourut le 22 avril 1702, âgé de quatre-vingt-deux ans.

Charpentier fut chargé par Colbert, en 1664, de rédiger le prospectus de l'établissement de la Compagnie des Indes-Orientales, et ce ministre fut tellement satisfait de ce travail qu'il retint Charpentier pour faire partie de la nouvelle Académie qui venait d'être fondée, et qui reçut plus tard le nom d'Académie des Inscriptions. C'est à lui qu'on doit en grande partie la composition de la belle suite de médailles sur les principaux événements du règne de Louis XIV. Quoiqu'il fût très-versé dans les langues anciennes, et qu'il en connût tous les avantages, il n'en plaida pas moins avec chaleur dans la fameuse querelle, soulevée par Perrault, pour faire substituer

(1) Mus. Mazz., vol. 2, p. 358, pl. 188, n° 1.

[illegible]

[illegible] Europe: [illegible]

[illegible] naquit le [illegible] pour [illegible] Italie, dont [illegible] Allemagne dans la [illegible] pour y pratiquer [illegible] lui méritèrent [illegible] le chargèrent [illegible] l'archiduchesse Isabelle-[illegible] Pays-Bas. Il remplit

[illegible] sur les médailles numismatiques [illegible] le fait naître le 21 janvier.

l'objet de son voyage à la satisfaction de sa patrie. Cette princesse fut même si charmée des qualités éminentes de Chifflet qu'elle le retint à sa cour et lui donna le titre de médecin ordinaire. Elle l'envoya ensuite en Espagne, où il fut encore médecin du roi Philippe IV, qui l'honora de son estime et de sa bienveillance. A son retour dans les Pays-Bas, il eut la douleur de voir mourir l'infante Isabelle-Claire-Eugénie, sa bienfaitrice, le 1er décembre 1633. Il devint le premier médecin de Ferdinand, connu sous le nom du prince-cardinal, de l'archiduc Léopold et de don Juan d'Autriche. Il mourut en 1660, à l'âge de soixante-douze ans.

Chifflet avait recueilli, pendant ses voyages, une collection considérable de médailles et d'antiquités de toute espèce, qui rendaient son cabinet curieux et intéressant. Il a écrit quelques ouvrages de médecine; la plupart de ses autres œuvres sont consacrées à l'histoire, à la politique, à l'érudition, et à une polémique, où l'on désirerait souvent moins d'aigreur, plus de justice, plus de modération et d'amour de la vérité.

Parmi ses ouvrages de médecine on cite : *Asitiæ in puella Helvetica mirabilis physica extasis.* Vesuntione, 1610, in-8°. *Singulares ex curationibus et cadaverum sectionibus observationes,* Parisiis, 1612, in-8°. On lit avec quelque avantage ce qu'il a écrit sur les autopsies cadavériques, mais on se dégoûte bientôt de ces observations lorsque l'on voit l'auteur attribuer la mort de la plupart des malades à l'influence des astres. *Pulvis febrifugus orbis Americani ventilatus,* Parisiis et Lovanii, 1653, in-4° et in-8°. Il y condamne l'usage du quinquina dans les fièvres intermittentes.

D'autres ouvrages lui ont fait plus d'honneur; ce sont ceux qui ont trait à l'archéologie et à la numismatique, que Ru-

[illegible] Ainsi, son histoire de [illegible], etc., est intéres-[illegible] y trace l'historique de [illegible] a passé depuis son [illegible] frappées ou plutôt cou-[illegible] Séquanes : il en a fait [illegible] de sa collection numis-[illegible] des vases, des lam-[illegible] pierres gravées, etc. [illegible] une explication [illegible] surpris que l'auteur y ait [illegible], et qu'il ait ajouté [illegible] de vieilles légendes [illegible] en a d'ailleurs relevé une [illegible]

[illegible] *Childerici I Francorum* [illegible] pièces, au nombre de [illegible] l'anneau d'or de Chil-[illegible] à Tournai, le 27 mai 1653, à sept [illegible] un vieux mur pour éta-[illegible] Il tâche de prouver [illegible] les rois francs, étaient des [illegible] elles furent changées en fleurs [illegible] premier, fit composer les armes [illegible] C'est seulement après cette minutieuse des-[illegible] l'histoire de la ville de Tournai, [illegible] avec raison le docteur Renauldin, être [illegible] même de l'ouvrage. On sait que Jean Tristan, chevalier de Saint-Amant, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi Louis XIV, crut devoir critiquer

d'une manière fort vive l'œuvre de Chifflet dans un opuscule de quatre-vingts pages, intitulé : « Traité du Lis, symbole divin de l'Espérance, contenant la juste défense de sa gloire, dignité et prérogative; ensemble les preuves irréprochables que nos monarques français l'ont toujours pris pour leur devise en leurs couronnes, sceptres et vestements royaux, en leurs escus et estendards, jusques à présent. » Paris, 1656, in-4°, avec figures gravées en taille-douce. Nous n'analyserons pas cet écrit, auquel Chifflet répondit d'ailleurs victorieusement par celui-ci : *Lilium francicum veritate historicâ, botanicâ et heraldicâ illustratum*. Anvers, 1658, in-fol., de 141 p. fig. (1),

Médaille, en argent, de 5 centimètres.

A. Le buste à gauche. Insc. JO. JAC. CHIFFLETIUS, EQU. AUR.

R. Les armoiries avec l'inscription : AVIA PERAGRO LOCA (2).

CHOMEL (Pierre-Jean-Baptiste), docteur régent de la Faculté de médecine de Paris, naquit en cette ville en 1671. Élève et ami de Tournefort, il s'occupa avec ardeur de botanique, et lorsque son maître eut formé le projet d'une histoire générale des plantes de la France, Chomel se chargea d'y

---

(1) Dr Renauldin, ouv. cité, p. 137 à 154, où l'on trouve un exposé parfaitement raisonné des ouvrages archéologiques et numismatiques de Chifflet.

(2) Gérard Van Loon, *Histoire métallique des dix-sept provinces des Pays-Bas, depuis l'abdication de Charles-Quint jusqu'à la paix de Bade en* 1716, traduit du hollandais, cinq vol. in-fol. A la Haye 1733, gravures; 2e vol. p. 284. Sous le buste de l'exemplaire de Rudolphi, on lit en lettres gravées : AET. LXXX, qu'on ne remarque pas sur celui de Van Loon. C'est une erreur de chiffres, car le buste représente un individu plus jeune, et Chifflet n'atteignit pas l'âge de quatre-vingts ans. Dans l'édition hollandaise de Van Loon en quatre vol. in-fol., on ne trouve pas non plus ce chiffre sous le buste, mais au lieu de JO. JAC., il y a JOAN. JAC. 2e vol. p. 284.

[illegible] dans cette vue [illegible] au Cantal, le Bour- [illegible] fertiles en plantes [illegible] attirèrent la faveur de [illegible] quartier en 1706. [illegible] 1708, ne fit [illegible] de la botanique.

[illegible] Saint-Jacques, [illegible] plantes médicinales [illegible] depuis 1706 [illegible] simples et [illegible] origine de l'école de [illegible] dans le même local. [illegible]

[illegible] des Sciences sept [illegible] et l'histoire d'un pa- [illegible] diverses observations [illegible] de pathologie. [illegible] compagnie savante. [illegible] 1738, il s'occupait [illegible] lorsqu'il succomba à la [illegible] 5 juillet 1740, âgé de [illegible].

[illegible] de Chomel, et il [illegible] des ouvrages qu'il a écrits, [illegible] ne fait mention de son prénom [illegible].

---

[illegible] 1740. — [illegible], ouv. cité, article [illegible]

Le premier est en cuivre, de 2 1/2 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel: DUVIVIER. Insc. J. B. CHOMEL PARIS. F. M. P. DECANUS.

R. Les armoiries de la Faculté avec l'inscription : URBI ET ORBI SALUS. Exergue: FACUL. MEDIC. PARIS. 1738. 1739. 1740.

Le second, en argent, de 2 3/4 centimètres présente le même avers que le premier.

R. Les armoiries de Chomel, sous lesquelles : 1738. 1739. 1740.

Les jetons que je viens de décrire, démontrent clairement que J.-B. Chomel occupa le décanat pendant les années 1738-39 et 40. Dezeimeris, dans son Dictionnaire historique de la médecine ancienne et moderne (article *J.-B. Chomel*), et la plupart des autres biographes disent positivement que J.-B. Chomel fut doyen de la Faculté de médecine de Paris. Cependant la table chronologique des doyens qui se sont succédé à la Faculté de médecine de Paris depuis les premiers temps de son origine jusqu'à nos jours (1), et que Dezeimeris, en sa qualité d'historien devait connaître, ne fait aucune mention de ce décanat. D'après cette table que j'ai sous les yeux, Louis-Claude Bourdelin occupa le décanat en 1736-37, Urbain

(1) J. C. Sabatier, *Recherches historiques*, p. 398. A la page 15, on lit encore dans une note : L'article 51 de ces statuts indique le terme de deux ans pour les fonctions du doyen : *Decanus ipse singulis bienniis eligitur*. Plus tard, cet article fut modifié en ce sens que le doyen sortant pouvait être réélu. D'après ce qui précède on devrait supposer qu'en 1738-39 et 40, on a nommé un second doyen pour remplacer temporairement P.-J.-B. Chomel, auquel son état de maladie ne permettait pas de s'occuper activement de ses fonctions; et cette supposition est d'autant plus probable qu'il mourut environ quatre mois avant l'expiration de son décanat en 1740.

[illegible] qui en [illegible]

[illegible] acquit [illegible] I reçut le [illegible]

[illegible]

[illegible] Il est [illegible] paraît-il, [illegible] Cette [illegible]

[illegible]

[illegible] chevalier de l'ordre de Léopold, [illegible] de Bruxelles, construisit un magnifique [illegible] pour la [illegible] vivante de la grande Harmonie de cette


ANT. COCCHIVS. PHIL. MED. ANAT. ANTIQ. FLOREN. AET. L
A. SELVI F.


INLVSTRANT. COMMODA. VITÆ.
MDCCXXXXV

ville, qui commençait alors sa trentième année d'existence. A cette occasion, l'architecte reçut de ce corps musical un témoignage d'estime pour le talent et l'activité qu'il avait déployés dans la construction de ce bâtiment.

La médaille suivante en or, de 6 2/3 centimètres, et dont je possède un exemplaire en bronze, lui fut remise le 15 juillet 1843.

A. Le buste à gauche, sous lequel : HART FECIT. Inscript. A J. P. CLUYSENAAR ARCHITECTE LA SOCIÉTÉ ROYALE DE LA GRANDE HARMONIE DE BRUXELLES.

R. Dans le champ, vue perspective de la salle de la grande Harmonie. Parallèlement au pilastre de gauche, on lit : COMMENCÉ LE 7 SEPTEMBRE 1841; parallèlement à celui de droite: ACHEVÉ LE 6 FÉVRIER 1842 (en cinq mois moins un jour). Exergue: Plan de cette salle. A gauche : J. P. CLUYSENAAR ARCHITECTE. A droite : HART GRAVEUR (1).

COCCHI (Antoine), médecin célèbre, naquit en 1695 à Mugellano, dans la Toscane, selon quelques auteurs, et à Florence, selon quelques autres. Il mourut dans cette dernière ville le 1er janvier 1758.

Membre de la Société royale de Londres, Cocchi professa avec distinction l'anatomie à Florence; il fut le fondateur de la société de botanique de cette ville, avec J. A. Micheli, et antiquaire de l'empereur François I. Il se lia avec les savants les plus éminents de l'époque, et non seulement il fut praticien habile et professeur éloquent, mais ses écrits prouvent encore qu'il possédait de vastes connaissances et une érudition pro-

---

(1) Guioth, ouv. cité, p. 351, pl. 55, n° 341.

fonde; on y trouve le médecin, l'anatomiste, l'observateur et l'homme de lettres réunis dans la personne du seul Cocchi.

Belle médaille, en bronze, de 9 1/2 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : A. SELVI. F. Insc. ANT. COCCHIUS. PHIL. MED. ANAT. ANTIQ. FLORENT. AET. L.

R. Hygie et la Philosophie assises; à leurs côtés une machine pneumatique, des livres, des herbes. Insc. INLUSTRANT. COMMODA. VITAE. Exergue : 1743.

COLLIEX (C.), chirurgien contemporain de la Lombardie, qui s'est rendu célèbre en employant le premier dans son pays, avec le plus grand succès, chez les calculeux, la méthode de lithotritie décrite par Heurteloup.

Médaille, en bronze, de 5 1/2 centimètres.

A. A. C. COLLIEX PRIMO OPERATORE IN LOMBARDIA COL METHODO LITOTRITICO DI HEURTELOUP VARII LOMBARDI SUOI AMMIRATORI INTERPRETANDO IL PUBLICO VOTO CONSACRANO QUESTO SEGNO DI RICONOSCENZA.

R. Les instruments de lithotritie de Heurteloup, avec son lit à étau fixe. A gauche : L. COSSA F. Exergue : MILANO 25 GENNAJO 1835.

COLOMB (CHRISTOPHE), le plus célèbre des navigateurs et l'un des meilleurs astronomes de son époque, naquit, selon les uns, en 1435, mais, d'après le plus grand nombre de ses biographes, en 1441, non loin de Gênes (1). On sait qu'il découvrit le continent américain, mais que, pour arriver à cette

(1) Les historiens ne sont pas d'accord sur le lieu de sa naissance; les petits villages de Cogoreo et de Nervi disputent aux villes de Savone et de Gênes l'honneur de lui avoir donné le jour.

découverte, il eut à combattre les préjugés de tous ses contemporains et à soutenir les refus de tous les princes; que ce ne fut que la cour d'Espagne qui consentit, après huit années de sollicitations, à accorder trois petits vaisseaux (1), au moyen desquels Colomb la mit en possession de tout un nouveau monde et de ses immenses trésors.

L'implacable histoire nous fait connaître de quelle manière Ferdinand et Isabelle, qui régnaient alors en Espagne, récompensèrent le hardi navigateur. Dans l'enthousiasme du moment, on l'avait fait amiral, vice-roi des pays conquis; il pouvait ajouter à ces titres celui de bienfaiteur de ses princes; Colomb revient de son second voyage; Isabelle était morte, le peuple accourt tout ému au devant de lui, le regardant comme le génie tutélaire de l'Espagne, Colomb parut..... mais avec les fers aux pieds ! ! !

Il eut cependant le courage de faire un troisième voyage, dont le résultat fut tout aussi important que celui des deux premiers pour l'Espagne et le monde entier. Sa récompense fut à peu près la même, et Colomb, abreuvé de déboires et de chagrins, s'éteignit le 20 mai 1506.

On ne connaissait jusqu'à ce jour, en l'honneur de Christophe Colomb, qu'un bas-relief, à Gênes, sur la façade du palais Taraggiona, et un petit buste à l'Aquasola, dans la ville de Negro. Ces deux médiocres souvenirs ne témoignaient pas suffisamment de l'admiration due à l'homme qui a découvert un monde. Aussi le gouvernement piémontais vient-il de décider qu'une statue colossale serait élevée à Colomb dans la nouvelle bourse de Gênes.

---

(1) Encore fallut-il que le prieur Perez et deux négociants avançassent dix-sept mille ducats pour aider aux frais de l'armement des navires.

[illegible]

[illegible] CHRISTO- [illegible]

[illegible] VALLE [illegible] — [illegible] univer- [illegible] Sur la tranche [illegible]

[illegible] historien, naquit [illegible] Attaché à Charles le [illegible] de Flandre, il suivit [illegible] le quitta en 1472 [illegible] le conseiller et [illegible] et le nomma sénéchal [illegible] importantes en

---

[illegible] dit, le fait naître [illegible]

[illegible] porter Commines à abandonner [illegible] Si l'on s'en rapporte à une [illegible] à la chasse avec le [illegible] bottes; Commines, abusant [illegible] réclamé ensuite le même [illegible] de ce manque de respect, l'a- [illegible] le surnom de Tête bottée. [illegible] elle s'accorde mal avec le carac- [illegible] d'ailleurs, s'il s'était trouvé offensé par [illegible] encore dix ans à son service ? Une insulte [illegible] de l'offenseur, et dont on se souvient pour l'a- [illegible] méchante excuse. Il est probable que [illegible] dans ses mémoires sur ce point important de [illegible] service de Charles le Téméraire, qui, malgré les meilleurs [illegible] à sa perte. Louis XI en profita. Depuis sa

Flandre, en Bourgogne et à Florence; prit part, après la mort de Louis XI, à la ligue des princes contre Anne de Beaujeu; fut emprisonné dans une cage de fer à Loches; ne tarda pas à rentrer en grâce et participa, en 1495, au traité conclu entre Charles VIII et l'archiduc d'Autriche; fut envoyé à Venise et combattit à Fornoue. A l'avénement de Louis XII en 1498, Commines vint rendre ses hommages au nouveau roi. Là se termine tout ce que cet historien nous apprend de lui, et son nom ne fut plus prononcé dans l'histoire. Il conserva l'état riche et honorable que lui avait donné Louis XI, et mourut le 16 août 1509, dans sa terre d'Argenton.

Commines, dit M. Villemain, est un esprit sérieux, solide, intelligent de toutes les ruses, jugeant avec un sens merveilleux le caractère, la forme, le but des gouvernements; plus habile que scrupuleux, mais cependant s'élevant à la probité par le bon sens, parce que, à tout prendre, elle est plus raisonnable que le reste et qu'elle assure mieux le maintien de la puissance.

Trois médailles.

La première, en bronze, de 4 2/3 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : SIMON F. Insc. PHILIPP DE COMMINES.

R. NATUS AN. 1445. OBIIT AN. 1509.

La deuxième, en bronze, de 4 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : VATINELLE. Insc. PHILIPPE DE COMMINES.

---

prison de Péronne, il avait pu apprécier le mérite de quelques seigneurs de la cour de Charles et particulièrement celui de Commines, son futur historien; aussi s'efforça-t-il de l'attirer à lui, et il y réussit.

R. NÉ A COMMINES PRÈS LILLE EN 1445. MORT EN 1509. — Galerie métallique des grands hommes français. 1822.

La troisième, en bronze, de 4 1/2 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : JOUVENEL. (en lettres gravées). Insc. PH. DE COMMINES NÉ A COMMINES 1445 ✠ A ARGENTON 1509.

R. LA GLOIRE ÉCLATANTE DE L'HISTORIEN A FAIT UN PEU OUBLIER SA FÉLONIE. APRÈS AVOIR FIDÈLEMENT SERVI PENDANT PLUSIEURS ANNÉES CHARLES DE BOURGOGNE, QU'IL AVOIT AIDÉ DE SON BRAS A MONTLHÉRY EN 1465, ET DE SES CONSEILS A PÉRONNE EN 1468, COMMINES ABANDONNA SON PRINCE NATUREL EN 1472 ET ALLA TROUVER LOUIS XI QUI LE COMBLA DE BIENS ET D'HONNEURS. APRÈS LA MORT DU ROI S'ÉTANT JOINT A LA LIGUE DES PRINCES CONTRE ANNE DE BEAUJEU, IL FUT UN INSTANT PRISONNIER. RENTRÉ EN GRACE, IL PRIT PART AU TRAITÉ DE 1495 CONCLU AVEC MAXIMILIEN D'AUTRICHE. ENVOYÉ A VENISE IL COMBATTIT A FORNOUE.

CONFALONIERI (Jean-Baptiste), médecin et philosophe de Vérone, professa la physique à l'Université de Pavie. Il jouit d'une grande réputation qu'il soutint par une dissertation très-bien faite sur les propriétés du vin (1). Il mourut en 1537.

Médaille de 5 1/2 centimètres.

A. Le buste à gauche. Insc. JO. BAPTISTA CONFALONER. AR. ET MED. DOC.

R. Une femme représentant la Nature debout sur un globe, sur lequel : J. T. OP. (JUL. TURIANNI OPUS.) Inscription supé-

(1) *De vini naturâ, ejusque alendi ac medendi facultate absolutissima disquisitio.* Venet. 1535, in-8°.

rieure : SOLA OMNIA. Inscription inférieure : NEC CONCIPIT ORBIS(1).

COPERNIC (NICOLAS), un des plus grands astronomes, naquit à Thorn le 19 février 1473.

Le nom de Copernic s'écrivait anciennement Koppernic. Il était chanoine et médecin et s'occupait de diriger des constructions. Les aqueducs qu'il construisit à Grandenz, Thorn et Dantzig, existent encore. Il employa vingt-quatre ans à arrêter son fameux système astronomique, contre lequel les foudres du Vatican furent lancés après sa mort. La sentence n'a été levée à Rome qu'en 1821. Le monument que son oncle maternel, l'évêque de Kromer, lui a élevé dans la cathédrale de Frauenburg, n'existe plus. La Prusse réclame Copernic comme un de ses enfants, quoique, à l'époque de sa naissance dans cette ville, Thorn n'appartînt pas aux prussiens.

Copernic étudia comparativement tous les systèmes des anciens en astronomie; il s'appliqua à y découvrir la vérité ou du moins ce qui paraissait le plus vraisemblable; il présenta ensuite un système plus simple et plus symétrique, qui avait pour bases l'immobilité du soleil et les mouvements de la terre (2).

Ce système n'était pas nouveau : Philolaüs et Héraclide de

(1) MUS. MAZZ., vol. 1, p. 205, pl. 45, n° 7. — MOEHSEN MEDS, vol. 1, p. 121.

(2) D'après ce système, le soleil est au centre de l'univers; Mercure, Vénus, la Terre, Mars, Jupiter et Saturne tournent sur leur axe, en un an, autour de cet astre, d'Occident en Orient. La terre fait son mouvement dans un cercle qui environne celui de Vénus, et elle en a un autre, en vingt-quatre heures, autour de son axe, ce qui explique le jour et la nuit. La lune se meut et décrit son cercle autour de la terre.

Pont en sont les auteurs, au dire de Plutarque. Le cardinal de Cusa l'a aussi agité et défendu quelques temps avant Copernic; mais celui-ci l'a mieux expliqué que personne; et quoique la désobéissance de Galilée ait semblé soumettre cette hypothèse aux censures du Saint-Siége, plusieurs savants l'ont soutenue par des raisons très-solides.

Copernic mourut à Frauenbourg, en Prusse, des suites d'une attaque d'apoplexie, le 24 mai 1543, âgé de soixante-dix ans.

Quatre médailles.

La première, en argent, de 2 1/2 centimètres.

A. Le buste, sous lequel : C. W(ERMUTH). Insc. NIC. COPERNICUS MATHEMATICUS. N. TOR. 1471 (1). D. 1543.

R. DER HIMMEL NICHT, DIE ERD' UMGEHT, WIE DIE GELEHRTEN MEYNEN. EIN IEDER IST DES WURMS GEWISS, COPERNICUS DEN SEINEN (2).

La deuxième, en bronze, de 4 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : PETIT F. Insc. NICOLAUS COPERNICUS.

R. NATUS TORUNI IN PRUSSIA 1473. OB. AN. 1543. — Series numismatica universalis virorum illustrium 1818 — Durand edidit (3).

La troisième est du même métal et module que la précédente :

A. Le buste à gauche, sous lequel : DURAND. Insc. NICOLAUS COPERNICUS.

---

(1) Copernic est né en 1473, mais non en 1471, comme l'indiquent les revers des médailles qui suivent.

(2) HAUSCHILD, ouv. cité, p. 27, n° 186.

(3) La médaille, que j'ai dans mon cabinet, diffère de celle-ci, en ce que TORUNI s'écrit sur la mienne TORUNII et qu'au lieu de OB, il y a OBIIT. Rudolphi ne possédait pas cette pièce, mais il l'avait vue, ainsi que la première, chez Goetzius.

R. NATUS AN. 1473. IN POLONIA CASIMIRO IV. JAGOLLONIDE REGNANTE. OBIIT AN. 1543. —Series numismatica virorum illustrium 1820. Durand edidit. Sur la tranche le mot MONACHII.

La quatrième, également en bronze, de 4 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : GODEL F. Insc. NICOLAUS COPERNICUS.

Le revers est le même que celui de la troisième, dont il diffère cependant sous le rapport de la gravure et des lettres, qui sont plus rapprochées.

CORNELISSEN (ÉGIDE-NORBERT), le fondateur des *Annales belgiques* (1), l'aimable et spirituel collaborateur du *Messager des Sciences et des Arts* (2), naquit à Anvers le 12 juillet 1769, et mourut à Gand le 31 juillet 1849, âgé de quatre-vingts ans.

Après avoir fait ses premières études dans une école de la Campine, il étudia la philosophie à Louvain, et en 1789, aux premiers appels faits par la révolution, il revint dans sa ville natale. Il prit une part active à la révolution brabançonne; il fut attaché successivement aux généraux Van der Meersch et Schönfeld. Vers la fin de 1790, il entra comme teneur de livres dans une maison de commerce; dégoûté de ce poste, il l'abandonna pour se rendre en Italie au mois d'avril 1792. Il se trouva à Rome au moment de l'assassinat de Basseville, secrétaire de légation à Naples pour la convention. Cornelissen y courut de grands dangers, s'empressa de gagner le nord de

(1) *Annales belgiques des Sciences, Arts et Littérature* de 1817 à 1824. Gand, 13 vol. in-8°.

(2) Revue commencée en 1823 et qui paraît encore aujourd'hui par livraisons.

l'Italie et, après avoir été expulsé de Gènes, il rentra en Belgique.

Lors de la réunion de ce pays à la France, après la bataille de Fleurus, Cornelissen fut nommé traducteur dans la division de l'instruction publique à Bruxelles, et envoyé comme représentant des élèves de la province de Brabant à la nouvelle école centrale à Paris. Après six mois de séjour dans cette capitale, il revint en Belgique en 1795, et fut nommé chef de la division à laquelle il avait été attaché comme traducteur.

Après la nouvelle organisation des provinces belges en départements, il devint secrétaire général de celui de la Dyle, et le 30 septembre 1797, le Directoire le nomma commissaire du pouvoir exécutif près du canton de Tirlemont. Au moment de prendre possession de son nouveau poste, il fut appelé à suivre, comme secrétaire particulier, M. Lambrechts, ancien professeur de droit canon à Louvain, nommé ministre de la justice en France. A Paris, il se mit en relation avec l'avocat I. Van Toers et Ch. Van Hulthem, détenus dans la prison du Temple à titre d'otages. En 1799, il se détermina à venir se fixer à Gand, et y fut attaché en qualité de secrétaire à M. Van Wambeke, commissaire du pouvoir exécutif près du département de l'Escaut. Cette nouvelle position lui permit de faire modifier les listes des émigrés, de redresser des injustices nombreuses et de donner une forte impulsion aux institutions scientifiques et littéraires que renfermait la ville.

En 1800, lors de l'organisation des mairies, Liévin Bauwens ayant été nommé premier maire de Gand, Cornelissen devint le chef de bureau de la police administrative, qui comprenait dans ses attributions l'instruction publique et les beaux-arts. En septembre 1802, M. De Nayer, successeur de

Liévin Bauwens, nomma Cornelissen secrétaire adjoint de la mairie, fonctions qu'il occupa jusqu'en 1811. En 1803, il fut appelé à donner le cours d'histoire à l'Ecole centrale du département de l'Escaut. Membre de l'Académie des sciences et belles-lettres de Bruxelles depuis sa réorganisation en 1816(1), il fut le dernier survivant de ceux qui composaient la classe des lettres à son origine. Lors de l'organisation des Universités en 1817, Cornelissen fut nommé secrétaire adjoint du collége des curateurs de celle de Gand, et en 1821, il remplaça M. Van Toers (2), en qualité de secrétaire inspecteur, place qu'il conserva jusqu'en 1835, époque à laquelle il fut admis à la retraite. Dans une séance publique de l'Académie des sciences et lettres de Belgique, il reçut la croix de chevalier de l'ordre de Léopold.

On peut dire que Cornelissen mit tous ses soins à faire revivre en Belgique le goût des arts et des lettres, qui y était à peu près abandonné (3); Gand donna la première impulsion

---

(1) Cornelissen était un des membres qui assistaient le plus régulièrement aux séances de l'Académie. Il avait accepté la tâche de composer les inscriptions latines que ce corps savant destinait à ses médailles de concours. Il s'acquittait presque toujours avec un rare bonheur de ce travail, qui exige beaucoup de tact et de finesse d'esprit. Il a composé les inscriptions de la plupart des monuments qu'on admire à Gand.

(2) M. Van Toers venait d'être nommé conseiller d'État.

(3) La ville de Gand possédait alors dans son sein un cercle d'amis, dont Van Hulthem, Van Toers, Cornelissen, Hellebaut, Ph. Lesbroussart, Wallez, Camberlin, Kluyskens, Cannaert, Rottier, etc., faisaient partie, et qui se délassaient de leurs travaux par le commerce des lettres et des beaux-arts. Cornelissen était l'âme de ces réunions, où se discutaient souvent des questions scientifiques et littéraires importantes au milieu de plaisanteries fines de bon aloi. Qui ne sait l'histoire de ce canard en dévorant dix-neuf autres, que Cornelissen fit an-

[illegible] Cornelissen [illegible] des artistes et des [illegible] « [illegible] au salon de [illegible] en reconquérant ses [illegible].

[illegible] le goût éclairé [illegible] de la Société d'A- [illegible] résultats. On sait [illegible] en 1808, et que Corne- [illegible] La Société des Beaux-Arts [illegible] époque dans cette ville. [illegible] de plusieurs de nos bons [illegible] Van Assche, Verboeckhoven, [illegible] d'autres qui ont réussi [illegible] Les West, les David, les Ca- [illegible] partie.

[illegible] que la Société de rhé- [illegible] sa réinstallation au [illegible] juillet [illegible]. Cette association succéda alors à celle [illegible] sous le nom des Amis de la fontaine [illegible].

Membre de la Société de St-Georges, une des plus ancien- nes de la ville et de celle de musique de Ste-Cécile, il célébra le beau triomphe que la dernière avait remporté à Bruxelles,

---

insérer dans une feuille publique pour renchérir sur les nouvelles ridicules que les journaux lui apportaient tous les matins; spirituellement racontée, elle fit le tour de l'Europe.

(1) Il prononça, à cette occasion, un discours remarquable sur l'origine, les progrès et la décadence des chambres de rhétorique établies en Flandre.

lors du grand concours de musique qui y eut lieu en 1827.

Il était membre de la plupart des Sociétés littéraires du royaume; il faisait partie de l'Institut des Pays-Bas et de plusieurs autres associations étrangères. Il avait particulièrement des relations nombreuses dans l'Amérique du Nord, par suite de celles qu'il avait établies avec les représentants des États-Unis à l'époque des conférences qui eurent lieu à Gand pour le traité de paix avec l'Angleterre.

Par la variété de ses connaissances, par son caractère franc et ouvert, Cornelissen sut se faire de nombreux amis. Il avait le rare privilége de pouvoir fréquenter tous les rangs de la société sans se faire remarquer : il était tout aussi recherché dans les classes élevées, qu'il charmait par la tournure originale de son esprit, que dans les derniers rangs du peuple, qu'il savait captiver par ses conseils éclairés et par ses sentiments de bienveillance.

Il avait réussi à répandre le goût passionné qu'il éprouvait pour les lettres et les arts; aussi les distributions de prix de l'Académie royale de dessin, de peinture et d'architecture (1) étaient-elles devenues en quelque sorte des fêtes communales. Chacun y prenait l'intérêt le plus vif; on ornait de fleurs et l'on pavoisait de drapeaux les quartiers de la ville qu'habitaient les vainqueurs. Ceux-ci étaient solennellement reconduits chez eux par les premiers magistrats et complimentés par tous les notables de leur voisinage.

Ami prononcé de nos franchises communales, il contribua, sous le règne de Napoléon I, à relever Jacques Van Artevelde dans l'esprit de ses concitoyens, et il eut la satisfaction

(1) Dont il resta jusqu'à la fin de ses jours secrétaire honoraire.

de voir inaugurer un buste colossal en bronze du Ruwaert de Flandre, dont feu M. Van Caneghem avait fait don à la ville de Gand (1).

Ses nombreuses relations le rendaient précieux à ceux qui avaient le maniement des affaires : réunissant toutes les sympathies, dans la confidence de toutes les pensées, il savait mieux que personne les moyens de faire réussir les entreprises difficiles.

Si on le considère comme auteur, bien que ses écrits soient nombreux et marqués au coin d'une érudition solide, il n'en a cependant pas composé qui soient de nature à lui faire un nom durable dans la république des lettres. Il est des hommes qui, avec beaucoup de savoir, avec infiniment d'esprit, ne sauront faire un livre (2); et peut-être Cornelissen était-il de ce nombre.

Après tous les services qu'il avait rendus, Cornelissen en obtint la juste récompense : le 16 juillet 1837, les quatre principales Sociétés de Gand, celles des Beaux-Arts, de Botanique, de S^te^-Cécile et de S^t^-George se réunirent dans un banquet fraternel pour lui offrir une médaille en or de grand module (que nous décrivons plus loin), en témoignage d'amitié et de reconnaissance. « Tout ce que la ville de Gand comptait d'hommes cultivant ou aimant les beaux-arts, les sciences et les lettres, magistrats, jardiniers, artistes et professeurs, se réunirent dans la vaste et magnifique salle du

(1) Ce buste se trouve à l'Hôtel-de-Ville de Gand.

(2) On entend ici par livre un travail bien coordonné, dont toutes les parties s'enchaînent de manière à présenter de l'unité et à exposer dans un style convenable des choses dignes d'occuper un lecteur.

Casino pour lui décerner une marque d'estime générale, sans antécédents dans la patrie de Daniel Heinsius et sans doute dans toute la Belgique (1). »

Feu M. Joseph Van Crombrugghe, ancien bourgmestre de la ville, prononça, à cette occasion, un discours, dans lequel il fit ressortir avec bonheur tout ce que cet homme estimable avait fait dans l'intérêt scientifique de la ville et des Sociétés représentées à ce banquet. Feu M. Willems et M. Van Duyse y célébrèrent le mérite du lauréat dans des pièces de vers (2).

Il n'y avait pas de banquet public ou particulier, il n'y avait point de fête communale, dont il ne fût à la fois l'âme et la tête et le principal ornement. Sa présence y était en quelque sorte indispensable.

Sa conversation était à la fois amusante et pittoresque, parsemée de saillies et d'anecdotes piquantes. Le jeu de sa physionomie, ses gestes nombreux et tout méridionaux, les inflexions et jusqu'au son de sa voix imprimaient à ce qu'il disait un cachet particulier. D'une franchise à toute épreuve,

---

(1) Ce sont les paroles du procès-verbal de cette intéressante réunion. On y lit aussi ce passage qui résume l'objet de la fête : « Il est à Gand un homme dont le nom est attaché soit à la création, soit au développement des institutions scientifiques, littéraires où même d'agrément de l'ancienne capitale des deux Flandres. Depuis près de quarante ans, il a rendu et rend encore à ces mêmes institutions, avec un dévouement et une obligeance qui ne connaissent pas de bornes, des services importants, en faisant connaître aux autres villes du pays et à l'étranger ces nombreuses sociétés que la ville de Gand compte avec orgueil dans son sein et en rendant annuellement compte de leurs travaux, dans des discours aussi spirituels que pleins de faits; et qui, sortant de la ligne des travaux de ce genre, sont soigneusement recueillis par les amis de notre histoire littéraire et artistique. Cet homme, c'est M. Norbert Cornelissen. »

(2) *Messager des Sciences et des Arts*, ouv. cité, année 1838, p. 229.

il donnait le cours le plus libre à ses paroles. Parfois on restait tout étourdi de ses boutades; mais, chez lui, l'absence complète de toute arrière-pensée malveillante ne pouvait produire de blessure durable. D'un commerce sûr, d'une probité à toute épreuve, il eût été désolé d'avoir été, même involontairement, la cause de quelque peine.

Il avait un talent particulier pour dire à chacun des vérités quelquefois assez dures. Dans ces dernières circonstances, il s'associait généralement à ceux qu'il gourmandait. Savez-vous comme on parle de nous, disait-il à un individu dont l'avarice était devenue proverbiale? On dit que nous sommes deux avares, deux arabes, deux... — Ah! M. Cornelissen, reprit vivement l'autre, comment vous, qui êtes si généreux! — Soit, dit le malin vieillard, mais prenez que dans tout ceci il n'y ait que la moitié de vrai; vous conviendrez que c'est très-fâcheux et qu'il faudrait tâcher de nous amender.

Ses goûts étaientextrêmement simples et modestes, eu égard aux ressources dont il pouvait disposer (1); il n'était donc pas étonnant qu'avec la plus parfaite indépendance et avec la considération générale dont il jouissait, il se trouvât dans une position fort heureuse. Cependant vers la fin de ses jours, l'affaiblissement de la vue et de l'ouïe avaient porté atteinte à sa sérénité habituelle, car il appréhendait les approches des infirmités de la vieillesse. La maladie à laquelle il succomba lui évita du moins les ennuis de ce triste cortége. Il fut frappé du choléra; et en refusant opiniâtrément de se soumettre au régime qu'on lui prescrivait, il y succomba.

---

(1) Sa pension s'élevait à 3,527 francs, somme qui était plus que doublée par son revenu.

Sa dépouille mortelle fut déposée dans le nouveau cimetière qu'il a contribué à faire construire à proximité de la ville sur la colline de St-Amand, à Oostacker. Sa tombe est placée à côté de celle de son ami Willems.

L'administration communale, sur la proposition de M. le baron Jules de St-Genois, a décidé qu'une des nouvelles rues de la cité porterait désormais le nom de Cornelissen.

Ce nom brillera toujours au premier rang parmi les noms des hommes qui ont le mieux mérité de la ville de Gand, qui y ont répandu le plus de bienfaits, qui y ont laissé les traces les plus durables de leur passage. Toujours il sera cité avec reconnaissance, quand on parlera des savants qui ont préparé chez nous le retour vers les sciences, les lettres et les arts, et qui ont donné aux esprits cette forte impulsion dont nous goûtons aujourd'hui les bienfaits.

Deux médailles.

La première, en or, de 4 1/2 centimètres.

A. Le *sigillum* de la Société de Botanique (1), surmonté d'une

---

(1) La Société d'Agriculture et de Botanique de Gand a été autorisée, en 1818, par le conseil suprême héraldique, à faire usage du sceau dont voici la description : L'écusson est écartelé au premier et au quatrième d'azur, à deux groupes d'instruments d'agriculture et de jardinage, et au deuxième ainsi qu'au troisième de sinople, à une gerbe de froment et de lin, et à deux branches de rosier et d'oranger posées en sautoir. L'écusson de la Flandre orientale sur le tout, et la figure de Cérès pour *tenant*. Pour devise, le mot si connu de ce paysan du Latium traduit devant un tribunal, comme accusé de *sorcellerie*, parce que ses champs étaient plus fertiles que ceux de ses voisins. Pour toute justification, il montra ses instruments aratoires et la vigueur de ses bras, et ne dit que ce mot conservé par Pline : *Veneficia mea hæc sunt.*

La Société eût désiré avoir deux *tenants*, *Cérès* à droite et *Flore* à gauche, parce que ses travaux ont également l'*Agriculture* et la *Botanique* pour but principal. *Annales belgiques des Sciences, Arts et Littérature*, tom. 1, p. 109.

couronne, composée de fleurs et d'épis de blé. Insc. NORBERTO CORNELISSEN, SOCIO OPTUMO .Exergue : GEORGICORUM ET BOTANOPHILORUM SOC. GAND. 1818.

R. QUOD SUMMA OPERA ET SUMMO STUDIO BOTANICES CULTUM PROMOVENDO DE SCIENTIA SCIENTIÆQUE AMICIS BENE MERUIT.

Cette médaille fut remise à M. Cornelissen dans le banquet d'hiver de la Société d'Agriculture et de Botanique, en 1818, comme une marque de la reconnaissance des membres de cette institution.

La seconde, en or, de 6 centimètres, exécutée par M. Van Branteghem, orfèvre, et gravée d'après le dessin de M. l'architecte Roelandt, par M. Ch. Onghena, avec une pureté de dessin qui ne laisse rien à désirer.

A. Les emblêmes de chacune des quatre sociétés : La belle tête de Minerve, pour la Société des Beaux-Arts; celle de Cérès, d'après la médaille de Braemt, pour la Société de Botanique; la lyre de la Société de Ste-Cécile; enfin St-George à cheval terrassant un dragon, pour l'antique Société de ce nom. Au milieu de ces quatre emblêmes, brillent les armes de la ville de Gand. La bordure est formée d'une riche couronne de feuilles d'olivier, de chêne, de laurier et de myrte, entremêlées de fleurs et disposées avec le goût le plus heureux. En dessous : CH. ONGHENA FEC.

R. A NORBERT CORNELISSEN, LES SOCIÉTÉS DES BEAUX-ARTS, D'AGRICULTURE ET DE BOTANIQUE, DE SAINTE CÉCILE ET DE SAINT GEORGE, TÉMOIGNAGE DE RECONNAISSANCE ET D'AMITIÉ — GAND 1837 (1).

---

(1) Cette belle pièce se trouve dans le cabinet de M. Goetghebuer, qui possède également les œuvres de M. Cornelissen en onze volumes. — *Messager des Scien-*

CORRÉGE (ANTOINE ALLEGRI, dit le), ainsi appelé du nom de sa ville natale (Corregio dans le Modénois), célèbre peintre italien, fondateur de l'École lombarde, naquit en 1494. Quelques écrivains assurent qu'il se forma sans maître, d'autres le font élève de Fr. Biauchi à Modène, et c'est là le plus vraisemblable. Il n'avait que vingt ans lorsque les Cordeliers de Corregio le chargèrent de peindre le retable du maître-autel de leur église. Ce tableau, son premier chef-d'œuvre, lui fut payé 100 ducats d'or, somme considérable pour le temps, et qui prouve comme Tiraboschi (1) l'a judicieusement remarqué, que son talent était dès lors apprécié. Corrége vint en 1519 à Parme, où il peignit successivement la coupole de S[t]-Jean et celle du dôme de la cathédrale. Dans l'une il représenta l'Ascension de Jésus-Christ, et dans l'autre l'Assomption de la Vierge, les deux plus belles et les plus vastes compositions qu'il ait exécutées. Il termina l'Assomption en 1530, et revint à Corregio peindre de nouveaux chefs-d'œuvre (2). Il y mourut, usé par son génie, le 7 mars 1534, âgé d'environ quarante ans.

Voici en quels termes M. Siret apprécie les talents de ce peintre : Créateur de la belle entente du clair-obscur, rac-

---

*ces et des Arts*, cité. — *Annuaire de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique, commencé en* 1835. Bruxelles, in-12°. Année 1851, page 78 et suivantes.

(1) Jérôme Tiraboschi fut un savant littérateur et un érudit de premier ordre. Il naquit à Bergame en 1731 et mourut à Modène en 1770. Il a laissé plusieurs ouvrages du plus grand mérite, et c'est dans celui intitulé : *Notizei di pittori, scultori, incisori ed architetti Modenesi*, 1787, in-4°, que se trouvent les passages que je cite dans cet article.

(2) A. SIRET, ouv. cité, p. 347 et 348, où l'on trouve l'énumération des tableaux de Corregio.

courcis admirables, style rempli de noblesse et de grandiose, grâce parfaite, composition souvent fière et énergique, touche pure et moelleuse, teintes harmonieuses et brillantes, imitation parfaite de la nature, couleur d'un beau idéal, perfection dans les études de femmes et d'enfants; le dessin offre parfois de l'incorrection; unité de temps et de lieux souvent négligée. Bon sculpteur.

Médaille, en bronze, de 4 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : DONADIO F. Insc. ALLEGRI COREGGIO.

R. NATUS COREGGII IN ITALIA AN. 1494. OBIIT AN. 1534. — Series numismatica universalis virorum illustrium — 1832. Durand edidit.

CORTESIUS (CHARLES), médecin dont aucun biographe ne s'est occupé et qui était également inconnu à Rudolphi.

Médaille uniface, coulée en argent, de 4 centimètres, offrant le buste avec l'inscription : CAROLUS CORTESIUS, D. MED. ÆT. 31. 3 FEBR. 89. (1).

CORVISART DESMARETS (JEAN-NICOLAS, baron), né le 15 février 1755 à Drecourt, village près de Vouziers dans l'ancienne Champagne, aujourd'hui dans le département des Ardennes, mourut le 18 septembre 1821, âgé de soixante-six ans.

Médecin de l'hôpital de la Charité à Paris, professeur de clinique interne lors de la première création de l'École de

(1) Rudolphi avait vu cette pièce, qui avait appartenu à Moehsen, dans le cabinet royal des médailles à Berlin.

médecine, médecin du gouvernement avec Barthez, il devint peu après premier médecin de l'empereur Napoléon Ir, fit paraître un ouvrage remarquable sur les maladies du cœur et fonda un prix de médecine clinique à la Faculté de médecine de l'Université de Paris. Comblé d'honneurs et de biens, baron de l'empire, officier de la Légion d'honneur, Corvisart était membre de l'Institut de France et de presque toutes les sociétés savantes de l'Europe.

C'est à lui qu'on doit d'avoir porté au plus haut degré le diagnostic des maladies de la poitrine, au moyen de la percussion préconisée par Avenbrugger; d'avoir surtout considérablement avancé les connaissances relatives aux maladies du cœur et de ses annexes, sous le rapport des désorganisations de cet organe et des symptômes qui les font reconnaître. L'auscultation a puissamment contribué de nos jours à perfectionner le diagnostic dans ces affections. Personne ne réunit à un plus haut degré que Corvisart toutes les qualités nécessaires à l'enseignement clinique de la médecine. Doué d'une élocution facile et animée, d'un esprit net et vif, d'une mémoire heureuse, d'un tact sûr et rapide, qu'il avait fortifié par une observation continuelle et méthodique, il exposait avec un égal intérêt les résultats d'une érudition variée et ceux d'une expérience consommée; ravissant ses auditeurs par les aperçus ingénieux qu'il jetait en passant sur les questions générales de la science, aussi bien qu'il les étonnait par la prodigieuse sagacité avec laquelle il jugeait les cas particuliers. Il imprima une nouvelle impulsion à l'étude de l'anatomie pathologique. Ses leçons cliniques sur les lésions organiques, les investigations sur les cadavres, dirigèrent l'ardeur de ses élèves vers la recherche des altérations que présente le

corps humain après la mort. C'est à son école que se formèrent, pour ne citer que les plus renommés, Bayle, Laennec et Dupuytren. Mais les élèves de Corvisart, trop imbus des idées de ce savant illustre, qu'ils exagérèrent encore, s'attachèrent trop à décrire, à classer les altérations organiques, sans jamais essayer de remonter à leurs causes immédiates, sans chercher toujours à signaler leur correspondance avec les symptômes qu'elles produisent pendant la vie, oubliant ce précepte de leur maître : « Le but désirable, l'unique but même de la médecine pratique, doit être, non pas de rechercher par une stérile curiosité ce que les cadavres peuvent offrir de singulier, mais de s'efforcer à reconnaître ces maladies à des signes certains, à des symptômes constants (1). »

Médaille, en bronze argenté, de 4 centimètres.

A. Le buste d'Esculape à gauche; derrière lui son bâton; en dessous : DUPRÉ F.

R. PRIX DE CLINIQUE INTERNE FONDÉ PAR LE BARON CORVISART — FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS 1810 (2).

COSTER (J), docteur en médecine contemporain, président de la Société philanthropique savoisienne.

Médaille, en bronze, de 4 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : BORREL F. Insc. J. COSTER D$^{r}$ EN MÉDECINE.

R. HOMMAGE AU PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ PHILANTHROPIQUE SAVOISIENNE SES COMPATRIOTES — 1846.

COSTER (LAURENT-JEAN), regardé par quelques auteurs

(1) DEZEIMERIS, ouv. cité, article *Corvisart*.

(2) MILLIN, ouv. cité, pl. 71, n° 469.

comme l'inventeur de l'imprimerie (1), naquit à Harlem vers l'an 1370, selon Meerman (2), et mourut vers 1440. L'inauguration de sa statue eut lieu à Harlem avec une solennité extraordinaire, le 16 juillet 1856.

Parmi les médailles qui ont été frappées, les quatre suivantes se trouvent dans mon cabinet.

La première, en argent, de 4 1/2 centimètres.

A. Le buste de face, tourné vers la droite, tenant la lettre A dans la main gauche. En dessous : M. HOLTZHEY. F. Insc. LAURENTIUS COSTERUS HARLEMENSIS. PRIMUS ARTIS TYPOGRAPHICÆ INV. CIRCA A. 1440.

R. A la partie supérieure, un flambeau allumé et une trompette en sautoir, sur lesquels un livre ouvert entouré d'une guirlande de laurier. Au dessous : DE DRUKKUNST NU DRIE BEUWEN OUDT DOOR KOSTER VOORGETEELD UIT BEUKESCHORS, IN 'T HAERLEMSCH HOUT AENSCHOUDT HAER 'S VADERS BEELDT OP DIT METAEL, EN ROEPT VERBLYDT, DIT MANNELYK GELAET, ZY AEN DE ONSTERFLYKHEIT GEWYDT ZOO LANG DE WERELD STAET. En dessous : Trois cercles entrelacés formés par des serpents. Le cercle du milieu présente des armoiries; une plume et une branche de laurier ornent les deux autres. Sous celui du milieu : M. H.

La deuxième, en argent, de 3 1/4 centimètres.

A. Une femme assise tenant de la main droite une médaille, dont plusieurs exemplaires figurent dans un petit panier sur ses genoux, appuie son bras gauche sur un livre aux lettres S C (senatûs consulto) qui repose sur un piédestal aux

---

(1) Consultez l'ouvrage de L. C. P. Lambinet, intitulé : *Origine de l'imprimerie*, Paris, 1810, deux vol. in-8°, où cette question se trouve très-bien traitée.

(2) Dans ses *Origines typographicæ*, La Haye, 1765, deux tomes en un vol. in-4°.

armoiries d'Harlem, avec la devise : VICIT VIM VIRTUS. Insc. COMES CONSILIORUM, Exergue : HARLEM.

R. Minerve assise, le casque en tête, tenant de la main droite l'égide et soutenant de la gauche le navire à voiles de Damiate, une couronne et un sceptre. Elle appuie le pied droit sur un vase renversé, d'où jaillit de l'eau et sur lequel on lit : SPARE. Derrière la déesse est un autre vase, renversé aussi, d'où tombent des caractères typographiques qui se répandent dans un casier. Insc. ARTE ET MARTE. Exergue : DAM : CAPT : TYP : INV : URB : DEFEN :

La troisième, en argent, de 3 1/2 centimètres.

A. Un monument entouré d'arbres, sous lequel à droite : D. V. et Z. Exergue : Des armoiries.

R. Une guirlande de feuilles de laurier et de chêne, au centre de laquelle l'inscription : TER EERE VAN LOURENS JANSZ. KOSTER. UITVINDER DER BOEKDRUKKUNST DOOR BURGEMEESTEREN EN RADEN DER STAD HAARLEM OP HET IV EEUW GETYDE 1823.

La quatrième, en argent, de 4 centimètres.

R. Un génie debout, tenant un flambeau allumé à la main droite, la gauche appuyée sur un écusson à armoiries et entouré d'une presse typographique, de livres et d'une branche de laurier : un autre écusson à armoiries est à ses pieds. Insc. LAUS URBI LUX ORBI. Exergue : 1820-1825. BRAEMT FECIT.

R. L'inscription suivante, entourée d'une couronne de feuilles de chêne : SAECULARE IV TYPOGRAPHIAE INVENTAE HARLEMI A LAUR. JANS F. COSTERO. Périgraphe : CELEBRATUM HARLEMI 10 JULII 1823.

A l'occasion de cette fête, on a fait l'inauguration solennelle du monument élevé au bois d'Harlem en l'honneur de L. Coster.

Van Loon (1) décrit encore cinq autres médailles que voici:

La cinquième, de 5 1/2 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : G. M. F. (Gerrit Marshoorn Fecit) Insc. LAUR. JANSZ. KOSTER. HARL.

R. Une presse typographique, à côté de laquelle pend le cachet de Laurent Coster (représenté par un pigeon). Au côté droit, un livre ouvert où se lit, SPIEGEL DER BEHOUDENISSE 1440; au côté gauche, le blason de la ville d'Harlem; entre eux : G. MARSHOORN. Insc. TYP. INV. 1428. Exergue : 1740. Le tout est entouré de trois serpents, repliés de manière à former trois anneaux (2).

La sixième, de 3 1/2 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : G. MARSHOORN HARL. FEC. Insc. LAUR. COSTERUS JANI F. SEN. HARL. TYP. INV.

R. Une presse typographique, surmontée de l'écusson aux armes d'Harlem, au-dessous duquel le cachet de Coster. A la gauche, un livre ouvert où se lit : SPECULUM HUMANAE SALVATIONIS. Insc. INV. 1428. PERVULG. 1440. III JUB. 1740. Exergue : TIPOGRAPHIA HARLEMI G. M.

A. La ville d'Harlem, représentée par une belle femme assise, avec la couronne murale sur la tête. Elle tient de la main gauche des faisceaux, auxquels appendent trois anneaux formés par des serpents (représentant trois siècles). De la main droite elle présente une offrande sur un autel allumé. Derrière elle est un palmier où pendent cinq écussons, celui de la ville d'Harlem au milieu, et des deux côtés ceux des

---

(1) G. Van Loon, *Beschryving*, etc., ouv. cité, p. 140 à 144, pl. 16, n° 143 et suivants.

(2) J. C. Seiz, *Het derde jubeljaar der uitgevondene boekdrukkunst*, enz. Haerlem, 1740, p. 106, n° 1.

bourgmestres : P(IERRE). V(AN). D(ER). CAMER, J(EAN). V(AN). DYCK, A(NTOINE). V(AN). STYRUM ET C(ORNEILLE). A(SCAGNE). V(AN). SYPESTEYN. Sur l'avant-plan figurent les objets de fabrication et de culture d'Harlem, et plusieurs génies, dont l'un est assis devant un livre ouvert sur lequel on lit : SPIEGEL ONSER BEHOUDENISSE. Dans le lointain : la ville d'Harlem et la Spare. Insc. MEMORIAE SACRUM. Exergue : M(ARTIN). HOLTZEY FECIT. Un peu plus bas : HARLEMUM 1740.

R. Le bois d'Harlem, sur l'avant-plan duquel Coster est assis. On lit son nom au bas de son habit. Il tient de la main droite une lettre typographique et semble converser avec Minerve, qui est devant lui sur les nues et le couvre de ses rayons. Au côté gauche, est une presse typographique, avec ses accessoires et divers génies occupés à imprimer. Exergue : TYPOGRAPHIA HIC PRIMUM INVENTA CIRCA ANN. 1440. Un peu au-dessus : M. H. (1).

La huitième, de 5 1/3 centimètres.

A. Le buste de face sur un piédestal, où on lit : ALTER CADMUS. Devant lui sont quelques livres, dont l'un ouvert porte pour inscription : SP. ONS. BEH. NIS. 1440. Devant cet ouvrage est une lampe allumée, au bas de laquelle un serpent formant cercle. Du côté droit : une guirlande de laurier et un pot à fleurs avec la lettre S, représentant l'herbe *Sempervivum*. En arrière du buste figure une presse à imprimer. Insc. LAUR. J. COSTERUS CONS. HARLEM. TYPOGR. INVENT. AD AN. 1440.

---

(1) SEIZ, ouvr. cité, p. 108, n° 3. — *Europischen Mercurius*, année 1739, t. II, pp. 258 et suiv. — *Catalogue des médailles de M. et J. G. Holtzhey*, p. 20, n° 25.

R. Les armoiries couronnées de la ville d'Harlem avec deux lions pour tenants, en arrière desquelles : des faisceaux, des branches d'olivier et de laurier. La Renommée plane au-dessus, tenant de la main droite un livre, de la gauche, une trompette sur laquelle le mot FAMA. Dans le lointain, la ville d'Harlem et son bois. En dessous à droite : N. V. S. F. (Nicolas Van Swinderen Fecit). Insc. HINC TOTUM SPARGUNTUR IN ORBEM LITERÆ. Exergue : PER TRIA SECULA 1740 (1).

La neuvième, de 4 centimètres.

A. Le buste de face. Insc. L. J. COSTERUS. CONS. HARL. TYP. INV. AD AN. 1440.

R. Une femme debout, sur laquelle tombent des rayons solaires, tient de la main droite une couronne de laurier et sept écus unis entre eux représentant les armoiries des bourgmestres nommés dans la septième médaille et ceux des pensionnaires Jacques Gilles et Corneille Gerlings, ainsi que celui du secrétaire Dammas Guldewagen. Elle repose le bras gauche sur l'écusson aux armes d'Harlem et tient une banderole, sur laquelle on lit les cinq voyelles A. E. I. O. U. Son pied droit repousse un livre sur lequel les lettres : A. G. G. (Alexandri Galli Grammatica) (2). Vers la droite, en dessous : N. V. S. F. Inscr. EX HIS TIBI NECTE CORONAM. Exergue : TYPOGR. HAERLEM. III JUBIL. 1740.

COTHENIUS (CHRÉTIEN-ANDRÉ), savant des plus recommandables, naquit à Anelam (Prusse) en 1708. Il fut médecin du roi de Prusse, directeur de l'Académie impériale des

---

(1) SEIZ, ouvr. cité, p. 112, n° 5.

(2) Ibid., n° 6.

Carreux de la Voiture et conseiller intime. Il mourut en 1789, âgé de quatre-vingt-un ans.

Deux médailles.

La première, en argent, de 3 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : I. A. (Abramson père). Inscr. CHRISTIANUS GOTTL. COTHENIUS ACAD. CAES. NATUR. CUR. DIR. CONSIL. INT. ET ARCH. REG. BORUSS.

R. Une couronne de laurier, au milieu de laquelle : PRAEMIUM VIRTUTIS SALUTEM MORTALIUM PROMOVENTIS SANCITUR D. 3 JAN.

La seconde, aussi en argent, de 4 1/3 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : I. A. Inscr. CHRISTIAN ANDR. COTHENIUS. CONSIL. INT. ET ARCH. REG. BOR.

R. DIR. ET DEC. COLL. MED. SUPR. IT. DIR. COLL. MED. CHIR. AC. SC. REG. SOD. S. R. I. NOB. ET COM. PAL. DIR. A. N. C. NAT. ANCLAM. 1708. ARTEM QUA PROFUIT REGI. PRINCIPIBUS. MILITI IN CASTR. CIVI. COLONO. EGENO. ANNIS 45. EXERCUIT.

COTUNNIUS ou COTUGNO (Dominique), médecin très-répandu à Naples, professeur d'anatomie à l'université de la même ville, dont il devint ensuite recteur; président de l'Académie royale des Sciences, médecin de la reine et protomédecin des Deux-Siciles, naquit à Ruvo, dans la Pouille (Naples), le 3 décembre 1733 (1), et mourut le 6 octobre 1822, dans la quatre-vingt-septième année de son âge.

Il découvrit les aqueducs de l'oreille interne, appelés de son nom cotunniens, et le nerf que Scarpa décrivit plus tard sous le nom de naso-palatin. On connaît ses observations remarquables sur la névralgie sciatique, sur le siége immédiat de

---

(1) Quelques biographes le font naître en janvier 1736 et mourir en 1818.

la variole, sur le galvanisme, phénomène dont il pressentit l'existence.

Médaille, en bronze, de 4 1/2 centimètres.

A. Le buste, sous lequel : V. CATENACCI FEC. NEAP. Inscr. DOMINICUS COTONNIUS.

R. Un génie présente le buste de Cotugno à Pallas qui, levant le bâton d'Esculape, regarde une statue dont les muscles sont fortement dessinés et que l'Art (représenté par une femme) étudie. Inscrip. RERUM ABDITA MONSTRAT. Exergue : HIPPOCRATI NEAPOLITANO 1824 P. D. R. M. P. (1).

COURTOIS (Paul), docteur régent de la Faculté de médecine de Paris, en fut le doyen en 1652-53.

Jeton, en cuivre, de 2 3/4 centimètres.

A. Les armes du doyen. Insc. PAULO COURTOIS DECANO. Exergue : 1654.

R. Les armes de la Faculté, déjà souvent décrites. Exergue : FACULT. MEDIC. PARIS. 1652.

CRATON DE CRAFTHEIM (Jean), un des médecins renommés de l'Allemagne, naquit le 20 novembre 1519 à Breslau, et mourut, âgé de près de soixante-six ans, le 9 novembre 1585.

Premier médecin des empereurs Ferdinand I, Maximilien II et Rodolphe II, il fut anobli sous le nom de Craton de Craftheim et créé comte palatin, dignités et prérogatives qui, d'a-

(1) Dans le *Journal complémentaire*, t. XXIII, p. 132, Desgenettes décrit cette pièce de manière à faire supposer que c'est une autre médaille, quoique, en réalité, ce soit la même.

près la volonté de Maximilien, et contre l'usage, devaient être transmissibles à son fils.

Il fut l'un des médecins du XVI^e siècle qui favorisèrent le plus les doctrines hippocratiques. Il était savant, et, au mérite de l'érudition, il joignait beaucoup de douceur et de prudence. C'est à la faveur de ces qualités qu'il s'est soutenu dans le poste avantageux dont il était revêtu; il l'abandonna cependant sur la fin de sa vie pour se retirer dans sa ville natale (1).

Cinq médailles.

La première, en argent, de 3 1/2 centimètres.

A. Le buste. Insc. MAXIMILIANUS ROM. IMPER.

R. Le buste. Insc. JOH. CRATO A CRAFTHEIM CONSIL. ET MED. CÆS. (2).

La deuxième, ovale, fondue en argent, de 4 centimètres.

A. Le buste. Exergue : AETAS A. XXX.

R. Les armoiries. Insc. JOHAN. CRATO. ART. ET. MED. DOCT. CONFIDE RECTE AGENS. AN LI (1551) (3).

La troisième, ovale, en plomb, de 3 centimètres.

A. Le buste à droite. Insc. JO. CRATO A CRAFTHEIM CONS. E. MED. CÆS.

R. Samson ouvrant la gueule du lion. IRÆ MODERERIS ET ORI (4).

La quatrième, de forme ovale, en argent, a 2 1/2 centimètres.

---

(1) Il avait fait mettre ce distique sur la porte de son cabinet :

Hic Crato cum medicis Musas conjungit amœnas
Nostrum opus et vitam Phœbus Apollo regat.

(2) Cette médaille est au cabinet royal de Berlin. — KUNDMANN, ouvr. cité, p. 389, pl. 28, n° 85.

(3) KUNDMANN, cité, n° 86.

(4) Ibid., n° 87. — Mus. Mazz., vol. 1, p. 422, pl. 95, n° 5.

A. Le buste à gauche. Insc. JOHANNES CRATO PHIL. ET MED. D.

R. Une femme assise, portant ses regards vers le ciel. A droite : FIDE DEO FAC RECTA; à gauche : Οι εχει θεος ενδικου ομμα (1).

La cinquième est une médaille en or, que Maximilien II fit frapper en l'honneur de son médecin en 1574 (2).

CRAYER (Gaspard De), né en 1582 à Anvers, peintre d'histoire et de portraits, fut élève de Michel Coxcie et peintre du prince cardinal Ferdinand. En 1607, il entra dans la corporation des peintres à Bruxelles. Le faste qu'il étalait dans sa manière de vivre, le mit quelquefois dans la gêne. Il finit par s'établir à Gand, où il peignit plusieurs tableaux, entre autres, Sainte Rosalie couronnée par l'Enfant Jésus et le Martyre de Saint Blaise. Sa mort, arrivée en 1669, ne lui permit pas d'achever ce dernier tableau.

On peut résumer ainsi les qualités de ce peintre : dessin admirable de pureté, ordonnance sage, belle composition, draperies variées, coloris naturel (3).

Médaille, en bronze, de 4 1/2 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : SIMON F. Insc. GASPAR DE CRAYER.

R. NATUS ANTVERPIÆ OBIIT AN. 1669.

---

(1) Kundmann, n° 88, pl. 29. — Mus. Mazz., cité, n° 4. On n'y voit pas l'inscription grecque sur le revers.

(2) God. Benj. Preuss, *Appendix ad Ephem.* N. C., cent. V et VI, dans une dissertation épistolaire concernant la numismatique médicale où l'on trouve aussi représentée, p. 217, la troisième médaille de Craton, parle en passant de la cinquième, dont Lochner lui avait communiqué le coin. — Jo. Fr. Hekelius dit que l'empereur Maximilien II fit frapper une médaille d'or en l'honneur de son médecin Jean Craton de Craftheim, qui fit le sujet d'une lettre latine. Jenæ, 1695, in-4°. — Consultez J. G. Lipsii *Bibliotheca numaria*, p. 181.

(3) Siret, ouvr. cité, p. 17.

CUNIER (Florent), naquit à Belœil (Hainaut), en 1812. Après avoir terminé ses humanités à Charleroi, il commença l'étude de la médecine à Louvain, et fut ensuite attaché comme élève à l'hôpital militaire d'instruction d'Utrecht, dirigé par le professeur Antoine Van Onsenoort, chez lequel il puisa sans doute sa prédilection pour l'ophthalmologie. Il voyagea, et fut reçu docteur en médecine, paraît-il, par la faculté d'Erlangen. Il débuta dans sa carrière médicale en prenant du service dans les rangs de l'armée belge, et fut envoyé avec le bataillon auquel il était attaché, à Nieuport, où il contracta la pénible maladie à laquelle il devait succomber plus tard. Il sollicita et obtint de pouvoir voyager à l'étranger; se rendit dans le midi de la France et exposa dans des lettres adressées à la Société de Médecine de Gand, dont il était membre correspondant, les opinions et les doctrines des célébrités médicales de l'École de Montpellier.

De retour en Belgique, Cunier fonda cet excellent journal d'ophthalmologie, dont il commença la publication en août 1838, avec la coopération de M. Schoenfeld, sous le titre d'*Annales d'oculistique et de gynécologie;* mais après une année, les rédacteurs comprirent que ces deux spécialités seraient plus utilement représentées par deux journaux, et dès lors (septembre 1839), les Annales d'oculistique ont paru sans interruption à Bruxelles, avec la collaboration d'un grand nombre de médecins belges et étrangers.

Pendant son séjour à Namur en 1839, comme médecin de bataillon, Cunier donna dans sa demeure des consultations gratuites aux ophthalmiques et il se transportait, pour les opérations, à domicile ou dans une chambre louée *ad hoc.* Il paraît même qu'il appela l'attention de M. le Ministre de

l'Intérieur sur l'utilité d'établir un institut ophthalmique provincial, idée dont la réalisation eut lieu quelques années plus tard, sous le docteur Constant Loiseau.

Cunier sollicita et obtint en 1840 sa démission honorable du service de santé militaire, et vint s'établir à Bruxelles, où il s'adonna exclusivement à la pratique de l'oculistique. Au mois de mars de la même année, il y ouvrit une consultation gratuite pour les indigents ophthalmiques, laquelle fut bientôt transférée dans un autre local, et prit, le 1er juillet de la même année, le nom de Dispensaire ophthalmique de Bruxelles : un médecin adjoint, deux consultants, un pharmacien et deux chefs de clinique furent attachés à cet établissement, qui fut transporté un an plus tard dans un troisième local, et reçut à diverses reprises des subsides de S. M. le Roi et du Conseil provincial.

Vers la fin de 1845, Cunier fut autorisé à soigner des ophthalmiques dans deux salles, à l'hôpital Saint-Jean. Ce service fut supprimé en février 1848, à cause d'une épidémie de fièvre typhoïde, qui encombrait les établissements hospitaliers de la capitale.

En 1848, sur la proposition du docteur Vleminckx, le Conseil provincial décréta la création d'un Institut ophthalmique du Brabant, qui fut ouvert le 10 septembre 1849, au Boulevard botanique, et auquel fut annexée la consultation gratuite d'ophthalmiques. La direction en fut confiée à Cunier, et le docteur Joseph Bosch y fut attaché en qualité de médecin adjoint.

Dans les premiers temps de l'existence de cet Institut, la fréquentation de la clinique n'y avait été que tolérée, mais pendant l'exercice de 1851 à 1852, elle fut régulièrement

accordée, et notification en fut donnée au conseil de l'Université libre de Bruxelles, qui n'avait point de clinique des maladies des yeux.

Arrivé à cette époque brillante de sa carrière, avec la perspective d'être bientôt nommé professeur d'ophthalmologie à l'université de la capitale, l'emphysème pulmonaire, dont Cunier était atteint, fit des progrès rapides et ne lui laissa presque plus aucun moment de repos. Habitué à des accès fréquents d'orthopnée, il vit approcher sa fin sans y croire complétement, exprimant toutefois, dans ses moments de découragement, ses regrets de devoir quitter la vie si jeune. Il s'éteignit le 19 avril 1853 (1).

Cunier possédait des connaissances solides et profondes en ophthalmologie. Il fut aussi un de ceux qui admirent la nature contagieuse de l'ophthalmie militaire. Il s'éleva fortement contre le renvoi des ophthalmiques convalescents dans leurs familles, où ils propageaient la maladie; et dans un mémoire, présenté à la Société de Médecine de Gand, et dont je fis une analyse, il démontra d'une manière lumineuse les terribles conséquences qui en avaient résulté dans les campagnes.

Il inventa un procédé pour l'opération de la cataracte, qu'il désigna sous le nom de réclinaison-dépression; il publia un écrit sur la cataracte noire et des recherches sur l'héméralopie et la dyschromatopsie à l'état héréditaire.

Ses services militaires lui avaient valu sa nomination de chevalier de l'ordre de Léopold; il avait été nommé médecin-

---

(1) Dr E. Cornaz, *Notice biographique sur Florent Cunier.*

oculiste des princes et décoré des ordres du Portugal et du Brésil; un grand nombre d'Académies et de sociétés savantes l'avaient admis dans leur sein.

Aujourd'hui les *Annales d'oculistique* continuent à paraître avec la collaboration de cinq médecins belges, MM. Fallot, président de l'Académie royale de Médecine de Belgique, J. Bosch, Hairion, Van Roosbroeck et Warlomont.

Médaille de 3 3/4 centimètres.

A. Deux branches d'olivier, formant couronne, sur lesquelles un livre ouvert où on lit : ANNALES D'OCULISTIQUE PUBLIÉES PAR LE Dr FLORENT CUNIER.

R. Champ lisse, entouré de deux branches de chêne formant couronne (1).

Cette médaille fut frappée pour être remise aux lauréats des concours d'ophthalmologie que Cunier a institués.

CURTIUS (CHRISTOPHE), médecin inconnu même au savant et exact Kundmann.

Médaille, en argent, de 3 1/2 centimètres :

A. Le buste. Insc. CHRISTOPHORUS CURTIUS DOCTOR 1571.

R. Des armoiries. Insc. (continuation de celle de l'avers). MEDICINÆ SAGANENSIS SILESIUS (2).

CURTIUS ou CURZI (BARTHOLOMÉE), philosophe et médecin de Milan, naquit en 1666 et mourut en 1738. Sa renommée, dit Rudolphi, paraît avoir été moins grande que la médaille qu'on frappa en son honneur.

---

(1) GUYOTH, ouvr. cité, vol. I, p. 363, pl. 58, n° 358.

(2) Cette médaille se trouve au cabinet royal de Berlin. — MOEHSEN, *Meds.*, vol. I, p. 419, et vol. II, p. 376, pl. 3, fig. 2.

Médaille ovale, de 15 5/8 centimètres en hauteur et de 13 1/8 en largeur.

A. Le buste à gauche. Insc. BARTHOLOMEUS CURTIUS PHIL. ET MED. MEDIOL. ÆT. A. L 1716.

R. Un aigle tenant un rameau d'olivier dans son bec et volant au-dessus d'un rocher. Insc. FORTITUDO. ET. PAX. Exergue: A° FONTANA FECE (1).

CUVIER (GEORGE-LÉOPOLD-CHRÉTIEN-FRÉDÉRIC-DAGOBERT, baron), naturaliste célèbre, naquit le 23 août 1769, à Montbéliard, ville qui appartenait alors au duc de Wurtemberg, mais qui depuis a été réunie à la France; il mourut à Paris le 18 mai 1832, âgé d'environ soixante-trois ans. Un séjour de six ans qu'il fit sur les côtes de Normandie, où il se livra à l'étude de l'histoire naturelle, détermina sa vocation. Appelé à Paris par Geoffroy Saint-Hilaire, il ne tarda pas à acquérir une immense réputation, et tous les honneurs vinrent le trouver. Il succéda à Daubenton au collége de France, devint membre de l'Institut, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, conseiller d'état sous la restauration, membre de l'Académie française et pair de France. Tous les travaux de cet homme remarquable se rapportent à la classification, à l'anatomie comparée et à la paléontologie, et, grand observateur, Cuvier y a été admirable par la netteté de ses aperçus, par l'habileté avec laquelle il a su s'y concentrer, et par l'éclat des progrès qu'il a fait faire à la science. Il est parvenu à

(1) Mus. Mazz., vol. 2, p. 308, pl. 175, qu'elle remplit entièrement. J'observe que RUDOLPHI, dans la description qu'il donne de cette médaille, a oublié sur l'avers le nom et le prénom.


GEORGIUS CUVIERIUS


OPERTA RERUM APERUIT.

reconstruire et à classer méthodiquement, au moyen de quelques débris, des espèces d'animaux et de végétaux qui ont disparu aujourd'hui. Enfin il a donné à la géologie de nouvelles bases, en déterminant l'ancienneté des couches terrestres par la nature des débris qu'elles renferment.

Jusqu'à Cuvier, dit M. Flourens, l'esprit humain semblait avancer dans les sciences, si l'on peut ainsi dire, instinctivement; il a fait connaître à l'esprit humain les ressources et les causes de ses progrès. Aussi peut-on lui appliquer ces belles paroles qu'il appliquait lui-même à Bacon : « Il instruisait le monde en théorie. » Il l'a aussi instruit en pratique comme Galilée, car il a consacré sa vie entière à recueillir des faits, et à faire sortir de ces faits les méthodes et les théories les plus élevées.

Guidé par la justesse incomparable de son esprit, c'est toujours aux faits qu'il demandait la raison des théories, et à l'observation la raison des faits. Il disait que : « Chaque fait a une place déterminée, et qui ne peut être remplie que par lui seul. » Il disait encore : « On doit considérer l'édifice des sciences comme celui de la nature : tout y est infini, mais tout y est nécessaire. »

Il a eu la gloire, gloire immense dans un siècle aussi savant que le nôtre, de donner au grand enseignement une forme nouvelle. On se bornait à l'histoire des choses : il a joint à l'histoire des choses celle des hommes; à l'histoire de chaque doctrine, celle de son auteur; à l'histoire du fait, celle de l'observateur. Son génie semblait avoir reçu la mission de nous révéler la marche des autres génies (1).

---

(1) Flourens, ouvr. cité, article *Cuvier*. On y trouve la liste des ouvrages de cet homme éminent.

Deux médailles.

La première, en bronze, [illegible].

A. Le buste à droite, [illegible] Insc. [illegible]

B. [illegible] Exergue : [illegible] 1830.

La seconde, en bronze, [illegible].

A. Le buste à [illegible] Inscript. [illegible]

B. [illegible] au milieu se lit : [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] Médailles Français célèbres, [illegible]

Il existe encore [illegible] un exemplaire coulé [illegible] à gauche, sous [illegible]

[illegible] recommandable, [illegible] voyage à Paris, pendant [illegible] depuis [illegible] principaux [illegible] ainsi qu'avec les [illegible]

[illegible] un instant que [illegible] auprès

[illegible] à [illegible] d'Ane-

duquel on l'avait appelé dans ses derniers moments. Il mourut lui-même à Stockholm, le 3 janvier 1820, âgé de quatre-vingt-cinq ans.

Membre de l'Académie des Sciences de Stockholm, il en fut nommé deux fois président. Linné, le fils, a donné le nom de Dalbergia à un genre de plantes de la famille des légumineuses, en l'honneur de ce savant et de son frère le colonel Dalberg, naturaliste.

Deux médailles.

La première, en argent, a 3 3/4 centimètres :

A. Le buste, sous lequel : M. F. Insc. NIC. DALBERG M. D. CONSILIARIUS R. COLL. METALL.

R. SOCIO NATURÆ STUDIOSISS. AMPLIS MUNERIBUS DONATA ACAD. R. SCIENT. 1816.

L'autre, en bronze, de 3 2/3 centimètres.

A. Le buste, sous lequel : C. E. Inc. NILS DALBERG BERGSRÅD.

R. Divers emblèmes se rapportant à l'agriculture et au commerce. Insc. KL. SU. PATR. SÄLSK (1).

DANIELLI (ÉTIENNE), médecin, professeur d'anatomie et membre honoraire de l'Institut de Bologne, naquit le 1er juin 1656 à Butrio, petite ville d'Italie, et mourut en 1726. Il a contribué puissamment à la célébrité dont la Faculté de médecine de Bologne a joui de son temps. Pour le récompenser de son zèle, on lui éleva un monument qu'on plaça dans l'Université.

---

kerstroem, noble suédois, le 15 mars 1792. Le régicide fut décapité le 29 avril suivant.

(1) Les emblèmes qu'on voit au revers de cette médaille sont les armoiries de la Société royale de Suède.

Médaille, en bronze, de 6 1/4 centimètres.

A. Le buste à gauche. Insc. DOCT. STEPH. DANIELLI AET. ANNO 70.

R. Des armoiries. Inscr. PRO VIRTUTE SBARALEÆ FORTIS. 1736 (1).

DE LA VIGNE (MICHEL), naquit à Vernon-sur-Seine en 1588. Il vint à Paris, où il s'appliqua à la médecine et passa docteur, sous la présidence de l'Escaillou, le 1er octobre 1614. Il se fit bientôt une immense clientèle et fut recherché par tous les grands personnages de la cour. Il soigna comme consultant, avec Moreau, le roi Louis XIII, ne le quitta point pendant vingt-six jours, et fit l'autopsie de ce prince.

Estimé de la Faculté autant que du public, il fut nommé doyen en 1642. Son décanat fut laborieux, car il eut à défendre les droits de la Faculté, puissament soutenue par le prince de Condé, contre Renaudot et les universités provinciales. Il plaida avec éloquence au Chatelet, et ses plaidoyers furent imprimés. A la fin de son administration, la compagnie lui accorda des honoraires beaucoup plus considérables qu'à l'ordinaire, pour reconnaître sa gestion et les services qu'il lui avait rendus, principalement pendant le cours du procès important qu'il gagna contre Renaudot : cette distinction, au reste, était plus flatteuse que lucrative (2). Il mourut le 13 juin 1648.

Il a laissé un traité d'hygiène, intitulé : *Diæta sanorum sive ars sanitatis.*

---

(1) Mus. Mazz., vol. II, p. 268, pl. 164, n° 1.
(2) Hazon, cité, p. 106.

Jeton de 3 centimètres.

A. Les armoiries du doyen (une grappe de raisin surmontée d'un chevron et de deux étoiles), avec cette devise : COELI ET PACIS AMORE. Insc. M. MICHAELI. DE. LA. VIGNE. DECANO. Exergue : 1644.

R. Les armes de la faculté, avec la devise : URBI ET ORBI SALUS. Exergue : FACUL. MEDIC. PARIS. 1643.

DELECOURT (Victor-Hubert-J.), président du tribunal de première instance de Bruxelles, magistrat intègre, savant jurisconsulte et littérateur distingué, naquit à Mons en 1806. Il avait fait, quoique wallon, de la langue et de la littérature flamande son étude de prédilection. Il publia sous le nom de Van den Hove (1) plusieurs écrits remarquables, parmi lesquels on cite son excellent travail historique, littéraire et linguistique, intitulé : *De la langue flamande, de son passé et de son avenir*. Ce livre, écrit avec toute la verve persuasive d'un homme convaincu, eut un retentissement mérité dans le monde savant; il est un des plus solides et des mieux raisonnés qui aient paru en Belgique en faveur de la renaissance de la langue flamande. La *Revue nationale* y consacra un article critique (2).

Vice-président de la section flamande de l'ancienne société des Gens de Lettres belges et du Cercle artistique et littéraire de Bruxelles, membre de la Commission permanente du congrès littéraire néerlandais et de presque toutes les sociétés qui ont pour objet la culture de la langue flamande, il fut aussi

(1) Traduction flamande du nom de Delecourt.

(2) Bruxelles, 1844, tome XII, page 45 et suivantes.

[illegible] ceux qui travaillèrent le plus activement à régénérer le théâtre flamand à Bruxelles. La plupart de ses articles traitant de l'histoire, de l'orthographe et des formes grammaticales de la langue, [illegible] recueils périodiques : *De Broederliefde*, *de Vlaemsche [illegible]*, *het Taelverbond* et *de Eendragt*. Il avait [illegible] les anciennes formes du langage [illegible], [illegible] dans ses écrits, cherchait à les faire revivre [illegible] par système, que pour montrer les [illegible] de l'idiome maternel. Associé de cœur et d'esprit à ce qu'il est convenu d'appeler le *Mouvement flamand*, il cherchait à le diriger en vue d'unir plus intimement les deux races qui séparent ethnographiquement la Belgique. Il [illegible] les gens sensés que, loin de servir de [illegible], la culture de la langue flamande ne pouvait que resserrer plus intimement les liens de fraternité entre Flamands et Wallons. Delecourt mourut à Bruxelles le [illegible] novembre 1853 (1).

Médaille, en bronze, de 6 [illegible] centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : LÉOPOLD WIENER. Inscr. [illegible] 1806 VOORZ. [illegible] 1853.

R. [illegible] : DES WAALSCHES DOORGRONDER EN VOORSTANDER [illegible] 1854, entourée d'une guirlande de feuilles de chêne, entrelacée vers la partie supérieure d'une inscription : LANGUE FLAMANDE et vers la partie inférieure, des mots : [illegible] HAND VERBRCIGING HELLAND.

DEMANET (GUILLAUME), naquit à Gand, le 30 juillet 1747.

---

(1) *Messager des Sciences historiques*, etc., ouv. cité, année 1853, p. 505.

Dès sa jeunesse, il sembla éprouver le besoin de se consacrer au soulagement de l'humanité souffrante : il embrassa la carrière chirurgicale et en fit l'objet de ses études de prédilection. Il se rendit à Paris pour y suivre les leçons cliniques des grands maîtres, entre autres celles du célèbre Desault. Il y fréquenta les hôpitaux et les hospices de maternité, et devint bientôt très-habile dans l'art des accouchements et de la lithotomie. Il ne s'occupa pas moins d'autres sciences utiles, surtout de botanique.

A l'âge de vingt-trois ans, il vint se fixer dans sa ville natale, et le 24 juillet 1771, il y prêta devant le *Collegium medicum* le serment comme chirurgien, et le 1er avril 1773, comme accoucheur.

A cette époque, la lithotomie était encore regardée comme une des opérations les plus délicates et les plus dangereuses par leurs résultats; la permission de la pratiquer était une distinction toute spéciale, et déjà le 3 août 1778, il fut nommé lithotomiste de la ville de Gand, et successivement du Franc et de la ville de Bruges, et plus tard, le 25 mai 1791, de la châtellenie de Furnes. Son habileté et ses nombreux succès dans cette branche fixèrent l'attention du Gouvernement, dont il obtint une pension.

Il fut avec le docteur P.-C. De Brabant, de Gand, un de ceux qui les premiers favorisèrent, quoique avec la plus grande réserve, l'introduction de l'inoculation de la petite vérole; mais ce qui lui assurera des droits incontestables à la reconnaissance publique, c'est qu'à la même époque où le duc de la Rochefoucauld introduisit la vaccine en France, il l'importa dans sa patrie : jamais la philanthropie de Demanet ne se démentit à cet égard. Bravant, quoique extrêmement

doux et inoffensif de caractère, les clameurs de la routine et de l'ignorance, il se servit toujours de son influence et de la grande confiance que son exemple inspirait aux premières familles de la Flandre, pour prôner les heureux effets de la salutaire découverte de Jenner. Le premier enfant vacciné à Gand, le fut le 7 septembre 1800.

Par son influence, il fit créer à Gand un comité central, plus spécialement destiné à propager la vaccine et à la pratiquer gratuitement chez les indigents (1).

Quoique d'une complexion faible, Demanet parvint à un âge très-avancé, ce qu'il dut surtout à des principes de tem-

(1) Aucune ville ne s'efforça, autant que Gand, d'étendre le bienfait de la découverte de Jenner. Les principaux praticiens y étaient heureusement d'accord sur l'excellence et l'utilité de ce mode de préservation de la variole. Vers la fin de 1800, quelques-uns d'entre eux, encouragés par le gouvernement, se réunirent en comité. Ce comité se composait de MM. Demanet, président, Wauters, Beyts, [illegible], Pélissot, Van de Casteele, Benau, Bouchel, Hulin et De Clercq. Un local aux hospices civils fut mis à leur disposition, et Van Braeckel, secrétaire de l'administration des hospices, fut chargé d'inscrire les noms des vaccinés.

En [illegible] ce comité fut réorganisé. MM. De Block, Van Rotterdam et Kluyskens, ce dernier en qualité de secrétaire perpétuel, y remplacèrent MM. Pélissot, qui avait changé de résidence, [illegible] et Beyts, décédés. Le Gouvernement impérial avait pris cette utile institution entièrement sous son patronage, et lui accordait des subsides pour étendre la vaccine. Les membres du comité se rendirent dans les diverses communes du département à l'effet d'y vacciner ou d'y faire vacciner les enfants. Aujourd'hui ce comité se compose de MM. Guislain, président, De [illegible], secrétaire; Blariau, père, trésorier; Boddaert, De Muynck, De [illegible], Hulin, Leclercq, Thibaut, Blariau fils et Kluyskens, membres. Il se réunit chaque lundi pour vacciner ou revacciner gratuitement les individus qui se présentent à son local, leur délivre des certificats de vaccination, envoie libéralement du virus vaccin à tous les médecins de la ville, de la province, du royaume et même de l'étranger, qui lui en font la demande. La province et la ville, seules, lui fournissent, chacune, un subside annuel, pour couvrir les frais.

pérance dont il ne se départit jamais. Il mourut à Gand, âgé de quatre-vingt-quatre ans, le 15 septembre 1831.

Trois médailles.

La première, en argent, de 3 1/4 centimètres.

A. L'effigie de l'empereur Napoléon Ier.

R. MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR — SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE VACCINE — M. DEMANET CHIRURGIEN A GAND (1).

La deuxième est un médaillon en vermeil, de 4 centimètres, sur lequel est gravé, comme un emblème sacré, la vache des Hindous, marquée d'une étoile, avec ces deux vers d'Ovide :

JUPITER E TERRA GENITAM MENTITUR, UT AUTHOR
DESINAT INQUIRI : POTERAT NON VACCA VIDERI (2).

La troisième est en or de 4 centimètres.

A. Une vache, au-dessus de laquelle plane la Renommée, tenant de la main droite une trompette, de la gauche le

(1) Cette distinction lui fut accordée pour le grand nombre des vaccinations qu'il avait faites.

(2) On sait que les membres du comité central de vaccine se réunissent tous les ans en un banquet fraternel, auquel Cornelissen était ordinairement invité. Celui-ci avait accepté la tâche de faire retracer par son ami, L. De Bast, graveur, dans une médaille allégorique, les sentiments de reconnaissance du comité pour le zèle et la philanthropie dont M. Demanet avait donné des preuves éclatantes en propageant la vaccine. Ce souvenir numismatique, sur lequel M. Cornelissen fit graver, en commémoration de l'emblème de la vaccine, un passage des Métamorphoses d'Ovide (chap. IX, 615e vers), où le poëte fait allusion à la vache, en laquelle Jupiter avait transformé la nymphe Io, fut offerte solennellement à M. Demanet, le 22 juillet 1821, par les membres du comité, que Demanet avait réunis chez lui en un banquet pour célébrer son jubilé de cinquante années de pratique chirurgicale. Cette fête intéressante fut honorée de la présence d'un des hommes les plus distingués dans la science, de Mr G. Vrolik, secrétaire perpétuel de la 1re classe de l'Institut des Pays-Bas.

bâton d'Esculape. En dessous : FABRIEK H. D. HEUS. Exergue : 1809. Insc. VOLITAT JAM FAMA PER ORBEM.

R. Une guirlande de feuilles de chêne, contenant cette inscription gravée : AAN M. DEMANET TE GENT. 1824. Légende : PRO VARIOL. VACC. INSIT. PLUS C. CIVIB. UNO ANN. GRATIS ADMINISTR. (1).

DEMIDOFF (Paul-Grégoire), comte, un de ces hommes instruits et généreux qui consacra d'immenses richesses aux progrès des sciences et des arts en Russie, sa patrie.

G. Fischer a décrit les innombrables raretés d'histoire naturelle que contenait le musée de ce prince, et dont celui-ci fit présent à l'Université de Moscou (2).

Médaille, en bronze, de 6 1/4 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : C. LEBERECHT F. Insc. russe : PAWEL GRIGOREWITSCH DEMIDOFF.

R. Les insignes d'un ordre de chevalerie, dont le cordon est fortement attaché par des branches de chêne et contenant une inscription russe dont le sens est : Pour les services rendus aux sciences. 1803 (3).

DESCARTES (René), philosophe, mathématicien et physicien célèbre, naquit le 21 mars 1596 à Lahaye, en Tou-

(1) Cette médaille lui fut conférée par arrêté royal en 1824. — *Messager des Sciences et des Arts*, cité, année 1833, p. 66 et suiv.

(2) Rudolphi n'avait que le 3e volume de la description de cette immense collection : il traite des plantes et des animaux de ce Musée. Il a paru à Moscou en 1807, 4 pl.

(3) Il paraîtrait, d'après Rudolphi, que le graveur C. Leberecht aurait fait encore une autre médaille en l'honneur de Demidoff. Rien n'est moins certain, puisque Rudolphi se demande si c'est pour le même et assure qu'il n'en a rien appris.




Dit pronkjuweel, bevat
Het werelts wonder dat
Natuurs verborgentheden
Doorpolsten en ontleden
Op't ſpits van ſyn verſtand
Nu raaskald griekenland
En't afgesloofde Rome
Bromt harſenloſe dromen

SÆCULI LUMEN

raine, et mourut le 11 février 1650 à Stockholm, à l'âge de cinquante-quatre ans.

En philosophie, Descartes joue dans le monde moderne le même rôle rénovateur que Socrate dans l'antiquité. Par la méthode nouvelle qu'il introduisit, ramenant la raison humaine à sa base, il ruina par le fondement la scolastique, et ouvrit l'ère de la philosophie moderne, qui est sortie tout entière du mouvement cartésien. Après avoir fixé le point de départ, le criterium et la méthode de la philosophie, passant à l'application, il traça les premiers linéaments de la métaphysique, dans laquelle il tâcha d'embrasser les principes de toutes les sciences particulières : mais c'est là un travail qu'une longue suite de générations doit seule accomplir; et si brillante, si féconde qu'ait été à cet égard l'œuvre de Descartes, ce ne pouvait être qu'une ébauche provisoire.

Comme mathématicien, il créa, pour ainsi dire, l'algèbre en remplaçant les signes compliqués qu'on y employait par des signes beaucoup plus simples, et en inventant la notation actuelle des exposants; il découvrit l'application de l'algèbre à la géométrie, et, avec le secours de ces méthodes puissantes, il résolut, comme en se jouant, des problèmes restés insolubles jusque là.

En physique, il découvrit la loi de la réfraction et fit une dioptrique aussi parfaite qu'on le pouvait sans connaître la réfrangibilité inégale des rayons lumineux; il donna la véritable théorie de l'arc-en-ciel; mais, lorsque s'écartant des principes posés par lui-même dans son discours sur la méthode et se livrant sans mesure à son imagination, il prétendit expliquer les phénomènes du monde physique par sa théorie des tourbillons, il ne put que contribuer à retarder la

connaissance générale du véritable système du monde, tout en laissant dans ses erreurs mêmes l'empreinte de son génie.

Cinq médailles.

La première, en argent, de 4 1/2 centimètres.

A. Le buste de face, sous lequel : J. S(MELTZING). Insc. RENATUS DESCARTES. NAT : HAG : TURONUM, : 1596. MORT : IN SUEC : 1650.

R. A la partie supérieure : un soleil rayonnant; à la partie inférieure : une portion d'un globe terrestre, aux côtés duquel : SAECULI LUMEN. Dans le champ, l'inscription suivante :

[illegible]
[illegible] WERELDS WONDER, DAT
[illegible]
[illegible], EN ONTLEEDDE,
OP 'SPITS VAN SYN VERSTAND.
[illegible] :
[illegible] 'T [illegible],
[illegible] (1).

La deuxième, en bronze, de 2 1/2 centimètres.

A. Le buste à droite. Insc. RENÉ DESCARTES.

R. Un monument avec l'inscription : PHILOSOPHE M. 1650. Exergue : J. D(ASSIER) (2).

La troisième, de la même matière et du même module que la deuxième, n'en diffère qu'en ce qu'elle est plus élégante, mieux soignée et que le nom du graveur s'y trouve en toutes lettres (3).

---

(1) VAN LOON, ouv. cité, 2e vol., p. 342. — HAUSCHILD, ouv. cité, n° 157.

(2) MUS. MAZZ., vol. II, p. 44, pl. 110, n° 3. — HAUSCHILD, n° 156.

(3) Nous avons déjà fait remarquer que, pour toutes les médailles de petit module, Dassier avait deux revers, dont l'un est beaucoup mieux soigné que l'autre.

La quatrième, en bronze, de 4 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : GALLE F. Insc. RENÉ DESCARTES.

R. NÉ A LAHAYE EN TOURAINE EN 1596. MORT EN 1650. — Galerie métallique des grands hommes français. — 1819.

La cinquième est aussi de bronze et a 4 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : HENRIONNET F. Insc. RENATUS CARTESIUS.

R. NATUS AN. 1596. HAGÆ TURONICÆ IN GALLIA OBIIT HOLMIÆ AN. 1650. — Series numismatica universalis virorum illustrium — 1822. Durand edidit.

DESESSARTZ (JEAN-CHARLES), médecin de mérite, membre de l'Institut de France, naquit à Bragelonne, département de l'Aube, le 26 octobre 1729. Il fit ses premières études au collége de Beauvais, où son oncle était professeur de philosophie. Il refusa les offres des jésuites d'entrer dans leur ordre, donna quelques leçons de mathématiques, dont le produit suffit à ses besoins les plus pressants et se livra à l'étude de la médecine. Sa fortune ne lui permettant pas d'être admis dans la Faculté de Paris, il prit ses degrés à Reims et se fixa à Villers-Cotterets avec le titre de médecin du duc d'Orléans. Des mémoires pleins d'intérêt qu'il y composa sur diverses épidémies qu'il avait soignées, lui valurent en 1769, son admission à la Faculté de Paris. L'année suivante, il fut nommé professeur de chirurgie, puis, en 1775, professeur de pharmacie, et en 1776, il fut choisi doyen. Ce fut pendant son décanat que J. R. Sigault, aidé d'Alphonse Leroi, pratiqua, pour la première fois, la section de la symphyse du pubis avec

[illegible]. Ce fut encore à [illegible] longue lutte pour [illegible] de Médecine de Paris. [illegible] avril 1811, âgé de quatre-[illegible].

Ce [illegible]. Dans son ouvrage sur l'éducation [illegible], tout ce qui concerne l'hygiène, les maladies et [illegible] de l'enfance, est traité avec les détails qui annoncent combien était grande l'expérience de l'auteur. Les avantages de l'allaitement maternel y sont [illegible] sous les couleurs qui n'ont pas peu contribué à [illegible] réforme [illegible] à l'époque où parut ce livre. Desessartz s'élève contre l'abus des corps de baleine dont les femmes se cuirassaient de son temps, comme elles le font encore [illegible]. — Dans ses observations sur les enfants à grosse tête, l'auteur fait la remarque qu'ils sont très-sujets aux convulsions, et qu'il a toujours obtenu alors moins de succès des potions et des poudres antispasmodiques, que des lavements adoucissants, des pédiluves et des fomentations émollientes entretenues chaudement sur le ventre. Une expérience de trente ans a appris à Desessartz que les maladies traitées par l'usage journalier du tartre stibié en lavage,

---

(1) La date de l'invention de cette opération par Sigault, remonte à 1768, d'après le jeton que nous décrivons plus loin. Sévérin Pineau avait déjà, dès 1598, non seulement reconnu la possibilité de la symphysiotomie dans les accouchements difficiles, mais même il avait donné le conseil d'y recourir dans son ouvrage qui a pour titre : *Opusculum physiologicum, anatomicum, vere admirandum, libris duobus distinctum, tractans analytice primo notas integritatis et corruptionis virginum, deinde graviditatem et partum naturalem mulierum, in quo ossa pubis et ilium distrahi dilucide docetur*. Parisiis, 1598, in-8°.

comme on le faisait encore à l'époque où il écrivait, sont plus longues, plus opiniâtres et sont accompagnées de phénomènes insolites.

Trois jetons.

Le premier, en cuivre argenté, a 2 3/4 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : B. DUVIV. Insc. JOAN. CAR. DESESSARTZ LING(ONUS). FAC. MED. P. DEC.

R. SECTIO SYMPHYS. OSS. PUB. LUCINA NOVA — 1768 INVENIT, PROPOSUIT 1777 FECIT FELICITER J. R. SIGAULT D. M. P. JUVIT ALPH. LEROI D. M. P.

Le deuxième, en argent, de 2 3/4 centimètres.

L'avers est le même que celui du précédent.

R. Des armoiries. Exergue : 1776 et 1777.

Le troisième, du même métal et module que le précédent, est uniface et présente l'avers du premier, sans aucune inscription au revers (1).

DESGENETTES (René-Nicolas-Dufriche, baron), né à Alençon en 1762, mourut le 3 février 1837, âgé de soixante-quinze ans. Médecin en chef des armées de Napoléon I, il donna des preuves éclatantes de ses talents : professeur d'hygiène, il devint médecin en chef des Invalides et membre honoraire de l'Académie des Sciences de Paris. Il fit partie de la Commission qui prépara la formation de l'Académie royale de Médecine et fut membre de la Commission sanitaire centrale du royaume. Il s'occupa surtout de la rédaction des notes qui servirent de base et de texte aux leçons claires et

(1) Ce jeton est très-rare; Blumenbach en avait fait don à Rudolphi. Le cabinet des médailles de la Bibliothèque impériale de Paris ne l'a pas.

[illegible] qu'il donna à la Faculté de médecine. L'idée qu'il s'était formée de cet enseignement supérieur et normal lui faisait embrasser un cadre immense, rempli de détails scientifiques, qui ne pouvaient être à la portée de tous les esprits, mais que savaient apprécier tous les hommes éclairés.

On a de Desgenettes un cliché très-ressemblant, coulé en métal, de 8 1/2 centimètres, que Posch avait représenté en cire.

DES GUIDI (C.-Sébastien), médecin homœopathe contemporain, introduisit l'homœopathie à Lyon, en 1830.

Médaille, en bronze, de 5 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : SIMILIA SIMILIBUS. LUGD. 1833. Insc. [illegible] GRATITUDINIS MEMORES.

R. Une guirlande, entourée des replis d'un serpent, au centre de laquelle on lit : L'AN 1830. L'HOMOEOPATHIE A ÉTÉ INTRODUITE A LYON ET PROPAGÉE EN FRANCE PAR LE DOCTEUR C. SÉBASTIEN DES GUIDI.

DIETRICH (Philippe-Frédéric, baron de), né à Strasbourg, en 1748, fit d'excellentes études préparatoires, et s'adonna particulièrement à la minéralogie. Plusieurs mémoires répandirent sa réputation en Allemagne et en France. Il parcourut une partie de l'Europe pour en étudier le sol, les productions et l'industrie, traduisit en français divers ouvrages allemands et devint membre de l'Académie des Sciences de Paris, de celle des Curieux de la Nature de Berlin et de la Société de Gœttingue. Il remplit plusieurs places sous l'ancienne monarchie, entre autres, celles de commissaire du roi à la visite des mines, des bouches à feu et des forêts du royaume. Il fut aussi secrétaire-général des Suisses et des

Grisons, interprète de l'ordre militaire du Mérite, membre du corps de la noblesse immédiate de la Basse-Alsace et conseiller noble au magistrat de Strasbourg.

Comme premier maire constitutionnel de cette ville, il provoqua et rédigea l'adresse du 15 août 1792, dans laquelle le conseil municipal demandait et l'inviolabilité de l'autorité royale et la punition des auteurs des journées du 20 juin et du 10 août. Un décret le manda à la barre; il prit la fuite et se réfugia en Suisse, d'où il écrivit à l'Assemblée nationale que sa sûreté seule l'avait forcé à s'expatrier. Arrivé à Paris en novembre 1792, il se constitua prisonnier à l'Abbaye. Le 20 du même mois, Ruhl le fit traduire devant le tribunal de Strasbourg, et bientôt après devant celui de Besançon, où il fut acquitté de tous les faits qu'on lui reprochait, sur la déclaration du jury, par jugement du 7 mars 1793; mais ses ennemis l'ayant fait inscrire sur la liste des émigrés, Dietrich fut retenu dans les prisons de Doubs, d'où il ne sortit que pour paraître au tribunal révolutionnaire, qui le condamna à mort le 28 décembre 1793.

Quatre médailles.

La première, en étain, de 4 1/2 centimètres.

A. Le buste, décoré d'un ordre, à gauche. Insc. PH. FR. DIETRICH PREMIER MAIRE ÉLU LE 5. FÉVR. 1790.

R. La ville de Strasbourg. Au dessus planent deux anges, tenant un tableau, sur lequel on lit : VIVE LA NATION, LA LOI ET LE ROI. Au dessous : les armes de la France et celles de la ville de Strasbourg. Exergue : LIBERTÉ (1).

La deuxième est la même, à l'exception que le buste est

(1) HENNIN, ouvr. cité, p. 91, pl. 15, nº 121.

décoré d'un ordre et en même temps d'un grand cordon (1).

La troisième ne diffère de la précédente, qu'en ce que le nom du graveur KAMM F. se trouve ajouté sous le bras du buste (2).

La quatrième, en argent, de 5 centimètres.

A. Minerve assise près d'un chêne, le pied sur un serpent, tient de la main gauche la lance et de la droite une couronne. En dessous : COURTOT F. Insc. LA PREMIÈRE A DIETRICH PREMIER MAIRE DE STRASBOURG 1791.

R. Un aigle, portant sur chaque aile un aiglon, s'approche du soleil. Insc. SON EXEMPLE INSTRUIT (3).

DIEUXIVOYE (BERTIN) (4), médecin de la Faculté de Médecine de Paris, dont il devint doyen en 1682 (5). Né en 1620,

---

(1) HENNIN, ouv. cité, p. 91, pl. 15, n° 122.

(2) Ibid., n° 123.

(3) Ibid., pl. 28, n° 303. J'observe que le millésime 1791 n'est pas indiqué sur l'avers de la médaille de RUDOLPHI.

(4) RUDOLPHI donne le nom de Bertin comme celui de famille et Dieuxivoye pour prénom; il ajoute que tous les auteurs qu'il a consultés se taisent sur ce médecin. Les recherches que j'ai faites m'ont permis de donner des détails assez étendus sur ce doyen, dont le nom de famille est réellement Dieuxivoye et Bertin le prénom, de là sans doute le peu de succès que le professeur de Berlin a obtenu de ses investigations concernant ce membre de l'ancienne Faculté de Paris.

(5) Une circonstance qui mérite d'être remarquée, c'est que la Faculté passa en faveur de Dieuxivoye pardessus les règles ordinaires. La compagnie avait choisi, comme d'habitude, un ancien des écoles, Nicolas Richard pour son doyen, mais celui-ci, âgé et infirme, ayant abdiqué immédiatement le décanat, Dieuxivoye, quoique un des électeurs, fut nommé doyen de vive voix, d'un consentement unanime et par acclamation.

Le jour fixé pour l'élection du doyen était le premier samedi après la Toussaint. La Faculté réunie ce jour, on inscrivait sur des bulletins séparés les noms de

il mourut le 2 mai 1710, âgé de plus de quatre-vingt-dix ans (1).

Jeton, en bronze, de 2 1/2 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : R(OUSSEL). 1684. Insc. M. BERTINO DIEUXIVOYE. DECANO.

R. Un aigle, tenant dans son bec un petit animal et un autre dans ses serres, regarde le soleil (2). Insc. DIVITIIS ANIMOSA SUIS. Exergue : FACUL. MEDIC. PARIS. 1 EXAMEN (3).

Rudolphi se demande si par le chiffre 1, placé devant le mot examen, il faut entendre le premier examen et si ce fut sous ce doyen?

Pour l'intelligence de ce passage, nous sommes obligé d'entrer dans quelques détails. A l'ancienne Faculté de Médecine de Paris, les étudiants devaient passer trois examens, celui de bachelier, de licencié et de docteur. Le bachelier était tenu d'expliquer, de développer et de commenter, pendant deux ans, les auteurs dont les traités étaient classiques alors. En cette qualité et à ce titre, il était appelé maître et ne

---

tous les docteurs présents, divisés en deux catégories, les anciens et les jeunes. Ces noms étaient jetés dans deux urnes. Le doyen sortant tirait au sort trois noms de l'urne des anciens et deux noms de celle des jeunes docteurs. Ces noms étaient immédiatement proclamés, et les cinq docteurs ainsi désignés par le sort, étaient électeurs, c'est-à-dire ceux auxquels la Faculté conférait ses pouvoirs pour élire le doyen et les professeurs nouveaux. Les électeurs se trouvaient par cela même exclus, pour cette fois, du nombre de ceux parmi lesquels les nominations allaient être faites.

(1) J. A. HAZON, ouvr. cité, p. 134 et 135.

(2) Allusion probable à la lutte contre la chambre royale.

(3) Il est à remarquer que le *Magas. Pittor.*, cité, ne fait pas mention à l'exergue de l'1 devant le mot examen.

pouvait dans ses écrits que citer des auteurs approuvés par la Faculté. Le licencié, ou le bachelier qui avait subi l'examen sur la pratique médicale (*examen de praxi*), avait le droit d'enseigner la médecine et de la pratiquer non seulement en France, mais dans tous les pays, au moins ceux où dominait la religion catholique, d'après une bulle du pape Nicolas V du 22 mars 1451. Pour avoir voix délibérative à l'école et entrer avec tous les honneurs dans la grande famille médicale, le titre de docteur était indispensable. On pouvait l'obtenir quelques semaines après la licence. A cet effet, une supplique devait être adressée au doyen et à la Faculté. Le doyen, après l'admission de la supplique, fixait le jour de la vesperie (1) et celui de la cérémonie du doctorat. Le titre de docteur pour les médecins n'existait pas dans les premiers temps de l'organisation de la Faculté, c'est-à-dire au XIIIe et au XIVe siècle. Après la licence obtenue, on présidait à un acte, dit *actus pastillaria* (acte dans lequel le président proposait une question et argumentait le premier le candidat). Après la présidence, on était déclaré *Magister actu regens* ou maître régent, et agrégé au corps (2). Ce ne fut que plus tard, vers la fin du XVe siècle, que le titre ou les mots de docteur régent furent substitués à ceux de maître régent.

---

(1) La vesperie était un acte qui précédait de quelques jours celui où le licencié était reçu docteur. Il ne pouvait être présidé que par un docteur-régent ayant au moins dix années de réception. Celui-ci donnait quelques avis, quelques instructions au récipiendaire.

(2) Sous son décanat, Dieuxivoye refusa constamment l'entrée de la Faculté à plusieurs médecins étrangers, qui avec de grandes protections désiraient y être agrégés. Il voulait probablement les soumettre à un premier examen, ce qui semble expliquer le revers de ce jeton.





DIOSCORIDE (Pedacius, Bedanius ou mieux Pedanius), célèbre médecin grec, naquit au commencement de l'ère chrétienne (vers l'an 40) à Anazarbe, en Cilicie. L'ouvrage qu'il a écrit sur la matière médicale a paru sous le titre : *Dioscoridis opera Nicandri theriaca et alexipharmaca, cum scholiis.* Venise, 1499, chez Alde Manuce, in-fol. L'édition suivante a longtemps passé pour une des meilleures : *Opera quæ extant omnia ex interpretatione Jani-Antonii Saraceni, Lugdunensis medici. Accessit liber parabilium eodem interprete.* Lugduni, 1598, in-fol.; mais Sprengel en a donné une, Leipzig, 1828-1829, 2 vol. in-8°, corrigée sur le manuscrit et accompagnée d'un commentaire, qui doit mériter la préférence sur toutes les autres. Elle forme les tomes XXV et XXVI des *Medicorum græcorum opera.*

L'un des plus anciens manuscrits de cet ouvrage, et l'un des plus remarquables, est celui que Busbecq apporta de Constantinople à Vienne vers le milieu du XVI^e^ siècle. On y trouve entre les figures des plantes, quelques portraits des plus célèbres médecins de l'antiquité, notamment celui de Dioscoride, double. Matthiole s'est acquis une grande réputation par ses commentaires sur les ouvrages de ce médecin.

Je possède dans ma collection deux médaillons unifaces, dont l'un est en or et l'autre en argent de même forme ovale, ayant 2 1/2 centimètres en hauteur et 1 3/4 de largeur, offrant le buste à gauche, avec cette inscription grecque sur la droite : DIOSCOURIDEN (1).

(1) Je dois le médaillon en or à l'obligeance de M. De Coster, numismate distingué, à Bruxelles. Cet objet faisait partie de la collection de médailles antiques délaissée par le comte de Vaux, de Zaandam, qui mourut en 1720 et légua son cabinet à une communauté religieuse, laquelle le céda, en 1857, à M. De Coster.

[illegible] (Rembert), [illegible] le 29 juin [illegible], [illegible] 1585, à l'âge de [illegible].

[illegible] Allemagne, fut chargé [illegible] de sa ville [illegible] des empereurs Maximilien II [illegible] à l'Université [illegible] que pendant deux [illegible].

Ce [illegible] la Belgique. [illegible] deviendrait plus [illegible], les sciences exactes, [illegible] prouvent que, [illegible] à l'amour du travail; [illegible] de son amour pour la science et les fruits qu'il en retira et dont il donna un si grand nombre de preuves, tant dans sa pratique médicale que dans ses nombreux écrits, attestent qu'il était doué de l'esprit d'observation, cette qualité indispensable au médecin comme au naturaliste. L'estime dont il a joui parmi les savants qui l'ont

(1) D'autres auteurs, parmi lesquels, Van Hulthem, Dezeimeris, Goethals, Broeckx, Rudolphi, Burggraeve, etc., le font naître en 1518; mais le docteur Van Meerbeeck nous semble avoir prouvé que l'année de la naissance de l'illustre botaniste doit être rapportée à 1517.

(2) L'université naissante de Leyde possédait alors plusieurs savants appartenant à la Belgique, entre autres, Juste-Lipse, D'Ysseche, François Van Ravelingen, de Lannoy et Charles de L'Escluse. La chaire que Dodonée y occupa est celle que de nos jours nous appellerions de pathologie et de thérapeutique générale et spéciale des maladies internes, comme le prouvent ses leçons recueillies sous sa dictée et publiées, après sa mort, par un de ses élèves.


REMB. DODONÉE, NÉ A MALINES, EN 1518.


SOCIÉTÉ
D'HORTICULTURE
DE
MALINES.

connu était universelle; l'avidité avec laquelle étaient recherchés ses livres sur l'histoire des plantes, en fait foi, et il n'a fallu rien moins que le génie de Linné pour lui ravir le sceptre botanique qu'il conserva pendant deux siècles. Pendant tout ce temps, son histoire des plantes fut l'ouvrage classique par excellence, et aujourd'hui encore les récents progrès de la botanique n'ont pu le faire tomber en oubli.

Plumier a consacré à sa mémoire un genre de plantes (*Dodonœa*) de la famille des térébinthacées. M. le docteur Van Meerbeeck, son compatriote, lui a élevé un monument littéraire du plus haut intérêt, comprenant les recherches historiques et critiques sur la vie et les ouvrages de Dodoens (1).

Plusieurs médailles.

La première, en bronze, de 4 1/2 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : PONSON F. Insc. REMBERTUS DODONÆUS.

R. NATUS MECHLINIÆ AN. 1518. OBIIT AN. 1585.

La deuxième, en cuivre jaune, de 3 1/2 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : JOUVENEL. Insc. REMBERT DODOENS DE MALINES 1518-1585.

R. LA BELGIQUE OU L'ON AIME TANT LES FLEURS, S'HONORE D'AVOIR VU NAITRE DODONÆUS QUI FIT FAIRE A LA BOTANIQUE SES PREMIERS PROGRÈS. 1554, IL PUBLIA SON HERBIER A ANVERS. 1568, IL REFUSE LA PLACE DE MÉDECIN DE LA COUR A MADRID. 1574, IL ACCEPTE CELLE DE MÉDECIN DE MAXIMILIEN II ET SE REND A VIENNE. 1580, IL REVIENT DANS SA PATRIE ALORS DÉSOLÉE PAR LA GUERRE ET BIENTOT IL VA PROFESSER LA MÉDECINE A LEYDE OU IL MOURUT EN 1585.

---

(1) Malines, 1841, 1 vol. in-8°, avec le portrait et le fac-simile de la signature de notre savant.

La troisième, en bronze, de 4 1/2 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : JOUVENEL 1841. Insc. REMB. DODONÉE, NÉ A MALINES, en 1518.

R. Dans une couronne composée de roses et de fleurs de différentes espèces : SOCIÉTÉ D'HORTICULTURE DE MALINES (1).

La quatrième de même métal et module que la précédente.

A. Le buste de Dodonée à gauche. Insc. SOCIÉTÉ ROYALE D'HORTICULTURE DE MALINES.

R. Les armoiries de la ville de Malines, avec la devise : IN FIDE CONSTANS, entourées d'un cercle d'étoiles. De côté : HART FECIT.

Le buste de Dodonée figure encore dans un des médaillons de la belle médaille frappée à l'occasion de l'inauguration de l'Académie royale de Médecine de Belgique (Voir l'article consacré à Palfyn).

DOUTÉ (PHILIPPE), docteur régent de la Faculté de médecine de Paris, en devint le doyen en novembre 1710-11.

Le jeton de ce doyen, dont le décanat n'offrit rien de bien intéressant, se trouve dans le cabinet des médailles de la Bibliothèque impériale de Paris (2).

DOUTÉ (ARMAND) (3), naquit à Paris en 1666, s'appliqua à l'étude de la médecine, fut admis au doctorat en septem-

(1) La Société d'Horticulture de Malines ne pouvait mieux faire que de donner en prix une médaille représentant le buste de son savant botaniste, qui fut le premier à introduire de la méthode et à faire une science complète et séparée de ce qui auparavant n'était qu'un amas diffus de préceptes tirés des anciens. — GUYOTH, ouv. cité, p. 296 et 297, pl. 47, n° 312.

(2) *Magasin pittoresque*, cité, A. 1858, p. 87.

(3) HAZON, ouv. cité, p. 161, lui donne le prénom d'Amand.

bre 1688, et devint médecin de la paroisse de Versailles. Cet homme estimable se rallia tous les cœurs par l'aménité de son caractère. Agréable à la cour et à la ville, il devint conseiller du roi et médecin de Madame la duchesse de Berri : aimé de la Faculté, il fut élu doyen en novembre 1716 de vive voix, par acclamation, de crainte qu'il n'échappât au décanat par la voie du sort. L'augmentation de moitié des honoraires des professeurs, l'enseignement de la chirurgie en langue française, l'institution gratuite, etc., marquèrent ce décanat. Il mourut en décembre 1721, âgé de cinquante-cinq ans, après avoir été réélu doyen en 1718 (1).

Deux jetons.

Le premier, en argent, de 2 3/4 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : D. V. (DUVIVIER). Insc. A. DOUTÉ REGI A CONS. S. B. D. ARCH.

R. Les armoiries de Douté. Exergue : F. M. P. DECANUS AN. 1717 1718.

Le second, de même module et avers que le précédent, offre au revers les armoiries de la Faculté et les lettres D. V. (DUVIVIER).

DOYE (JEAN-BAPTISTE), médecin de la Faculté de médecine de Paris, en devint le doyen en 1715.

Deux jetons.

Le premier, en cuivre argenté, de 3 centimètres.

A. L'effigie à droite, sous laquelle : N. R. (NICOLAS ROUSSELLE). Insc. M. J. B. DOYE FAC. MED. PARIS. DECANUS.

R. Un Jupiter (bien étrange, dit Rudolphi), appuyant sa main gauche sur un écusson aux armes de la Faculté de mé-

---

(1) HAZON, ouv. cité, p. 161.

decine de Paris, foudroie les titans. Insc. CLARUS GIGANTEO TRIUMPHO (1). Exergue : AN. 1715 ET 1716.

Le second représente ce sujet traité différemment. Il est signé DUVIVIER.

DUBB (PIERRE), naquit à Gotha en 1750, étudia la médecine, et, devenu docteur, il se rendit recommandable par les excellents conseils qu'il donna à ses concitoyens pour les garantir de la fièvre jaune.

Deux médailles.

La première, en argent, de 5 centimètres.

A. Le buste, sous lequel : C. E. Insc. DOCTOR PET. DUBB AMIRALIT. MEDICUS RIDD. AF. K. W. O.

R. ERKÄNSLA AF GÖTHEBORGS STAD HWARS FATTIGVÅRD INRÄTTAD EFTER HANS FÖRSLAG VANN VERKSTÄLLIGHET GENOM HANS DRIFT. Exergue : PÅ STADENS ÄLDSTES BEKOSTNAD. 1806 (2).

La seconde présente sur l'avers l'inscription : TILL TACKSAMHET FOR YTTERLIGARE TIO ÅRS MÖDA ÅT DIRECTORERNE PEHR DUBB OCH JOHAN WOHLFAHRT AF VÄNFASTE BRÖDER D. 19 NOV. 1799.

R. Un chêne touffu, où des oiseaux cherchent à se reposer. Exergue : SORGFÄLTIGT VÅRDAD I 20. ÅR (3).

DUHAMEL (JEAN-BAPTISTE), physicien et astronome estimé, secrétaire de l'Académie des Sciences de Paris, lors de

---

(1) Le sujet mythologique du revers paraît renfermer une allusion peu modeste à la victoire de la Faculté de médecine, personnifiée dans Jupiter, sur les universités provinciales.

(2) SACKLÉN, ouv. cité, p. 281. — FREDRIK SILFVERSTOLPE *Tillägg till* C. R. BERCH's, *Beskrifning öfver svenska Mynt och kongl. Skadepenningar*. Stockh. 1825, in-8°, p. 825, n° 31.

(3) F. SILFVERSTOLPE, ouv. cité, p. 804, n° 15.

l'institution de cet établissement (1), naquit en 1624 à Vire, en Basse Normandie, et mourut à Paris le 6 août 1706, âgé de quatre-vingt-deux ans.

Médaille mal gravée et grossière, de 5 1/2 centimètres.

A. Le buste à droite. Insc. JOANNES BAPT. DUHAMEL.

R. Dans l'empyrée, un ange portant la mitre épiscopale et le *lituus*. Sur la terre, des hommes occupés à dérouler une carte (de géographie, probablement). En mer, un navire (2).

DUMÉRIL (ANDRÉ-MARIE-CONSTANT), médecin français, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine, naquit à Amiens en 1774, et choisit de bonne heure la carrière médicale. En 1793, il était déjà prévôt d'anatomie à Rouen. Reçu docteur en 1798, il fut nommé chef des travaux anatomiques à Paris, place qui lui était disputée par Dupuytren. En 1801, il obtint la chaire d'anatomie à la Faculté, et il fut nommé, en 1816, membre de l'Académie des Sciences (section d'ana-

(1) Voici deux médailles qui furent frappées à l'occasion de l'inauguration de cette Académie, et qui diffèrent d'année.

La première, en bronze argenté, a 4 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : J. MAUGER. F. Insc. LUDOVICUS XIIII. REX CHRISTIANISS.

R. Minerve assise, le casque en tête, la lance à la main droite, appuyant le bras gauche sur l'égide; à ses pieds, un hibou. Elle est entourée des emblèmes des sciences. Insc. NATURÆ INVESTIGANDÆ ET PERFIC. ARTIBUS. Exergue : REGIA SCIENTIARUM ACADEMIA. INST. 1666.

La seconde, en bronze, de 5 3/4 centimètres.

A. Le buste à droite. Insc. LUD. XIIII. D. G. FR. ET. NAV. REX.

R. Apollon debout, entouré des divers emblèmes des sciences. Le dieu joue d'une lyre placée sur un piédestal. Insc. APOLLO PALATINUS. Exergue : REGIA SCIENT. ACAD. INST. 1667. — H. ROUSSEL. F.

(2) Mus. Mazz., ouv. cité, vol. 2, p. 89, pl. 120, n° 4. Les médailles de ce Musée, dit Rudolphi, sont souvent mal représentées et grossières.

[illegible] en 1822, la [illegible] aussi, [illegible] Il fut, en [illegible] de l'Aca- démie de médecine.

M. Duméril [illegible] les sciences [illegible] en rempla- [illegible] le cours [illegible] du Panthéon, [illegible] médecine cli- [illegible] de ce bel [illegible] largement [illegible] pourtant n'a [illegible] de Paris.

[illegible] M. Duméril [illegible] succéda comme professeur [illegible] l'ichthyo- [illegible] royale [illegible] expérience [illegible] consul- [illegible] juin 1837. M. Duméril [illegible] plusieurs [illegible] laborieux [illegible] malgré son [illegible] auxquel- [illegible]

[illegible] (1806, [illegible] 1843, in-4º); [illegible] 50 planches); [illegible] figures); [illegible] populaire, Erpé-

Clichet, en bronze, de 12 centimètres, représentant le portrait en buste à gauche, derrière lequel : A. M. C. DUMÉRIL. En dessous du buste, DAVID (le fils du célèbre peintre) 1828.

Au revers, on lit : ECK ET DURAND.

DUMORTIER (BARTHÉLEMY), est né à Tournai en 1797. Après avoir fait d'excellentes études, doué d'un esprit vif et pénétrant, d'un caractère énergique, il commença sa carrière politique sous le gouvernement de Guillaume I[er]. Il siégea aux états provinciaux du Hainaut, et s'y fit remarquer par son opposition aux actes du pouvoir. Il rédigea et présenta l'adresse des officiers de la garde bourgeoise de Tournai, réclamant le redressement des griefs. Il prit une part des plus actives au mouvement politique de 1830, et fut nommé colonel de la garde civique de sa ville natale. Un sabre d'honneur lui fut décerné le 30 septembre 1832, en récompense de ses services.

M. Dumortier fut élu représentant en 1831, et il a vu son mandat parlementaire confirmé jusqu'en 1847. Depuis 1848, il siége à la Chambre comme représentant de l'arrondissement de Roulers.

Membre correspondant de la Société de Médecine de Gand, de l'Académie des curieux de la nature, de l'Académie royale de Belgique (classe des Sciences), de la Commission royale

---

*tologie générale, ou Histoire naturelle des reptiles* (1835-1839, 5 vol. in-8° avec planches); *Leçons d'anatomie comparée* de G. Cuvier (1836, 2e édit., in-8°). Les deux premiers volumes sont dus aux soins de M. Duméril, et les trois derniers à ceux de M. G. E. Duvernoy. Il faudrait encore citer de M. Duméril de nombreux mémoires sur la zoologie, dans le *Magasin encyclopédique*, l'*Encyclopédie méthodique*, le *Bulletin de la Faculté de médecine*, etc., et les articles d'entomologie du *Dictionnaire des Sciences naturelles*, etc. — G. VAPEREAU, *Dictionnaire universel des contemporains*, cité, art. DUMÉRIL.

d'histoire, M. Dumortier s'est acquis une réputation méritée par ses profondes recherches en botanique, par ses écrits dans cette partie et sur diverses branches d'histoire naturelle, tout en se montrant littérateur et archéologue (1).

Son patriotisme lui valut d'être décoré de la croix de fer. Le 28 août 1838, il fut nommé chevalier, et le 3 juin 1847, officier de l'ordre de Léopold.

Une médaille, dont je possède un exemplaire en bronze, lui fut offerte au moyen de souscriptions, à l'occasion de sa belle défense à la chambre de la cause belge avant la ratification des vingt-quatre articles, en 1839.

A. Le buste à gauche, sous lequel : J. LECLERCQ F. Insc. B. G. DUMORTIER, REPRÉSENTANT.

R. Sur le haut : LA BELGIQUE RECONNAISSANTE. Dans le champ: A L'ÉLOQUENT DÉFENSEUR DE L'INTÉGRITÉ DU TERRITOIRE ET DES DROITS DU PAYS. — 1838-39 (2).

DUPUYTREN (GUILLAUME, baron), un des premiers chirurgiens de France, naquit le 5 octobre 1778, à Pierre-Buffiè-

---

(1) Parmi les travaux de ce naturaliste, on remarque les ouvrages suivants : *Commentationes botanicæ.* — *Tentamen agrostographiæ belgicæ.* — *Notice sur le genre Hultemia.* — Un mémoire en hollandais sur *les Saules.* — *Florula belgica operis majoris prodromus.* — *Analyse des familles des plantes.* — *Sylloge Jungermannidearum Europæ indigenarum.* — *Recherches sur la structure comparée et le développement des animaux et des végétaux.* — *Notice sur le genre Mœlenia.* — *Essai carpographique présentant une nouvelle classification des fruits.* — *Recherches sur les polypiers d'eau douce.* — *Mémoire sur le développement de l'embryon des mollusques.* — *Modifications du crâne de l'orang-outang.* — *Sur un delphynorinque microptère.* — *Flora belgica.* M. Dumortier est auteur de plusieurs autres mémoires insérés dans les journaux scientifiques belges et étrangers.

(2) GUYOTH, ouv. cité, p. 260, pl. 37, n° 268.




NÉ A
PIERRE BUFFIERE
HAUTE VIENNE
LE 5 OCTOBRE 1778.
MORT A PARIS
LE 8 FÉVRIER 1835.

MÉDAILLIER.
FRANÇAIS CÉLÈBRES.
XIX SIÈCLE.

res, dans le Limousin, et mourut à Paris le 8 février 1835, à l'âge de cinquante-trois ans.

On peut dire de Dupuytren ce qu'il avait dit lui-même de Corvisart, que jamais intelligence n'avait été servie par des organes meilleurs et plus exercés. Il savait bien opérer, il entourait son malade de tous les soins hygiéniques et médicaux qui pouvaient préparer et assurer le succès d'une opération. Personne n'a mené une vie plus laborieuse, plus austère, plus rigoureusement dominée par les devoirs, plus étrangère à ce qu'on appelle plaisirs.

Il avait une organisation morale des plus malheureuses; naturellement triste et mélancolique, il n'avait pas la gaîté du cœur, il n'avait que celle de l'esprit, factice, passagère comme les circonstances qui la font naître.

Comme écrivain, Dupuytren n'a pas donné à la science tout ce qu'elle avait le droit d'attendre de lui. On ne peut lui demander de ces titres scientifiques, de ces ouvrages qui ne sauraient être achevés que dans le silence de la méditation, dans la continuité du travail : mais il serait injuste de le présenter les mains vides aux yeux de la postérité, comme n'ayant exercé qu'une action secondaire aux yeux de la science. Plusieurs découvertes en anatomie, en physiologie et en chirurgie, une nouvelle impulsion imprimée à l'anatomie pathologique, tels sont les titres incontestables de Dupuytren. Ainsi, il a donné la description du tissu érectile qui avait échappé au génie de Bichat; celle des canaux veineux des os du crâne. C'est encore à lui qu'est due la distinction des tissus fibreux en tissus fibreux blancs non élastiques et en tissus fibreux jaunes élastiques. Il a analysé les mouvements du cerveau et parfaitement démontré que cet organe

est agité d'un double mouvement; il a fait des recherches sur les causes du méphitisme des fosses d'aisance et une étude particulière de la rage. En chirurgie, il a démontré la possibilité de la cicatrisation de l'intestin dans l'anus contre nature; un des premiers, il a extirpé la mâchoire inférieure cancéreuse, en ne laissant que les deux branches de l'os; on connait son procédé de la taille bilatérale, dont cependant la première idée ne lui appartient pas; il a substitué la ligature des artères, dans certains cas, à l'amputation des membres; il a modifié quelques appareils de fractures. On lui doit un mémoire sur les luxations cervicales et sur les luxations congéniales du fémur. Le premier, il importa en France l'extirpation du col utérin, pratiquée plusieurs fois par Osiander, mais qu'il abandonna ensuite. On peut encore citer sa découverte relative à la rétraction des doigts par raccourcissement de l'aponévrose palmaire, etc.

L'anatomie pathologique avait été sa première pensée médicale, elle fut la dernière. Il désira que cette science, dont on ne s'occupait qu'accessoirement dans les cours de pathologie et de clinique, eùt un enseignement spécial et 200,000 francs furent affectés à la création d'une chaire nouvelle. Par suite d'une heureuse idée de M. Orfila, alors doyen de la Faculté de médecine, approuvée par Dupuytren, la chaire a été instituée par le gouvernement français, et une partie du legs consacrée à l'érection d'un musée d'anatomie pathologique, qui prit le nom de Musée Dupuytren, annexe indispensable au cours, et qui, bien administré, pourra devenir le plus riche musée du monde. Il fut inauguré le 1 novembre 1835.

Deux médailles.

La première, en bronze, de 4 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : CAUNOIS F. Insc. GUILLAUME DUPUYTREN.

R. NÉ A PIERRE BUFFIÈRE HAUTE VIENNE LE 5 OCTOBRE 1778. — Médaillier. Français célèbres. XIX$^{e}$ siècle 1821.

La seconde, en bronze argenté, de 4 1/4 centimètres.

L'avers est le même que celui de la précédente.

R. NÉ A PIERRE BUFFIÈRE HAUTE VIENNE LE 5 OCTOBRE 1778. MORT A PARIS LE 8 FÉVRIER 1835. — Médaillier. Français célèbres. XIX$^{e}$ siècle.

DUQUESNOY (FRANÇOIS), sculpteur célèbre, encore connu sous le nom de François Flamand, naquit à Bruxelles en 1594, et périt à Livourne en 1642 de la main de son propre frère, Jérôme (1).

---

(1) D'autres le font mourir à Rome en 1646. — Ce Jérôme Duquesnoy naquit à Bruxelles en 1602 et exerça longtemps la sculpture à Rome, d'où Philippe IV, roi d'Espagne, l'appela à Madrid. Il le nomma son sculpteur en 1645. Cet artiste excellait à retracer les anges et les chérubins, et peut-être la fatale passion qui le conduisit à l'échafaud lui inspira-t-elle ses plus beaux chefs-d'œuvre. On voit encore à Gand, dans la cathédrale de Saint-Bavon, le magnifique mausolée qu'il éleva en 1654, pour l'évêque Antoine Triest, et dans l'église de Sainte-Gudule à Bruxelles, les statues en pierre, plus grandes que nature, des apôtres Thomas, Barthélemi, Mathias et Paul.

Jérôme Duquesnoy, arrêté à Gand au mois d'août 1654, fut poursuivi d'office par les échevins pour crime contre nature, ainsi que ses deux complices, Toussaint Desomere, fils d'un savetier, et Jacques Declercq, enfant de chœur à l'église de Saint-Nicolas. L'accusé, après avoir nié toutes les charges, adressa au roi une requête dans laquelle, en qualité d'architecte et ingénieur de la cour, il déclinait la compétence des magistrats de Gand. Mais ce moyen fut rejeté, et, par dépêche du 22 septembre, les magistrats furent autorisés à poursuivre et sentencier le prévenu. En conséquence, après un mûr examen de l'affaire, et sur l'avis des échevins, J. Van Hamme, J. Penneman et Parmentier, il fut condamné à être étranglé et brûlé ensuite. Ce fut dans les tourments du supplice qu'il avoua le crime d'avoir empoisonné son frère par jalousie.

Duquesnoy excellait surtout à représenter des enfants; aussi avait-il fait une étude particulière de la manière du Titien et de celle de l'Albane; mais il montra qu'il était capable de produire de grands ouvrages que l'on considère comme ses chefs-d'œuvre, tels que les groupes d'enfants qui ornent les colonnes du maître-autel de Saint-Pierre, la sainte Suzanne de Notre-Dame de Lorette, le Saint-André de la basilique de Saint-Pierre, etc. Il travaillait lentement, soignait les moindres détails et revenait souvent sur ce qu'un artiste moins sévère eût pu croire suffisamment terminé; aussi ses productions lui ont-elles valu une réputation justement méritée.

Médaille, en bronze, de 4 2/7 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : JOUVENEL. Insc. FRANC. DUQUESNOY NÉ EN 1594 M. EN 1642.

R. Les emblèmes de la sculpture. Insc. F. DUQUESNOY, DE BRUXELLES, QUE L'ITALIE A SURNOMMÉ IL FIAMINGO, FUT UN DES SCULPTEURS LES PLUS CÉLÈBRES DE SON SIÈCLE. OUTRE SES STATUES D'ENFANTS QU'ON SE PLAIT A VANTER LES GRANDS OUVRAGES QU'IL EXÉCUTA A ROME DEPUIS 1622, FONT ENCORE AUJOURD'HUI L'ADMIRATION DES CONNAISSEURS. 1640, IL PLACE DANS LA BASILIQUE DE St-PIERRE SA STATUE DE St-ANDRÉ. 1642, IL MEURT A LIVOURNE AU MOMENT OU LE ROI, LOUIS XIII VENAIT DE LE NOMMER SON PREMIER SCULPTEUR.

DURER (Albert), naquit à Nuremberg, le 20 mai 1471. Sa vocation l'entraina vers la peinture. Il quitta sa ville natale en 1490 et voyagea dans les pays de l'Europe où cet art était le plus en honneur. En 1492 il se trouvait à Colmar, il visita Venise en 1506, y séjourna huit mois, se rendit à Bologne, de là dans les Pays-Bas en 1520 et en revint en 1524. Appelé à la cour de l'empereur Maximilien I, il fut protégé et anobli

par ce prince. Charles-Quint et Ferdinand, roi de Bohême et de Hongrie, l'accueillirent avec distinction. Érasme, Mélanchton, Raphaël, Lucas de Leyde et d'autres artistes et hommes célèbres le comptèrent parmi leurs amis. Il fut membre du conseil de Nuremberg et mourut dans cette ville le 6 avril 1528, à l'âge de cinquante-sept ans.

Auteur de plusieurs ouvrages, parmi lesquels excelle son traité des proportions du corps humain, le faire de ce peintre se résume ainsi : couleur claire, délicate, lumineuse; beaucoup de force et de vérité, imitation parfaite de la nature; composition profonde, mystique et souvent terrible; imagination féconde, touche savante, dessin correct, exécution soignée; on désirerait un meilleur choix dans les objets de la nature, plus de noblesse dans ses figures, moins de roideur dans le dessin, une manière plus facile, plus d'abandon et enfin une perspective aérienne plus juste dans la rupture des couleurs. Attitudes vraies dans le portrait. Sites pittoresques et agréables dans ses paysages. Costumes mal observés, selon l'habitude de son époque. Célèbre graveur au burin, sur cuivre, sur bois, en clair-obscur, à l'eau-forte. Architecte, sculpteur, écrivain, Albert Durer est une des plus belles gloires de l'Allemagne (1).

Voici la description de vingt-six médailles qui furent frappées en l'honneur de Durer.

La première, en bronze, de 4 centimètres environ.

A. Le buste à droite, avec les cheveux courts (2). Insc. IMAGO ALBERTI DURERI ÆTATIS SUÆ LVI.

---

(1) Siret, ouv. cité, p. 191.

(2) Les médailles de Durer présentent son effigie avec des cheveux longs ou courts. La cause de cette différence paraît être l'âge du peintre, qui, jeune, portait les cheveux longs et qui, dans un âge plus avancé, les avait courts.

R. Les armoiries du célèbre peintre (1). Insc. INCLITA VIRTUS 1527 (2).

La deuxième, d'environ 4 centimètres, a le même avers que la précédente.

R. MIRABILIA OPERA TUA. ET ANIMA MEA COGNOSCET NIMIS. PS. 138 (3).

La troisième, en argent, de 3 1/2 centimètres, présente le même avers que la première.

R. BE. MA. OBDORMIVIT. IN. XPO. VI. IDUS. APRILIS. 1528. VI. C. VI., dans une guirlande palmée (4).

La quatrième, en bronze, de 4 1/6 centimètres, présente le même avers que la précédente, avec cette différence qu'étant

---

(1) Ces armoiries consistent en trois écussons dans un champ d'azur, deux en chef et un en pointe. Ces armes passèrent depuis à toutes les communautés de peinture de l'Europe.

(2) J. G. DOPPELMAYR, *Historische Nachricht von den Nürnbergischen Mathematicis und Künstlern.* Nürnb. 1730, in-fol., pl. 14, fig. 3. — FR. VAN MIERIS, *Historie der Nederlandsche vorsten.* S' Gravenhage, 1732-35, 3 vol. in-fol. pl., vol. 2, p. 252, n° 2. — J. HIERON. LOCHNER, *Sammlung merkwürdiger Medaillen.* Nürnb. 1737-44, 8 D^{le} in-4°, pl., p. 289. — Mus. MAZZ., ouv. cité, vol. 1, p. 187, pl. 41, n° 6, où, au lieu de 1527, il y a 1526, et où la porte, qui se trouve sur l'écusson du milieu, a été mal-à-propos omise; car c'est de là que vient le mot *thürer* a *thor* par similitude avec le nom de Durer. — C. A. IMHOF, *Sammlung eines Nürnbergischen Munzkabinets,* 1 Theil. Nürnb. 1780. 1 Th. 2^{te} Abth. 1782, in-4°, p. 719, n° 26.

(3) Mus. MAZZ., cité, p. 187, pl. 42, n° 3. Cette médaille ne se trouve relatée que dans cet ouvrage.

(4) HALLER interprète les deux premiers mots : BE. MA. par Beatis Manibus, tandis que Van Mieris les explique par Bene, Mane, et les mots VI. C. VI., par Virtute Candida Vixit. On peut les interpréter de différentes manières, mais qui seront toujours incertaines, dit Rudolphi. — DOPPELMAYR, pl, 15, n° 5. — VAN MIERIS, ouv. cité, p. 294, n° 1. — Mus. MAZZ. cité, pl. 42, n° 1. — IMHOF, p. 722, n° 31.

plus grande, l'espace entre le buste et l'inscription est plus considérable.

R. La tranche est plus mince; l'inscription est la même que celle du revers de la troisième; mais comme les lettres sont plus grandes, la dernière syllabe du verbe OBDORMIVIT vient au commencement de la troisième ligne, tandis que ce mot se trouve en entier à la seconde ligne du revers précédent (1).

La cinquième, de 4 centimètres, présente le même avers que la troisième.

R. Saint Christophe, portant sur le bras droit l'enfant Jésus, tenant de la main droite le globe du monde, passe la mer à gué avec un pin desséché, en guise de bâton; à droite, une baleine; à gauche, un ermite avec une lanterne (2).

La sixième, uniface, de 4 centimètres à peu près, offrant le buste de Durer à droite. Au-dessus, le mot IMAGO; à droite, celui de CRUX; à gauche, le monogramme du peintre et LVI; au-dessous, 1528, en lettres gravées (3).

La septième, uniface en argent, de 3 2/3 centimètres, présentant le buste à droite, cheveux courts. Insc. IMAGO. ALBERTI. DURERI. AETATIS. SUAE. LVI.

La huitième, uniface en plomb, de 4 2/3 centimètres, avec le buste à droite, cheveux courts, sans inscription.

La neuvième, uniface de 7 centimètres, présente le buste à gauche, très-élevé, cheveux courts, sans inscription (4).

La dixième, uniface de 7 1/2 centimètres, avec le buste

---

(1) Mus. Mazz., pl. 41, n° 5. — Imhof, p. 722, n° 30.
(2) Imhof, cité, p. 723, n° 32.
(3) Doppelmayr, cité, pl. 14, n° 4. — Imhof, p. 721, n° 28.
(4) A. Will, ouv. cité, vol. 1, p. 313.

très-élevé à droite, cheveux courts, sans inscription (1).

La onzième, en tout semblable à la précédente, mais de deux centimètres environ plus petite (2).

La douzième de 7 centimètres environ.

A. Le buste à gauche, cheveux longs, Insc. ALBERTI DURERI PICTORIS GERMANI APPELLIS EFFIGIES (en lettres gravées).

R. D. O. M. S.

ALBERTI POSSIS DURERI CERNERE VULTUM
JAM BEZOLDI DEXTERA DOCTA FACIT.
INGENII VERO SI VIS COGNOSCERE DOTES,
PERLEGE QUOS SCRIPSIT NON SINE LAUDE LIBROS
OSSA TEGIT TUMULUS, MENS OCCUPAT ATRIA COELI.
ILLIUS AST ALBIS FAMA TRIUMPHAT EQUIS.
VIVAT DURERI ET BEZOLDI NOMEN HONORQUE.
ILLOS NEMPE VIROS MUSA MORI PROHIBET.

— NATUS NORIMB. 20. MAI. 1471. OB. IBID. 6. APRIL. 1528. AETATIS 57. C. H. N. (Christophe Hoeflich Norimbergensis) (3).

La treizième, uniface de 6 1/4 centimètres, offrant le buste à gauche, cheveux longs. Insc. ALBERTI DURERI PICTORIS GERMANI EFFIGIES (4).

La quatorzième est en tout la même que la précédente, mais sans inscription (5).

La quinzième, uniface en bronze, de 6 centimètres environ avec le buste à gauche, cheveux longs. Insc. ALBERTUS DURER PICTOR IS (ce qui signifie, etc.) GERMANICUS (6).

---

(1) Imhof, p. 723, n° 33.

(2) Ibid, n° 34.

(3) Will, ouv. cité, vol. 1, p. 387. — Imhof, p. 719, n° 27. Cette médaille, en argent, présente l'avers doré et le revers teint en noir avec des lettres argentées.

(4) Imhof, p. 724, n° 35.

(5) Ibid, n° 36.

(6) Van Mieris, cité, vol. 2, p. 294, n° 2. — Mus. Mazz., pl. 42, n° 5.

La seizième, uniface de plus de 5 centimètres, présente le même buste, avec l'inscription : ALBERTUS DURERUS PIC. OM. (OMNI GENUS, en tout genre (1) ).

La dix-septième, uniface de 4 1/2 centimètres, dont le buste est très-ressemblant avec le monogramme d'Albert Durer (2).

La dix-huitième, semblable à la précédente, mais sans monogramme (3).

La dix-neuvième, en argent, entourée d'un cercle d'or, a 7 centimètres.

A. Le buste très-ressemblant. Insc. ALBERTI DURERIS PICTORIS GERMANI EFFIGIES. 1561.

R. HONORI ALBERTI DURERI NORIMB. PICTORIS CELEBERRIMI.

CERNERE NATURAM SI VIS, EN CERNE DURERUM
HÆC SCULPTURA REFERT OS HUMEROSQUE VIRI,
IPSA SED ÆTHEREOS MENS ALTA PERAMBULAT IGNEIS,
IMPAR CUI PALLUS, PARRHASIUSQUE FUIT,
INGENII MONUMENTA, LIBROS TABULASQUE RELIQUIT,
QUAS ADMIRATUR GALLIA, ROMA, BRITO,
FULSIT OLYMPIADES DENAS ET QUATUOR ORBI
HESPERUS HIC CINERES PATRIA SERVAT HUMUS.

DENATUS NORIMBERGÆ 8 IDUUM APRILIS A° D$^{ni}$ 1528 (4).

La vingtième, uniface en étain, de 7 centimètres : même buste. Insc. ALBERTI DURERIS PICORIS GERMANI EFFIGIES 1561 (5).

La vingt-et-unième, uniface en plomb, de 4 1/2 centimè-

(1) IMHOF, p. 714, n° 38.

(2) WILL, cité, vol. 4, p. 403. — IMHOF, p. 725, n° 40. Pour se faire une idée des différents monogrammes de ce peintre, consultez l'ouvrage déjà souvent cité d'AD. SIRET, où on les trouve représentés à la 3e pl. des monogrammes des peintres.

(3) IMHOF, p. 725, n° 39.

(4) Ibid, n° 42, où cette médaille est représentée avec le revers peint en noir.

(5) Ibid, p. 724, n° 37. — DOPPELMAYR, pl. 14, n° 2, donne la même médaille, mais le mot PICORIS est écrit correctement PICTORIS.

tres, avec le buste à gauche, cheveux courts, sous lequel : JACHTMANN F. 1820. Insc. ALBRECHT DURER.

La vingt-deuxième, en bronze, de 4 1/2 centimètres.

L'avers est le même que celui de la précédente, mais on y lit : GEB. D. 20 MAI 1471. GEST. D. 6 APRIL 1528.

R. Un génie tenant une table sur laquelle l'inscription : GEDACHTNISSFEIER. En dessous : J.-ZU BERLIN D. 18 APR. 1528.

La vingt-troisième, en argent, de 4 2/3 centimètres.

A. Le buste à droite, cheveux courts, sous lequel : NEUSS. Insc. ALBERTUS DURERUS.

R. ALB. DURERI EGREGII PATRIÆ DECORIS MEMORIAM TER SÆCULORUM VIII. IDUS APRILIS 1828. GRATA RECOLIT GERMANIA. NAT. 13 CAL. JUN. 1471. DENAT. 8 ID. APR. 1528. NORIMBERGÆ.

La vingt-quatrième est uniface, ovale, offrant 4 1/2 centimètres en hauteur et 6 1/4 en largeur avec deux bustes. Insc. H. BILIBALDI BIRKEYM(ERI). ALBERT DÜRER (1).

La vingt-cinquième est une médaille fictive, dont l'avers est le même que celui de la première.

R. Le buste. Insc. SUSANNA CO(MITISSA). PALA(TINA). RHE(NI). DUCISS(A). BAJO(RUM). Z C. (ETC.). ANNO 28 NA. (2).

---

(1) La manière d'écrire le nom de Birkeym n'est pas la même sur toutes les médailles. Ainsi DOPPELMAYR, pl. 15, n° 3, avait Pirkeym sur la sienne, tandis que celle de JUNKER, p. 181, C.IC, celle de VAN MIERIS, vol. 2, p. 252, n° 1 et celle de LOCHNER, vol. 4, p. 417, ont Birkeym, comme aussi celle de IMHOF, vol. 2, p. 578, n° 4. Ce dernier fait observer qu'on remarque sur quelques médailles, au côté droit, le monogramme de Durer. L'exemplaire de VAN MIERIS porte, sous le buste du peintre, les lettres CREII, qui designent probablement les initiales du nom du graveur et le n° de la médaille. HAUSCHILD, n° 71, indique C. Kold comme graveur de cette pièce.

(2) KOEHLER, ouv. cité, vol. 21, p. 297. — IMHOF, p. 721, n° 29. Tout doute doit cesser, d'après RUDOLPHI, relativement à la fausseté de cette pièce, puisque Su-

La vingt-sixième, en bronze, de 5 1/5 centimètres.

A. Le buste à droite, cheveux longs. Insc. ALBRECHT DURER. GEB. 20 MAI 1471. GEST. 6 APRIL 1528.

R. Un génie tenant une table sur laquelle on lit : ZU SEINEM GEDACHTNISS VI APRIL 1828 NÜRNBERG.

On peut se convaincre par le grand nombre de médailles frappées en son honneur, que les Allemands ont voué une espèce de culte à leur grand Albert Durer. Mais ils ne se sont pas arrêtés là. Une société d'artistes allemands a acheté, en 1834, la maison qu'il habitait autrefois à Nuremberg, et qui maintenant leur sert de lieu de réunion. Toutes les antiquités du logis ont été conservées avec un soin religieux : la tête de l'artiste, sculptée en marbre, est placée sur le portail et protége l'entrée. On voit cette tête reproduite sur presque toutes les enseignes, chez tous les marchands d'estampes. Il n'y a pas de maison particulière qui ne possède quelques copies des chefs-d'œuvre de ce vieux maître. On a construit une fontaine sur laquelle son nom est gravé, et que de beaux arbres ombragent. Les études savantes auxquelles les artistes modernes se sont livrés, ont imprimé un caractère de grandeur et de noblesse idéale à la simplicité et à l'élévation d'Albert Durer (1).

DUVAL (GUILLAUME), naquit à Pontoise en 1570. Après avoir terminé ses humanités, il s'adonna à l'étude de la médecine à Paris, mais il l'abandonna et commença, à l'âge

---

sanne, dont il est question sur le revers, n'atteignit ses vingt-huit ans qu'en 1530, et que Durer n'a vécu que jusqu'en 1528. — Comparez KOEHLER, cité, p. 303.

(1) *Revue britannique*, citée, 2e vol. de 1834, p. 358.

de vingt-deux ans à enseigner la philosophie au collége de Calvi, puis à celui de Lisieux. Ses connaissances et la réputation qu'il s'était acquise lui méritèrent une place au collége royal, où, en 1606, il fut nommé lecteur et professeur en philosophie grecque et latine, à la place de Vincent Raffard, décédé.

Agé de quarante-deux ans, Duval résolut de reprendre ses études médicales; le 21 août 1612, il fut reçu docteur sous la présidence de Jacques Coussinot, devint conseiller médecin ordinaire du roi Louis XIII en 1618, et fut choisi, en 1640, par acclamation, pour doyen de la Faculté de Médecine de Paris, honneur qui n'avait encore été accordé à personne. A la fin de son décanat, par reconnaissance pour la bienveillance singulière qu'on lui avait témoignée, il distribua à tous les docteurs des jetons d'argent, sur lesquels il avait fait graver d'un côté les armes de la Faculté et de l'autre les siennes (1).

Duval était très-pieux. Sur sa proposition, la Faculté exigea que toutes les thèses fussent publiées avec cette invocation placée en tête : *Deo optimo, maximo, uni et trino, virgini Dei paræ, et sancto Lucæ, orthodoxorum medicorum patrono.* A la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, cet usage existait encore.

Ce fut lui qui établit aux écoles des consultations gratuites pour les pauvres; elles eurent lieu tous les samedis; la Faculté approuva et maintint cette institution charitable. Duval mourut le 20 septembre 1646.

Il a laissé plusieurs ouvrages sur les plantes, sur la physi-

---

(1) Les armes de Duval représentaient un hibou avec deux branches de laurier aux deux parois latérales, et un croissant au-dessus de la tête et au-dessous des pieds, avec cette devise : LAURI PLUS QUAM AURI.

que et la métaphysique d'Aristote. Au lieu du traité des animaux de cet auteur, il donna l'anatomie de l'homme, extraite des meilleurs écrivains de son temps. Son ouvrage le plus important et qui lui fait le plus d'honneur, est son *Histoire du collége royal et de ses professeurs depuis son origine.*

Jeton, en argent, de 3 centimètres.

A. Les armes du doyen. Insc. M. GUILLELMO. DU. VAL. DECANO. Exergue : 1641.

R. Les armoiries de la Faculté (trois cigognes tenant chacune un petit rameau de laurier dans leur bec, au-dessus un soleil rayonnant). Insc. URBI ET ORBI SALUS. Exergue : FACUL. MEDIC. PARIS. 1638.

EDWARDS (GEORGES), né en 1694 à Westham (Angleterre), quitta le commerce pour se livrer à l'étude, voyagea en Hollande, en Norwége et en France, et, de retour en Angleterre, s'attacha principalement à l'histoire naturelle. Ses dessins coloriés d'animaux et de plantes lui valurent de la considération et des protecteurs. Il obtint la place de bibliothécaire du collége des médecins, fut admis à la Société royale de Londres et à celle des Antiquaires, et mourut le 23 juillet 1773.

J.-G. Lipsius, directeur du cabinet des monnaies et de la galerie des antiques de Dresde, donne la description d'une médaille frappée en l'honneur de ce naturaliste (1). La Société royale de Londres est dans l'habitude de la donner en prix aux mémoires qu'elle couronne. On y lit le nom de G. Edwards et le millésime 1750, gravés. Cette médaille se trouve encore re-

---

(1) *Bibliotheca numaria, seu catalogus auctorum*, etc. Lips. 1801, 2 parties in-8°, p. 110.

présentée sur le titre du premier volume de l'ouvrage de ce naturaliste (1).

EGERTON (François-Henri), comte de Bridgewater, le Mécène des hommes de lettres, naquit le 11 novembre 1756, s'adonna à la littérature grecque et devint membre de la Société royale de Londres. Il mourut à Paris le 12 février 1829.

Médaille, en bronze, de 4 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : DONADIO F.

R. FRANCIS HENRY EGERTON, EARL OF BRIDGEWATER (2).

EICHHORN (Jean-Godefroid), un des plus célèbres orientalistes de l'Allemagne, naquit le 16 octobre 1752 à Doerrenzimmen, dans la principauté de Hohenlohe-Oehringen. En 1775, il devint professeur de littérature orientale à Jena, et fut pendant quelques années recteur de l'école d'Ohrdruff. Il reçut, en 1783, du duc de Saxe-Weimar le titre de conseiller de cour. En 1788, il entra à l'Université de Gœttingue en qualité de professeur de philosophie. En 1711, il professa la théologie à cette Université. Il fit partie de la Société Asiatique de Paris dès sa formation en 1822, et mourut le 25 juin 1827, à l'âge de soixante-quinze ans.

Quel que fût le sujet qu'il traitât, il savait le montrer sous

(1) Qui a pour titre : *A natural history of uncommon birds and of some other rare and undescribed animals*. London, 1745-1751. Cet ouvrage n'avait primitivement que quatre volumes in-4°, contenant 21 planches coloriées avec des explications en anglais et en français, mais les trois autres volumes, parus en 1758-64, portent à plus de 600 le nombre des sujets qu'Edwards a représentés : oiseaux, poissons, insectes, etc.

(2) Il est probable qu'il fit lui-même graver cette médaille, qu'il distribuait comme une marque de bienveillance à ses amis.

un aspect nouveau; il y faisait preuve d'une étonnante sagacité; il discutait avec beaucoup de profondeur; c'était, en un mot, de tous les savants de l'Allemagne, celui qui excitait le plus fortement la curiosité. Il était l'érudit le plus extraordinaire qui eût entrepris d'exploiter les richesses de la littérature orientale, un des hommes les plus studieux de son époque, puisqu'il consacrait seize heures par jour à l'étude. Quant à ses habitudes sociales, c'était la franchise qu'on loue chez les anciens, jointe à la politesse moderne. Il avait le secret de mettre les personnes parfaitement à leur aise avec lui et ne se contentait point de leur être agréable, mais les servait, leur était parfaitement utile, sans ostentation, avec la plus affectueuse prévenance (1).

On trouve le nom de ce respectable savant sur l'une des médailles, à l'article BLUMENBACH.

(1) Ce sont les Muses qui font tous les frais des réunions du soir à Gœttingue. Les professeurs se réunissent tour-à-tour les uns chez les autres pour entendre de la musique, goût général en Allemagne, ou pour s'y livrer à de doctes entretiens. Leurs femmes, qui ont conservé des habitudes toutes domestiques, y viennent avec leur ouvrage, et prennent à la conversation une part discrète; mais à la justesse des observations qu'elles font de temps à autre, on voit qu'elles pourraient y prendre une part plus active, si leur modestie naturelle ne s'y opposait. Joignez à l'agrément et à l'instruction de ces entretiens le charme qu'y ajoute la simplicité des vieilles mœurs allemandes, et vous pourrez vous faire quelque idée du plaisir qu'on y trouve. Dans les grandes villes, où le savoir, au lieu d'être concentré comme à Gœttingue, est dispersé au milieu d'une vaste population, il serait presque impossible de trouver des réunions semblables. Quand les hommes supérieurs se présentent dans un salon, ils y sont isolés au milieu de la foule des hommes nuls ou médiocres. Ils en reçoivent la loi au lieu de la donner. Ce n'est guère, pour l'Allemagne, qu'à Gœttingue, à Jena et dans quelques autres villes universitaires, que le génie et le savoir se trouvent dans le monde à leur véritable place.

EISEN DE SCHWARZENBERG (Jean-Georges), né dans le pays d'Anspach, le 19 janvier 1717, successivement pasteur en Livonie, aumônier d'un régiment russe de dragons, professeur de sciences économiques à Mitau, mourut le 15 janvier 1779, âgé de près de soixante-deux ans. Il est principalement connu par sa découverte d'une méthode économique de sécher les légumes, afin d'en faciliter le transport au loin (1).

Médaille, en bronze, de 4 centimètres.

A. Deux cornes d'abondance, au-dessus desquelles l'inscription : HERBARUM CONSERVATORI. J. C. EISEN. ECCL. TORI. IN LIVON. PAST. En dessous : POPULIS ALIMENTA MINISTRAT.

R. WILHELMUS I. DEI. GRAT. COM. REGN. IN SCHAUMBURG ETC. Exergue : 1774 (2).

ELLENBERGER (Jean-Guillaume), né à Halle le 10 août 1731, devint médecin en chef de l'armée prussienne et fut anobli par Frédéric-le-Grand sous le nom de Von Zinnendorf. Il mourut à Berlin le 6 janvier 1782, à l'âge de cinquante-et-un ans.

Belle médaille, en bronze, de 5 1/2 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : C. HOLLENBACH. Insc. JOHANN. WILHELM. ELLENBERGER GENANNT VON ZINNENDORF 24 JUNIUS 1770.

R. Intérieur d'un temple de Francs-Maçons. Insc. DER GR. L. L. V. DEUTSCHL. IHRE DANKBAREN TÖCHTER 24 JUNIUS 1820.

---

(1) Cette méthode fait le sujet d'un ouvrage écrit en allemand, que l'auteur publia à Riga en 1772, et qui depuis a été traduit dans toutes les langues du Nord, en anglais et en espagnol.

(2) [illegible], ouv. cité, p. 338.

Exergue : V. GEUSAU. V. CASTILLON. KRAMER. MULLER. V. NEANDER. BECHERER. KRONKE. LGR. D. E. V. HESSEN. MUMSEN. HZG. G. V. GOTHA. V. BEULWITZ. V. SCHMIDT (Dignitaires des francs-maçons de cette époque) (1).

ELVIUS (Pierre), mathématicien et physicien renommé, né à Upsal en 1710, devint secrétaire de l'Académie des Sciences de Stockholm. Sur sa proposition, cette compagnie savante fit élever un observatoire, le premier qu'ait possédé la Suède et qui devint fameux par les observations importantes qu'il permit de faire. Il prépara l'exécution des travaux hydrauliques projetés dans sa patrie pour la jonction de la Baltique à l'Océan, et consigna ses recherches et ses observations dans un ouvrage (2). Il mourut à Upsal le 27 septembre 1749, à peine âgé de trente-neuf ans.

Trois médailles.

La première, en argent, de 3 1/8 centimètres.

A. Le buste, sous lequel : D. F. (DANIEL FEHRMANN). Insc. PETR. ELVIUS R. ACAD. SC. SUEC. A SECR.

R. PETR. ELVIUS UPSALIENSIS REG. ACAD. A SECRET. OBIIT. D. 27 SEPT. 1749. CUJUS VITA BREVIS, MEMORIA PERENNIS. Sous ces mots : une lampe allumée et des flambeaux renversés, réunis par un lien de cyprès.

La deuxième, de même métal et module que la première, présente aussi le même avers.

---

(1) Ce médecin, dit Rodolphi, était plus connu des francs-maçons que de ses collègues.

(2) Intitulé : *Sur les effets des forces de l'eau.* Upsal, 1751.

R. Les armoiries de l'Académie de Sanctorum. Insc. REGIA ACADEMIA SCIENTIARUM (1).

La troisième est composée des deux revers des précédentes médailles (2).

EMMEREZ (GUY-ÉRASME), naquit à Paris, prit le bonnet de docteur en 1683, et devint doyen de la Faculté de médecine de Paris en 1721 et 1722, d'après Rudolphi. Éloy soutient néanmoins qu'il ne fut élu doyen qu'en novembre 1720 et continué en 1721, ce qui s'accorde avec la table chronologique de Sabatier, déjà citée (3).

Jeton, en cuivre, de 2 1/2 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : L. C. R(OETTIERS). Insc. G. ER. EMMEREZ DECANUS 1721 et 22.

R. Une femme, devant laquelle les armoiries de la Faculté, tient de la main droite une balance, dont l'un des plateaux, sur lequel se trouve inscrit le n° 16, descend, tandis que l'autre avec le n° 38 remonte. Insc. PONDERE NON NUMERO. Exergue : SERVATA STATUTA (4).

ÉRASME (DIDIER), célèbre littérateur, érudit, philologue, [illegible], poëte latin, controversiste, naquit à Rotterdam

---

(1) [illegible], ouv. cité, p. 360, n° 145. — LENGNICH, ouv. cité, vol. 2, p. 550, n° 4.

(2) [illegible], n° 147. — Ibid., n° 3.

(3) La Biographie médicale donne deux thèses d'Emmerez; Éloy n'en dit pas [illegible], ce qui ne permet pas à RUDOLPHI d'expliquer le revers du jeton que [illegible] plus loin.

(4) [illegible] comment ce jeton se trouve décrit dans le *Magasin pittoresque*. An. [illegible]

(5) [illegible] du doyen à droite, 1711 et 1712. J. R.

(6) [illegible] tenant une balance : PONDERE NON NUMERO. A l'exergue : SERVATA [illegible]

le 28 octobre 1466, d'après Éloy, 1467 selon d'autres, et sur le revers de la médaille que nous décrivons plus loin, 1477. Il mourut à Bâle le 12 juillet 1536.

Il n'y a pas au XVIe siècle de querelle, de mouvement intellectuel auquel le nom d'Érasme ne se trouve mêlé. De ce point central, comme d'une élévation paisible, on voit se développer tous les camps ennemis, toutes les luttes partielles. S'associer au point de vue d'Érasme, c'est rompre avec les passions et sympathiser avec les lumières.

Une différence énorme sépare cet homme remarquable des tribuns populaires qui ont bouleversé l'Église. Érasme n'a jamais voulu que l'on se détachât violemment de la foi publique; il a senti le prix de l'unité; il a compris qu'une croyance qui n'était pas universelle cessait d'être une croyance. Il a indiqué les remèdes à opposer aux abus, et il n'a pas voulu que l'on pratiquât l'amputation lorsque le malade pouvait être sauvé par un traitement doux et sans péril. Au lieu de porter la hache sur cet arbre au tronc vénérable, il voulait qu'on l'émondât avec soin et que les générations futures pussent se reposer sous son feuillage.

On se tromperait si l'on prenait au sérieux tout ce que dit Érasme de lui-même. A une époque où l'art du style était une puissance toute nouvelle, un esprit aimable et gracieux se plaisait à écrire sur des bagatelles, à entasser des riens, à dépenser une verve charmante sur des frivolités, à broder pour ses menus plaisirs les plus piquantes et les plus folles exagérations. Nous qui sommes plus rapprochés des mœurs des deux derniers siècles, prendrons-nous au sérieux les épîtres de Walpole, les mémoires d'Hamilton, le Vert-vert de Gresset, les badinages de Prior, et cette célèbre lettre où madame de

…vigné parle du mariage [illegible]? Nous rions une belle œuvre, si [illegible] toutes …es gentillesses du langage! Érasme [illegible] délicat aimait ce genre de plaisanterie, [illegible] poéti-quement dans ses épitres, ses maladies, [illegible], les aumônes qu'il demande, les calamités de sa vie, ses naufrages par terre et par mer, et son horreur pour le poisson, et ses accidents de toute espèce. C'est un exercice de style et de pensée que la description de ses ennuis. Esprit à la fois léger et pénétrant, caustique et doux, grand musicien de paroles, artiste de style d'une grâce élégante et inimitable, il ne pourrait s'empêcher de sourire s'il revenait au monde et qu'il vît ses commentateurs, Jortin par exemple, prendre au pied de la lettre les doléances de ses épitres et enregistrer comme paroles d'Évangile ses badines amplifications. Érasme ajouterait un excellent dialogue à ses colloques délicieux sur les hommes graves qui n'entendent pas la plaisanterie.

A son époque s'ouvrit un grand drame théologique : Luther représentait l'analyse; Charles-Quint, l'autorité; Henri VIII, la passion; François Ier, la guerre; Léon X, les arts.

[illegible] admirable, la sagesse seule n'était pas représentée [illegible] par Érasme et par sa paisible influence. [illegible] pas cette plume merveilleuse, et qu'on la [illegible] de l'épée de François, du sceptre de Henri, du [illegible] de Charles, du chapeau de Wolsey et de la tiare de [illegible] brûlante, les armées s'entrechoquent, les [illegible] grondent, la voix de Luther tonne, les [illegible] réformateurs rivalisent de violences et d'invec-[illegible] attention à ce solitaire, à ce sage qui ne s'a-[illegible] passions de la multitude, qui n'a de culte que

celui de la vérité et de la modération? le bruit de sa plume va se perdre au milieu de tout ce fracas politique et guerrier. Sans doute, mais comme il agit sur les intelligences les plus saines! il s'adresse à la raison, et c'est elle qui tôt ou tard fixe les opinions populaires. La parole élégante et éloquente d'Érasme apprit aux hommes que la vérité n'est pas dans les partis extrêmes, que la déclamation des réformateurs de tous les temps fait acheter ses services par de graves périls : il enseigna sa réforme progressive des abus, l'amélioration lente, mais certaine des institutions humaines; leçon dont tous les peuples ne sauraient trop se pénétrer. Voilà sous quel aspect il faut considérer l'érudit du XVI^e^ siècle, ce théologien, ce professeur, auquel les gens du monde pensent assez peu (1).

Trois médailles.

La première a 3 1/2 centimètres.

A. Le buste à gauche. Devant le visage : ER. Derrière : RO. (Erasmi Roterodami). Insc. IMAGO AD VIVA(M) EFFIGIE(M) EXPRESSA. 1531.

R. Le buste d'un dieu Terme, dont la figure est tournée à gauche. Sur la base on lit : TERMINUS. Devant et derrière la face : CONCEDO NULLI. Insc. MORS ULTIMA LINEA RERUM (2).

---

(1) *Revue britannique*, citée, année 1836, 1er vol., Érasme et son époque.

(2) Le revers de cette médaille, décrite dans l'ouvrage de VAN MIERIS, 2e vol., p. 451 et dans le Musée MAZZUCHELLI, vol. 1, p. 206, pl. 45, nº 6, fait allusion à une pierre gravée, dont Érasme fit usage pendant toute sa vie, et qu'il avait reçue de l'archevêque de Saint-André, son élève, qu'il affectionnait particulièrement. Elle portait pour devise ces mots accompagnant un dieu Terme : CEDO NULLI (je ne cède à personne). Ses ennemis ne manquèrent pas, à cette occasion, de l'accuser d'un orgueil absurde qui n'avait jamais approché de sa pensée. Sottise ordinaire de l'envie et de l'inimitié.

La deuxième, grossière, coulée en bronze, de 10 centimètres.

A. Le buste à gauche. Devant le visage : ER. Derrière : ROT. En dessous : 1519. Insc. ΤΗΝ ΚΡΕΙΤΤΩ ΤΑ ΣΥΓΓΡΑΜΜΑΤΑ ΔΕΙΞΕΙ : IMAGO AD VIVĀ EFFIGIĒ EXPRESSA.

R. Le buste d'un dieu Terme. Sur la base on lit : TERMINUS. Insc. Dans le champ : CONCEDO NULLI. Périgraphe : ΟΡΑ ΤΕΛΟΣ ΜΑΚΡΟΥ ΒΙΟΥ (1) MORS ULTIMA LINEA RERUM (2).

La troizième, en bronze, de 4 1/4 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : CAQUÉ. F. Insc. DESID ERASMUS.

R. NATUS ROTERODAMO BATAVIÆ AN. 1477. OBIIT AN. 1536. — Series numismatica universalis virorum illustrium — 1823. Durand edidit. Sur la tranche le mot CUIVRE.

ERHARD (Jean-Benjamin), né à Nuremberg le 5 février 1766, fut un médecin très-estimé dans Berlin et conseiller du roi de Prusse pour les affaires médicales. Il mourut le 28 novembre 1827, âgé de soixante-et-un ans.

Portrait, très-ressemblant, coulé en fer, de 7 1/2 centimètres.

EULER (Léonard), le plus fécond et l'un des plus illustres géomètres modernes, élève de Bernouilli, naquit à Bâle le 15 avril 1707 et mourut à St-Pétersbourg le 7 septembre 1783, âgé de soixante-seize ans. Il professa les mathématiques dans cette dernière ville et fut membre des Académies de Russie et de Berlin, ville où il séjourna pendant vingt-cinq ans.

---

(1) Mot à mot RESPICE FINEM LONGÆ VITÆ.

(2) Mus. Mass, ouv. cité, pl. 46, n° 1.

Ce savant a fait faire de grands pas à la science, principalement au calcul différentiel et intégral; il a appliqué l'analyse à la mécanique, à la construction des vaisseaux, etc.

« Euler, dit Condorcet, nous présente un de ces hommes dont le génie est également capable des plus grands efforts et du travail le plus continu ; il multiplia ses productions au-delà de ce qu'on eût dû attendre des forces humaines, et cependant il fut original dans chacune; sa tête fut toujours occupée, et son âme toujours calme. »

Médaille, en bronze, de 4 centimètres.

A. Le buste, sous lequel : ABRAMSON. Insc. LEONARD. EULER.

R. Un appareil astronomique. Insc. RADIO DESCRIBIT ORBEM. Exergue : NATUS 1707 (1).

EYTELWEIN (Jean-Albert), architecte et ingénieur du gouvernement prussien, s'est rendu recommandable par plusieurs travaux d'architecture.

Médaille, en bronze, de 4 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : BRANDT F. Insc. JOHAN. ALB. EYTELWEIN ZURAMTS-JUBEL-FEIER AM. 23 JULIUS 1829 DIE BAUMEISTER DES PREUSSISCHEN STAATS.

R. Une femme assise, entourée des emblêmes de l'architecture, appuie la main droite sur une équerre posée sur un piédestal, son bras gauche sur la roue d'un bâtiment à voile.

FABRICE, FABRICIO ou FABRIZIO (Jérôme), l'un des plus illustres anatomistes et des plus savants chirurgiens de la fin du XVI[e] siècle, fut surnommé Aquapendente, parce qu'il

(1) Gott. Em. Von Haller, ouv. cité, vol. 1, p. 114, n° 191.

était né dans la ville de ce nom dans les États romains, au territoire d'Orviète, en 1537.

La manière brillante dont il s'acquitta des fonctions du professorat lui conquirent l'estime et l'admiration générales. La République de Venise lui éleva une statue, le gratifia d'une chaîne d'or et du titre de chevalier de Saint-Marc (1). Ce ne fut pas une des moindres satisfactions que Fabrice retira de ses travaux de voir, sur ses instances, s'élever en 1594, un vaste amphithéâtre anatomique à Padoue, avec une inscription qui y fut gravée en son honneur.

Ce savant exerçait sa profession avec beaucoup de noblesse et un rare désintéressement. Le refus même qu'il fit fréquemment des honoraires qui lui étaient dus, lui valut les plus riches et les plus précieux cadeaux. Il en orna un cabinet sur la porte duquel il écrivit : *Lucri neglecti lucrum*. D'Aquapendente n'était point un sordide amasseur de richesses, il usait de sa fortune avec la plus somptueuse libéralité. Dans une riche campagne qu'il possédait près de la Brenta, dite de la Montagniola, il recevait, et traitait avec une singulière munificence, ses amis et tous ceux qui cultivaient les sciences et les lettres. Il mourut à Padoue en 1619, âgé de quatre-vingt-deux ans, universellement regretté.

Dans ses ouvrages il se montra à la hauteur de sa tâche par sa connaissance profonde des écrivains de l'antiquité. On le regarde comme l'auteur de la découverte des valvules des veines. En effet, il avait commencé, au rapport de Gaspard

---

(1) On sait que ces chevaliers portaient sur la poitrine une croix d'or, où est représenté un lion ailé qui tient un livre des Évangiles, avec cette inscription latine : PAX TIBI, MARCE, EVANGELISTA MEUS.

Bauhin, à en traiter dès 1574 dans ses leçons d'anatomie; mais Étienne et Cannani les avaient vues avant lui. S'il fallait en croire l'auteur anonyme de la vie de Fra Paolo Sarpi et le témoignage de Peiresc, rapporté par Gassendi, ce serait au célèbre historien du Concile de Trente, et non à l'anatomiste de Padoue, que serait due cette découverte qui a tant d'importance dans l'histoire d'une autre découverte, celle de la circulation du sang; mais on peut opposer à ces témoignages de fortes objections que Tiraboschi a rassemblées avec soin. Quoi qu'il en soit, il faut remarquer que, quoique Fabrice ait décrit fort exactement les valvules des veines, quoiqu'il en ait donné de belles planches (1), il n'en a connu qu'imparfaitement les usages, et leur en a attribué qu'elles n'ont pas.

Digne successeur de Vésale et de Falloppio, Fabrice d'Aquapendente est une des gloires de cette école italienne, dont Haller et tous les historiens de l'anatomie ont porté si haut les louanges. Nul autant que Fabrice n'appela autour de lui, de toutes les parties de l'Europe, l'affluence de tous ceux qu'animait le véritable amour de la science de l'homme. Ce n'est pas un médiocre honneur pour lui que le grand Harvey se soit formé à ses leçons. Ses travaux ont été du plus grand intérêt pour l'anatomie, considérée surtout dans ses rapports avec la physiologie. Sa méthode ne consistait pas à prendre les organes des animaux pour suppléer à ce qu'on ne pouvait observer sur des cadavres humains, comme avait fait Galien, mais à examiner à la fois l'organe correspondant dans l'homme et dans les divers animaux, afin de déterminer ce qu'il y avait de commun et de différent dans toutes les espèces.

(1) Dans son ouvrage intitulé : *De venarum osteolis liber*. Padoue, 1603, in-fol.

C'était l'anatomie comparée appliquée à l'étude des fonctions des organes de l'homme.

Médaille, coulée en bronze, très-grossière, de 4 2/3 centimètres que Mochsen fit frapper.

A. L'effigie. Insc. HIER. FABRICIUS AB AQUAPEN. EQ. ET MED.

R. Hygie et Esculape. Insc. ANATOMICUS PATAVINUS. Exergue : SECUNDUM DIVOS A. TOSSATI OP.

FAGGOT (JACQUES), savant ingénieur suédois, né en 1699, dans la province d'Upland, devint membre de l'Académie des Sciences de Stockholm, dont il fut pendant trois ans le digne secrétaire. Il mourut en 1777.

Faggot réussit à rectifier les poids et mesures usités en Suède, fit lever les cartes des provinces du royaume, donna un nouveau plan pour l'établissement des greniers publics, perfectionna la méthode de fabrication du salpêtre, et introduisit une administration plus avantageuse dans les domaines de la couronne.

Médaille, en argent, de 3 1/8 centimètres.

A. Le buste. Insc. IAC. FAGGOT. RER. GEODÆT. PRÆFECTUS.

R. ACAD. R. SCIENT. SUEC. SOCIUS ET PER TRES ANNOS SECRET. MERITISSIMUS. NAT. 1699. DENAT. 1777 (1).

FAGON (GUY-CRESCENT), premier médecin de Louis XIV, membre de l'Académie des Sciences, professeur de botanique, naquit à Paris le 11 mai 1638, et mourut au Jardin royal de cette ville le 11 mars 1718, à l'âge de quatre-vingts ans.

Outre un profond savoir dans son art, ce médecin avait une érudition très-variée et maniait facilement la parole. Son cœur

---

(1) LANGHANS, ouv. cité, n° 161.

était encore au-dessus de son esprit, humain, généreux, désintéressé. Il était passionné pour la botanique et contribua puissamment à relever le Jardin botanique de Paris de l'état de décadence où il était tombé depuis la mort de Guy de la Brosse. Ce médecin de Louis XIII avait généreusement donné les fonds pour l'établir; il fut le premier intendant de cet établissement lors de son inauguration, en 1626. Ce fut principalement pour embellir cet établissement, connu aujourd'hui sous le nom de Jardin des plantes, que Fagon conseilla à Louis XIV de faire voyager Plumier en Amérique, de Feuillée au Pérou, de Lippi en Égypte et de Tournefort en Asie, d'où ces naturalistes rapportèrent les plantes les plus utiles et les plus remarquables, qui en firent un des jardins les plus riches du monde.

Fagon protégea hautement la Faculté de médecine de Paris, alors en lutte ouverte contre la chambre royale de médecine (1). Il obtint des arrêts qui ordonnèrent la suppression de cette dernière. La Faculté (2), pour témoigner sa reconnaissance à

---

(1) Voici quelques renseignements sur cette institution. Les docteurs des Facultés de province, et particulièrement de l'École de Montpellier, s'étaient unis à Théophraste Renaudot pour fonder une seconde Faculté qui, sous le nom de chambre royale de médecine, aurait conféré des grades, ainsi que le droit d'exercer à Paris, à la suite d'une thèse et d'un examen assez superficiels. La lutte dura plus de vingt ans. Enfin la persévérance de la Faculté, l'habileté des doyens, de Guy Patin entre autres, et plus que tout cela, l'influence de Fagon, l'assistance de Colbert, amenèrent la dissolution de la chambre royale. La Faculté victorieuse ouvrit généreusement son sein à ses anciens adversaires; elle les admit à une nouvelle licence, sous le nom de *Jubilé;* appela ainsi dans ses rangs et à sa tête les médecins les plus distingués de la chambre royale, et se trouva par là fortifiée, accrue, par des circonstances qui avaient paru devoir l'affaiblir ou hâter sa ruine.

(2) Hazon, ouv. cité, p. 140 et suivantes, où l'on trouve tous les détails du mémorable procès contre la chambre royale, et le détail des honneurs que la Faculté rendit à Fagon.

Fagon, chargea Rigaud, excellent peintre de l'époque, de faire son portrait en pied, qu'elle plaça dans la salle de ses assemblées, et fit représenter son effigie sur deux jetons pendant les décanats de Claude Berger et de François Vernage.

Trois jetons.

Le premier, en cuivre, de 2 1/2 centimètres.

A. Le buste à gauche. Insc. GUIDO CR. FAGON REGI A. S. C. ARCHIAT. COMES.

R. Trois fleurs (des pensées grossièrement représentées, et qui certes n'ont pas été gravées par un botaniste, ajoute Rudolphi). Insc. PLUS PENSER QUE DIRE.

Le deuxième, de 2 5/6 centimètres.

A. Le même que celui du précédent.

R. Une ruche et des abeilles. Insc. SIC. NOS. SERVAVIT. APOLLO. Exergue : FACUL. MEDIC. PARIS. 1695.

C'est le jeton que Claude Berger fit frapper pendant son second décanat.

Le troisième est de même métal et module que le premier.

A. Le buste à gauche. Insc. SCHOLÆ TUTELA PRÆSENS.

R. Les armoiries de la Faculté de médecine de Paris. Insc. M. FR. VERNAGE PARIS. FAC. MED. DECANO. Exergue : PRÆSID. ORD. M. GUID. CRESC. FAGON. ARCHIAT. COM. ULT. MAI. 1703 (1).

FALCK (ANTOINE-REINHARD, baron DE), ministre de l'inté-

(1) MOEHSEN, *Meds.* vol. 1, p. 401, représente cette pièce et p. 425 la décrit. Il prouve que l'effigie qui s'y trouve est celle de Fagon et non celle de Vernage. RUDOLPHI ajoute que si MOEHSEN avait eu connaissance du premier jeton, son doute se serait changé en certitude, puisqu'il porte à peu près le même buste. — FRIED. ROTHSCHOLZER 's *Beitrag zur historie der Gelehrten.* 1-3 Theil. Nürnb. u Altdorf, 1725-26, in-8°. pl., p. 232, n° 98, donne cette pièce, mais sans l'expliquer.

rieur sous Guillaume I$^{er}$, roi des Pays-Bas, ambassadeur de ce prince près la cour de Belgique, membre honoraire de l'Académie royale des Sciences et Belles-Lettres de Bruxelles, naquit à Utrecht le 19 mars 1776 et mourut dans la capitale de Belgique le 16 mars 1843, âgé de près de soixante-sept ans.

Il contresigna, en 1816, comme secrétaire d'État, l'arrêté royal qui créait les trois universités de Gand, de Liége et de Louvain. Il présida à l'inauguration de la première, et, devenu ministre de l'instruction publique, il put donner une impulsion plus immédiate à ces institutions, qu'il devait considérer comme sa création.

« Il y a peu d'hommes, dit Van der Palm, qui possèdent autant de qualités, un esprit aussi éclairé, un cœur aussi loyal, un coup-d'œil aussi juste et prompt. Il semble que ce qui est vrai et bon se révèle de soi-même à M. De Falck et que la méchanceté et la mauvaise foi déposent leur masque devant lui. Formé par les écrits des anciens et par de profondes études, qui lui ont valu une place à l'Institut des Pays-Bas, doué d'un goût sûr et du sentiment du beau, riche de connaissances recueillies dans la société, ainsi que dans les livres, il est aussi bien placé dans un cercle littéraire que dans une réunion d'hommes du monde ou dans une assemblée politique. Il possède toutes les qualités d'un homme d'État. »

Médaille, en bronze, de 4 1/3 centimètres.

A. Sur le tour : A. REINHART FALCK ACAD. BRUX. ET INSTIT. AMSTEL. SOC. Tête à droite. Sous le col : 1844. J. WIENER F. Dans le champ, autour de la tête : AB REG. BATAVOR. AD BELGAR. REG. LEGATUS.

R. Sur le tour : QUOD SUI MEMOR BELGIUM FECIT MERENDO. Dans le champ, la déesse de l'histoire assise et ailée, écrivant sur

des tablettes le nom de M. De Falck. Le siége est entouré d'une branche d'olivier. A l'exergue : NAT. TRAJ. AD RHEN. MART. 19. 1776. OB. BRUX. MART. 16. 1843 (1).

FARCY (DOMINIQUE), docteur régent de la Faculté de médecine de Paris, en fut le doyen en 1700-1.

Le cabinet des médailles de la Bibliothèque impériale de Paris possède un jeton de ce doyen avec la date de 1701 (2).

FARISIANI (J.-F.), médecin inconnu à presque tous les biographes.

On lui a frappé une médaille.

A. Le buste, sous lequel : F. C. F. Insc. J. F. FARISIANI CON. M. DU ROY ET ORD. DU SACR. PAL. APOS.

R. VIS PROMOVET ARTEM (3).

FAUST (BERNARD-CHRISTOPHE), né à Rothenbourg, le 23 mai 1755, fut premier médecin et conseiller du prince de Schaumburg-Lippi qui, en reconnaissance de ses services, fit frapper la pièce suivante :

Médaille, en argent, de 4 centimètres.

A. BERNHARDO CHRISTOPHORO FAUST CONSIL. ET MEDICO SUO DECEM AMPLIUS LUSTRA SUMMIS IN MEDICINA HONORIB. RITE ORNATO AMICUS GEORGIUS GUILELMUS PRINCEPS SCHAUMBURGO-LIPPIACUS XIV. A CAL. AUG. 1827. En dessous : MAAS FECIT.

R. NIHIL HUMANI A SE ALIENUM PUTAVIT SANOS SERVARE DOLORES

(1) Guioth, ouv. cité, p. 357, pl. 56, nº 349.

(2) Magasin pittoresque, A. 1858, p. 87.

(3) Kluyskens, cité, nº 224. — FRIED. ROTHSCHOLTZ, ouv. cité, p. 233, nº 99, mais sans l'inscription au revers.

SAUCIORUM LENIRE CONTAGIA ARCERE FRUMENTA RECONDERE ET DOMUS AD SOLEM CONVERTERE DOCUIT (1).

FÉRAT. Ce médecin contemporain a bien mérité de ses concitoyens, qui ont fait frapper en son honneur une médaille pour les soins qu'il leur prodigua pendant l'épidémie du choléra en 1832.

Médaille, en bronze argenté, de 3 1/2 centimètres.

A. L'inscription : AU DOCTEUR FÉRAT LA VILLE DE BOURBONNE, entourée d'une guirlande de feuilles de chêne et de laurier. Exergue : A CAQUÉ F.

R. ÉPIDÉMIE DU CHOLÉRA 1832 (2).

---

(1) RUDOLPHI possédait cette médaille en bronze que Faust lui avait donnée avec celles que le prince de Schaumburg avait fait frapper en l'honneur d'Eisen de Schwarzenberg et de Kœstner.

(2) Les gouvernements des divers pays, où le choléra a sévi, ont fait frapper des médailles pour être décernées à titre de récompense nationale aux personnes qui ont bien mérité de leurs concitoyens dans ce cruel moment de calamité publique.

En Belgique, un arrêté royal du 31 décembre 1833 a déterminé le type des deux médailles suivantes :

Médaille, en or, de 3 2/3 centimètres.

A. Tête du roi à gauche, couronnée de laurier. En dessous : BRAEMT F. Insc. LÉOPOLD PREMIER, ROI DES BELGES.

R. Sur le tour : SERVICES RENDUS PENDANT LE CHOLÉRA. Dessous entre deux étoiles ; 1832. Dans le champ, en-dessous d'une couronne : RECONNAISSANCE PUBLIQUE.

La seconde, en argent, est identiquement la même que la précédente, à l'exception qu'elle n'a que seize millimètres de diamètre, avec bélière et un ruban fond noir, liseret jaune et rouge. — GUYOTH, cité, p. 142, pl. 18, n. 151 et 152.

Ma collection offre encore deux exemplaires des médailles frappées en France et un exemplaire de celle qui fut frappée en Prusse à cette cruelle époque.

Médaille, en bronze, de 8 1/3 centimètres.

A. Une femme couchée, atteinte du choléra; près d'elle un enfant : plusieurs

**FERMAT** (Pierre), un des bons géomètres dont la France s'honore, naquit à Toulouse en 1595, selon les uns, en 1608 selon les autres. Il s'adonna avec ardeur à la culture des sciences, s'occupa surtout de l'analyse géométrique des anciens, et parvint à la résolution absolue d'une des paraboles et de plusieurs autres courbes. Il partagea avec Descartes la gloire de l'application de l'algèbre à la géométrie des courbes, trouva un procédé ingénieux pour faire disparaître des équations les quantités irrationnelles, et fit plusieurs découvertes importantes qui sont consignées dans ses différents écrits et dans sa

---

personnes, dont l'une avec une coupe, l'entourent. Un enfant se tient près d'Esculape debout, qui de sa main gauche tâte le pouls à la malade et de la droite éloigne le spectre de la mort, armée de sa faulx et enlevant un cadavre. Au côté droit : [illegible] 1832. Exergue : INVASION DU CHOLÉRA EN 1832.

R. Champ lisse au centre d'une couronne de feuilles de chêne.

La deuxième est en bronze argenté de 6 3/4 centimètres.

A. Un jeune homme couché, atteint du choléra; une femme le soutient et semble interroger Esculape debout, tenant la main du moribond; un génie plane au-dessus du groupe. Exergue. 1832 J. VATINELLE INV. ET F. Insc. GÉNÉROSITÉ DÉVOUEMENT.

R. Une couronne de laurier, dans le champ de laquelle : LOUIS-PHILIPPE RÉGNANT. LA VILLE DE PARIS A — ESSAI — (en lettres gravées). LE Cte D'ARGOUT MINISTRE LE Cte DE [illegible] PRÉFET.

La troisième, en bronze, de 3 1/2 centimètres.

A. Une femme assise portant une couronne murale sur la tête, étend la main gauche et appuie le bras droit sur un écusson aux armes de Prusse. Un génie, tenant de la main droite un glaive nu, de la gauche une coupe, est debout devant elle. Exergue : [illegible] D. 31 AUG. 1831. Insc. [illegible]. Au côté droit : [illegible].

R. Une femme à genoux, portant la couronne murale, étend les mains devant un écusson aux armoiries prussiennes, appuyé contre un tronc d'arbre. Au côté gauche [illegible]. Exergue : VON DER PLAGE [illegible] D. 30 JANUAR. 1832. Insc. [illegible].

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY


JEAN FERNEL
AMBROISE PARÉ
LA MÉDECINE RENDUE A SON
UNITÉ PRIMITIVE
DÉCRET DU 14 FRIMAIRE
AN III DE LA R.F.


ÆDES ACADEMI·ET SCHO. CHIRURGO
REGIA MUNIFICENTIA INCHOAT
MDCCLXX ABSOL
MDCCLXXIV

vaste correspondance avec les plus habiles mathématiciens de son temps, tels que Descartes, les deux Pascal, Roberval, Torricelli, Huyghens, Wallis. Il mourut le 12 janvier 1665.

Médaille, en bronze, de 4 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : DESBOEUFS, F. Insc. PIERRE FERMAT.

R. NÉ A TOULOUSE EN 1595. MORT EN 1665. — Galerie métallique des grands hommes français. — 1822.

FERNEL (JEAN), l'un des plus grands médecins de France, premier médecin de Henri II, naquit en 1497, suivant Goulin qui s'accorde avec Plancy, et non point en 1486 ou en 1506, comme d'autres le prétendent, à Clermont, petite ville du département de l'Oise (France). Il mourut le 26 avril 1558, âgé de soixante-et-un ans (1).

Jamais homme n'exerça la médecine avec plus de succès et

(1) Une discussion assez vive s'est élevée entre les biographes relativement à l'âge de Fernel, quand il mourut; voici comment GOULIN prouve que Fernel devait être âgé de soixante-et-un ans à sa mort, page 313 de ses Mémoires littéraires et critiques : « PLANCY observe que Fernel était dans sa soixantième année lorsqu'il succéda à Louis de Bourges en qualité de premier médecin de Henri II. Personne ne conteste ce fait; mais personne encore n'a pris garde à cette remarque qui nous éclaire sur ce point si souvent débattu, et qui nous donne le véritable âge de Fernel. On ne s'est trompé à cet égard que pour n'avoir point recherché en quelle année Louis de Bourges était mort. Comme ce fut en décembre 1556, il est certain qu'à cette époque Fernel était dans sa soixantième année, c'est-à-dire, qu'il avait cinquante-neuf ans accomplis; donc il naquit en 1497; donc il n'a pu succéder à Louis de Bourges qu'en décembre 1556 ou au commencement de janvier 1557. Mais il mourut le 26 avril 1558; donc il mourut âgé seulement de soixante-et-un ans accomplis, et par conséquent dans sa soixante-deuxième année; donc il n'occupa cette place que quinze à seize mois. » Et nous ajouterons : donc son épitaphe est fautive en ce qui concerne le temps qu'il a vécu puisqu'il y est dit qu'il ne parvint qu'à l'âge de cinquante-deux ans.

de gloire que Fernel. Il fut le premier qui osa secouer le joug des doctrines de Galien et exhorta ses confrères à l'imiter. Voici comment s'exprime Bordeu, en parlant de Fernel : « Après avoir longtemps resté dans l'enfance, la Faculté de Paris produisit un phénomène auquel il n'était guère possible de s'attendre. Fernel parut comme l'éclair qui perce les nuages les plus épais : il naquit dans l'école et s'éleva bientôt jusqu'aux cieux. Jamais auteur si élégant n'orna nos chaires; jamais génie si aisé et si agréable ne traita notre médecine. Tout le monde lui a donné un rang distingué parmi les médecins; je le place à côté de Celse, de Thémison, d'Avicenne, presque de niveau avec Galien, et un peu plus bas qu'Asclépiade et qu'Hippocrate. J'accorde à la Faculté de Montpellier qu'elle peut opposer ses Rondelet, ses Ranchin, ses Dulaurens, et surtout ses Joubert, à nos Duret, à nos Houllier, à nos Baillou, à nos Riolan; mais elle doit en convenir, elle n'a personne à mettre en parallèle avec Fernel. Fernel mourut trop tôt pour le complément de sa gloire et pour l'avancement de la médecine. Il méditait un ouvrage sur l'usage et l'administration de tous les remèdes domestiques, empiriques et autres. Ses autres ouvrages auraient eu besoin d'être renforcés de ce dernier; on les a trouvés trop laconiques et un peu maigres pour la pratique : le reproche est assez fondé. Quel malheur qu'un homme, qui paraît avoir été propre à marier le dogme à l'empirisme, n'ait pas eu le temps de remplir cet important objet ! Mais quel dommage que Fernel ait paru dans un siècle aussi peu favorable à l'éclat ou du moins à la durée que méritaient ses ouvrages ! A peine virent-ils le jour qu'ils furent éclipsés par le tourbillon impétueux des chimistes, qui vint bouleverser la médecine. Quoi qu'il en soit, Fernel

ne fut point un génie créateur, inventeur, destiné à réformer l'art; il l'embellit de l'ouvrage le mieux fait qui ait paru. Il fut un peu trop enfoncé dans l'école : il en éclaira les dogmes, jusqu'à lui obscurs, traînants, mêlés de toutes les inutilités et de toutes les fadeurs de la dialectique. Il joua un rôle tout opposé à celui du fameux Cœlius-Aurelianus. Celui-ci écrivit de la manière la plus barbare; mais il copia d'excellents modèles. Fernel s'attacha au char pesant des Arabes et des sectateurs corrompus de Galien; mais il fit un corps élégant de leurs doctrines fastidieuses. Les modernes ont pris de lui l'ordre et la clarté : il n'en est point qui aient pu en saisir le style et l'expression (1). »

Trois médailles.

La première, en bronze, de 4 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : DE PAULIS F. Insc. JEAN FERNEL.

R. NÉ A CLERMONT PRÈS BEAUVAIS EN 1497. MORT EN 1558. — Galerie métallique des grands hommes français. — 1822.

La deuxième, en bronze, de 6 centimètres.

A. Deux bustes accolés à droite. De côté, à gauche : GATTEAUX. Insc. JEAN FERNEL. AMBROISE PARÉ. Exergue : LA MÉDECINE RENDUE A SON UNITÉ PRIMITIVE. DÉCRET DU 14 FRIMAIRE. AN III DE LA R. F.

R. Dans le champ : PRIX DE L'ÉCOLE PRATIQUE AN VI. En dessous : le bâton d'Esculape. Périgraphe : ÉCOLE DE MÉDECINE DE PARIS (2).

---

(1) DEZEIMERIS, ouv. cité, art. FERNEL.

(2) La fondation de l'École pratique fut arrêtée le 19 thermidor an V (7 août 1797). Pour y être admis, les élèves devaient subir un examen et étaient classés en trois divisions suivant leur degré d'instruction. — Le 8 septem-

La troisième, de même métal et module que la précédente, présente aussi le même avers.

R. Le palais de l'Académie et de l'École de chirurgie. En dessous, à gauche : N. GATTEAUX. F. Insc. ÆDES ACADEMI. ET SCHO. CHIRURGO. Exergue : REGIA MUNIFICENTIA INCHOAT 1770 ABSOL : 1774 (1).

Le même revers se voit sur une quatrième médaille en bronze, dont l'avers présente l'effigie de Louis XVI à droite, avec l'inscription : LUDOVICUS XVI REX CHRISTIANISS. En dessous du buste : B. DUVIVIER F. Sur la tranche le mot CUIVRE.

FERRARI (ANTOINE), poëte et premier médecin du roi de Naples, fut surnommé Galateo, en latin Galateus Leccensis, du nom de Galatola, petite ville du royaume de Naples, où il naquit en 1444, et où il mourut le 12 novembre 1516 selon Moehsen, et 1517 d'après Mazzuchelli.

Médaille, coulée en bronze, de 6 3/4 centimètres.

A. Le buste à droite. Insc. ANTONIUS GALATEUS.

R. Mars embrassant Vénus en présence de l'Amour (2).

---

bre 1798, le ministre de l'intérieur, sur la demande de l'assemblée des professeurs, prit un arrêté portant qu'une médaille en bronze (celle que nous venons de décrire) serait frappée et donnée tous les ans à ceux des élèves qui obtiendraient les quatre premiers prix, et qu'en outre des livres choisis parmi les meilleures productions de l'art leur seraient en même temps accordés. Il fut arrêté en outre qu'une séance solennelle et publique aurait lieu chaque année pour l'ouverture des cours, et qu'après un discours du président et un compte-rendu des travaux de l'École, les noms des lauréats seraient proclamés. Cette séance eut lieu pour la première fois, le 14 octobre 1799. — SABATIER, ouv. cité, p. 104 et suivantes. — *Histoire métallique de Napoléon*, citée, nº 193. — HENNIN, ouv. cité, pl. 87, nº 862.

(1) HENNIN, cité, pl. 64, nº 642 et 643, qui ne diffèrent que fort peu.

(2) Mus. Mazz., vol. 1, p. 170, pl. 38, nº 2. — MOEHSEN, ouv. cité, vol. 1, p. 169, où elle est décrite et gravée.

FERRARI (Octavien), médecin philosophe, professeur de philosophie, naquit à Milan le 23 septembre 1518 et y mourut en 1586, âgé de soixante-huit ans. Il avait de grandes connaissances en médecine, mais n'a laissé aucun écrit concernant cette science.

Médaille de 4 centimètres.

A. Le buste de Ferrari à gauche. Insc. OCTAVIAN. FERRAR. HIERON. FIL. MEDIOL.

R. Le buste d'Aristote à droite. Insc. VIRTUTES HUJUS AMAVI (1).

FERRNER (Benoit), météorologue, conseiller de chancellerie et membre de l'Académie des Sciences de Stockholm, naquit en Suède, au commencement du XVIII$^{e}$ siècle. Il fut nommé instituteur du prince royal, depuis Gustave III, et après avoir achevé l'éducation littéraire de ce prince, il obtint une pension et termina sa carrière dans un âge avancé.

Médaille, en argent, de 3 1/8 centimètres.

A. Le buste, sous lequel : LUNDERBERG. Insc. BENEDICTUS FERRNER R. CANC. CONSILIARIUS.

R. Une couronne, dans laquelle les mots : MERITI TANTI NON IMMEMOR UNQUAM. Insc. SOCIO MUNIF. DEF. 1802. R. AC. SC. STOCKH.

FICINUS ou FICINO (Marsilius) naquit à Florence le 19 octobre 1433, et fit établir dans sa ville natale une Académie platonicienne. Il professait pour le grand philosophe grec une admiration qui allait jusqu'à l'extravagance, puisqu'il voulait

---

(1) Mus. Mazz. cité, vol. 1, p. 393, pl. 89, n° 3. J'observe que Rudolphi, dans son ouvrage, a omis sur l'avers de cette médaille le nom de Ferrar., ce qui rend le sens de la légende assez peu intelligible.

en faire prêcher la doctrine jusque dans les églises. Il mourut le 1er octobre 1491, selon les uns, et 1499 selon d'autres, parmi lesquels Rudolphi.

Deux médailles.

La première, coulée en bronze, de 5 1/2 centimètres.

A. Le buste à gauche. Insc. MARSILIUS FICINUS FLORENTINUS.

R. Hygie tenant un serpent (1).

La seconde, coulée en bronze, de 5 2/3 centimètres, offre le même avers que la première.

R. PLATONE (2).

FIERENS (JEAN-ANTOINE-JACQUES), médecin et ophthalmologiste contemporain, est né à Anvers, le 1er janvier 1798. Il fit ses études médicales à l'université de Gand, et après les avoir terminées, il alla s'établir à Beirvelde, village à trois lieues de Gand, et y traita gratuitement un grand nombre d'ophthalmiques pendant quelques années. Ces personnes reconnaissantes des soins qu'elles avaient reçues, ouvrirent des listes de souscription dans le courant de 1837, afin de faire frapper une médaille qui pût en même temps rappeler les cures que le docteur Fierens avait opérées et les talents qu'il avait déployés dans ces circonstances, en consacrant sa fortune et ses veilles au soulagement d'un grand nombre de malheureux. Ce fut le 12 novembre de la même année qu'il reçut cette marque de leur reconnaissance. Quelque temps après, le 15 décembre 1841, M. Fierens fut nommé chevalier de l'ordre de Léopold.

---

(1) MOEHSEN, ouvr. cité, vol. 1, p. 193, où cette pièce se trouve gravée.

(2) Mus. Mazz., cité, vol. 1, p. 134, pl. 28, n° 4. — MOEHSEN, cité, p. 201, en donne la gravure.

Deux médailles.

La première, en bronze, de 5 1/2 centimètres.

A. Le buste à droite, derrière lui : le bâton d'Esculape. En dessous : F. DE HONDT F. Insc. LE DOCTEUR JEAN ANT. JACQ. FIERENS NÉ A ANVERS 1798.

R. Une couronne de feuilles de chêne, avec ces mots au milieu : A L'AMI DE L'HUMANITÉ SOUFFRANTE. Périgraphe : LES AVEUGLES ET LES OPHTHALMISTES GRATUITEMENT GUÉRIS. 1837 (1).

La seconde, en vermeil, de 5 1/2 centimètres.

A. L'ADMINISTRATION DES HOSPICES CIVILS DE COURTRAI A MONSIEUR FIERENS MÉDECIN OCULISTE.

R. L'ÉCOLE DES ORPHELINS. OPHTHALMIE 1849. 1850 (2).

FISCHER (ALEXANDRE), micrographe distingué contemporain.

Médaille, en bronze, de 5 centimètres.

A. Un génie debout, tenant deux couronnes de la main droite et appuyant le bras gauche sur un piédestal, entouré d'une sphère et d'un microscope. Exergue : P. CHSORCKEM.

R. CÆS. MOSQ. SOC. NAT. SCRUT. V. CL. ALEX. FISCHERO A VALDHEIM, MICROSCOPII PANCRATICI INVENTORI DOCTO, INGENIOSO; 1840.

FLECK ou FLACCUS (MATHIEU), médecin, physicien à Berlin, né en 1524, mort en 1592.

Deux médailles.

---

(1) GUYOTH, cité, p. 237, pl. 34, n° 251.

(2) Cette médaille, entièrement gravée au trait, fut remise, en 1850, par l'administration des hospices civils de Courtrai, au docteur Fierens, pour les soins désintéressés qu'il avait donnés à plusieurs orphelins de cette ville, atteints de maladies oculaires.

— 

... du médaillon coulé en or de ... de Moehsen dans le cabinet ... où Rudolphi la vit.

...scription MATTH. FLACCUS M. D. ÆT. 36.

... SCHIRMERIN M. F. M. D. UXOR ÆT. 24.

... argent, se trouvait dans la collection de ... Rudolphi la remarqua.

... MATH. FLACCUS M. PHYS.

...ortes. Insc. VIRTUS MORTIS NESCIA. AN. SALV.

...NDRÉ-HERCULE), cardinal ministre, membre de ... française, de celle des Inscriptions et Belles-Let... des Sciences, naquit à Lodève, dans le Langue... juin 1653.

...-sept années de son administration ne furent pas ..., si l'on peut, entre autres choses, lui reprocher ... d'avoir laissé dépérir la marine française, de ... pas envoyé à Stanislas Leczinski des secours assez ... pour assurer sur sa tête la couronne de Pologne, ... convenir aussi qu'il diminua les impôts, fixa avec plus ... la valeur des monnaies, il encouragea les arts et ... et donna plus d'étendue au commerce de la France.

---

... l'ouvrage de MOEHSEN, in *Berlin Bibliothek*, t. 1, pp. 11 à 23. — ... *Veds.*, 2 vol. p. 567, pl. 3, n° 1. — GOHLN *Fragmenta in Act. Berol.* ... 2 vol. in-8°, pp. 3 à 7.

... possédait un exemplaire de cette médaille en étain. Le buste de ... de ces pièces avait une espèce de mitre sur la tête, celui de la se... barrette très simple.

En un mot, s'il fit peu de chose pour la gloire nationale, il ne cessa de travailler avec ardeur à procurer au peuple plus d'aisance et de bonheur. Telle était sa probité qu'à sa mort, arrivée à Issy, le 29 janvier 1743, sa succession se trouva à peine celle d'un bourgeois médiocrement riche, et n'aurait pas suffi à la moitié de la dépense du mausolée que Louis XV lui fit élever.

Quatre médailles en bronze.

La première a 5 1/2 centimètres.

A. Le buste de face. En dessous : J. DASSIER. F. Insc. ANDR. HERCULES CARDINALIS DE FLEURY. ÆT. 81.

R. Les attributs des sciences, des arts et du commerce. Insc. HIS PACEM REDDIDIT ARMIS. Exergue : 1736 (1).

La deuxième a 3 3/4 centimètres.

A. Le buste de face. En dessous : S. GARBETT F. Insc. ANDR. HERCULES CARDINALIS DE FLEURY ÆT. 86.

R. Le même que celui de la première, à l'exception que le millésime est ici 1741.

La troisième, de 2 3/4 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : J. D. 1738. Insc. AND. HERCULES CARDINALIS DE FLEURY.

R. Les armoiries surmontées du chapeau de cardinal (2).

La quatrième a 7 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : F. ROETTIERS. Insc. ANDREÆ HERCULI DE FLEURY S. R. E. CARDINALI PRIM. REGINÆ ELEEMOSINARIO.

R. Des armoiries.

C'est une magnifique pièce.

---

(1) Mus. Mazz., ouv. cité, 2e vol., p. 336, pl. 182, n° 6.

(2) Ibid, n° 7.

FLOSSER (OTHON), médecin renommé de la ville de Nuremberg, naquit en 1509 et mourut en 1555, âgé de quarante-six ans.

Deux médailles.

La première, en argent, de 4 centimètres environ.

A. Le buste à gauche, sous lequel : 1555 (en lettres gravées). Insc. OTTO FLOSSERUS DOCTOR ANNO ÆTATIS 46.

R. Inscription en lettres gravées : MEDICUS ET PHYSICUS NORICUS. DEN. 1555 (1).

La seconde, uniface, en étain, sûr laquelle, au lieu de 1555, on trouve gravé 1553 (2).

FOLKES (MARTIN) naquit à Westminster, le 29 octobre 1690. Il étudia à l'Université de Saumur, en France, et, après la suppression de cette institution en janvier 1695, il passa dans celle de Cambridge, et, à vingt-trois ans, il fut reçu membre de la Société royale de Londres. Newton, qui présidait alors cette Compagnie, le choisit pour un de ses vice-présidents; et, après la mort de Newton et de Hans Sloane, Folkes fut porté à la présidence.

Élu en 1729 membre de la Société des Antiquaires, il devint aussi président de cette société en 1740. On le choisit en 1742 associé étranger de l'Académie des Sciences de Paris; en 1746, il fut reçu docteur en droit à l'Université d'Oxford. Il voyagea en Italie en 1733 et en rapporta le modèle en plâtre de la sphère antique du palais Farnèse à Rome. Il termina sa carrière le 26 juin 1754, à l'âge de soixante-quatre ans.

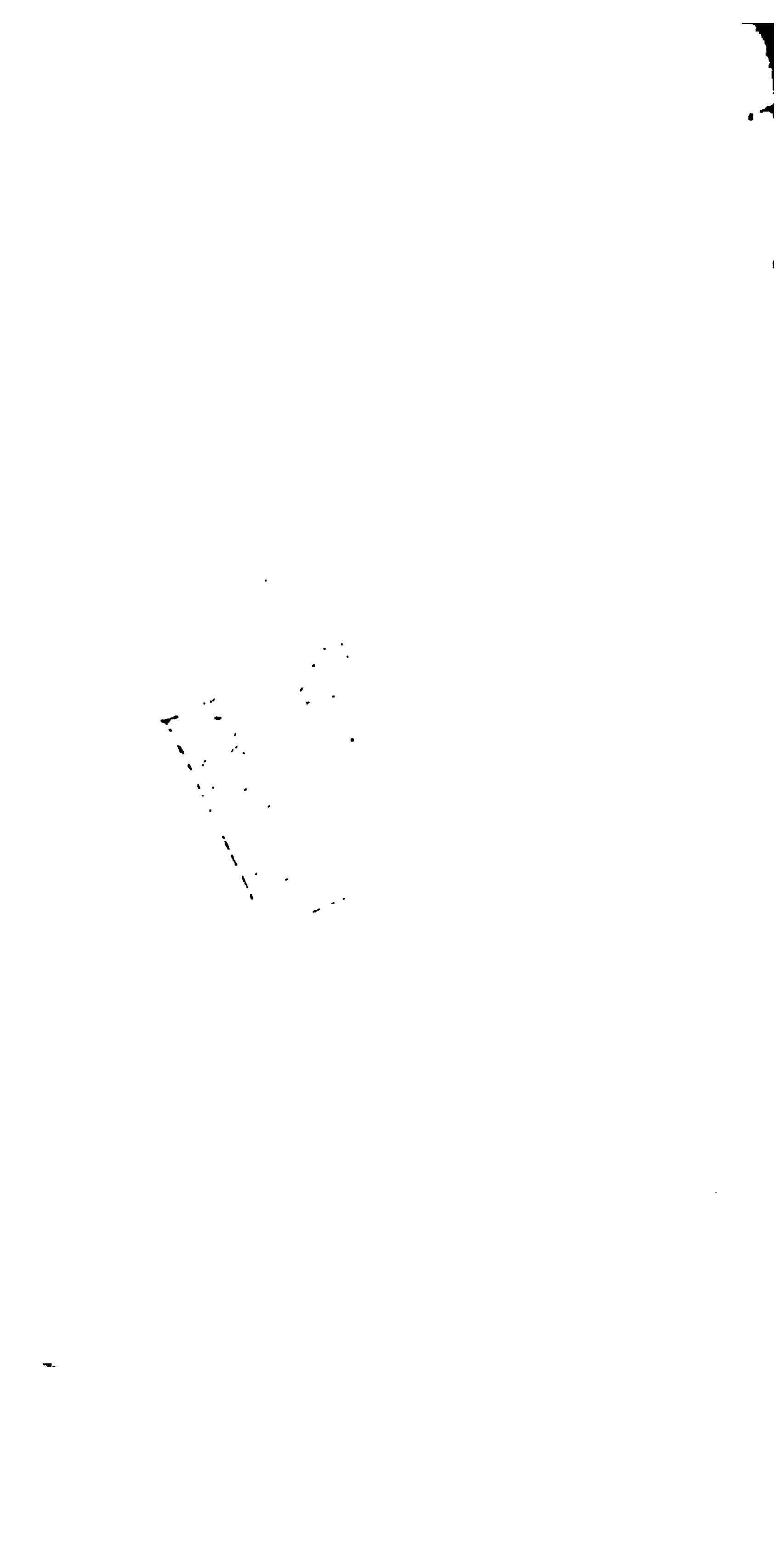
---

(1) Cette médaille a appartenu à MOEHSEN, qui l'a représentée dans son ouvrage, vol. 1, p. 57. Depuis elle se trouve au cabinet des médailles de Berlin, où RUDOLPHI a pu l'examiner et la décrire.

(2) KLUYSKENS? ouv. cité, p. 747, n° 14.


MARTINVS FOLKES


SVA SI DERA NORVNT
ROMÆ·A·L.
8742



Folkes a composé un grand nombre de mémoires qui ont été insérés dans les *Transactions philosophiques*. Les principaux sont : Table des monnaies d'or d'Angleterre, depuis la dix-huitième année du règne d'Édouard III. — Comparaison entre les mesures et poids de France et d'Angleterre. — Sur le poids et la valeur des monnaies romaines. — Les mesures des colonnes Trajane et Antonine. — Sur les polypes d'eau douce, etc.

Deux médailles.

La première, en bronze, de 5 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : JO. ANT. DASSIER. Insc. MARTINUS FOLKES ARM$^{r}$.

R. SOCIETATIS REGALIS LONDINI SODALIS. 1740 (1).

L'autre est également en bronze, de 3 1/2 centimètres.

A. Le buste à droite. Insc. MARTINUS FOLKES.

R. Soleil éclairant un pays où l'on voit des murs antiques, une pyramide, deux colonnes et un sphynx. Insc. SUA SIDERA NORUNT. Exergue : ROMÆ. A. L. 5742 (2).

Cette dernière médaille est bien belle. C'est l'ouvrage du célèbre Hamerani, dit Oberthür (3); et, en effet, ajoute Rudolphi, tout le faire des Hamerani perce dans cet exemplaire dont on ne connait que trois (4). A côté de sa rareté, il faut noter une autre particularité concernant cette médaille : c'est une pièce maçonnique. On sait que la maçonnerie a été de tout temps sévèrement défendue en Italie et surtout à Rome.

---

(1) Mus Mazz., cité, vol. 2, p. 317, pl. 177, n° 5. — Snelling, ouv. cité, pl. 33, n° 6.

(2) Snelling, cité, pl. 33, n° 5,

(3) Ouv. cité, p. 45, n° 171.

(4) L'exemplaire de mon cabinet est en plomb bronzé parfaitement conservé.

Aussi ne connaît-on que neuf médailles maçonniques frappées en Italie, et la plupart ont été fabriquées au commencement de ce siècle. Celle-ci, au contraire, a été frappée en 1742, époque où la maçonnerie était encore peu répandue. Elle a été gravée (chose curieuse) par le graveur du pape, l'illustre Hamerani, et à Rome, où, de tout temps, on a été excessivement sévère à l'égard des maçons.

FONTEIN (Frédéric), né à Harlingen (Hollande) le 22 février 1736, s'adonna à l'étude de la pharmacie, de la botanique et de l'anatomie, mais particulièrement à celle de la médecine, qu'il exerça avec beaucoup de succès dans sa ville natale. Il mourut le 24 décembre 1765, âgé seulement de vingt-neuf ans.

Belle médaille, en argent, d'environ 6 centimètres.

A. Une femme fondant en larmes près d'un monument funéraire qui porte les armoiries de Fontein. En dessous : B. C. V. CALKER. F.

R. Les emblèmes de la médecine, de la pharmacie, de la botanique et de l'anatomie. Exergue : FEDDRIK FONTEIN, M. D. GEBOR. TE HARLINGEN 22 FEBR. 1736, EN ALDAER OVERL. 24 DECEMB. 1765.

FONTENELLE (Bernard, le Bovier ou le Bouyer (1) de), né à Rouen le 11 février 1657, fut un des savants les plus aimables du XVIII[e] siècle. Il était le neveu du grand Corneille.

---

(1) Le contrat de mariage de son père portait François le Bouyer de Fontenelle, écuyer, avocat au Parlement, avec demoiselle Marthe Corneille, sœur de Pierre et de Thomas Corneille. Sur le billet d'enterrement de Fontenelle, on lisait aussi Le Bouyer.

Nommé membre de l'Académie des Sciences en 1691, puis secrétaire de cette institution en 1699, Fontenelle remplit cette place pendant quarante-deux ans, et s'illustra par ses *Éloges des Académiciens*, ouvrage dans lequel il a déployé toutes les ressources de son talent pour mettre les vérités les plus abstraites à la portée de tous les lecteurs, les instruire en les amusant et les intéresser aux savants travaux des hommes supérieurs dont il a tracé la vie.

Né avec des goûts tranquilles et des passions modérées, il se fit de bonne heure une règle de conduite dont il ne s'écarta jamais; il lui dut le bonheur dont il jouit constamment et une longue vie exempte d'infirmités, qu'il termina presque centenaire le 9 janvier 1757.

Fontenelle a extrait de tous les genres d'esprit ce qu'il y a dans chacun de plus exquis, pour se former de ce précieux assemblage un caractère qui lui est propre. Subtil sans être minutieux dans ses ouvrages philosophiques; délicat sans être énervé dans sa poésie; doux sans fadeur dans ses discours académiques; brillant et simple dans ses éloges, et quoique peut-être trop esclave de l'art, ne paraissant suivre que la nature; d'un esprit inépuisable qui se répand sur tout ce qu'il traite avec une sorte de profusion, et plaît toujours quoique prodigué. Jamais personne ne posséda dans un degré aussi supérieur le talent d'éclaircir les matières les plus obscures, d'élever, d'ennoblir les choses les plus communes; de donner aux objets les plus bornés une espèce d'immensité; d'égayer les sujets les plus sérieux; de donner un air d'intérêt aux plus petites bagatelles; de répandre de l'agrément sur les discussions les plus épineuses; de rappeler à un ordre lumineux un amas confus d'idées sans liaison et sans suite; de faire prendre

à un paradoxe les traits de la vérité; de mettre les pensées les plus abstraites à la portée de tous les esprits, et de revêtir de formes et de couleurs sensibles les idées les plus métaphysiques: génie admirable dans ses perfections, agréable jusque dans ses défauts, il fut sans modèle dans l'antiquité, et il se trouvera difficilement dans la postérité quelqu'un qui lui ressemble.

Médaille, en bronze, de 4 centimètres.

A. Le buste à droite. Insc. B. LE BOUVIER DE FONTENELLE.

R. NATUS ROTHOMAGI IN GALLIA AN. 1607. OBIIT AN. 1657. — Series numismatica universalis virorum illustrium — 1821. Durand edidit. Sur la tranche le mot CUIVRE (1).

FORDYCE (GEORGES), médecin anglais très-estimé, fils de David, professeur de philosophie à Aberdeen, naquit en cette ville le 18 novembre 1736. A l'âge de vingt-trois ans, il se livra à l'enseignement et choisit de préférence pour ses cours la chimie, la matière médicale, la thérapeutique et la pathologie, branches de l'art médical que les autres démonstrateurs avaient coutume de négliger malgré leur importance. Il eut à lutter dans cette carrière contre les difficultés qui naissaient de son peu de vocation pour les exercices oratoires; mais à force de persévérance, il parvint à les vaincre et, s'il ne fut jamais éloquent, au moins sut-il rendre ses leçons claires, précises et

---

(1) Ici le Bouvier se dit par corruption pour le Bouyer, qui était le véritable. Il est inutile de faire remarquer l'erreur grossière qui se trouve dans l'inscription sur le revers de cette pièce. On y fait naître de Fontenelle en 1607 et on le fait mourir en 1657; de sorte que ce philosophe n'aurait vécu que cinquante ans. Il faut rétablir l'année de sa naissance par le millésime 1657 et celle de sa mort par celui de 1757.


GEORGIUS · FORDYCE · ET · JOANNES · HUNTER · PATRONI
I·MILTON·F·


RENOVANDO VIGET
LYCEUM·MEDICVM

méthodiques : genre de mérite plus précieux, quoique moins brillant; aussi vit-il son auditoire devenir chaque jour plus nombreux, et sa pratique s'étendre dans la même proportion.

Il fut nommé, en 1770, médecin de l'hôpital Saint-Thomas; en 1776, membre de la Société royale, et en 1787, membre du collége des médecins. La faiblesse de sa constitution et de graves infirmités ne l'empêchèrent pas de prolonger sa carrière jusqu'au delà de soixante ans; il mourut le 25 mai 1802.

Ce qui contribua à établir surtout la réputation de Fordyce, ce furent ses belles et nombreuses observations, faites en 1774, sur la température des animaux en général et sur celle du corps de l'homme en particulier. Ces expériences constatèrent la faculté dont les corps organisés jouissent de se maintenir dans une température à peu près constante, résultat important qui a été confirmé depuis par celles de Banks, de Blagden, de Solander, de Delaroche et de Berger (1).

Médaille, en bronze, de 4 1/4 centimètres.

A. Deux bustes accolés à gauche. En dessous : J. MILTON. F. Insc. GEORGIUS. FORDYCE. ET. JOANNES. HUNTER. PATRONI.

R. Un serpent à moitié débarrassé de sa peau. Insc. RENOVANDO VIGET. LYCEUM. MEDICUM. En dessous : J. M. TOWER.

---

(1) *Biographie médicale*, ouv. cité, 2e vol. art. FORDYCE. Parmi les ouvrages que cet auteur a laissés, on remarque celui qui a pour titre : *A Dissertation on simple fever*, etc. Londres, 1794, in-8°, et cinq autres dissertations sur le même sujet, publiées dans cette ville en 1795-1798-1799-1802 et 1803, in-8°. La dernière est posthume et a été publiée par W. C. WELLS. Les deux premières dissertations ont été traduites en français par Bidault de Villiers, Paris, 1829, in-8°. On trouve une analyse très-détaillée de ces mémoires sur la fièvre dans les *Annales de littérature médicale étrangère* de J.-F. KLUYSKENS. — Consultez les premiers volumes de ces Annales et surtout le sixième, où l'on donne une conclusion générale des cinq dissertations du docteur Fordyce sur les fièvres, p. 29 et suiv.

FOREEST (PIERRE VAN), plus connu sous le nom de Forestus, médecin observateur éminent, naquit en 1522 à Alcmaar, ville de la Nord-Hollande, et y mourut en 1597, à l'âge de soixante-quinze ans (1).

Il fut l'un des plus habiles médecins de son temps. Il était extrêmement laborieux; il a fait beaucoup de découvertes relatives à son art et qui sont une preuve de son jugement et de sa pénétration. Il a dirigé ses principales vues vers l'observation. Et, en effet, la véritable pathologie, celle qui se fonde sur l'expérience, et non sur des hypothèses, serait bien plus avancée aujourd'hui, si, au lieu de cette multitude prodigieuse d'ouvrages systématiques, dont les bibliothèques de médecine sont encombrées, il y avait eu un pareil nombre d'utiles recueils d'observations, tel qu'est celui que nous devons à Forestus; et ce n'est pas un faible mérite à cet excellent praticien d'avoir compris, dans un temps où le véritable esprit philosophique était chose inconnue, que c'est sur des faits particuliers que doit être basée la science, ou plutôt que la science ne peut être qu'un résumé de ces faits. On consulte encore, dit Rudolphi, et l'on consultera longtemps les œuvres de Van Foreest, tandis qu'on ne lit pas un seul des écrivains systématiques de la même époque, si ce n'est pour prendre une connaissance historique des erreurs qui prévalaient alors, et des fausses routes dans lesquelles la médecine s'est si longtemps égarée (2).

---

(1) L'année de sa mort est très-clairement exprimée par ce distique numéral, qu'on a gravé sur son tombeau dans l'église principale d'Alcmaar :

EVICTUS FATO CUBAT HAC SUB MOLE FORESTUS :

HIPPOCRATES BATAVIS SI FUIT, ILLE FUIT.

(2) C'est donc être fort injuste envers Forestus de dire, comme on le fait dans

Médaille, en bronze, de 4 1/2 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : SIMON F. Insc. PETRUS FORESTUS.

R. NATUS ALCMAR AN. 1522. OBIIT AN. 1597 (1).

FOTERGILL (JEAN), médecin et naturaliste distingué, naquit le 8 mars 1712 à Carr-End, près de Richemont, dans le comté d'Yorck, et mourut le 26 décembre 1780, âgé de soixante-neuf ans.

Reçu docteur en 1736, il visita la France, la Hollande et l'Allemagne, puis revint en Angleterre et s'établit à Londres, où il se fit particulièrement remarquer lors de l'angine épidémique qui, en 1746, ravagea cette capitale et à laquelle il opposa un mode de traitement qui fut couronné de beaucoup de succès.

Une sensibilité profonde, une bienveillance inaltérable, immense, un amour de ses semblables qui ne permet de trouver le bonheur que dans l'assurance de leur être utile, tel était le fond du caractère d'un homme qui présenta le type et le modèle des qualités morales du médecin.

Médaille, en plomb, de 4 2/3 centimrtres.

A. Le buste à droite, sous lequel : L. P(INGO) F. Périgraphe : JOHANNES FOTHERGILL MEDICUS EGREGIUS. Hypographe : AMICIS CARUS OMNIUM AMICUS.

---

la Biographie médicale, que ce médecin n'a nullement contribué aux progrès de la pathologie ni à ceux de l'art de guérir. — DEZEIMERIS, ouvr. cité, article *Van Foreest.*

(1) Rudolphi possédait cette médaille en argent, et observe que sur l'avers le nom du graveur Simon se trouve à la gauche du buste, tandis que sur l'avers de la mienne, il se trouve plutôt à la droite.

R. Une couronne de laurier, au centre de laquelle on lit : MEDICINÆ ET SCIENTIÆ NATURALIS INCREMENTO. Périgraphe : DON. SOC. MED. LOND. AN. SALUT. 1773 INSTIT.

FRACASTOR (JÉRÔME), médecin et poëte, naquit à Vérone en 1483. L'homme, qui devait faire par la suite un si noble usage du don de la parole, vint au monde les lèvres si étroitement unies qu'il fallut, pour les séparer, recourir à l'instrument tranchant (1). Son enfance fut encore remarquable par un événement presque sans exemple : sa mère fut écrasée par la foudre, sans que l'enfant qu'elle portait dans ses bras en reçût la moindre atteinte. Échappé comme par miracle à ces premiers accidents, il fit ses études à Padoue, où il compta parmi ses maîtres le célèbre Pierre Pomponazzi. Il s'appliqua avec tant d'ardeur à l'étude et s'avança tellement dans l'intelligence des langues, des belles-lettres et des sciences, qu'il devint bon poëte, excellent philosophe, grand médecin et savant astronome. Ces qualités le firent beaucoup estimer. Le général des troupes vénitiennes, Barthélemi Alviani, lui accorda toute sa confiance; Fracastor le suivit pendant plusieurs campagnes, à titre de médecin, et ne le quitta qu'à sa mort, arrivée en 1515. Il retourna alors à Vérone, où il se fixa pour toujours. Il passa une grande partie de sa vie dans une villa charmante sur la colline d'Incaffi, où il se plaisait à réunir un grand nombre d'amis. Il fut

(1) C'est à ce sujet que Jules-César Scaliger, son ami, lui a fait cette épigramme :

Os Fracastorio nascenti defuit, ergo
Sedulus attentâ finxit Apollo manu.
Inde Hauri, medicusque ingens, ingensque poeta;
Et magno facies omnia plena deo.

médecin du concile de Trente, et c'est par ses conseils que ce concile fut transféré de la ville, où il était d'abord réuni, dans celle de Bologne (1). Il mourut à Incaffi, le 8 août 1553, à l'âge de soixante-douze ans.

Philosophe profond, médecin habile et poëte distingué, Fracastor a laissé dans ces diverses branches des monuments de son génie; mais plus de trois siècles écoulés ont tellement reculé les bornes de la science, qu'il ne serait depuis longtemps plus question de Fracastor, s'il n'eût été que médecin et philosophe; il fut poëte et voilà ses droits à la célébrité. Son chef-d'œuvre est le poëme intitulé *Syphilis*. Malgré la scabreuse délicatesse du sujet et la difficulté de le traiter en vers corrects, élégants, harmonieux, cet ouvrage a fait, depuis son apparition dans le monde poétique, les délices de tous ceux qui aiment à retrouver Virgile dans ses imitateurs; quelques critiques même n'ont pas craint de comparer ce poëme aux Géorgiques pour la richesse de la versification, la noblesse des pensées et l'élégance continue du style. Fra-

(1) L'histoire de son temps nous apprend que Fracastor obligea les Pères assemblés à Trente de transférer le concile à Bologne, par la crainte d'être exposés à contracter la maladie contagieuse qui régnait dans la première ville, ainsi qu'il est dit dans le décret de la huitième session, tenue le 11 mars 1547. Quelques auteurs ont écrit que le pape Paul III avait engagé Fracastor à parler fortement sur les suites qu'on devait craindre de cette maladie, parce que, n'étant pas en bonne intelligence avec l'empereur Charles V, il désirait retirer le concile d'une ville qui dépendait de ce prince pour le transférer dans une des places d'Italie qui sont soumises au saint Siége. Quelle qu'ait été la cause de la translation du concile, il est sûr qu'on tint à Bologne la neuvième session, le 21 avril 1547, et la dixième au mois du juin suivant. Mais on remit le concile à Trente par la bulle de Jules III, du 1er décembre 1550, et la onzième session s'y tint le 1er mai 1551.

castor dédia cet ouvrage au cardinal Bembo, qui, après l'avoir lu, en trouva la versification si riche et si belle qu'il l'envoya à Sannazar. Ce célèbre poëte fut également satisfait de la lecture de cette œuvre; il avoua même au cardinal Hippolyte de Medicis et à Jean-Baptiste de Mantoue, dit le Mantuan, qu'il estimait plus ce poëme que celui qu'il avait composé *de partu virginis*, et auquel il avait travaillé pendant vingt ans.

L'un des amis de Fracastor, Jean-Baptiste Ramnusio, lui éleva une statue de bronze qui fut placée à Padoue dans le cloître des Bénédictins. La ville de Vérone, qui autrefois avait fait dresser de glorieux monuments à la mémoire de Pline et de Catulle, voulut faire le même honneur à Fracastor, pour donner une preuve durable de l'estime qu'elle faisait de son mérite : elle fit élever, en 1559, une statue à ce médecin, avec cette inscription sur la base :

HIERONIMO FRACASTORIO,
PAULI-PHILIPPI FILIO,
EX PUBLICA AUTHORITATE
ANNO M. D. LIX (1).

Plusieurs médailles.

La première est un superbe clichet, coulé, de 10 centimètres, présentant la tête nue à gauche, cheveux courts, barbe crépue et large. Insc. GIROLAMO FRACASTORIO (2).

La deuxième, en bronze, de 6 2/3 centimètres.

A. Le buste à gauche. Insc. HIERONYMUS FRACASTORIUS.

---

(1) *Biographie médicale*, citée, 1er vol., art. *Fracastor*.

(2) C'est une œuvre de Jean Cavino, dit le Padouan. LEOP. CICOGNARA, *Storia della scultura dal suo risorgimento in Italia sino al secolo di Napoleone*. 3 vol. Venezia, 1813-18, in-fol. pl., 2 vol., pl. 51, n° 2.

R. Autel ardent, sous lequel rampe un serpent. D'un côté, un livre ouvert et une sphère; de l'autre, un luth et un laurier. Insc. MINERVÆ APOLL. ET AESCULAP. SACRUM (1).

La troisième, en bronze, de 4 1/4 centimètres.

A. Les deux bustes accolés de Fracastor et de Mapheius en regard de celui de Catulle. Insc. CATULLUS. MAPHEIUS. FRACASTORIUS. En dessous : 1805. Sous le buste de Catulle : F. P. IN.

R. Minerve, debout à côté d'un autel allumé, présente devant la muse de l'histoire une couronne de laurier à un jeune homme. Insc. SERTUM COLENTI. En dessous : DR. DR. (2).

FRANCKE (AUGUSTE-HERMAN), philanthrope, professeur à l'Université de Halle, naquit à Lubecq le 12 mars 1663, et mourut dans la première ville, le 8 juin 1727, âgé de soixante-quatre ans. Il fonda de ses propres deniers et avec le concours des particuliers, à Glaucha, près de Halle, deux établissements destinés à l'instruction des enfants pauvres, appelés, l'un, Maison des Orphelins, l'autre *Pedagogium*.

Médaille, en argent, de 4 1/2 centimètres.

A. Le buste de face. En dessous : VESTNER F. Insc. AUG. HER. FRANCKE S. S. T. IN ACAD. HAL. PROF. O. PÆD. REG. DIR. 1. NAT. LUBEC. A. 1663 D. 12 MART. DEN. HAL. 1727 D. 8 JUN.

R. Sur le premier plan : Minerve debout, le casque en

---

(1) SCIPIONE MAFFEI, *Verona illustrata*. Parte seconda. Verona, 1731, in-8°, pl., 2 vol., p. 333. — KOEHLER, ouvr. cité, 5e vol., p. 177. — Mus. MASS., cité, vol. 1, p. 281, pl. 61, n° 4, où la médaille est représentée.

(2) Supplément à l'*Histoire métallique de Napoléon*, pl. 68, n° 440. Je remarque qu'au lieu de 1805, millésime donné par RUDOLPHI, il y a dans l'ouvrage de MILLIN, 1806.

tête, l'égide au bras, la lance à la main; les attributs des sciences et des arts à droite; à gauche, la Religion assise, appuie sa main gauche sur un piédestal, sur lequel on lit : P. S. 34. V. 12. Deux enfants sont près d'elle. En dessous : LUCÆ INV. Sur le second plan se voit la pédagogie, entourée de jardins. Insc. PÆDAG. REG. HAL. EXSTR. A. 1711. Exergue : RELIGIONE ET DOCTRINA FELICITAS. V.

FRANÇOIS. Voir l'article consacré à Mazet.

FRANK (JEAN-PIERRE), professeur de clinique éminent, créateur en quelque sorte de la police médicale et de l'hygiène publique, naquit le 19 mars 1745 à Rotalben, dans le margraviat de Baden-Baden.

Reçu docteur en 1766 à Strasbourg, Frank fut nommé médecin à la cour à Rastadt en 1769; en 1772, le prince-évêque de Spire, comte de Limbourg-Styrum, l'appela à occuper la place de médecin de la ville et du canton de Bruchsal, le nomma conseiller aulique, et bientôt après, son premier médecin. La publication des premiers volumes de sa police médicale étendit rapidement sa réputation. Deux postes importants lui furent offerts presque à la fois : les chaires de Pavie et de Gœttingue. Il se rendit dans cette dernière ville en 1784, pour y professer la médecine pratique. Il fut nommé conseiller de la cour et membre de la Société des Sciences. Des motifs tirés de l'état de sa santé, et aussi de l'impossibilité de fonder là une clinique comme il l'entendait, lui firent accepter, en 1785, l'offre qui lui avait été faite, l'année précédente, de la chaire de thérapeutique et de clinique de Pavie, en remplacement de Tissot.

Là il traça un nouveau plan d'études médicales dont quelques parties n'ont pas été sans résultats avantageux.

En 1786, il fut nommé directeur général pour l'état sanitaire de la Lombardie, et choisi membre de la Société royale patriotique de Milan. Sa réputation s'accrut considérablement, sa clinique attirait une grande affluence d'élèves, et les menées de quelques ennemis ne parvinrent pas à ralentir ses succès.

Le 20 novembre 1795, il fut appelé par l'empereur d'Autriche à Vienne comme conseiller aulique, directeur de l'hôpital et professeur de médecine pratique. A la sollicitation de l'empereur Alexandre de Russie, il se rendit à Wilna avec son fils Joseph (1), y fonda, en 1804, la première école clinique, fut nommé conseiller d'état de l'empire, et partit, au bout de huit mois, pour Saint-Pétersbourg avec la même

(1) Joseph Frank fit ses études médicales dans l'archi-gymnase royal de Pavie, prit le laurier doctoral, en 1791, et professa la médecine pratique dans le même établissement de 1794 à 1796. Il quitta l'Italie à cause de la guerre, se rendit à Vienne, où il devint médecin en chef du grand hôpital civil en 1796. En 1803, il voyagea en Allemagne, en France, en Angleterre et en Écosse, visita les principaux instituts de ces pays, et s'y lia avec les médecins les plus éminents de l'époque. En 1804, il accompagna son père à Wilna, en Russie, lui succéda dans la chaire de médecine pratique, et professa avec tant d'éclat qu'Alexandre I le nomma conseiller d'état, chevalier des ordres de Sainte-Anne et de Saint-Wladimir. Après dix-neuf ans de professorat, il tomba, épuisé par ses travaux, dans un état d'amblyopie. Un ukase le déclara émérite avant le terme fixé par la loi, et lui permit de jouir de sa pension partout où il le désirerait. Frank se retira d'abord à Vienne, où il séjourna pendant trois ans, puis alla se fixer sur les bords du lac de Côme, dans le Milanais, où il mourut en 1837; ce savant, qui était membre des principales académies et sociétés médicales de l'Europe, a laissé un ouvrage qui est sans contredit le meilleur traité général de pathologie interne qui existe dans aucune langue.

mission. L'empereur de Russie choisit Frank pour son premier médecin, et le chargea des fonctions de professeur de médecine pratique à l'Académie médico-chirurgicale de Saint-Pétersbourg. Obligé d'abandonner la Russie, à cause du délabrement de sa santé, il partit en 1808 avec l'assurance d'une pension de 3000 roubles (1), passa par Moscou, dont il inspecta les hôpitaux, et se rendit par Vienne à Fribourg en Brisgaw, pour y passer ses jours près de sa fille Caroline, mariée à un magistrat. A Vienne, il fut consulté par l'empereur Napoléon I sur l'état du maréchal Lannes. Désirant rassembler près de lui tous les hommes d'un mérite supérieur, Napoléon lui offrit de venir occuper en France une place brillante; mais Frank préféra suivre son projet de retraite. Il resta auprès de sa fille jusqu'en 1811, qu'il retourna à Vienne. En 1814, S. M. Marie-Louise le consulta sur sa santé et sur celle de son fils, et plus tard elle lui accorda la croix de commandeur de l'ordre de Saint-Georges. Chargé d'honneurs et d'années, Frank est mort à Vienne le 24 avril 1821.

Il laissa après lui le souvenir d'un bon praticien et d'un professeur imbu de connaissances solides. Vingt années d'enseignement clinique dans les célèbres universités de Gœttingue, de Pavie et de Vienne, sont des titres incontestables en sa faveur. Cet illustre médecin a beaucoup écrit; mais si l'on excepte sa médecine pratique, on peut dire qu'en France et dans d'autres pays encore, on ne connait guère ses ouvrages que de réputation.

La collection des médailles de l'Université de Gand possède une médaille, en bronze, de 3 1/3 centimètres.

---

(1) 12,000 francs.

A. Deux bustes accolés à gauche, sous lesquels : DE MAYNO CUR. EX TEST. F. BROGGI F. Insc. JOAN. PETR. FRANK ET JOSEPH. FILIUS.

R. Le bâton d'Esculape dans une couronne de chêne. Insc. SCIENTIA AUXILIUM PRÆSENS HUMANITATE COMITE.

FRANKLIN (Benjamin), homme d'état, diplomate, physicien et économiste, naquit à Boston le 6 janvier 1706 et mourut le 17 avril 1790, âgé de quatre-vingt-quatre ans. Privé des secours d'une éducation première, ce grand homme s'était formé seul à la connaissance des sciences morales et intellectuelles. Pour donner une idée du succès avec lequel il les a cultivées, il nous suffira de rappeler que c'est à lui que nous devons l'invention préservatrice du paratonnerre (1), et que la Société royale de Londres, l'Académie des Sciences de Paris et plusieurs autres compagnies savantes s'empressèrent de l'admettre dans leur sein.

Un vers de Turgot, peut-être le meilleur qui ait été fait en latin par un auteur moderne, retrace ses principaux titres à la célébrité. Le voici :

ERIPUIT COELO FULMEN SCEPTRUMQUE TYRANNIS (2).

Véritable type du génie national, jamais homme ne poussa

---

(1) Pendant son séjour en France, comme ministre plénipotentiaire de la Fédération américaine, Franklin construisit de ses propres mains le premier harmonica qui ait été entendu en France. Il le présenta à la reine Marie-Antoinette, qui le reçut avec sa grâce habituelle. Ce précieux instrument, que cette princesse eut la prévoyance de mettre en sûreté contre les fureurs révolutionnaires, par le don qu'elle en fit à Madame de Vence, est encore à Paris. Il a fait partie du cabinet de physique du professeur Lebreton, qui a conservé religieusement ce monument historique.

(2) C'est ce vers qui se trouve sur le revers de deux de ses médailles que nous décrivons plus loin.

plus loin la philosophie expérimentale, la sagesse simple et sans faste; politique consommé, dialecticien consciencieux et habile, l'instinct du vrai et de l'utile résident en lui. Son style a toutes les qualités de sa pensée : la lucidité, l'onction, la bienveillance envers les hommes, la modestie et le bon sens le caractérisent. Il ne s'adresse ni aux souvenirs, ni même aux espérances; aucune nuance passionnée ne se mêle à son langage. C'est la raison même, douce, avenante, sévère cependant et toujours de bonne foi. Appelez-le prosaïque et vulgaire, son ombre ne se courroucera pas contre vous; fallait-il à son pays des poëtes et des artistes? Bienfaiteur de l'Amérique, il a mieux mérité d'elle par un ou deux ouvrages naïfs et populaires, que n'auraient pu le faire des orateurs fertiles en paroles, des versificateurs et des beaux-esprits. Lisez son admirable parabole contre la persécution : l'inspiration éloquente de l'Évangile y respire; son *Pauvre Robin,* manuel destiné à un peuple enfant dont les lisières guident la marche débile; son Examen devant le conseil privé, chef-d'œuvre de sagacité politique, vous y reconnaîtrez, sous des formes ingénues, la puissance, la souplesse et l'étendue de cet esprit rare, unies à une vertu plus rare encore.

Neuf médailles.

La première, en bronze, de 4 1/2 centimètres.

A. Le buste. Insc. B. FRANKLIN OF PHILADELPHIA L. L. D. ET F. R. S.

R. Un arbre sur lequel tombe la foudre. Insc. NON IRRITA FULMINA CURAT. Exergue : 1777.

La deuxième, en argent, de 2 1/2 centimètres.

A. Le buste sous lequel : BERNIER. Insc. BENJ. FRANKLIN. MINIST. PLÉN. DES ÉTATS-UNIS DE L'AMÉRIQ. SEPT. 1783.

R. Une temple sur une montagne. Des femmes sont en nage à force de travailler à sa construction et à son embellissement. Insc. DE LEURS TRAVAUX NAÎTRA LEUR GLOIRE. Exergue : DES NEUF SOEURS.

La troisième, en bronze, a 4 1/2 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : DUPRÉ F. Insc. BENJ. FRANKLIN NATUS BOSTON 17 JAN. 1706.

R. Un génie levant le bras droit au ciel, d'où la foudre tombe vainement sur un temple muni d'un paratonnerre; à gauche, une couronne et un sceptre brisés. Périgraphe : ERIPUIT COELO FULMEN SCEPTRUMQUE TYRANNIS. Exergue : SCULPSIT ET DICAVIT AUG. DUPRÉ AN. 1784.

La quatrième est de même métal et module que la précédente, l'avers en est aussi le même.

R. Une guirlande de feuilles de chêne, au milieu de laquelle on lit : ERIPUIT COELO FULMEN SCEPTRUMQUE TYRANNIS. Exergue : SCULPSIT ET DICAVIT AUG. DUPRÉ ANNO 1786 (1).

La cinquième, en argent, de 4 centimètres.

A. Le buste, sous lequel : OBIIT 17 APRILIS 1790. Insc. BENJAMIN FRANKLIN.

R. Un globe terrestre, représentant l'Amérique septentrionale, couvert du chapeau de la liberté; à droite et à gauche, des livres et une machine électrique. Insc. FULMINIS, TYRANNIDISQUE DOMITOR. Exergue : LAGEMAN FECIT.

La sixième, en bronze, de 4 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : GODEL F. Insc. BENJAMINUS FRANKLIN.

(1) Sur la tranche de mon exemplaire se trouve le mot cuivre.

R. NATUS AN. 1706. BOSTONIAE IN AMERICA FOEDERATA OBIIT AN. 1790. — Series numismatica universalis virorum illustrium — 1819. Durand edidit.

La septième, uniface, en bronze doré, de plus de 3 centimètres, représente le buste assez élevé, au-dessus duquel le nom de Franklin en lettres gravées.

La huitième, en bronze, de 4 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous l'épaule : N. 1, et sous le buste : CAQUÉ F. Insc. BENJAMIN FRANKLIN.

R. NATUS BOSTONIAE IN AMERICA FOEDERATA AN. 1706. OBIIT AN. 1790 — Series numismatica universalis virorum illustrium. — 1818. Durand edidit.

La neuvième présente les têtes accolées de Franklin et de Monthyon. Je la décris à l'article consacré à Monthyon (1).

FRAUNHOFER (Joseph), opticien du premier mérite, naquit à Straubing, en Bavière, le 6 mars 1787, et mourut le 7 juin 1826, âgé de trente-neuf ans.

Outre le magnifique télescope de l'observatoire de Dorpat, il prépara, par ordre du roi de Bavière, un autre chef-d'œuvre encore plus étonnant, un télescope dont l'objectif est de douze pouces, tandis que celui de Dorpat n'est que de neuf. En 1823, il fit trois lentilles de huit pieds et demi de foyer et de six pouces d'ouverture d'une admirable perfection. Il méditait la construction d'un télescope de dix-huit

---

(1) Ma collection offre encore un clichet, coulé en plâtre, de 10 centimètres, offrant le buste de Franklin à gauche, sous lequel : 1777, avec cette inscription : B. FRANKLIN. AMERICANUS.


IOANNES·FREIND·COLL·MED·LOND·ET·REG·S·S.


MEDICINA·VETVS·ET·NOVA
VNAM FACIMVS
VTRAMQVE

pouces d'ouverture, lorsque la maladie, qui devait terminer sa carrière, se manifesta au mois d'octobre 1825 (1).

Médaille, en argent, de 3 2/3 centimètres.

A. Deux bustes affrontés. Au-dessus : DEM VERDIENSTE SEINE KRONEN. Au-dessous : 1826. REICHENBACH FRAUNHOFER.

R. Buste à droite, sous lequel : C. VOIGT. Insc. LUDWIG I KOENIG VON BAYERN. Exergue : ZEHN EINE FEINE MARK (2).

FREESE (Frédéric), Allemand de naissance, occupa comme chirurgien, un poste élevé dans l'armée russe.

A. Le buste, sous lequel : C. LEBRECHT F.

R. Les emblêmes des Francs-Maçons. Insc. SIC ORNAT JUSTITIA SUOS. C. C. FER. Exergue : PETROP. D. 17 M. JAN. 1780 (3).

FREIND (Jean), un des historiens de la médecine, médecin de la reine d'Angleterre, naquit en 1675 à Croton, ville du comté de Northampton en Angleterre, et mourut le 26 juillet 1728.

Professeur de chimie à l'Université d'Oxford, médecin militaire, il devint en 1712 membre de la Société royale de Londres. C'est à son mérite qu'il dut d'être reçu dans cette

---

(1) On peut lire dans la *Revue britannique*, année 1829, 2e vol., p. 239, des détails très-intéressants sur la vie et les œuvres de cet homme ingénieux.

(2) En Bavière aussi, les hommes de talent sont appréciés tout comme en Angleterre. Les plus beaux fleurons d'un pays sont certes ses savants, et il est beau de voir un roi les rappeler au souvenir de la postérité, en faisant frapper des pièces de monnaie, où leur effigie est représentée en même temps que la sienne.

(3) Rudolphi dit avoir vu cette médaille chez Goetzius. — Lehgnich, ouvr. cité, en traite fort au long, p. 206, n° 24. — Hauschild, cité, la donne n° 295.

compagnie savante, et son nom y attacha une nouvelle importance. En effet, Freind était également profond en médecine, en philosophie, en mathématiques et en chimie; la Société royale trouva donc dans un seul homme un esprit assez éclairé pour répandre des lumières sur toutes ces sciences, et un génie assez actif pour en développer les mystères les plus cachés.

Jusqu'ici Freind avait trouvé une heureuse tranquillité dans l'étude des sciences et des belles-lettres; mais, élu membre du Parlement en 1722, il crut devoir s'élever avec tant de force contre les prétentions du ministère, qu'il fut accusé de haute trahison et renfermé, au mois de mars 1723, dans la tour de Londres (1). Il mit à profit le temps de sa captivité, et c'est aux loisirs forcés qu'il y trouva que nous sommes redevables de son histoire de la médecine. Cette histoire commence à l'époque où s'était arrêté Leclerc, dans la seconde édition de son ouvrage. Ce sont les erreurs et les imperfections du plan donné par le médecin de Genève pour la continuation de son livre, qui fournirent à Freind l'occasion d'entreprendre le sien. Celui-ci est écrit avec plus d'art, et se fait lire avec plus d'agrément; mais il est fort loin de répondre à l'idée qu'on doit se faire d'une histoire de la médecine, et l'on pouvait regarder, après sa publication, comme une époque pour ainsi dire vierge pour l'histoire, les siècles de la médecine des Arabes et tout le moyen-âge. Les derniers médecins grecs y figurent d'une manière plus satisfaisante, quoiqu'on puisse reprendre dans les chapitres qui

(1) Ce fut à l'intervention ingénieuse de Méad, son collègue et son ami, que Freind fut redevable de son élargissement.

leur sont consacrés des digressions trop nombreuses et trop longues et surtout beaucoup de lacunes. Quoi qu'il en soit, les histoires publiées depuis un siècle n'ont point fait oublier entièrement l'ouvrage de Freind.

Ce savant a commenté les écrits d'Hippocrate sur les maladies populaires, et, quoiqu'il en soit un des plus judicieux commentateurs, il n'échappe point à la condition commune à tous ceux qui ont travaillé sur les œuvres du Père de la Médecine, qui est d'admirer jusqu'à ses défauts les plus graves. Vouloir donner les observations contenues dans les épidémiques d'Hippocrate pour des histoires complètes de maladies, pour des tableaux modèles, c'est non seulement parler contre l'évidence, mais encore prouver qu'on ne comprend pas le but qu'Hippocrate s'est proposé dans ces observations sommaires (1).

Belle médaille en bronze, de 5 3/4 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : S. U. (SAINT-URBAIN). Insc. JOANNES FREIND. COLL. MED. LOND. ET. REG. S. S.

R. Hippocrate donnant la main à Freind. Insc. MEDICINA VETUS ET NOVA. Exergue : UNAM FACIMUS UTRAMQUE. S. U. (2).

GAHN (JEAN-THÉOPHILE), chimiste et minéralogiste distingué, élève de Bergman, naquit en Suède le 19 août 1745, et mourut le 8 décembre 1818, âgé de soixante-treize ans. Il

(1) DEZEIMERIS, ouvr. cité, article *Freind*.

(2) Mus. Mazz., vol. 2, p. 412, pl. 202, n° 1. — MOEHSEN, ouvr. cité, vol. 1, p. 329. — SNELLING, cité, pl. 29, n° 6. RUDOLPHI avait la même médaille, il en possédait encore une autre en bronze, ectype florentin, dont l'avers offre l'inscription : JOANNES FREIND MED. ANGLUS (en lettres gravées); l'inscription du revers est aussi en lettres gravées, mais il n'y a rien à l'exergue.

découvrit la forme rhomboïde des cristaux de Spath calcaire, découverte que Bergman s'est attribuée. Il fit connaître qu'il entre du phosphate calcaire dans la composition des os, et reconnut que la magnésie contient un métal qui peut être carbonisé à un feu très-fort (1).

Le roi le nomma en 1784 assesseur au collége des mines, et en 1793, membre du comité général du royaume. Pendant la célèbre diète de 1809-1810, Gahn y fut député de Fahn et s'y fit remarquer par ses principes ultra-libéraux. Il était membre de l'Académie des Sciences, de celle d'Agriculture de Stockholm et de la Sociéte pour l'encouragement de l'histoire naturelle de Marbourg.

Clichet, coulé en fer, de 8 1/2 centimètres, offrant le portrait très-ressemblant de Gahn (2).

GALILÉE ou GALILEI (GALILEO), le créateur de la philosophie expérimentale, mathématicien, physicien, astronome, l'une des gloires de l'Italie, dont il fut surnommé l'Archimède, naquit à Pise le 18 février 1564, selon les uns, et en 1570 selon d'autres, parmi lesquels Rudolphi. Il mourut le 9 janvier 1642, d'après quelques biographes, et d'après Rudolphi et d'autres, en 1644.

Nommé professeur de mathématiques à Pise à l'âge de vingt-quatre ans, il fut forcé de quitter sa chaire en 1592, à cause de la hardiesse de ses opinions scientifiques, et alla

(1) *Biographia vet. Ac. Handl.*, 1818, p. 390 et suivantes.

(2) L'Académie des Sciences de Stockholm a fait frapper une médaille en l'honneur de Gahn; RUDOLPHI ne l'avait pas vue et jusqu'ici je n'ai pu me la procurer.

remplir les mêmes fonctions à Padoue, où il fit les découvertes les plus importantes. Vingt ans plus tard, il se rendit à Florence, où il jouit d'une grande faveur auprès du Grand-Duc, qui l'avait appelé; mais les dernières années de sa vie furent troublées par les persécutions de l'Inquisition, qui fit preuve d'une brutale ignorance en condamnant Galilée à plusieurs années de prison, à cause de ses quatre dialogues sur les systèmes du monde de Ptolémée et de Copernic, ouvrage aussi remarquable pour le fond que pour la forme.

On lui doit la découverte des lois de la pesanteur, l'invention du pendule, de la balance hydrostatique, du thermomètre, du compas de proportion. Galilée, l'un des plus ardents promoteurs du système de Copernic, construisit une lunette d'approche sur le récit qui lui avait été fait de cette invention toute récente, et découvrit les satellites et les bandes de Jupiter, les phases de Vénus, les taches du soleil, etc. Ses observations changèrent entièrement la face de l'astronomie.

Six médailles.

La première, en bronze, de 8 1/2 centimètres, frappée par ordre de Cosme III.

A. Le buste à droite, sous lequel : A. S. (SELVI). Insc. GALILEUS GALILEI. PATR. FLORENTINUS.

R. Les emblèmes ayant trait aux découvertes astronomiques de Galilée (1).

La deuxième, en bronze, de 7 centimètres.

A. Le buste à droite. Insc. GALILEUS LYNCEUS. Au-dessous : ÆTAT. 50.

---

(1) Mus. Mazz., ouvr. cité, vol. 2, p. 29, pl. 107, n° 1.

R. Les instruments au moyen desquels ce savant a fait ses découvertes. Insc. NATURAMQUE NOVAT. Exergue : MEMORIÆ OPTIMI PRÆCEPTORIS VINC. VIVIANUS (1).

La troisième, en bronze, de 5 3/4 centimètres.

A. Le buste à gauche. Insc. GALILEUS DE GALILEIS. FLORENTINUS.

R. ARCHIMEDES (2).

La quatrième est uniface, offrant le buste sans inscription.

La cinquième, en bronze, de 4 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : GAYRARD F. Insc. GALILEUS GALILÆI.

R. NATUS PISIS IN ITALIA AN. 1564. OBIIT AN. 1642. — Series numismatica universalis virorum illustrium 1818. — Durand edidit (3).

La sixième, en étain, de 5 centimètres.

A. Le buste, sous lequel : CINGANELLI F. 1827. Insc. GALILEO GALILEI. En dessous : Un télescope.

R. Le fleuve Arno assis, laissant échapper ses eaux, élève son bras vers la planète de Jupiter et ses satellites découverts par Galilée. Insc. CHE LUCE É QUESTA E QUAL NOVA BELTATE.

GALL (François-Joseph), célèbre physiologiste et philosophe, fondateur de la phrénologie, vit le jour à Tiefenbrunn, près de Pforzeim, dans le duché de Baden, le 9 mars 1758, et mourut à Paris le 22 août 1828, âgé de soixante-dix ans.

---

(1) Mus. Mazz., ouvr. cité, vol. 2, p. 107, n° 2.

(2) Ibid., n° 3.

(3) Dans la collection de Rudolphi se trouvait aussi un exemplaire de cette médaille, sur la tranche de laquelle on lit le mot MONACHII, c'est-à-dire l'endroit où plusieurs médailles de Paris sont frappées de nouveau dans des moules qui ont déjà servi.

Dès la plus haute antiquité, on avait placé dans le cerveau le siége des facultés intellectuelles de l'homme, et aucun médecin n'ignorait que les maladies du cerveau entraînent la détérioration des facultés intellectuelles, des penchants, des aptitudes morales. Partant de ce principe que le crâne est modelé sur le cerveau qu'il contient, Gall se mit à noter les rapports que devaient avoir, selon lui, les penchants et les aptitudes de tous les animaux vertébrés avec la prédominance des diverses régions de l'appareil encéphalique, et il consacra à cette tâche sa vie entière. La constance des rapports qu'il crut remarquer chaque jour entre le développement des diverses régions de l'encéphale et les actes des animaux, jointe à des dissections répétées du cerveau et du cervelet, lui persuada qu'il existe dans l'intérieur du crâne des paires de nerfs destinées aux instincts, aux appétits, aux facultés si diversifiées de l'intelligence, comme il en existe à l'extérieur pour les sens et pour les mouvements musculaires; il rejeta alors la classification de nos facultés admise par les idéologues et par les métaphysiciens, en proposa une nouvelle, fondée sur ses observations propres, et entreprit d'assigner à chacune un siége et un appareil nerveux particuliers dans la cavité crânienne (1).

Quelque opinion qu'on adopte sur la détermination des organes cérébraux, telle que la conçoit Gall, on ne peut qu'être frappé du travail immense auquel il a dû se livrer pour asseoir ses opinions sur un si grand nombre de faits; ils prouvent qu'il a dû croire à son système, car la convic-

(1) Broussais, *Discours prononcé sur la tombe de Gall, au cimetière de l'Est, à Paris.*

tion seule peut faire entreprendre d'aussi vastes recherches; l'amour-propre peut faire soutenir un paradoxe imprudemment avancé, mais il n'y a pas d'exemple qu'aucun auteur ait travaillé pendant trente ans pour donner à un mensonge la couleur de la vérité. Si ses opinions n'ont pas été admises, c'est parce qu'il ne pouvait exiger de la part de ses lecteurs une persuasion égale à celle qui a dû résulter pour lui d'un grand nombre d'années de recherches exclusivement dirigées vers la physiologie du cerveau. Je ne pense pas, dit M. Boisseau, qu'à ses propres yeux sa doctrine ne soit susceptible d'aucune modification, autrement il tomberait dans une faute que commettent tous les hommes qui, pour avoir soulevé un coin du rideau qui couvre la vérité, s'imaginent l'avoir déchiré.

Gall a tâché de réfuter l'opinion de ceux qui accusaient son système de conduire nécessairement au matérialisme et à l'athéisme. Les spiritualistes de tous les temps sont convenus que le cerveau est un organe indispensable pour penser. Qu'a dit de plus le physiologiste allemand? A-t-il avancé quelque part que le cerveau pût penser tout seul sans le concours de l'âme immatérielle? Non : il s'est contenté de disséquer cet organe physique, de le diviser en plusieurs parties, dont il a cherché à montrer les divers usages.

Six médailles.

La première, en argent, de 4 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : FR. LOOS. Insc. DR. FRANZ JOSEPH GALL AUS WIEN GEB. 1758 IM FORSCHEN KÜHN BESCHEIDEN IM BEHAUPTEN.

R. Un crâne humain, recouvert seulement à l'occiput d'un voile, placé sur un cube, sur lequel se voient un flambeau et le bâton d'Esculape croisés. Insc. DER SEELE WERKSTATT ZU

ERSPÄHN FAND ER DEN WEG. Exergue : LEHRTE IN BERLIN 1805.

La deuxième, aussi en argent, de 4 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : $\frac{A}{S}$ (ABRAMSON). Insc. JOSEPHO GALL IN CEREBRO SCRUTATORI.

R. Un crâne humain extérieurement divisé selon les dispositions affectives, le bâton d'Esculape et une branche de laurier. Insc. DISTRIBUIT PARTES ANIMÆ SEDESQUE. Exergue : AUDITOR. BEROLINENS. 1805 (1).

Ces deux médailles sont belles et le buste en est très-ressemblant.

La troisième, en bronze, a 5 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : BARRE F. Insc. F. JOSEPHUS GALL.

R. Un malade couché dans son lit. Esculape debout éloigne de la main droite un hibou et une chauve-souris, qui volent dans le champ; il écrase du pied droit un crapaud. Derrière lui, un crâne placé sur un piédestal. Insc. AESCULAPIO SALVATORI. Exergue : 1820. F. (2).

La quatrième est un portrait de Gall, très-ressemblant, coulé en fer, de 7 1/2 centimètres.

La cinquième, en bronze, de 4 1/2 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : BARRE F.t 1828. Insc. FR.çois J.ph GALL.

---

(1) Ce sont ces deux médailles que ses auditeurs firent frapper à Berlin en 1805. Je remarque que sur l'avers de la seconde médaille, décrite par RUDOLPHI, se trouve seulement : JOSEPHO GALL IN CEREBRO SCRUTATORI, tandis que sur celui de la mienne, on lit : JOSEPHO GALL ORGAN. IN CEREBRO SCRUTATORI.

(2) Sur le revers de l'exemplaire de RUDOLPHI se trouve à l'exergue : 1820. F.; sur celui que je possède se lisent les deux lettres : B. F. après 1820.

R. Dans le champ : AU CRÉATEUR DE LA PHYSIOLOGIE DU CERVEAU, dans une guirlande de feuilles de laurier. Tout autour, on lit : NÉ A TIEFENBRUNN G^d DUCHÉ DE BADE EN 1758 MORT A PARIS EN 1828.

GALLAIT (LOUIS), l'un des peintres d'histoire les plus remarquables de notre époque, et membre de l'Académie des Sciences et Beaux-Arts de Belgique, né à Tournai, en 1810, étudia d'abord son art dans sa ville natale, puis à Gand, à Anvers et à Paris. Ce qui distingue cet artiste, c'est une conception à la fois profonde et poétique de ses sujets, une habileté extrême à grouper ses personnages, et l'harmonieuse distribution de ses couleurs. Il jouit aussi comme portraitiste d'une réputation méritée.

L'un de ses plus beaux tableaux, son premier chef-d'œuvre, est la magnifique toile représentant l'*Abdication de Charles-Quint* (1).

Pour reproduire cette grande page de notre histoire nationale, l'artiste a choisi l'instant où Charles-Quint, appuyé sur l'épaule du prince d'Orange, appelle les bénédictions du ciel sur son fils, depuis Philippe II, et fond en larmes. Ce sont bien là les traits amaigris, les yeux affaiblis d'un vieillard, courbé sous le poids des années, abîmé par une vie agitée et miné par les infirmités. Il n'y a plus rien de cette mâle vigueur, de cet esprit pénétrant et hardi qui faisait trembler tous les rois contemporains. C'est un faible vieillard,

---

(1) Ce tableau a été cédé au gouvernement pour la somme de 25,000 francs. Le Musée de Peinture de Gand possède la première œuvre de M. Gallait, *le Denier de César*, qui lui valut le prix d'histoire au concours qu'ouvrit l'Académie de cette ville, en 1832.

et il nous est représenté trop faible peut-être pour avoir pu concevoir le discours plein de sagesse et de dignité qu'il tint à son fils dans la grave et solennelle journée de son abdication (1).

C'est devant deux rois et deux reines, c'est en présence de l'auguste famille de Charles-Quint et des plus hauts dignitaires de son vaste empire que ce grand acte s'accomplit. Tout est majestueux dans la scène imposante que le peintre a animée de son pinceau.

L'artiste a partagé son sujet en deux groupes principaux. D'un côté, Charles-Quint sur son trône, ayant à ses côtés les princes de sa famille; de l'autre, les hauts dignitaires de son empire. Dans les deux groupes, on remarque des têtes admirablement dessinées, et qui se détachent avec un bonheur rare dans une composition aussi compliquée. L'ensemble présente une admirable harmonie. Les poses sont naturelles; partout circule beaucoup d'air. C'est un des plus beaux ornements du Musée de Bruxelles.

Des banquets furent offerts, à l'occasion de ce chef-d'œuvre, à son auteur, dans le courant du mois d'août 1841, par les villes de Bruxelles, de Tournai et de Gand. M. Gallait fut nommé chevalier de l'ordre de Léopold à la même occasion (2), et M. Braemt fut chargé de l'exécution de la belle médaille, dont trois exemplaires furent offerts au peintre, un en or, un en argent et un en bronze, au nom de la ville de Gand.

---

(1) Consultez : *Histoire de l'empereur Charles-Quint*, par W. Robertson. Bruxelles, 1842, p. 159 et suivantes.

(2) Cette nomination eut lieu le 29 juillet 1841. Le gouvernement ne s'en tint pas là : M. Gallait fut fait officier du même ordre, le 1er novembre 1851, et commandeur, le 19 juillet 1856.

Au banquet qui eut lieu à Bruxelles, en l'honneur de notre artiste, le 8 septembre 1841, M. Deschamps lui offrit, au nom de l'assemblée, une superbe jatte avec la soucoupe et la cuiller, le tout en vermeil. Sur la soucoupe on lit : ARTISTES ET AMIS DES BEAUX-ARTS. LOUIS GALLAIT. BANQUET DU 8 SEPTEMBRE 1841.

Médaille, en bronze, de 6 1/2 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : BRAEMT F. Insc. LOUIS GALLAIT NÉ A TOURNAY.

R. Sur le tour : LA VILLE ET L'ACADÉMIE DE DESSIN DE GAND. Dans le champ, deux colonnes, surmontées chacune d'un globe et auxquelles sont pendus, à celle de gauche, un écusson aux armes de Gand et, à celle de droite, un écusson aux armes de l'Académie de la même ville. Entre ces deux colonnes, deux autres maintenant une table surmontée du double aigle couronné. Une banderolle entoure ces quatre colonnes. Sur la partie du milieu on lit : PLUS OULTRE. Sur la table : ABDICATION DE CHARLES-QUINT — TÉMOIGNAGE D'ADMIRATION. Au-dessous de la table, deux génies ailés et nus, tenant chacun une palme. Entre les deux génies une table surmontée d'une palette, à laquelle pendent deux décorations. Le génie de gauche la couronne, celui de droite la soutient. Sur la table : EXPOSITION DE 1841 18$^{me}$ SALON (1).

(1) GUYOTH, ouvr. cité, p. 313 et suivantes, pl. 49, n° 321. — C'est à la sollicitude éclairée et obligeante de feu M. Cornelissen, membre de l'Académie des Belles-Lettres de Bruxelles, sur l'invitation qui lui en fut faite par l'administration communale et la direction de l'Académie de Gand, qu'on dut l'exécution de cette magnifique pièce par son respectable ami, M. Braemt, du temps que M. Joseph Van Crombrugghe était bourgmestre de la ville de Gand. On sait que le tableau de M. Gallait y fut exposé en 1841, dans une des salles de l'Académie royale de peinture et de dessin, et qu'il produisit un enthousiasme d'admiration.

**GALVANI** (Louis), physicien renommé, professeur à l'Université de Boulogne, qui a obtenu l'insigne honneur de donner son nom à l'un des phénomènes de la nature, naquit à Bologne le 9 septembre 1737 et mourut le 4 décembre 1798, âgé de soixante-et-un ans.

La découverte qui rendit Galvani célèbre fut, comme tant d'autres, l'effet du hasard. Voici comment elle est racontée dans son ouvrage (1) : L'épouse de Galvani indisposée prenait des bouillons de grenouilles; son mari, qui l'aimait avec passion, s'occupait lui-même du soin de les lui préparer. On avait posé sur une table, où se trouvait une machine électrique, quelques-unes de ces grenouilles écorchées; l'un des aides qui coopéraient aux expériences, approcha, sans y penser, la pointe d'un scalpel des nerfs cruraux internes de ces animaux; aussitôt tous les muscles des membres furent agités de fortes convulsions. Madame Galvani, femme pleine de sagacité, frappée de la nouveauté de ce phénomène, crut s'apercevoir qu'il concourait avec le dégagement de l'étincelle électrique. Elle en avertit son mari. Son soupçon fut bientôt vérifié. On répéta la même expérience; les mêmes nerfs furent touchés sur d'autres grenouilles, tandis que la machine électrique était en repos, et les contractions n'eurent pas lieu. De ses expériences répétées un nombre infini de fois, Galvani crut pouvoir conclure que les animaux sont doués d'une électricité particulière, inhérente à leur organisation et qui se polarise dans les nerfs et dans les muscles.

Dans cette théorie, chaque fibre représente en quelque sorte une bouteille de Leyde, dont les nerfs sont les conduc-

---

(1) *De viribus electricitatis in motu musculari commentarius.* 1791.

teurs; le fluide, attiré de l'intérieur des muscles dans les nerfs, passe ensuite de ceux-ci à la surface des premiers, en sorte qu'à chaque décharge de cet appareil électrique organique répond une contraction. Cette hypothèse ingénieuse et simple était bien faite pour séduire : aussi Volta et Aldini l'adoptèrent-ils d'abord. Mais les recherches infinies dont elle devint la source, et parmi lesquelles il faut citer au premier rang celles d'Ackermann, de Fowler, de Fontana, de Creve, de Pfaff, de de Humboldt et de Ritter, la renversèrent peu à peu et finirent par démontrer qu'il n'existe point de différence essentielle entre l'électricité et le galvanisme, ou le voltaïsme, ainsi qu'on le nomma lorsque les travaux importants de Volta l'eurent conduit à construire l'admirable instrument auquel la chimie et la physique doivent la face entièrement nouvelle qu'elles ont prise depuis quelques années, et dont les surprenants effets ont fait concevoir les espérances les plus extravagantes aux anglais séduits par les expériences singulières du docteur Ure (1).

Trois médailles.

La première est une ectype en fer bien faite, de 6 3/4 centimètres.

A. Le buste, sous lequel : T. MERCANDETTI F. R. (FECIT ROMÆ). Insc. ALOYSIUS GALVANUS.

R. Un génie assis sur un cube couronné, approche une pile galvanique de l'extrémité inférieure et postérieure d'une grenouille étendue sur une table. Insc. MORS MIHI VITA. Exergue : SPIRITUS INTUS ALIT.

La deuxième, en bronze, de 6 3/4 centimètres, offre le même avers que la première.

(1) DEZEIMERIS et la Biographie médicale, article *Galvani*.

R. STUDIA ORBIS INVENTO NOBILISS EXCITAVIT. En dessous : Le monogramme de Mercandetti (une M et une T réunis).

La troisième, en bronze, de 4 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : CAQUÉ. FECIT. Insc. LUDOVICUS GALVANI.

R. NATUS BONONIÆ IN ITALIA AN. 1737. OBIIT AN. 1798. — Series numismatica universalis virorum illustrium. — 1823. Durand edidit (1).

GARBE (JEAN), fut doyen de la Faculté de médecine de Paris.

Jeton de 2 3/4 centimètres.

A. Les armes du doyen. Insc. M. JOAN. GARBE. DECANO. Exergue : 1670.

L. Le soleil et les constellations. Insc. LUMINIS. AEMULUS. ARDOR. Exergue : FACUL. MEDIC. PARIS.

GARELLI (JEAN-BAPTISTE), s'adonna à l'étude de la médecine, devint professeur à Bologne, médecin de l'empereur Léopold I et conseiller aulique. Il mourut à Vienne dans un âge très-avancé.

La médaille, frappée en son honneur, est conservée dans la collection impériale à Vienne.

A. Le buste. Insc. JO. BAP. GARELLI. LEOP. I. CÆS. AUG. IMP. MED. CONSIL.

R. Apollon et Esculape. Insc. COLIT QUOS REFERT.

GARELLI (PIE-NICOLAS), fils du précédent et longtemps son collègue, naquit à Bologne en 1670. Il fut premier méde-

---

(1) Sur la tranche de mon exemplaire se trouve le mot MONACHII.

cin de l'archiduc Charles et l'accompagna dans ses campagnes, lors de la guerre de la succession d'Espagne. A son retour à Vienne, il fut nommé conseiller aulique, premier médecin et premier bibliothécaire de l'empereur et mourut le 21 juillet 1739, âgé de soixante-neuf ans. Il s'était formé une riche bibliothèque qui fut réunie, en 1746, à celle du collége Thérésien de Vienne.

Médaille, en étain, de 4 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : VESTNER F. C. PR. S. C. M. Insc. PIUS NIC. GARELLIUS CÆS. ARCHIATROR. PR. BIBL. PRÆF. ORD. CHR. EQ.

R. ORBIS LITTERARII HUMANÆ VALETUD. PATRIÆ AMICORUM OMNIUM PRÆSIDIUM DECUSQ. JUSTUM ET TENACEM PROPOSITI VIRUM SUA SORTE CONTENTUM SUSPICE. VENDOB. 1735 (1).

Frédéric Rothscholtz décrit une seconde médaille, frappée en souvenir de ce médecin.

A. Le buste. Insc. PIUS NIC. GARELLIUS DOM. MED. D. CÆS. VI CONS. ET ARCHIAT.

R. Un navire sous voiles, sur la poupe duquel un serpent. Insc. SAPIENTER CONTRARIIS (2).

GARNERIN (Amant-Jacques), aéronaute du Nord, inventeur des parachutes, naquit à Paris le 31 janvier 1769 et mourut le 18 août 1823.

Médaille, en argent, de 3 1/2 centimètres.

A. Deux bustes accolés à gauche. En dessous : [illegible]. Insc.

(1) Mus. Mazz., ouvr. cité, vol. 2, p. 308, pl. 172, nº 3. — [illegible], cité, vol. 1, p. 137. Sur le revers de mon exemplaire le mot litterari est écrit [illegible].

(2) Ouvr. cité, p. 255, nº 101.

TE DUCE IBIMUS ILLAC. Exergue : ANDR. JAC. — JOH. GENOV. GARNERIN.

R. Un ballon s'élevant dans les airs sur la droite. Mercure, armé du caducée sur la gauche. Insc. HAC ITER EST SUPERIS AD MAGNI TECTA TONANTIS. Exergue : BEROLINI. APRIL. 1803.

GASSENDI (PIERRE), dont le véritable nom est Gassend, célèbre mathématicien, astronome et physicien, dont on a dit qu'il fut de son temps le plus érudit parmi les philosophes et le plus habile philosophe parmi les érudits, naquit le 22 janvier 1592 à Chantersier, près de Digne en Provence, et mourut le 14 octobre 1655, âgé de soixante-trois ans.

Il se fit le défenseur d'Épicure, dont il tenta de restaurer la philosophie. Grand adversaire d'Aristote, il soutint aussi contre Descartes, son contemporain, une polémique plus spirituelle que profonde. Esprit distingué d'ailleurs, poursuivant sincère de la vérité, il exerça sur son temps une influence assez considérable. On retrouve l'écho de sa doctrine chez quelques écrivains du XVII^e^ siècle, et notamment dans Molière. De plus, la science est redevable à Gassendi de quelques vues nouvelles en mathématiques et en physique.

Plusieurs médailles.

La première, en bronze, de 2 1/2 centimètres.

A. Le buste à droite, devant lequel : J. D. (DASSIER). Insc. PIERRE GASSENDI.

R. Un monument avec les emblèmes astronomiques. Insc. PHILOSOPHE. M. 1653 (1).

---

(1) Mus. Mazz., vol. 2, p. 47, pl. 110, nº 7. On remarquera que l'année de la mort de Gassendi se trouve rapportée sur le revers de cette pièce à l'année 1653, au lieu de 1655, d'après l'opinion de la généralité des biographes.

La deuxième, jolie médaille en argent, de même module que la précédente.

L'avers est le même, mais le revers offre un monument sur lequel se voient deux petits génies, dont l'un tient une tête de mort, l'autre une palme, en même temps qu'il entonne une trompette. Au reste, la même inscription.

La troisième, en bronze, de 4 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : VATINELLE. Insc. PIERRE GASSENDI.

R. NÉ A CHANTERSIER PRÈS DIGNE EN 1598. MORT EN 1656. — Galerie métallique des grands hommes français. — 1818 (1).

La quatrième est une médaille uniface du plus grand module représentant le buste de Pierre Gassendi (2).

GASSER (ACHILLE-PYRMINE), docteur en médecine de beaucoup de mérite, fils d'Ulric, qui fut chirurgien de l'empereur Maximilien Ier, naquit le 3 novembre 1505 à Lindau, et mourut le 4 décembre 1577, âgé de soixante-douze ans. Il voyagea en France, et après avoir pris le bonnet de docteur à Avignon, il vint s'établir à Augsbourg, où il exerça sa profession avec beaucoup d'honneur et de zèle. Il se consacra tout entier au service des habitants pendant la durée de la peste qui les affligea en 1563. Il releva la connaissance qu'il avait de son art par une grande probité, un jugement sain, un génie pénétrant et un caractère expansif.

Médaille, en argent, de 3 1/2 centimètres.

---

(1) Comme on peut s'en assurer, on trouve, dans cette galerie de médailles, beaucoup d'erreurs relatives aux années de naissance et de décès des illustrations qu'elles rappellent.

(2) KUNDMANN, ouvr. cité, n° 274.

A. Le buste. Insc. D. ACHILLES PYRMINIUS GASSER LINDAVIUS.

R. Des armoiries. Insc. VITÆ SUÆ 70 CHRISTI SERVATORIS 1575 (1).

GAUBIUS (JÉRÔME-DAVID), pathologiste éminent, professeur de chimie et de médecine à l'Université de Leyde, naquit à Heidelberg le 24 février 1705, et mourut le 29 novembre 1780, âgé de soixante-quinze ans.

Trois ouvrages ont établi solidement la réputation de Gaubius. Le premier est un traité dans lequel il a donné des préceptes très-sages et très-savants sur l'art de prescrire les formules des médicaments (2). Son but principal a été de porter la réforme dans cette partie de l'art, et de simplifier les formules monstrueuses employées jusqu'alors. Le second ouvrage que nous avons en vue, et le plus important de Gaubius, est sa pathologie (3). Après avoir commenté pendant vingt ans les Institutions de Boerhaave, il sentit enfin la nécessité de leur substituer un livre plus en harmonie avec les opinions de son temps et ce travail doit être considéré, quel que soit du reste le jugement qu'on se forme des principes qui y sont développés, comme un des livres les mieux faits que l'on possède sur la pathologie générale. Le troisième ouvrage, dans lequel Gaubius a montré les connaissances les plus étendues

---

(1) Cette médaille, qui appartenait dans le temps à la collection de MOEHSEN, se trouve actuellement au cabinet royal des médailles à Berlin, où RUDOLPHI l'a vue.

(2) *Libellus de methodo concinnandi formulas medicamentorum*. Leyde, 1739, in-8°. Editio aucta. Leyde, 1752, in-8°. Traduit en français. Paris, 1749, in-8°.

(3) *Institutiones pathologiæ medicinalis*. Leyde, 1758, in-8°. *Editio secunda cum præfatione auctoris*. Leyde, 1763, in-8°. Traduit en français par SUE, le jeune. Paris, 1770, in-12.

et les plus variées en physique, en chimie et en médecine est le recueil qu'il publia sous le titre *d'Adversaria* (1).

Médaille, en argent, de 3 3/4 centimètres.

A. Le buste de Minerve à gauche, avec la tête de Méduse sur la poitrine; son casque, couronné de laurier, porte des clefs en sautoir (armoiries) et sur le fer de sa lance est assis un hibou. Insc. ACADEMIA LUGDUNO-BATAV. En dessous : T. V. B. (VAN BERCKEL).

R. Une couronne, au milieu de laquelle on lit : LUDI SECULARES. Insc. HIERON. DAV. GAUBIO RECTORE III.

GEEFS (GUILLAUME), est né à Anvers en 1806. Il est le premier qui fit renaître en Belgique les grands travaux de la sculpture. C'est à son habile ciseau que Bruxelles doit le monument de la Place des Martyrs, celui du comte de Mérode à l'église de Sainte-Gudule, la statue du général Belliard, etc.

Dans ces différentes œuvres, l'artiste a su s'approprier toutes les qualités de l'École française, et en même temps se préserver de ses défauts. Sa manière est tout à la fois pleine de noblesse et d'originalité; dans sa statue de l'*Amour*, dans sa *Françoise de Rimini*, dans son *Lion amoureux*, on admire un sentiment vif et profond, joint à une indicible douceur d'expression.

Membre de la classe des Beaux-Arts de l'Académie royale de Belgique, il a été nommé chevalier de l'ordre de Léopold, le 14 novembre 1836, officier le 1r novembre 1851.

Pour la médaille, voir l'article consacré à Wappers.

GEER (CHARLES, baron de), surnommé le Réaumur sué-

(1) *Adversariorum varii argumenti liber unus.* Leyde, 1771, in-4°.

dois (1), naquit à Stockholm en 1720. Héritier d'une immense fortune, il en fit le plus noble usage. Il cultiva avec un zèle égal l'histoire naturelle et les sciences qui s'y rapportent, devint maréchal de la cour de Suède, membre de l'Académie des Sciences de sa ville natale et commandeur de l'ordre de Wasa. Il mourut le 8 mars 1778.

Deux médailles.

La première, en argent, de 3 1/8 centimètres.

A. Le buste, sous lequel : G. L. (LIUNGBERGER). Insc. C. DE GEER MARECH. AULIC. ET EQ. TORQ. O. VAS.

R. Un papillon (Apollon) sortant de sa chrysalide. Insc. SIBIMET SUPERSTES. Exergue : REG. ACADEMIA SCIENT. SU. C. F. (2).

La seconde, aussi en argent, de 4 1/2 centimètres.

A. Le buste. Insc. C. DE GEER MARECH. AULIC. ET EQ. TORQ. ORD. VAS.

R. Une couronne de laurier, au milieu de laquelle : OPT. CONJUGI CHARLOTTA RIBBING F. F. CURAVIT 1778 (3).

GEHLEN (FERDINAND-ADOLPHE), chimiste éminent, né le 5 septembre 1775, devint membre de l'Académie royale des Sciences de Munich, où il mourut le 16 juillet 1815,

---

(1) A cause d'un ouvrage, écrit en français, et qui a pour titre : *Mémoires pour servir à l'histoire des insectes*. Stockholm, 1752-1778, 7 vol. in-4°, avec fig. Cette production littéraire renferme la description de plus de 1500 espèces d'insectes. On a publié depuis un volume qui contient tous les insectes décrits par DE GEER et classés selon sa méthode.

(2) LUDECKE, ouvr. cité, vol. 1, p. 211, n° 11.

(3) Ibid., n° 7. — LENGNICH, dans son ouvrage numismatique, intitulé : *Merkwürdigkeiten seiner Medaillen sammlung. Zwölf Aufsätze im Journal von und für Deutschland*. Jahrg., 1791 und 1792, in-4°, dit, page 188, que cette médaille a été gravée par le même artiste que la précédente.

à l'âge de quarante ans, des suites d'un empoisonnement produit par le développement du gaz hydrogène arséniqué, en faisant des expériences sur des métaux mixtes.

Belle médaille, en argent, de 4 1/8 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : KUPFER.

R. Entre une balance et une lampe, on lit : FERDINAND ADOLPH. GEHLEN M. D. ORD. MITGLICO DER K. AK. D. WISS. IN MÜNCHEN. GEB. D. 5 SEPT. 1775. GEST. D. 16 JUL. 1815.

GELLERT (Christian-Théotime), philosophe et littérateur, naquit le 4 juillet 1715, à Haynichen, près de Freyberg, en Saxe, et mourut le 14 décembre 1769, âgé de cinquante-quatre ans.

Appelé à professer la philosophie à Leipsig, il s'y fit universellement admirer par la beauté de ses écrits et chérir par la douceur et la bonté de son caractère. Frédéric II faisait de lui le plus grand cas et se plaisait beaucoup dans sa société.

Deux médailles.

La première, en bronze, de 4 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : BRANDT F. Insc. C. THEOTIMUS GELLERTUS.

R. NATUS HAYNICHENII IN SAXONIA AN. 1715. OBIIT AN. 1769. — Series numismatica universalis virorum illustrium. — 1821. Durand edidit.

La seconde, de même module et métal, n'est qu'une variété de la première; seulement le nom est écrit en français Gellert, et sur la tranche se trouve le mot MONACHII.

GEOFFROY (Étienne-François) (1), docteur en médecine,

---

(1) La plupart des biographes et la table chronologique des doyens de la

pharmacien, chimiste et botaniste distingué, doyen de la Faculté de médecine de Paris, naquit dans cette ville le 13 février 1672, et y mourut le 6 janvier 1731, à l'âge de cinquante-neuf ans. Il était membre de la Société royale de Londres et de l'Académie des Sciences de Paris, et on lui a consacré une plante sous le nom de *Geoffrea*.

« Étienne-François Geoffroy, dit Cullen, était un homme de génie, et jugeait même bien à beaucoup d'égards; néanmoins, on ne reconnaît pas toujours son jugement dans ses écrits sur la matière médicale. Dans la partie qui traite des végétaux, il nous donne une histoire exacte des analyses qui ont été faites sous la direction de l'Académie des Sciences; on ne doit pas aujourd'hui considérer ces analyses comme fort utiles; néanmoins Geoffroy tente souvent d'expliquer les vertus des plantes par les sels, les huiles et les terres qu'elles paraissent contenir. Quant aux vertus particulières, Geoffroy en parle rarement d'après sa propre expérience; il s'en rapporte en général au témoignage de ceux qui l'ont précédé; il ne montre pas beaucoup de jugement dans le choix de ses auteurs, ni en rapportant les éloges outrés qu'ils font des médicaments ou leurs erreurs manifestes. »

Deux beaux jetons.

Le premier, en argent, de 2 1/2 centimètres.

A. L'effigie, sous laquelle : DU VIVIER. Insc. STEPH. FR. GEOFFROY DECANUS.

R. Les armoiries de la Faculté de medecine de Paris que nous avons souvent décrites, dit Rudolphi (1).

---

Faculté de médecine de Paris, par SABATIER, lui donnent pour prénoms Étienne-François; RUDOLPHI seul lui donne ceux d'Étienne-Frédéric.

(1) RUDOLPHI avait vu ce jeton dans le cabinet royal des médailles à Dresde.

Le second, aussi en argent, a 3 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : D. V. (DUVIVIER). Insc. STEPH. FR. GEOFFROY ITERUM DECANUS.

R. Les armoiries de la Faculté de médecine de Paris, avec l'inscription : URBI ET ORBI SALUS. Exergue : FACUL. MEDIC. PARISIENS. 1730.

GEOFFROY-SAINT-HILAIRE (ÉTIENNE), un des naturalistes les plus remarquables de la France, professeur de zoologie au jardin des plantes à Paris, naquit à Étampes, le 15 avril 1772, et mourut dans la première ville le 20 juin 1844, âgé de soixante-douze ans. On peut dire que l'étude de la nature dévora cette organisation puissante. Sa statue en marbre, due à l'habile ciseau de M. Élias Robert, vient d'être inaugurée dans la ville natale de Geoffroy.

Cet illustre savant fut le créateur de l'anatomie pathologique en France. Dans son mémoire sur les Makis, il établit pour la première fois ce principe auquel il consacra sa vie entière : l'unité de composition organique. On y trouve également l'idée mère de l'anatomie pathologique, formulée dans les termes suivants : « La nature a formé tous les êtres vivants sur un plan unique, essentiellement le même dans son principe, mais varié de mille manières dans toutes ses parties accessoires. »

Il avait été frappé de cette idée qu'il entre nécessairement de l'arbitraire dans une méthode; qu'une classification est toujours imparfaite et que la vraie science doit être cherchée plus

---

On remarquera que l'année du décanat, qui se trouve ordinairement soit sur l'avers soit sur le revers et quelquefois sur les deux faces à la fois de ces sortes de jetons, n'est pas indiquée sur celui-ci. C'est 1728 qui doit se trouver au revers. *Magasin pittoresque*, année 1858, p. 88.




NÉ
A ETAMPES
15 AVRIL 1772

AUTEUR
DE LA PHILOSOPHIE
ANATOMIQUE

FONDATEUR
DE LA MÉNAGERIE
AN 2-1793

loin et plus haut; que les faits ne sont pas les seuls éléments de notre savoir, et que l'observation n'est pas la source unique de nos connaissances en histoire naturelle. Geoffroy s'attacha à approfondir cette pensée, ainsi que les grands principes sur lesquels il voulait fonder une nouvelle école zoologique : l'unité de composition, le balancement des organes, la théorie des analogues, le principe des connexions, etc. Quelques-unes de ces idées n'étaient pas entièrement nouvelles. Buffon, Camper, Vicq-d'Azyr et d'autres les avaient vaguement énoncées; Geoffroy lui-même en avait posé les germes dans ses premiers mémoires. Le moment était venu de leur donner plus de consistance et de les établir d'une manière nette et précise, de les élever, en un mot, à la hauteur d'une science.

Tel est le point de départ de la scission qui allait surgir entre Geoffroy et Cuvier, l'origine de la lutte mémorable qui devait diviser si longtemps les deux plus grands naturalistes dont s'honorait alors la France.

Nommé en 1809 professeur de zoologie à la Faculté des Sciences, c'est dans cette chaire que, soutenu par l'intérêt respectueux d'un auditoire déjà versé dans les études philosophiques, Geoffroy put s'élancer plus libre dans le champ des abstractions et présenter avec autorité les grandes lois de l'organisation animale, à la conception desquelles son nom demeurera attaché. Il résuma ces lois dans un ouvrage célèbre, l'*Anatomie philosophique,* en les appuyant sur les faits qui résultent de ses longues observations zoologiques. Son objet spécial est d'ajouter la recherche des analogies à la recherche des différences, laquelle est le résultat unique de la méthode et de la classification. Observer, décrire, classer, n'est pour lui que le commencement de la science; il y ajoute l'emploi du raison-

nement; après l'exposition des faits, celle de leurs conséquences, qui sont les lois générales de l'organisation.

Pour lui, la méthode ne doit pas être seulement une suite de divisions, de coupes, de ruptures, mais au contraire un enchaînement de rapports qui s'appellent, s'adaptent, s'identifient. Toutes ces distinctions opérées, à mesure que le nombre des espèces s'accroît, les différences s'effacent, se fondent par des nuances intermédiaires, les grands intervalles se comblent et l'unité du règne se montre.

Cette recherche des analogies conduit l'auteur à ce qu'il appelle la théorie des analogues, laquelle n'est autre chose que l'ensemble de ces lois et de ces principes. Celui qui se présente le premier est le principe de la connexion des parties, c'est-à-dire de la position relative et de la dépendance des organes entre eux; cette connexion est fixe, tandis que la plupart des autres caractères, la fonction, la forme, la grandeur, sont variables. De ce principe découle la considération des organes rudimentaires; cette considération elle-même est la base d'un troisième principe qui consiste dans le balancement des organes, lequel complète la théorie des analogues. « Un organe normal ou pathologique, dit Geoffroy-Saint-Hilaire, n'acquiert jamais une prospérité extraordinaire, qu'un autre de son système ou de ses relations n'en souffre dans une même raison. » Une augmentation, un excès sur un point suppose une diminution sur un autre, et, comme le dit Goëthe, le budget de la nature étant fixe, une somme trop considérable affectée à une dépense exige ailleurs une économie. Ainsi, dans la philosophie anatomique, tout se tient et s'enchaîne par des liens multiples, liens de correspondance et d'harmonie, résultant du concours de toutes les vues de l'auteur vers un but commun.

Geoffroy-Saint-Hilaire posait donc l'unité de composition comme la loi du premier ordre dans l'organisation du règne animal. Buffon avait dit qu'il existe dans les êtres une conformité constante, un dessein suivi, une ressemblance cachée plus merveilleuse que les différences apparentes. « Il semble, avait-il ajouté, que l'Être suprême n'a voulu employer qu'une idée, et la varier en même temps de toutes les manières possibles, afin que l'homme pût admirer également et la magnificence de l'exécution et la simplicité du dessin. » C'est de cette pensée que Geoffroy-Saint-Hilaire venait de faire sortir toute sa doctrine d'anatomie pathologique.

En appliquant ce principe au développement anormal et incomplet que l'on désignait sous le nom de monstruosité, il porta le système des causes accidentelles, si longtemps soutenu par Lémery, fils, jusqu'au dernier degré d'évidence. Geoffroy-Saint-Hilaire donna l'explication la plus rationnelle de ces phénomènes, à l'aide de deux principes: celui de l'arrêt de développement et celui de l'attraction des parties similaires. A ses yeux, les monstres ne sont plus que des anomalies secondaires et accidentelles, et les phénomènes de cet ordre sont devenus pour lui l'objet d'une science nouvelle, à laquelle il a donné le nom de Tératologie.

Jusque-là, Geoffroy-Saint-Hilaire n'avait appliqué le principe de l'unité de composition qu'aux animaux vertébrés, et aucune contestation sérieuse ne s'était élevée à cet égard. En 1820, il voulut l'étendre aux animaux inarticulés, et Cuvier commença à manifester son improbation. Geoffroy, loin de s'en inquiéter, reprit ses études zoologiques, mais cette fois sous l'influence de sa théorie généralisée; et, en 1830, il se crut en position d'en appliquer les principes même à la classe

des mollusques. C'est à cette occasion que l'impatience de Cuvier éclata. La belle ordonnance que celui-ci avait établie dans sa classification des invertébrés, et qui était l'heureuse application de sa méthode, se trouvait menacée par le principe d'un plan unique dans l'organisation des animaux de toutes les classes; il était naturel qu'il s'efforçât de la défendre, et l'on sait avec quelle supériorité il savait faire prévaloir ses opinions.

Le débat, dit M. Flourens (1), fut porté devant l'Académie. Jamais controverse plus vive ne divisa deux adversaires plus résolus, plus fermes, munis de plus de ressources pour un combat depuis longtemps prévu, et, si je puis ainsi dire, plus savamment préparés à ne pas s'entendre. Entre ces deux hommes, tout, d'ailleurs, était opposé : dans l'un, la capacité la plus vaste, guidée par une raison lumineuse et froide; dans l'autre, l'enthousiasme le plus bouillant, avec des éclairs de génie.

De l'Académie, de la France, l'émotion s'étendit dans tous les pays où l'on pense sur de tels sujets. Nous eussions pu nous croire revenus à ces temps antiques, où les sectes philosophiques en s'agitant remuaient le monde. Le monde se partagea. Les penseurs austères et réguliers, ceux qui sont plus touchés de la marche sévère et précise des sciences que de leurs élans rapides, prirent parti pour M. Cuvier. Les esprits hardis se rangèrent du côté de M. Geoffroy. Du fond de l'Allemagne, le vieux Goëthe applaudissait à ses arguments.

Lorsque dans la dernière année du dernier siècle, M. Cu-

---

(1) Éloge historique d'Étienne Geoffroy-Saint-Hilaire, lu à l'Académie des Sciences, dans la séance publique annuelle du 22 mars 1852.

vier publia ses Leçons d'anatomie comparée, l'admiration fut universelle; de grands résultats, de grandes lois, aussi certaines qu'inattendues, étonnèrent tous les esprits. La même main qui fondait l'anatomie comparée, en faisait sortir une science plus neuve encore, la science des êtres perdus. A la voix du génie, la terre se recouvrait de ses populations antiques. Cependant, après les vues générales et supérieures, était venue l'étude des détails. Les faits n'étaient plus que des faits. La moisson des grandes idées semblait épuisée.

Alors, un génie nouveau s'élève : original, hardi, d'une pénétration infinie. Il remue toute la science et la ranime. Il rajeunit le fait par l'idée. A l'observation exacte, il mêle la conjecture; il ose. Il franchit les bornes connues; et, par delà ces bornes, il pose une science nouvelle, à laquelle il donne quelque chose de ce qu'il avait en lui-même de plus essentiellement propre et de plus marqué : de son audace, de son goût pour les combinaisons abstraites et hasardées, de ses lumières vives et imprévues. La gloire de Geoffroy-Saint-Hilaire sera d'avoir fondé la science profonde de la nature intime des êtres : l'anatomie philosophique; il résuma ses opinions dans un ouvrage intitulé : *Principes de philosophie zoologique* (1).

Médaille, en bronze argenté, de 5 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : DANTZELLE. F. Insc. GEOFFROY S.T HILAIRE.

R. NÉ A ETAMPES 15 AVRIL 1772 — AUTEUR DE LA PHILOSOPHIE ANATOMIQUE — FONDATEUR DE LA MÉNAGERIE AN. 2 — 1793.

---

(1) P.-A. Cap, *Museum d'histoire naturelle*, Paris, 1854, gr. in-8°, pl., p. 112 et suivantes.

GESSNER (Conrad), médecin, surnommé le Pline de l'Allemagne, naquit à Zurich, le 26 mars 1516, et y mourut le 13 décembre 1565, âgé de quarante-neuf ans. Obligé, à cause de sa pauvreté, de servir, il eut le bonheur de rencontrer à Strasbourg, où il s'était rendu, un maître qui lui laissa tout le temps de s'appliquer à l'étude des lettres pour lesquelles le jeune Gessner avait une inclination surprenante. Plus tard il voyagea en France, revint en Suisse et fut reçu docteur en médecine à Bâle vers l'an 1540. Il se fixa dans sa ville natale, où il fut nommé professeur de philosophie, fonctions qu'il occupa avec beaucoup de distinction pendant vingt-quatre ans, c'est-à-dire jusqu'à l'époque de sa mort.

Gessner était un homme respectable, non seulement par son savoir extraordinaire, mais encore par son humanité, sa probité et sa modestie. Théodore De Bèze, dans ses *Icones virorum illustrium,* a dit de lui, qu'il avait à lui seul la science qui était partagée entre Pline et Varron. On trouve dans sa vie une chose bien digne de remarque, il avoue franchement que ses ouvrages ne sont pas toujours travaillés avec autant de soin et d'exactitude que la matière le demande. Comme il n'était pas riche, il tirait profit de ses talents, et il n'avait pas assez de loisir pour perfectionner ses écrits avant de les livrer à l'impression. Aveu ingénu qui ne doit point les faire mépriser : mais comme il pressentit lui-même toutes les conséquences qu'on pourrait en déduire à son désavantage, il ajouta que les livres qu'il avait mis au jour n'en méritent pas moins d'estime; il osa même se vanter qu'ils surpassent ceux qui ont été publiés avant lui sur les sujets qu'il a traités. Ce jugement n'a pas été démenti par les connaisseurs, et les ouvrages de Gessner font encore aujourd'hui l'ornement des meilleures bibliothèques.

Médaille, en argent, de 3 1/8 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : H. J. G. (GESSNER). Insc. CONRADUS GESSNERUS M. D.

R. Des armoiries (1). Inscription continuée de celle de l'avers. ARCHIAT. PROF. PHYS. TIGURIN. Exergue : MUNIFIC. AUG. 1564 (2).

GEYER (ÉRIC-GUSTAVE), né le 12 janvier 1783, médecin recommandable à Heidelberg.

Médaille, en argent, de 4 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : C. M. M. Inscr. ERICUS GUSTAVUS GEYER. Exergue : NAT. 12 JAN. 1783.

R. Un barde assis jouant de la harpe. Sur le siége : C. M. M. Insc. ORE PROFUNDO.

GIDLEY (JEAN), chirurgien de Londres, en l'honneur duquel on a frappé les médailles suivantes :

La première, en plomb, de 11/12 de pouce.

A. JOHN GIDLEY OF LONDON CHIRURGEON.

R. Des armoiries. Insc. BORNE MAY 21. 1632 (3).

La deuxième, ovalaire, uniface, de 6 3/4 centimètres en hau-

(1) Voici à quelle occasion Gessner fut anobli : il dédia son ouvrage sur les poissons à l'empereur Ferdinand I, qui récompensa ses talents par des lettres de noblesse. L'écu de ses armes portait quatre animaux, du nombre de ceux qui sont regardés comme les rois de leur espèce.

(2) Mus. Mazz., ouvr. cité, vol. 1, p. 308, pl. 66, nº 4. — Haller, ouvr. cité, nº 204.

(3) Snelling, ouvr. cité, pl. 14, nº 5. — *Engl. Medals*, pl. 20, nº 5. — C'est plutôt une médaille restituée, dit Rudolphi. On désigne ainsi les médailles qui reproduisent des médailles précédemment frappées, et qui portent le nom de celui qui les a renouvelées; ou bien des médailles fabriquées pour rappeler le souvenir de quelques anciennes familles ou de quelques empereurs.

teur et de 3 1/2 centimètres en largeur, présente le buste, sous lequel : A. D. 1682. ÆS. (ÆTATIS) 50. Inscr. JOANNES GIDLEY LOND. (1).

La troisième, dorée, a 6 3/4 centimètres.

A. Écusson aux armes avec le manteau (comme il est représenté sur la médaille de Barthélemi Gidley, écuyer (2), mais l'aigle du casque et la tour ne s'y voient pas).

R. 1704. JOHN. GIDLEY OF LONDON AGED 73. (en lettres gravées) (3).

GIESECKE (CHARLES-LOUIS) fut d'abord acteur au théâtre de Vienne, puis quitta la scène pour faire un voyage au Groenland, où il séjourna durant sept hivers. Il y rassembla une collection de minéraux qu'il envoya en Europe; mais le bâtiment qui la transportait fut pris par les Anglais, et les minéraux furent, dit-on, dispersés. Il réclama, et comme c'était un homme d'esprit, on fit droit à ses réclamations en le nommant professeur de minéralogie à Dublin. Giesecke mourut en 1833.

Médaille, en étain, de 4 1/3 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : MOSSOP. F. Inscr. C. L. GIESECKE. EQU. AURAT. MIN. PROF. S. DUB. S. D. A. HIB. R. S. etc.

R. Une mer, entourée de glaces, dans laquelle nage une baleine : un ours parcourt la contrée. Insc. HYEMES. VII. SCR.

---

(1) Snelling, CXX. nº 6. — Engl. Med., nº 6.

(2) Ibid., nº 5. — Ibid., nº 5.

(3) Cette pièce n'est pas authentique, dit Snelling, et paraît avoir été faite pour en imposer aux amateurs de médailles.

ARCTO. TOLERAVIT. INGENTI. NATURÆ. PERCULSUS. AMORE. Exergue : 1817 (1).

GINANNI (Joseph-Prosper, comte), né à Ravenne en 1692, s'adonna particulièrement à l'étude de l'histoire naturelle : il devint membre de l'Académie des Sciences de Bologne et de la Société littéraire de sa ville natale, parcourut toute l'Italie et les bords de la mer Adriatique, et recueillit un grand nombre d'objets d'histoire naturelle, dont quelques-uns n'étaient pas encore connus. Il mourut à Ravenne en 1753.

Médaille, en bronze, de 8 1/2 centimètres.

A. L'effigie à droite, sous laquelle : A. SELVIUS. Insc. JOSEPH. PROSPER. COM. GINANNI.

R. Des génies offrent des objets précieux à la statue de la Nature. Exergue : AN. 1752 (2).

GLEDITSCH (Jean-Théophile), botaniste distingué et l'une des gloires de Berlin, naquit à Leipzig le 5 février 1714, et mourut dans la première de ces villes, le 5 octobre 1786, âgé de soixante-douze ans.

Promu docteur en médecine à Francfort-sur-l'Oder, il y enseigna la physiologie, la botanique et la matière médicale. Il devint membre ordinaire de l'Académie des Sciences de Berlin et déclina les offres que lui fit le duc Ernest-Auguste de

---

(1) L'exemplaire de Rudolphi est en plomb. J'ai décrit cette médaille d'après le spécimen que je possède. Le revers diffère notablement de celui de la pièce du professeur de Berlin, qui ne porte pas de point après chaque mot de l'inscription.

(2) Mus. Mazz., cité, 2e vol., p. 369, pl. 190, no 1. J'observe que Rudolphi ne cite pas sur le revers de cette médaille le verbe *invenit*, qui s'y trouve.

Saxe-Weimar pour l'attacher à sa personne en qualité de médecin. En 1740, il fut nommé second professeur d'anatomie et directeur du Jardin botanique à Berlin. Il donna des leçons publiques sur la science forestière et composa, le premier, un système de connaissances nécessaires pour bien diriger cette partie de l'administration publique. On lui a consacré un genre de plante sous le nom de *Gleditschia*.

Rudolphi possédait et décrit un clichet coulé en fer, de forme ovale, haut de 7 1/2 centimètres, large de 6 1/4, représentant le buste très-ressemblant de Gleditsch, tenant à la main une branche de la *Gleditschia Triacantha*.

GLEICHEN (Guillaume-Frédéric, baron de), dit Russworm, naturaliste de mérite, membre du conseil privé, naquit à Bareuth, le 14 janvier 1717 et mourut le 16 juin 1783, âgé de soixante-six ans. Il s'adonna principalement à l'étude de la botanique, mais on a reproché à Gleichen d'avoir cru avec trop de facilité ce qui plaisait à son esprit, et de s'être laissé séduire par tout ce qui lui semblait ingénieux dans ses systèmes.

Voici la description, d'après Rudolphi, d'une médaille frappée en son honneur.

A. Le buste, sous lequel le nom du graveur: G. LAURE. Insc. WILH. FRID. L. B. DE GLEICHEN RUSSWORM MAG. SUP. BARUTH.

R. La Fortune (?) assise sur un sphynx et tenant la corne d'abondance, porte une étoile sur la main gauche. Insc. SECURA FRATRUM FELICITAS (1).

---

(1) Christian Stoker, *Neuestes Münzkabinet*. Kulmbach, 1822, in-8°, p. 71, n° 1, a donné une description inconvenante d'une médaille plus grande.

GOERCKE (Jean), chirurgien militaire de mérite, naquit le 3 mai 1750 à Dorffen, et mourut à Sans-Souci le 30 juin 1822, âgé de soixante-douze ans.

Les réformes utiles qu'il introduisit dans le service de santé des armées prussiennes, les services personnels qu'il rendit à son pays, lui valurent la réputation la plus brillante et la plus honorable.

Trois médailles.

La première, en argent, de 4 centimètres.

A. Le buste, sous lequel : FR. LOOS. Insc. J. GOERCKE SUMMUS CHIRURGOR. EXERCIT. REGIS BOR. PRÆFECTUS. EMENDATOR REI MEDICÆ CASTRENSIS.

R. Hygie présentant une coupe à un aigle. Insc. FUNDATOR SEMINARII MED. CHIR. MILITARIS. Exergue : ALUMMI D. 2. AUG. 1805.

La deuxième, aussi en argent, de 4 1/2 centimètres.

A. Le buste très-ressemblant, sous lequel : LOOS. Inscr. D$^{r}$ JOH. GOERCKE GENERAL-STABS-CHIRURGUS, CHEF DES MILIT. MEDIZ. WESENS DER KÖNIGL. PREUSS. ARMEE.

R. Un génie inscrivant sur un monument les noms de Holzendorf, Schmucker, Theden, Goercke. Insc. DEM HOCHVERDIENTEN MANNE BEI SEINER JUBELFEIER. Exergue : PREUSSENS MILITAIR-AERTZE AM 16. OCTOBER 1817.

La troisième, également en argent, de 3 1/8 centimètres.

A. Le buste de Janus, ceint de lierre.

R. DEM KÖN. PREUSS. GEN. S$^{t}$. CHIRURG. D$^{r}$. JOH. GOERCKE DRITTEM JUBELGREISE DES ALTEN MONTAGSKLUBBS. BERLIN 20. OCT. 1817 (1).

GOETGHEBUER (Pierre-Jacques), est né à Gand le 26 fé-

(1) Cette pièce fut frappée par les soins de cette Société.

vrier 1788. Élève du respectable P.-J. De Broe, architecte de cette ville, il se distingua à l'Académie, où il remporta tous les prix d'architecture dans les différentes classes, et celui de la composition en 1810.

Un des fondateurs de la Société royale des Beaux-Arts de Gand, il a été pendant neuf ans professeur d'architecture à l'Académie royale de cette cité. Il y exposa au salon, en 1812, le dessin en perspective de l'arc de triomphe, élevé en 1810, par la Société de Commerce de Gand en l'honneur de Napoléon I; à cette occasion une médaille d'honneur, votée par la Société des Beaux-Arts, lui fut décernée. M. Goetghebuer a construit plusieurs édifices remarquables, entre autres, l'Hôtel de la Poste sur la Place d'Armes. Ses essais en gravure offrent quelques monuments d'architecture qui ont été publiés par le chevalier C.-L. Diericx, dans ses Mémoires sur la ville de Gand. Il est le premier qui grava la fameuse bataille de Waterloo, après en avoir levé le plan lui-même, gravure qui reçut les honneurs de la contrefaçon en France, en Angleterre et en Allemagne. Un second plan de cette mémorable journée fut gravé par lui sur des dimensions beaucoup plus grandes, avec les principales vues du champ de bataille. Mais l'ouvrage qui lui valut une juste renommée est celui intitulé : *Choix des monuments, édifices et maisons les plus remarquables du royaume des Pays-Bas*. Gand, 1817-1828, in-fol. 120 pl., texte français, et, dans une seconde édition, avec des explications en hollandais. Ce recueil donne une idée exacte des riches et beaux édifices que possède la Belgique; il est recommandable sous beaucoup de rapports; le choix des sujets, la correction du dessin, et la parfaite exécution des gravures, s'y trouvent réunis; aussi M. Goetghebuer n'a-t-il négligé

aucun soin pour donner les dimensions des bâtiments avec la plus scrupuleuse exactitude. L'artiste trouvera dans la réunion de ces divers monuments des modèles à suivre et des comparaisons à faire; l'historiographe pourra y puiser des notions exactes sur les époques de grandeur et de décadence de notre architecture, et l'amateur y acquerra de nouvelles connaissances dans un art qu'on enseigne depuis plusieurs années à l'École du génie civil, annexée à notre Université. Cet ouvrage a été honoré d'une médaille en argent à l'Exposition des produits de l'industrie nationale en 1820.

Notre honorable compatriote dessina et grava conjointement avec M. Gibelle, en 1829, l'intérieur de la cathédrale de S^t-Bavon à Gand, et fit paraître le dessin et la description de celle de Notre-Dame à Anvers. Les plans, vues intérieures et extérieures et tombeaux de ces églises, formant neuf planches, ont été gravés et publiés à Milan, en 1831, dans le dixième cahier des églises principales de l'Europe.

Cet estimable architecte a parcouru la France et la Hollande, et a visité les endroits les plus remarquables de la Belgique. Il s'est occupé avec soin de tout ce qui concerne l'histoire de son art et celle de sa ville natale. Il possède en plans, gravures, dessins, médailles, monnaies et livres, une collection peut-être unique et qui envisage la cité de Gand sous toutes ses faces. M. Goetghebuer est en même temps d'une obligeance parfaite; il se fait un véritable plaisir de montrer son cabinet aux personnes désireuses de s'enquérir des richesses artistiques qu'il renferme et dont la valeur est encore rehaussée par les renseignements précieux que ce modeste savant se plaît à donner.

La Société des Beaux-Arts et de Littérature à Gand s'est

empressée de donner un témoignage d'estime à ses fondateurs encore survivants, MM. Roelandt et Goetghebuer, en inscrivant leurs noms sur la belle médaille gravée pour perpétuer le souvenir de la célébration du cinquantième anniversaire de son institution 1808-1858.

Médaille, en or, de 4 1/2 centimètres.

A. Un génie entouré des attributs de l'architecture et de quelques livres sur lesquels on lit les noms de VITRUVE, SERLIO, PALLADIO, ETC. Insc. MACTE NOVA VIRTUTE PUER! SIC ITUR AD ASTRA. Exergue: GAND VII AOUT 1810.

R. LES ÉLÈVES DE L'ÉCOLE D'ARCHITECTURE DE J. DE VOGELAERE A LEUR CONDISCIPLE P. J. GOETGHEBUER I^er^ DU CONCOURS DE L'ACAD: DE GAND.

Cette médaille, entièrement gravée au burin, est un des derniers ouvrages de P.-J.-J. Tiberghien.

GOETHALS (HENRI), docteur et professeur de Sorbonne, archidiacre de Tournai, surnommé le Docteur solennel, naquit à Gand en 1217 et mourut le 29 juin 1293, suivant Foppens, ou le 8 septembre 1298, selon Vital Zuccolius (1). Cependant les biographes conviennent qu'il décéda dans la soixante-seizième année de son âge.

Henri était un des hommes les plus savants du XIII^e siècle. Il a su joindre une vaste érudition à un jugement solide et net; son génie le place à côté des hommes qui ont honoré l'esprit humain. Tous ses écrits inspirent une grande idée de l'étendue de ses connaissances et de la pénétration de son

(1) M. A. VOISIN dit qu'il mourut en 1293, à soixante-seize ans. — *Notice historique sur la ville de Gand*, 1826, in-12, p. 381.





esprit. L'amour de l'étude l'enflamma dès l'enfance; il fréquenta les leçons d'Albert-le-Grand. Sous cet homme célèbre, il apprit les premiers principes de la philosophie, et les vérités fondamentales de la science de Dieu. Nourri des belles-lettres et imbu des puérilités de la philosophie scolastique, il eut le don rare de pouvoir, à force d'étude, dépouiller son esprit des erreurs de l'école, se créer une route nouvelle, qui devait le mener à l'établissement de tous les systèmes des sciences ecclésiastiques. Dans cette route, son génie marche en maître, et, après la révolution de tant de siècles, il sert encore aujourd'hui de guide dans la recherche de la vérité.

Médaille, en bronze, de 4 1/3 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : F. DE HONDT. Insc. HENRICUS GOETHALS DOCTOR SOLEMNIS.

R. Un génie debout, aux ailes étendues, tenant de la main droite un écusson aux armes des Goethals et de l'autre une légende : IN ALS GOET (1). Insc. NATUS GANDÆ 1217 OBIIT 29 JUNII 1293.

GOËTHE (JEAN-WOLFGANG DE), l'un des plus beaux génies produits par l'Allemagne, poëte et naturaliste célèbre, naquit

---

(1) Voici l'origine de ces armoiries : lors du séjour de Gerrem Boni Colle, premier du nom de la famille Goethals à la Terre-Sainte, où il s'était croisé en 1096, il y sauva, au péril de sa vie, trois vierges chrétiennes retenues en esclavage par un maure mahométan, qui était sur le point de les sacrifier à sa fureur. Robert, comte de Flandre, également croisé à cette époque, charmé de sa hardiesse et de sa vaillance, le combla d'éloges et lui permit de charger son écu, qui était de gueules, de trois bustes de vierges au naturel, et de lui donner pour cimier, un maure, tenant dans la main dextre une branche chargée de trois roses, afin que par ce blason symbolique le souvenir de cette glorieuse action se transmît à la génération la plus reculée.

à Francfort-sur-Mein, le 28 août 1749, et mourut à Weimar, le 22 mars 1832, à l'âge de quatre-vingt-trois ans. Ses restes mortels ont été déposés auprès de ceux de Schiller.

Nul écrivain n'a joui de son vivant d'une gloire plus éclatante et plus incontestée que Goëthe. Pendant soixante ans, ses compatriotes ont épuisé pour lui toutes les formules de l'admiration et de l'enthousiasme. Naturaliste et physicien, il a porté dans la carrière des sciences toute l'activité, toute la perspicacité de son esprit; il a émis sur la lumière des théories contestées; il a écrit des mémoires curieux sur l'anatomie comparée, la botanique, la géologie, et son ouvrage sur les métamorphoses des plantes, qui date de 1790, renferme des données adoptées et confirmées plus tard par d'illustres savants (1).

Il y a, dit Goëthe, dans le siècle où je vis une ardeur d'action qui se prend à tout, et qui contrarie la pensée : une dispute, une guerre, une révolution naissent d'un malentendu; et il ajoute : « Je me tiens à l'écart autant que je puis. » En effet, Goëthe, fidèle à ce système, porta un peu trop loin son indifférence et son athéisme politiques. Son habitude de rêverie et de méditation a laissé bien du vague dans ses opinions, et l'on chercherait en vain dans ses ouvrages un système politique déterminé, une théorie religieuse bien évidente. Tour à tour les protestants et les catholiques l'ont regardé comme un des leurs. Tantôt vous le prendriez pour un ultrarationaliste, tantôt pour un partisan du pontificat. Le fait est que nulle de ses théories ne s'est jamais complétement élaborée dans son esprit, que les pensées les plus diverses l'ont traversé comme

(1) P. A. Cap, ouvr. cité, article *Geoffroy-Saint-Hilaire*.

des nuages traversent le ciel, et qu'il n'a pu les concilier entre elles que grâce à ce vaste panthéisme et à cette indifférence systématique qui offrent une place à toutes les idées et un autel à toutes les croyances. Quoi qu'il en soit, c'est le plus grand poëte de son pays, un des plus élégants prosateurs de notre siècle, celui qui a présidé à toute la civilisation de l'Europe septentrionale dans ces derniers temps, le dieu intellectuel de l'Allemagne moderne, le père de ses nouvelles destinées (PHILARÈTE CHASLES).

Onze médailles.

La première, en étain, de 4 1/2 centimètres.

A. Le buste. Insc. JOANNES WOLFGANG GOETHE.

R. Un aigle se dirigeant vers le soleil. A terre, une lyre et un masque de théâtre, unis par une branche de laurier. Exergue : H. BOLTSCHAUS(ER). F. (1).

La deuxième, en métal de cloche, de 9 centimètres.

A. Le buste. Insc. JOHANN. WOLFGANG DE GÖTHE AETATIS SUAE LXVI. ANNO.

R. PÉGASE. Insc. 'Αγω φιλον μοι πεγασον πτερον. (2).

La troisième représente un portrait buste, fondu en fer, d'après celui de Tickius.

La quatrième, en bronze, de 4 centimètres.

A. L'effigie, sous laquelle : A. BOVY F. 1823. Insc. GOETHE.

R. Un aigle s'élevant dans les airs, tenant dans ses serres une couronne de laurier.

La cinquième, en bronze, de 4 centimètres.

---

(1) HAUSCHILD, ouvr. cité, n° 328.

(2) Cette médaille est due au burin du fameux Schadow père, et peut être comparée aux médailles les mieux finies et les plus belles.

A. Bord entouré d'un cercle de perles, dans lequel deux bustes accolés très-saillants, à droite, et dont les cheveux ne sont pas réunis par une bandelette. Insc. CARL AUGUST UND LUISE (le grand-duc de Saxe-Weimar et son épouse).

R. Le buste très-saillant du poëte à gauche, entre deux branches de laurier. Le nom du graveur BRANDT F. en lettres gravées se lit sous l'épaule gauche. En dessous : GOETHEN. Sur la tranche on lit en lettres gravées : ZUM 7$^{n}$ NOV. 1825 (1).

La sixième, en bronze, de 4 centimètres.

A. Les bustes du grand-duc de Saxe-Weimar et de son épouse accolés, à droite : les cheveux réunis par une bandelette. Sous l'épaule droite : BRANDT F. en lettres gravées.

R. Le buste à gauche du poëte, couronné de laurier, sans inscription.

La septième, en bronze, de 3 1/8 centimètres.

A. Le buste, tête nue, sous lequel : ANG(ELICAE). FACIUS.

R. Une couronne entremêlée de feuilles de chêne, de laurier et d'olivier, contenant ces mots : DIEM VII NOV. 1825 (ce jour, cinquante ans auparavant, Goëthe s'était rendu à Weimar).

La huitième, en bronze, de 4 centimètres.

A. Une guirlande de feuilles de laurier, au centre de laquelle, le buste à droite du grand-duc de Saxe-Weimar; sous l'épaule droite : BRANDT F., en lettres gravées.

R. Phébus dans son char à quatre chevaux. En dessous l'inscription : DER FUNFZICSTEN WIEDERKEHR 1825, entourée des douze signes du zodiaque.

Cette médaille, d'un fini admirable, a été frappée pour cé-

(1) Cette médaille est très-rare, dit RUDOLPHI, parce que Goëthe, ne goûtant pas les louanges des habitants de Weimar, peu d'exemplaires en furent frappés. Le spécimen de Rudolphi était en plomb, mais sans inscription sur la tranche.

lébrer aussi le jubilé de cinquante ans de l'arrivée de Goëthe à Weimar.

La neuvième, en bronze, de 4 3/4 centimètres.

A. Le buste lauré à gauche, sous lequel : G. LOOS DIR. F. KÖNIG FEC. Insc. JOH. WOLFG. VON GOETHE.

R. Terpsichore et Melpomène posent une couronne sur la tête du poëte tenant sa lyre. Exergue : 1826.

La dixième, en bronze, de 4 1/4 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous l'épaule gauche : F. KÖNIG F. En dessous G. LOOS. DIR. Insc. JO. W. DE GOETHE NAT. D. 28 AUG. 1749.

R. A la partie supérieure, neuf étoiles en bandeau. Dans le champ : un cygne enlevant Goëthe avec sa lyre et se dirigeant vers l'éthérée. Insc. AD ASTRA REDIIT D. 22 MART. 1832.

La onzième, en argent, de 3 1/2 centimètres.

A. Deux branches de laurier entourent l'inscription : ZU GÖTHE'S HUNDERTJAHRIGER GEBURTSFEIER AM 28 AUGUST. 1849.

R. Des armoiries. Insc. FREIE STADT FRANKFURT. Sur la tranche : ZWEY GULDEN.

GOROPIUS (JEAN) ou VAN GORP, encore connu sous le nom de BECANUS, médecin et littérateur distingué, naquit le 23 juin 1518, dans un village du Brabant. Il fit ses études à Louvain, voyagea en Italie, en France, en Espagne, où il devint le médecin des princesses, sœurs de Charles-Quint, et se rendit à Anvers, où il pratiqua la médecine. Mais bientôt il abandonna sa clientèle pour l'étude des belles-lettres, de l'antiquité et des langues latine, grecque, hébraïque, teutonique, etc. Il mourut le 28 juin 1572, âgé de cinquante-quatre ans. Il a prétendu, dans ses *Origines Antwerpianæ,*

que la langue flamande ou teutonique était antérieure à celle des Hébreux, et qu'elle est la langue-mère de tous les peuples (1).

Médaille, en bronze, de 4 2/3 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : SIMON F. Insc. J. GOROPIUS BECANUS.

R. NATUS AN. 1518. OBIIT AN. 1572.

GRÆFE (CHARLES-FERDINAND DE), l'un des plus célèbres chirurgiens qu'ait produits l'Allemagne, naquit le 8 mars 1787, à Varsovie, et fut reçu docteur en médecine à l'Université de Leipzig en 1807. La même année, il refusa une chaire de chirurgie à Krzeminiec, pour devenir médecin particulier du duc Alexis d'Anhalt-Bernbourg, et s'établit en cette qualité à Ballenstedt. La direction de l'hôpital qu'il y fonda, et où sa réputation toujours croissante attirait des malades de très-loin, ainsi que la direction de l'établissement thermal d'Alexisbad, qu'il créa dans la vallée de la Selke, et où affluèrent bientôt les malades, le mirent en grand renom. Après avoir refusé les chaires de chirurgie à Kœnigsberg et à Halle, il accepta, en 1811, la direction de la clinique chirurgicale et la place de professeur de chirurgie à l'Université de Berlin. Lorsqu'en 1813, la Prusse se souleva contre Napoléon Ier, il fut chargé, comme chirurgien en chef, de l'administration des hôpitaux militaires de Berlin, puis de la surveillance de tous les lazarets créés entre la Vistule et le Weser, et en 1815, de celle des lazarets établis dans le grand

(1) Les *Origines Antwerpianæ, sive Cimmeriorum becceselana novem libris complexa*, ont paru à Anvers en 1569, in-fol.


CAR. FERD. DE GRAEFE REGI. A. CONS. MED. INT. CHIR. MILIT. SVMMO PRAEF. PLVR. ORD. EQ.


PROFESS.
MERITISSIMO
CHIRVRGO
INCOMPARABILI
AVDITORES
OBSEQVIOSISSIMI
D.VIII M. MART. A.
MDCCCXXXIX

duché du Rhin et dans les Pays-Bas, où feu le professeur Kluyskens eut plusieurs conférences avec lui touchant les blessés prussiens.

La guerre terminée, il reprit sa chaire à Berlin. Les nombreux services qu'il rendit à la science répandirent sa réputation au loin, et des élèves accoururent de tous les pays étrangers suivre sa savante clinique. En 1833, quand il alla visiter l'Angleterre, le roi Guillaume IV l'invita plusieurs fois à sa table, au palais de Saint-James et à Windsor. A Paris, Dupuytren lui fit dignement les honneurs de l'Hôtel-Dieu; il le pria de le remplacer dans sa chaire et de consentir à faire la leçon en son lieu. Græfe mourut inopinément, le 4 juillet 1840, âgé de cinquante-trois ans, à Hanovre, où il était venu pour tenter d'opérer le prince royal, affecté, comme on sait, de cécité.

Quoiqu'on ne puisse nier que de nombreux défauts de caractère n'aient contribué beaucoup à obscurcir l'éclat de son immense talent, la science le comptera toujours parmi ceux qui ont le plus fait pour elle et qui l'ont le plus illustrée. Il inventa ou perfectionna une foule d'instruments et de méthodes opératoires, et remit en usage, après l'avoir singulièrement perfectionné, un procédé fort ancien, mais depuis longtemps abandonné, pour restaurer les nez détruits. Parmi les grands ouvrages qu'on a de lui, nous mentionnerons plus particulièrement ses *Études sur la nature et le traitement rationnel des dilatations vasculaires* et sa *Rhinoplastie*.

Médaille, en bronze, de 4 2/3 centimètres.

A. Le buste à gauche (1), sous lequel : G. LOOS DIR. C PFEUF-

(1) Ce buste, très-ressemblant, a été exécuté d'après celui en cire de Poschius.

ER F. INSC. CAR. FERD. DE GRAEFE REGI A CONS. MED. INT. CHIR. MILIT. SUMMO PRÆF. PLUR. ORD. EQ.

R. Une guirlande de feuilles de chêne, au centre de laquelle l'inscription qui n'est que la continuation de celle de l'avers: PROFESS. MERITISSIMO CHIRURGO INCOMPARABILI AUDITORES OBSEQUIOSISSIMI D. 8 M. MART. A. 1829.

GRAPHÆUS (Corneille), appelé Scribonius, en flamand Schryver, poëte et historien de mérite, naquit à Alost en 1482 et mourut à Anvers en 1558. Il acquit le droit de bourgeoisie dans la seconde de ces villes et en fut nommé greffier.

Médaille, en bronze, de 4 1/2 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel: SIMON F. Insc. CORNELIUS GRAPHÆUS.

R. NATUS ALOSTI AN. 1482. OBIIT AN. 1558.

GRÉTRY (André-Ernest-Modeste), célèbre compositeur belge, naquit à Liége le 11 février 1741 (1). Il fut d'abord enfant de chœur dans sa ville natale, et comme il cultivait avec fruit la musique, il lui fut permis de voyager; il se rendit à Rome, où le fameux Casali le perfectionna dans la science, plus que dans l'art de la musique. Après quelques essais (2) qui lui valurent les suffrages de Piccini, il quitta Rome, voyagea en Suisse, s'arrêta quelque temps à Genève (3), vit à Ferney Voltaire qui l'encouragea, se rendit à Paris, où il eut

(1) Quoique sur l'une des médailles, que je décris plus loin, on le dise né en 1743.

(2) Entre autres, les *Vendangeuses*.

(3) Où il composa *Isabelle* et *Gertrude*, poëme de Favart. De cette ville, il avait écrit une lettre très-spirituelle à Voltaire, et peu de temps après il lui fut présenté par une dame de ses amies. « Monsieur, dit Voltaire en recevant Grétry,

la plus grande peine à trouver l'occasion de se faire connaître. Marmontel eut le bonheur de deviner son talent et lui confia le poëme du *Huron*, dont le succès musical fut immense. Depuis cette époque (1769) jusqu'en 1800, c'est-à-dire, pendant trente années, Grétry donna, tant à l'Opéra-comique qu'au grand Opéra, quarante-quatre ouvrages, dont chacun, à l'exception d'*Amphitryon* et d'*Andromaque*, ne fit qu'ajouter à sa réputation. Il en existe plus de vingt qui, malgré les révolutions qu'a subies la musique, sont restés au répertoire.

Comme tous ceux que la nature a destinés à être compositeurs, Grétry commença à écrire presque dans l'enfance et sans avoir appris les premiers éléments de la composition. « Je n'eus pas assez de patience pour m'en tenir à mes leçons de composition, dit-il; j'avais mille idées de musique dans la tête, et le besoin d'en faire usage était trop vif pour que je pusse y résister. Je fis six symphonies; elles furent exécutées dans notre ville avec succès (1). »

Ce n'était pas à être harmoniste qu'il était destiné : son génie le portait surtout à la musique dramatique et à l'expression des paroles. Aussi s'éprit-il de passion pour l'opéra-comique français. Il n'était pas né pour la tragédie lyrique; il ne manquait pas cependant de force d'expression; mais il ne pouvait soutenir un ton élevé pendant trois ou cinq actes. Il était plus apte à traiter le genre de demi-caractère et même

---

j'ai été enchanté de votre lettre; j'avais entendu parler de vous, je désirais vous voir : vous êtes musicien, et vous avez de l'esprit; cela est trop rare, Monsieur, pour que je ne fasse de vous le plus grand cas. »

(1) *Essais sur la musique*, t. I, p. 33.

... eussent-il complétement dans ces deux

... dont Grétry voyait couronner ses
... un nouveau genre de musique, créé par
... Cherubini, s'était introduit sur la scène de
... Cette musique, plus forte d'harmonie, plus
... instrumentation et beaucoup plus énergique que celle
... devint tout-à-coup à la mode au commencement
... et fit oublier pendant plusieurs années les
... pièces du compositeur liégeois, jusqu'à ce que le
... Elleviou les remit à la mode.

... spirituellement de Grétry que c'est un homme
... portraits ressemblants, mais qui ne sait pas pein-
... qui a pu empêcher ce compositeur de suivre les
... de l'art dans l'effet musical, c'est le dédain qu'il a
... eu pour toute autre musique que la sienne.

... de son amour-propre et ses opinions sur les œuvres
... autres musiciens prenaient leur source dans sa manière
... de concevoir la musique dramatique. Le savoir pro-
... dans l'art d'écrire, la pureté de style, la qualité des idées
... abstraction faite de l'expression dramatique, enfin
... musical, n'étaient rien pour lui. On dissertait un
... au foyer de l'Opéra-comique, sur les instruments qui
... le plus d'effet et en général sur les moyens d'ex-
... de fortes émotions par la musique de théâtre. Plusieurs
... compositeurs distingués assistaient à cette discussion; chacun
... exposait ses vues et disait son mot; les opinions étaient par-
... « Messieurs, dit l'auteur de l'*Amant jaloux,* je con-
... quelque chose qui fait plus d'effet que tout cela. — Quoi
... ? — La vérité. » Ce mot peint Grétry d'un seul trait; il

est rempli de justesse; mais celui qui le disait, ne voyait pas que la vérité dans les arts est susceptible d'une multitude de nuances, et que pour être vrai, il faut être coloriste autant que dessinateur; il n'était donc pas inutile de chercher à augmenter l'effet des couleurs musicales.

Des honneurs de tout genre ont été accordés à Grétry, même pendant sa vie. Dès l'année 1785, la ville de Paris donna son nom à l'une des rues qui avoisinent le Théâtre-Italien, et ce nom lui est resté. Son buste fut placé vers le même temps au grand foyer de l'Opéra. Le comte de Livry lui fit ériger, vers 1809, une statue en marbre qui a été placée sous le vestibule du théâtre de l'Opéra-comique. Son portrait fut gravé en 1776, et copié plusieurs fois. Plus tard, M. Isabey dessina de nouveau un portrait fort ressemblant de ce compositeur célèbre, qui fut gravé par Simon; enfin, un autre portrait fut lithographié par M. Maurin, en 1829, d'après celui qui avait été peint par Robert Lefevre, pour la salle d'assemblée de l'Opéra-comique, et fut publié dans la deuxième livraison de la *Galerie des musiciens*, avec une notice par Mr F.-J. Fétis. A l'âge de vingt-six ans, Grétry fut admis dans l'Académie des philharmoniques de Bologne. Lors de la formation de l'Institut, en 1796, on le choisit pour remplir une des trois places de compositeur dans la section de musique de la classe des Beaux-Arts. Plus tard, il fut nommé correspondant de la Société d'Émulation de Liége, membre de l'Académie de musique de Stockholm, et de plusieurs autres sociétés savantes. Le prince-évêque de Liége lui avait donné le titre de conseiller intime en 1784; une place de censeur royal pour la musique lui fut accordée vers le même temps, et à plusieurs époques il fut membre du jury de l'Opéra. Ayant été nommé,

le genre bouffe. Aussi réussit-il complétement dans ces styles.

Au milieu des succès dont Grétry voyait couron nombreux travaux, un nouveau genre de musique, Méhul et par Chérubini, s'était introduit sur la l'Opéra-comique. Cette musique, plus forte d'harn riche d'instrumentation et beaucoup plus énergiq de Grétry, devint tout-à-coup à la mode au co de la révolution et fit oublier pendant plusieu principales pièces du compositeur liégeois, ju célèbre acteur Elleviou les remit à la mode.

On a dit spirituellement de Grétry que qui fait les portraits ressemblants, mais q dre. Ce qui a pu empêcher ce compos progrès de l'art dans l'effet musical, c'e toujours eu pour toute autre musique

L'excès de son amour-propre et ses en des autres musiciens prenaient leur ptem- absolue de concevoir la musique dra ssédé à fond dans l'art d'écrire, la pureté de 1). mélodiques, abstraction faite de l'ex par suite le coloris musical, n'étaient rien e. Le 18 juil- jour, au foyer de l'Opéra-comiq inaugurée sur produisent le plus d'effet et en citer de fortes émotions par la compositeurs distingués assist proposait ses vues et disait s tagées. « Messieurs, dit l'au nais quelque chose qui fait donc? — La vérité. » Ce

———

Biographie générale Grétry, où on compositeur, avec une

l'Académie de ville, la statue

ıo-

·s du-
Durand

F. Insc. AN-

ARISIIS AN. 1813.
·im illustrium —
not CUIVRE (1).

---

ouve à la bibliothèque de l'Uni-
·es lettres autographes, qui n'est
, archiviste du corps législatif. La

us enverra incessamment les principes
d'offrir cet ouvrage au corps législatif.
s sur la musique, et je suis fier, je vous
iothèque d'un confrère que j'honore depuis

(*Signé*) GRÉTRY. »

arquer les erreurs qui se trouvent dans les in-
par rapport à l'année de la naissance que par
ourut.

La quatrième.

A. Sur le tour : LIÉGE ÉLÈVE UNE STATUE A GRÉTRY. Dans le champ : LE 18 JUILLET 1842.

R. Sur le tour : ANDRÉ ERNEST MODESTE GRÉTRY. Dans le champ : NÉ A LIÉGE LE 11 FÉVRIER 1741. MORT A PARIS LE 24 7bre 1813.

Cette pièce a été frappée à Liége et a fait l'objet d'une spéculation. M. Clément Francotte, fils, de Liége, a fourni le cuivre. Elle a été vendue le jour de l'inauguration de la statue de Grétry. Quatre cents exemplaires ont été frappés; mais, comme l'exécution en a été grossière, le spéculateur ne put en débiter qu'environ soixante-quinze. Les autres ont été fondus chez M. Francotte. Cette médaille est donc assez rare.

La cinquième.

A. Sur le tour : A. E. MODESTE GRÉTRY. Dans le champ, buste à gauche de Grétry, sous lequel : C. JÉHOTTE F.

R. Dans le milieu du champ, une lyre, autour de laquelle rayonnent les noms suivants : RICHARD COEUR DE L. ANACRÉON. L'AMI DE LA MAISON. LA CARAVANE DU C. LES ÉVÉN. IMPRÉVUS. LE MAGNIFIQUE. LE TABLEAU PARLANT. LUCILE. RAOUL. BARBE BLEUE. PIERRE LE GRAND. LA FAUSSE MAGIE. SYLVAIN. LE HURON. LISBETH. LES DEUX AVARES. L'AMANT JALOUX. LE JUGEM. DE MIDAS. ÉLISCA. LA ROSIÈRE DE SALEN. GUILLAUME TELL. L'AMITIÉ A L'ÉPREUVE. ZÉMIR ET AZOR. L'ÉPREUVE VILLAG. PANURGE. En dessous : 1844. LIÉGE A GRÉTRY.

Cette médaille, due à la munificence du conseil communal de la ville de Liége, devait être distribuée le jour de l'inauguration de la statue de Grétry (le 18 juillet 1843); mais elle n'a été rendue publique que le 24 octobre 1844, par suite d'un

arrangement pris entre la Régence de Liége et Constantin Jéhotte, qui en est l'auteur (1).

GROTIUS (Hugues), célèbre publiciste et historien, naquit à Delft, le 10 avril 1583. Jeune encore, il acquit une grande renommée par ses divers travaux littéraires. Comblé d'honneurs dans sa patrie, il fut, après la mort violente de Barneveld, arrivée en 1618, poursuivi et emprisonné pour ses opinions religieuses. On sait par quel stratagème il s'échappa de sa prison. Il vint à Paris, où Louis XIII lui fit une pension. Étant retourné en Hollande, il fut exilé de nouveau. Il se retira auprès d'Oxenstiern, qui le nomma ambassadeur de Suède près la cour de France. Il mourut à Rostock, dans la nuit du 28 au 29 août 1645, âgé de soixante-deux ans.

Le livre de Grotius sur le droit des gens, qui a rendu son nom immortel, n'en a pas moins encouru et mérité la censure sévère de J.-J. Rousseau. Le citoyen de Genève, proscrit, persécuté et banni comme Grotius, pour avoir comme lui prêché la tolérance et la concorde, reproche à ce savant d'établir toujours le droit par le fait, de favoriser par ses maximes le despotisme et l'esclavage. Il cite à cette occasion, en l'appliquant à Grotius, l'excellente réflexion de d'Argenson, dans ses *Considérations sur le gouvernement ancien et présent de la France* : « Les savantes recherches sur le droit public ne sont souvent que l'histoire des anciens abus, et on s'est entêté mal à propos quand on s'est donné la peine de les trop étudier. » Il y a en effet dans le traité du célèbre pu-

---

(1) Guyoth, ouvr. cité, vol. 2, p. 62 et suivantes. Mon exemplaire porte la date de 1842 sur le revers.

bliciste batave plus d'érudition que de philosophie, plus de savoir que de principes. La science y étouffe trop souvent la conscience et fausse le jugement de l'auteur. Grotius fut cependant un homme de bien, et un ami éclairé et courageux de l'humanité : tous ses écrits sur la religion et sur les querelles théologiques annoncent un homme profondément imbu des sentiments de piété et de tolérance. Toute sa vie, il nourrit avec amour le projet de concilier les diverses communions chrétiennes, projet en vain renouvelé par Leibnitz.

Un sentiment non moins cher à l'homme de bien, l'amour de la patrie et de la liberté, anime constamment Grotius dans ses *Annales Belgiques* : histoire de la révolution des Pays-Bas, où il s'est plu à imiter le style de Tacite (AUBERT DE VITRY).

Cinq médailles.

La première, en bronze, de 4 1/2 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : SIMON F. Insc. HUGO GROTIUS.

R. NATUS DELPHIS AN. 1583. OBIIT AN. 1645.

La deuxième, en étain, de 4 2/3 centimètres.

A. Le buste de face, sous lequel : J. S. (JEAN SMELTSING). Insc. HUGO GROTIUS.

R. Une grande caisse (qui servit à son évasion de la prison) surmontée de deux couronnes, au côté droit de laquelle : LOEVESTEIN. Insc. MELIOR POST ASPERA FATA RESURGO. Exergue : N. 1583. ⊕ : 1645 (1).

---

(1) VAN LOON, ouvr. cité, 2e vol., p. 135. — Mus. Mazz., cité. 2e vol., p. 37, pl 109, no 1.

La troisième, en argent, de 2 2/3 centimètres.

A. Le buste à gauche. En dessous, un peu à droite : J. D. (DASSIER). Insc. HUGO GROTIUS.

R. A la partie supérieure, une couronne, sous laquelle on lit : BELGII DECUS : VIR TITULIS ET LAUDIBUS OMNIBUS MAJOR. NAT. DELPH. BELG. 10 APR. 1583. OBIIT 28 AUG. 1645. En dessous : deux branches d'olivier entrelacées (1).

La quatrième, en bronze, a 4 2/3 centimètres.

A. Le buste à droite. Insc. HUGO GROTIUS NATUS 1583 10 APR. OBIIT 1645 28 AUGUS.

R. Sous trois guirlandes de fleurs et au-dessus de deux branches de laurier enlacées, on lit :

DE FENIX VAN HET VADERLANDT
HET DELFS ORAKEL, 'T GROOT VERSTANDT
HET LICHT, DAT D'AARDE ALOM BESCHEEN
DE GROOT, VERTOONT ZICH HIER IN 'T ELEEN (2).

La cinquième, en bronze, de 4 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : CAQUÉ F. Insc. HUGO GROTIUS.

R. NATUS DELPHIS IN BELGIO FOEDERATO AN. 1583. OBIIT ROSTOCHII AN 1645. — Series numismatica universalis virorum illustrium — 1823. Durand edidit.

GUILLOTIN (JOSEPH-IGNACE), surnommé Santo de Saintes, du lieu où il naquit en 1738. Docteur régent de la Faculté de médecine de Paris et membre de la constituante, une circonstance vint lui donner une célébrité à laquelle certes il n'aspirait pas. L'Assemblée nationale s'occupait de refon-

(1) Mus. Mazz., 2e vol., p. 37, pl. 108, no 8.
(2) Van Loon, ouv. cité, 2e vol., p. 291.

dre l'ancien système pénal; elle venait de proclamer comme principales bases de son travail l'égalité des peines pour toutes les classes de citoyens, la personnalité du crime, dont la honte ne devait plus rejaillir sur la famille, l'abolition des tortures et des supplices inutiles. Dans cette circonstance, Guillotin, mu par les sentiments les plus louables de philanthropie et par des motifs de haute politique, proposa de substituer aux différents supplices jusqu'alors usités pour les condamnés à la peine de mort la décapitation, réservée autrefois pour les nobles: on brûlait, on pendait et l'on écartelait les vilains. Cette proposition fut reçue avec acclamation. Il indiqua alors, comme moyen d'exécution le plus sûr et le moins douloureux, l'emploi d'une machine très-peu compliquée, connue depuis longtemps en Italie sous le nom de *Mannaia*, dont il avait probablement lu la description dans le *Voyage en Italie* du jésuite Labat. Le docteur Louis, secrétaire perpétuel de l'Académie de chirurgie, fut chargé de faire sur cet instrument un rapport, qui fut soumis à l'approbation de l'assemblée, laquelle, après avoir entendu le citoyen Carlier, député de l'Oise, convertit en décret la proposition de Guillotin. Il fallait un nom à ce nouvel instrument de supplice. Ce furent les mauvais plaisants qui se chargèrent de le baptiser. On l'appela d'abord *la petite Louison,* du nom du chirurgien rapporteur, ensuite et définitivement *guillotine,* du nom du docteur Guillotin. La tradition populaire a toujours voulu et veut encore, bien que le contraire ait été prouvé à satiété, que Guillotin ait été l'inventeur et la victime de cette fatale machine. La première fut fabriquée par un mécanicien allemand, nommé Schmidt, facteur de clavecins; mais Guillotin faillit seulement en faire l'épreuve: elle devait, d'après le rapport

du docteur Louis, avoir lieu d'abord sur des moutons vivants. On jeta Guillotin dans les prisons, qui regorgeaient de patriotes, et qui étaient alors le vestibule de la mort. Il y languit longtemps, et attendait son sort avec courage et résignation, quand la révolution du 9 thermidor vint le rendre à ses amis et à la liberté. Dégoûté pour toujours des affaires publiques, il reprit modestement l'exercice de sa profession, s'y consacra tout entier, et trouva dans l'estime de ses concitoyens, dans l'affection de ses amis, quelques compensations à ses tribulations politiques. Il jeta les bases d'une association des médecins les plus distingués, qui existe encore sous le nom d'Académie de Médecine. Il fut l'un des plus actifs propagateurs de la vaccine, comme autrefois il avait été un de ceux de l'inoculation, et mérita par une vie toute consacrée au soulagement de ses semblables, d'être mis au nombre des bienfaiteurs de l'humanité. Il mourut le 26 mai 1814, âgé de soixante-seize ans. (F. Dubief.)

Trois médailles.

La première, en argent, de 2 2/3 centimètres :

A. Le buste à droite, sous lequel : D. (DROZ). Insc. JOS. IGN. GUILLOTIN SANTO MED. PAR. ACAD. PRÆSES. En dessous : 1807-08 (1).

R. Hygie assise réfléchit, au moyen d'un miroir, les rayons solaires sur un globe sur lequel se trouve un coq. Derrière elle, on lit : DROZ F. Insc. COLLIGIT UT SPARGAT. Exergue : MED. ACADEMIA PAR. J. I. GUILLOTIN PRÆS. 1809.

---

(1) Rudolphi au lieu de Jos, écrit Joh., c'est une faute d'impression, au lieu d'une *H*, il faut une *S*.

La deuxième, en argent, de 2 2/3 centimètres.

L'avers est la même que celui de la précédente.

R. RECOGNITIS DENUOQ. CONFIRMATIS SANCITIS ACADEMIÆ MED. PAR. STATUTIS ATQUE IN STATUTA COMMENTARIIS J. I. GUILLOTIN PRÆSIDE. 1809-1810.

La troisième, également en argent et de même module que les deux premières, présente aussi le même avers.

R. STATUTIS ACAD. SOC. MED. PAR. A SUPR. RER. IMP. INT. ADMINISTRO RECOGNITIS DENUOQUE SANCITIS. 1812 (1).

GUISLAIN (JOSEPH), est né à Gand, le 2 février 1797. Il appartient à une famille qui compte parmi ses membres paternels des hommes remarquables par leurs tendances artistiques.

Fort jeune encore, lui-même manifesta ces tendances qui se sont conservées chez lui dans toute leur vigueur, et dont il eut occasion de donner dans la suite tant de preuves, et comme professeur de physiologie, en ayant constamment recours à l'art du dessinateur afin de donner à ses expositions verbales le plus de lucidité et de précision possible; et comme architecte, en dotant la Belgique d'une maison d'aliénés qui est certainement un des monuments les plus remarquables du monde entier. Presque tous ses ouvrages publiés sont ornés de planches, dessinées par lui, la plupart relatives à des plans généraux ou parties d'établissements d'aliénés. Il est l'auteur d'un nombre considérable de détails architectoniques, donnés comme membre de la commission inspectrice gouvernementale.

---

(1) MILLIN, *Supplément à l'histoire métallique de Napoléon*, ouv. cité, pl. 71, nos 457, 458 et 481.



JOSEPH GUISLAIN
NÉ A
GAND
LE II FEVRIER
MDCCXCVII

A peine sorti de l'enfance, le hasard imprima un changement complet à ses tendances. La vue d'une pièce anatomique, d'une tête d'enfant désarticulée, qu'il eut occasion de rencontrer chez un ami, élève en médecine, lui inspira soudain un goût décidé pour la carrière du médecin. Ce ne fut pas sans difficulté qu'il obtint de ses parents de pouvoir s'y adonner.

Il apprit le latin en moins de deux ans, et commença ses études médicales à l'École de médecine du département de l'Escaut. Il y remporta, en 1816 et 1817, les premiers prix de botanique, de chimie, d'anatomie, de physiologie, de pathologie interne, de chirurgie et d'accouchements.

Déjà en 1812, après le désastre de Moscou, il fut attaché, en qualité de sous-aide, à l'hôpital temporaire au Grand-Béguinage de sa ville natale, et y rendit d'importants services. Après la bataille de Waterloo, il se signala aussi, en la même qualité, à l'hôpital militaire de Gand.

Lors de la création de l'Université en cette ville, M. Guislain y continua ses études et y remporta la médaille académique pour son mémoire en réponse à la question sur les fonctions et les maladies de la rate.

Le 31 juillet de la même année 1819, il reçut le laurier doctoral, après avoir défendu avec beaucoup de talent sa dissertation inaugurale sur les Exhalations sanguines en général.

De cette époque datent ses premières aspirations en faveur des aliénés, qu'il apprit d'abord à connaître dans une maison de santé de cette ville. La vue de ces misères l'émut. Il fut témoin du mode de traitement qu'on faisait subir à ces infortunés, et son cœur se révolta contre les manœuvres indignes et les préjugés dont cette partie intéressante de l'humanité était victime. Dès ce moment, il résolut de venir en aide à

ces malheureux, et il commença cette pénible et admirable étude des maladies mentales, vers laquelle une vocation irrésistible semblait l'entraîner. Tout ce qui se rattachait à ce sujet devint l'objet de ses méditations et de ses travaux.

Une médaille d'honneur lui fut décernée, en 1824, par la Société des Beaux-Arts de Bruxelles, pour le plan d'un hospice d'aliénés et le mémoire explicatif qui y était joint.

Mais M. Guislain, non content de créer des asiles aux aliénés, traitait encore de leurs maladies dans des ouvrages qui lui méritèrent des distinctions éclatantes.

Dans sa séance du 10 mai 1825, la Commission de surveillance médicale pour la province de la Nord-Hollande, à Amsterdam, lui décerna, à l'unanimité, le prix de trente ducats, pour sa réponse à cette question difficile, mais éminemment utile et intéressante : « Quels sont les moyens, tant psycologiques que physiques, qui ont été proposés depuis quelques années pour la guérison des personnes aliénées? Quels sont ceux de ces moyens que l'expérience a trouvé être de nature à améliorer ou guérir l'état de ces infortunés? Quelle influence ces moyens ont-ils eue sur les maladies qui, quoique ne dépendant pas de l'aliénation mentale, ont néanmoins quelquefois accompagné celle-ci? Quelle est l'influence de ces maladies sur l'aliénation mentale; et de quelle manière celle-ci influe-t-elle réciproquement sur ces maladies? »

Le mémoire, en réponse à cette question, parut en 1825, et a pour titre : *Traité sur l'aliénation mentale et les hospices d'aliénés.* 2 vol. in-8°.

Ce succès encouragea M. Guislain à poursuivre ses recherches scientifiques sur la folie. Un plus vaste théâtre fut mis à sa disposition. Nommé, en 1828, médecin en chef des établis-

sements d'aliénés à Gand, il y recueillit de nouveaux faits et publia, en 1835, son beau *Traité sur les Phrénopathies,* mot qu'il inventa, et dont il se servit le premier pour caractériser les souffrances de l'intellect. Cet ouvrage, dans lequel l'auteur émit une nouvelle doctrine des maladies mentales, basée sur des observations pratiques et statistiques, sur l'étude des causes, de la nature, des symptômes, du pronostic, du diagnostic et du traitement de ces affections, est destiné à prouver que l'aliénation mentale est tout aussi curable que les autres maladies du corps; et c'est à force d'observations, d'études et d'essais à la suite des tristes mystères qui planent sur cette déplorable condition de l'espèce humaine, que l'auteur a fini par ne plus désespérer du rétablissement de ces malheureux, qui trop souvent étaient voués à l'abandon, et pour lesquels l'ignorance ou l'incurie la plus révoltante ne tentait aucun effort curatif.

La même année, lors de la réorganisation de l'enseignement supérieur, M. Guislain fut nommé professeur ordinaire de physiologie humaine et comparée à la Faculté de médecine de l'Université de Gand (1).

Outre ce cours, il donna en 1837-1838 ceux d'histoire de la médecine et d'hygiène, et en 1850-1851, le cours clinique des maladies mentales.

Un des principaux fondateurs de la Société de Médecine de cette ville, dont il fut élu, lors de l'inauguration, un des com-

(1) C'est Kluyskens, qui, au nom de la Faculté de médecine, s'adressa, en 1834, au Gouvernement pour l'engager à attacher M. Guislain à l'enseignement supérieur. On peut dire que jamais choix n'a mieux répondu à l'attente publique et n'a été mieux justifié par les résultats obtenus.

missaires-directeurs, M. Guislain présenta, en 1835, un mémoire sur la gangrène des poumons chez les aliénés, gangrène qu'il avait constatée pour la première fois en 1824.

A cette époque, un travail intitulé : *De la débilité considérée dans les maladies nerveuses en général et de l'emploi des toniques dans l'aliénation mentale en particulier*, parut dans les Annales de cette Société, ainsi qu'un rapport sur l'induration de l'encéphale et notamment des olives dans l'épilepsie. D'autres faits de gangrène pulmonaire, observés en 1836 et 1838, vinrent corroborer l'appréciation du phrénopathe sur cette terrible affection.

En 1836, M. Guislain donne une Note sur la conservation des cadavres par Segato; un Rapport sur un cas de congestion cérébrale apoplectique promptement mortelle, suivie de l'embaumement du corps.

En 1837, un rapport sur un travail intitulé : *Le délire n'est pas un symptôme propre aux lésions de l'arachnoïde;* il propose que la Société encyclographique de Bruxelles fasse paraître une nouvelle édition de la Pharmacopée de Gand.

En 1838, un Rapport sur un mémoire ayant pour titre : *Recherches sur les usages de la capsule de Glisson;* un Rapport sur des considérations ayant trait à quelques maladies récemment observées qui ont paru offrir une nuance du choléra asiatique; un Rapport sur le bégaiement et les effets physiologiques du geste dans l'acte de la parole.

Il devenait urgent, dans un siècle de civilisation aussi avancée que le nôtre, d'améliorer la condition et le régime des aliénés dans notre pays (1).

---

(1) Nous croyons devoir relater dans cette notice tout ce qui se rattache aux

M. Guislain fit paraître, en 1838, son *Exposé sur l'état des aliénés en Belgique.*

Il entreprit, vers la même époque, un voyage en Italie, dont les résultats sont consignés dans ses Lettres médicales sur ce pays, avec quelques renseignements sur la Suisse, ouvrage qui parut en 1840. L'auteur y passe en revue les hôpitaux, les établissements charitables et les institutions scientifiques de l'Italie.

La même année, il communiqua à la Société de Médecine les travaux suivants : Rapport sur deux mémoires, dont l'un a pour titre : *De la forme intermittente comme terminaison dans les maladies;* et l'autre, *Considérations sur les fonctions et les maladies du cervelet.* — Note relative à un cas qui prouve à l'évidence une des tendances conservatrices de l'organisme. — Rapport sur un mémoire intitulé : *Recherches sur l'ostéo-myélite cervicale.*

Un praticien du plus haut mérite, le vénérable E.-P. Wauters, venait de succomber à un âge fort avancé; M. Guislain fit sa notice nécrologique.

En 1841 enfin, le Gouvernement sortit de sa longue torpeur à l'endroit des aliénés. Il nomma une commission composée de dix membres, parmi lesquels notre honorable collègue, à l'effet de constater l'état des aliénés dans notre pays, et d'indiquer les moyens propres à améliorer leur sort. A la même époque, notre collègue adressa à la Régence de la ville de Gand, une lettre au sujet de la suppression de la langue allemande parmi les cours de l'Athénée, et une proposi-

---

mesures qui furent successivement proposées et adoptées en faveur de ces malheureux et qui sont dues à la persévérance infatigable de M. Guislain.

tion relative au projet de construction d'un nouvel hôpital civil.

En 1842, M. Guislain fit connaître les hôpitaux consacrés aux aliénés en Hollande, dans sa Lettre médicale sur ce pays.

Un mémoire relatif à l'influence des actes sensoriaux de la mère sur le développement du fœtus sortit de sa plume, la même année.

A la même époque parut le rapport de la Commission nommée en 1841. Dans ce travail parfaitement motivé, elle proposa un plan pour l'amélioration de la condition des aliénés en Belgique, et la réforme des établissements qui leur sont consacrés, avec une enquête sur l'état des maisons d'aliénés, plans et pièces à l'appui.

Lors de la création de l'Académie royale de Médecine de Belgique en 1842, M. Guislain en fut nommé membre titulaire.

En 1843, notre collègue présenta à la Société de Médecine de Gand, un résumé des travaux des neuf premières années d'existence de la Compagnie. « Une série de travaux d'un mérite incontestable, dit-il, ont été publiés par notre Société. Plus de 340 mémoires et observations; près de 300 rapports ont été insérés dans nos recueils; des questions du plus haut intérêt ont été discutées pendant la période qui vient de s'écouler. »

Sa notice nécrologique sur Kluyskens parut dans la même année.

En 1844, un article ayant pour titre : NOS ALIÉNÉS, parut dans le Bulletin de la Société de Médecine. M. Guislain y appelle de tous ses vœux les réformes demandées par la Commission instituée en 1841, et invite le Gouvernement à prendre l'initiative de ces améliorations. Tout ce qu'on tentera du côté des communes, dit-il, ne conduira qu'à des erreurs, qu'à

des misères, qu'à des mises de fonds en pure perte. — On fera de la théorie, on dressera des plans, on écrira beaucoup, mais en réalité on n'effectuera rien.

Dans le courant de la même année parurent dans les recueils de la Société de Médecine, une observation d'angine maligne, un rapport sur une note sur les humeurs, et une rectification au sujet d'une opinion émise par la *Gazette des Hôpitaux* de Paris, dus à la plume féconde de notre savant.

Le Ministre de la justice, après avoir promis dans la séance de la Chambre des Représentants du 12 janvier 1844, de s'occuper sérieusement de la question des aliénés, nomma, au mois de janvier suivant, une nouvelle commission, composée de quatre membres (1). Elle était chargée d'examiner de nouveau la question des aliénés et de fournir les bases d'une nouvelle combinaison. Elle formula un projet de loi sur le régime des aliénés, projet qui fut soumis, dans le courant de l'année, à l'avis des Conseils provinciaux du royaume de la part du Ministre de la justice.

Entretemps, M. Guislain se délasse par quelques écrits. Analysant une notice sur la pellagre, présentée par le docteur Farini, qu'il avait connu en Italie, il entre dans des détails sur cette maladie, qui, du Nord de l'Italie, commence à se répandre dans d'autres pays. Il développe d'excellentes considérations dans son mémoire, *De la nature considérée comme force instinctive des organes,* et dans une discussion au sein

(1) MM. Dolez, avocat à la Cour de cassation, membre de la Chambre des Représentants; Ducpétiaux, inspecteur général des prisons et des établissements de bienfaisance, Dugniolle, administrateur des établissements de bienfaisance; et Guislain, professeur à l'Université de Gand, médecin en chef des établissements d'aliénés de cette ville.

de la Société de Médecine, il émet son opinion sur les fonctions de la rate, opinion qui tend à faire voir que cet organe intervient dans l'absorption des boissons et qu'il sert à régulariser la circulation dans les vaisseaux mésentériques.

Enfin, le Ministre de la justice présente, par ordre du Roi, dans la séance du 17 novembre 1846 de la Chambre des Représentants, un projet de loi ayant pour objet d'organiser d'une manière nouvelle et complète les établissements d'aliénés en Belgique.

La Société royale des Beaux-Arts à Gand, dans son programme du concours pour 1847, propose une question pour un plan général d'un hospice d'aliénés (1).

En 1848, M. Guislain rédigea son rapport sur le typhus qui régna dans les Flandres pendant les années 1846-47 et 48, et y consigna l'opinion émise par les membres de la Société de Médecine sur cette maladie. On trouve dans ce travail le relevé des pertes douloureuses que fit le corps médical dans cette cruelle épidémie.

En janvier 1850, le Conseil communal de Gand vote l'érection d'un asile d'aliénés au faubourg de la porte de Bruges. Cette décision, toute d'humanité, est due à l'influence de M. Guislain, qui depuis quelques années fait partie de la Régence.

Le projet de loi présenté à la Chambre des Représentants en 1846, fut successivement adopté par ce corps, le 15 janvier 1850, et par le Sénat le 12 avril suivant. La loi fut sanctionnée et promulguée le 18 juin 1850.

---

(1) On sait que M. François Cardon, architecte de mérite, remporta le grand prix.

Le 6 août de la même année, le Ministre de la justice institua une commission de trois membres (1), à l'effet de rechercher et de proposer au Département de la justice, les meilleures dispositions organiques à adopter pour l'exécution de la loi précitée sur le régime des aliénés.

En 1851, M. Guislain prononce un discours sur le typhus, à l'Académie royale de Médecine, et prend une large part à la discussion sur cette maladie.

Un arrêté royal du 1er mai 1851 approuve le règlement général et organique sur le régime des aliénés, et le règlement spécial pour l'établissement d'aliénés de Gheel (2).

En sa séance du 22 novembre 1851, le Conseil communal de Gand entend le rapport de M. Guislain, au nom de la commission des travaux, sur une proposition de la Commission administrative des Hospices civils, relative à la construction de l'établissement pour les aliénés hommes. L'auteur y démontre les difficultés nombreuses qu'il a fallu surmonter, la longue série de commissions et d'enquêtes par où tous les projets d'améliorations ont dû passer depuis vingt-cinq ans, avant que l'on ait pu entrevoir un terme à la situation exceptionnelle de ces malheureux. Les conclusions de ce rapport remarquable furent adoptées.

---

(1) MM. Paquet, conseiller à la Cour de cassation; le comte Du Monceau, membre du Conseil général d'administration des hospices et secours de la ville de Bruxelles, et Guislain, professeur à la Faculté de médecine de l'Université de Gand. MM. l'inspecteur-général des établissements de bienfaisance et l'inspecteur du service de santé civil furent adjoints à cette commission, avec voix délibérative. Le premier y remplit les fonctions de secrétaire.

(2) En février 1856, M. le docteur Bulckens, de Nevele, fut nommé médecin-inspecteur, chargé de présider à l'ensemble du service hygiénique et médical de l'établissement des aliénés à Gheel, en remplacement du docteur Parigot.

En 1851 et 1856, parurent le règlement pour les établissements d'aliénés et le règlement d'organisation des établissements d'aliénés. Ces deux opuscules furent publiés par les soins de la Commission administrative des Hospices civils.

Le Gouvernement nomma, à cette époque, une Commission centrale, chargée de régler l'organisation des établissements d'aliénés du royaume (1).

C'est en 1852 que M. Guislain fit paraître ses *Leçons orales sur les Phrénopathies,* données à la clinique des établissements d'aliénés à Gand. 3 vol. in-8°, planches.

« Je publie ces leçons, dit l'auteur, telles qu'elles ont été improvisées au milieu d'une population d'aliénés. Je les reproduis dans toute leur simplicité, je dirai mieux dans toute la naïveté de leur forme primitive. Il est vrai, tenant compte de l'état actuel de la science, qui marche vers la solution de maint problème, j'ai cru devoir donner à plus d'un point des développements nouveaux. »

Deux médecins aliénistes, MM. Morel, médecin en chef de l'asile d'aliénés à Mareville, et Brierre de Boismont, un des hommes les plus distingués dans la spécialité des maladies mentales, firent paraître, chacun, une analyse savante et raisonnée de ce travail sagace et profond, le premier dans son genre qui eût paru jusqu'alors.

Le 13 janvier 1853, le Ministre de la justice fit parvenir aux gouverneurs de province une circulaire, ayant pour objet de faire procéder à l'installation des comités locaux d'inspec-

(1) Elle se composait de MM. Guislain, Sauveur et Ducpétiaux. Elle adressa au Ministre de la justice un projet d'instruction concernant les détails relatifs aux arrangements intérieurs des établissements d'aliénés, projet qui fut approuvé.

tion, chargés, aux termes de la loi du 18 juin 1850, de la surveillance des établissements d'aliénés. Le ministre recommande la distribution aux comités des ouvrages suivants, envoyés à cet effet par son département.

1° *Loi du 18 juin 1850, et règlement organique;* 2° *Projet de règlement intérieur des établissements d'Aliénés;* 3° *Traité des maladies mentales, par M. le professeur Guislain;* 4° *Instruction concernant les arrangements intérieurs des Établissements d'Aliénés.* Il prescrit aussi la communication aux comités des plans de ces établissements, des observations de la Commission supérieure, des arrêtés relatifs aux demandes de maintien et de suppression des établissements. Il recommande enfin à l'attention des comités, le régime alimentaire des Aliénés.

Le Ministre de la justice déposa, le 1er mars 1853, à la séance de la Chambre des Représentants, le rapport relatif à la situation des établissements d'aliénés du royaume.

En septembre de la même année, M. Guislain fit paraître ses Recherches statistiques, faites dans les Établissements d'aliénés à Gand, et son Rapport médico-légal, sur les faits relatifs au meurtre du docteur Leclercq (de Hal). Il appela l'attention de ses collègues de la Société de Médecine sur un ouvrage ayant pour titre : *Sefeloge — une étude de l'aliénation mentale,* par H. Damerow (traitant d'une tentative d'assassinat sur le roi de Prusse), dont il présenta un aperçu dans la séance du 6 décembre 1853.

Il reçut vers cette époque le diplôme de membre correspondant de l'Académie impériale de Médecine de Paris.

Le 27 février 1855, il publia la *Notice nécrologique sur Pierre-Jean Wauters,* décédé à Naples, un des fondateurs de

la Société de Médecine de Gand, dans la demeure duquel eurent lieu les réunions préparatoires de cette compagnie.

Chevalier de l'ordre Léopold depuis le 18 mars 1840, M. Guislain fut promu au grade d'officier du même ordre le 28 février 1855.

A cette occasion, la Société de Médecine de Gand lui offrit un splendide banquet. Les élèves en médecine de l'Université, voulant reconnaître à leur tour les services que l'honorable professeur a rendus à l'enseignement et lui témoigner leur reconnaissance, lui offrirent son buste en marbre, dû au ciseau de l'habile sculpteur M. Van Eenaeme (1).

Membre du Comité central de vaccine depuis 1823, M. Guislain en devient président le 9 juillet 1855.

Il succède à feu M. Wauters comme membre de la Commission administrative des Hospices civils.

Membre du Conseil communal jusqu'à la fin de 1857, M. Guislain s'excuse d'accepter le renouvellement de son mandat que les électeurs lui offraient.

Il fut aussi l'un des auteurs des Rapports imprimés et publiés par la Commission permanente d'inspection des Établissements d'Aliénés du royaume; l'on trouve dans ce recueil une notice historique extrêmement intéressante sur les établissements d'aliénés à Gand.

---

(1) Cet artiste a parfaitement réussi à faire circuler la vie dans le marbre, à donner aux yeux leur regard, à la bouche son expression toute particulière, et sur toute la figure il a répandu ce reflet de l'intelligence et du génie, qui est la physionomie, la vie réelle de l'âme.

Une copie réduite de ce beau marbre a été exécutée par le même artiste. Les épreuves en plâtre ont été remises aux nombreux souscripteurs, qui par cette marque d'admiration ont voulu honorer le caractère et le talent du professeur et du phrénopathe éminent, dont s'enorgueillit à si juste titre notre pays.

Retracer la carrière si bien fournie de M. Guislain, une des grandes figures de notre époque, c'est faire en même temps l'historique des améliorations successives apportées au régime des aliénés, et qu'on doit à sa noble initiative. On peut le dire avec vérité, il est le génie tutélaire des aliénés en Belgique.

En effet, M. Guislain ne s'en est pas tenu à de simples théories et à des vues creuses comme un songe; il a voulu traduire ses pensées en faits et a tenté, le premier en Belgique, ces intelligents et judicieux essais pour rendre aux aliénés l'attribut le plus précieux de l'humanité, la RAISON. C'est à ses patients efforts qu'on doit les dispositions, pleines d'humanité, aujourd'hui généralement adoptées en faveur de ces infortunés.

Pour parvenir à ces résultats, rien ne le découragea : ni les études ni les obstacles de tout genre, il surmonta tout. Il entreprit des voyages dans les principaux pays de l'Europe; s'enquit avec sollicitude du régime qu'on y avait adopté; il visita les établissements consacrés au traitement des aberrations mentales, les décrivit avec soin, et parvint enfin à faire partager sa conviction aux hommes éclairés de son époque.

Aujourd'hui, les établissements d'aliénés doivent présenter en Belgique un ensemble d'organisation intérieure régulier pour être admis à recevoir des malades, et M. Guislain a la gloire d'avoir pu faire élever, d'après ses propres plans, hors la porte de Bruges, près de Gand, un établissement-modèle où chaque catégorie d'aliénés reçoit le genre de traitement qui lui est applicable.

Célibataire, M. Guislain aime à se délasser de ses occupations.

Dans la Société de Médecine de Gand, autre création de cet

homme supérieur, on ne discute aucune question intéressante sans que M. Guislain y apporte son contingent de lumières. Cette Société est pour lui un cercle d'amis, où il aime à venir se distraire de ses travaux par d'autres productions d'esprit. Sa longue expérience est mise au service de ses collègues avec cette urbanité, cette modestie, qui sont l'apanage du véritable savant.

Comme professeur de physiologie, autre spécialité de ce génie fécond, la manifestation grandiose de la part de ses élèves, son buste en marbre qu'ils lui offrirent spontanément, témoignent assez du mérite de celui à qui pareil hommage est rendu de son vivant.

Aussi, la considération méritée dont jouit M. Guislain l'a investi d'une espèce de dictature pour tout ce qui concerne l'aliénation mentale. L'autorité de son nom, son expérience, ses nombreux écrits, exercent partout en Belgique la plus heureuse influence. La vivacité de son esprit, la profondeur et l'étendue de ses connaissances, la solidité de son jugement, la richesse de sa mémoire, sa diction facile et élégante, lui font trouver des admirateurs, non seulement dans notre pays, mais encore dans le monde savant. Je ne dirai rien des grandes et nobles qualités de son cœur, auxquelles une nature heureuse et un dévouement filial à toute épreuve ont ajouté de si beaux fleurons.

Huit médailles.

La première, en or, de 3 1/2 centimètres.

A. Minerve décore un jeune homme en lui posant une couronne sur la tête, devant un autel. Au côté gauche : SIMON G. DU ROI. Insc. HONOS ALIT ARTES. Exergue : UNIV. GANDAV.

R. J. GUISLAIN IN CERTAM. LITERAR. ERUDITIORIS JUVENT. BEL-

GICÆ VICTORI DOCTRINÆ PRÆMIUM 1819 (en lettres gravées).

La deuxième à bélière, en argent, de 5 centimètres.

A. Le buste à droite, sous lequel : BRAEMT FECIT. Insc. GUILLAUME PREMIER ROI DES PAYS-BAS.

R. L'inscription : SOCIÉTÉ ROYALE DES BEAUX-ARTS A BRUXELLES, entourée de deux branches de laurier. Sur la tranche : ACCESSIT D'ARCHITECTURE. JOSEPH GUISLAIN DE GAND. 1824.

La troisième à bélière, en vermeil, de 4 1/2 centimètres.

A. Dans le champ, le bâton d'Esculape et une branche de laurier en sautoir. Insc. ÉCOLE DE MÉDECINE DE GAND 1816.

R. CLASSE D'ANATOMIE ET DE PHYSIOLOGIE — PREMIER PRIX REMPORTÉ PAR JOS. GUISLAIN (1).

La quatrième, de même métal et module que la précédente, offre aussi le même avers.

R. CLASSE DE PATHOLOGIE INTERNE — PREMIER PRIX, etc., comme sur le revers de la troisième.

La cinquième, de même métal et module, offre le même avers, et au revers, CLASSE DE CHIRUGIE (au lieu de chirurgie) PREMIER PRIX REMPORTÉ PAR JOS. GUISLAIN.

La sixième, aussi de même module et métal, présente également le même avers, mais avec l'année 1817, et au revers : 1r PRIX DE CHIMIE ET BOTAN. DÉCERNÉ A J. GUISLAIN.

La septième ne diffère de la précédente que par le revers, sur lequel on lit : 1r PRIX DES ACCOUCHEMENS DÉCERNÉ A J. GUISLAIN.

La huitième, en or, de 4 centimètres :

A. Le buste de face, en costume de professeur.

R. JOSEPH GUISLAIN, NÉ A GAND LE 2 FÉVRIER 1797 (2).

---

(1) Les 3e, 4e, 5e, 6e, et 7e médailles sont entièrement gravées au trait et sont dues au burin élégant de feu M. Amand De Bast.

(2) Cette médaille, gravée au trait d'après le buste, est due au burin facile de Mr Ch. Onghena.

GUNTHER (Daniel-Éverard), médecin recommandable et professeur à l'Université de Duisbourg, est né en 1750. Aimé des pauvres et de ses concitoyens, il consacra son temps et ses veilles au soulagement de ses semblables.

Médaille, en argent mat, de 4 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : PFEUFFER. FEC. G. LOOS DIR. Insc. D. E. GÜNTHER MED. DOCT. ET ACAD. QUOND. DUISBURGENS. PROFESSORI.

R. L'inscription : MEDICO EXPERIENTISSIMO SALUTIFERO INDEFATIGATO PAUPERUM PATRI CIVI OPTIMO, CIVITAS DUISBURGENSIS D. D. D. KALEND. OCTBR. 1822, entourée d'une guirlande de feuilles de chêne.

GUTENBERG (Jean ou Henne), dit *Gensfleisch*, l'inventeur de l'art de composer des livres avec des caractères mobiles, par conséquent de l'imprimerie proprement dite, naquit à Mayence de 1395 à 1400, et descendait d'une famille noble, qui portait les noms de Gutenberg ou Gudenberg et de Gensfleisch, d'après deux de ses terres, et non pas, comme on le dit souvent, de la famille *Gensfleiss*, dite de Sorgenloch ou Sulgeloch. On manque de renseignements sur les circonstances antérieures de la vie de Gutenberg; mais il est vraisemblable qu'il s'occupa de bonne heure de travaux mécaniques. Des collisions qui éclatèrent entre la bourgeoisie et la noblesse, le décidèrent à aller s'établir, en 1424, à Strasbourg. Il y passa, en 1436, avec André Dryzehn ou Dritzehn et autres, un acte en vertu duquel il s'engageait à leur enseigner tous les arts secrets et merveilleux, et à les faire servir au profit commun. La mort de Dryzehn, survenue à peu de temps de là, fit échouer l'entreprise, qui vraisemblablement comprenait les premiers essais de l'art typographique, d'au-

tant plus que Georges Dryzehn, frère du défunt, entama aussitôt contre Gutenberg un procès, que celui-ci perdit. On ne saurait dire avec précision où et quand eurent lieu les premiers essais de l'art typographique, attendu que Gutenberg ne mit ni son nom, ni de dates aux choses imprimées par lui. Ce qui paraît certain toutefois, c'est que vers l'an 1438, il fit la première application des types mobiles en bois. En 1443, il quitta Strasbourg, où il avait continué de résider jusque alors, pour revenir à Mayence, où, en 1445, il forma une société avec Jean Faust ou Fust, riche orfévre, qui s'engagea à lui fournir les fonds nécessaires pour créer une imprimerie, dans laquelle la Bible latine fut pour la première fois imprimée. Mais au bout de quelques années, cette association se trouva également rompue. Fust avait fait de fortes avances, que Gutenberg devait lui rembourser, et comme il ne le pouvait ou ne le voulait pas, l'affaire fut portée devant la justice. Ce procès se termina par un compromis, aux termes duquel Fust garda, pour son compte, l'imprimerie, qu'il continua de faire marcher avec l'aide de Schœffer de Gernersheim, et qu'il perfectionna. Cependant, grâce à l'appui d'un échevin de Mayence, Conrad Hummer, Gutenberg se trouva de nouveau à même d'établir l'année suivante une officine, dans laquelle fut vraisemblablement imprimé l'ouvrage intitulé : *Hermanni de Saldis speculum sacerdotum* (in-4°, sans date ni nom d'imprimeur). Quelques bibliographes prétendent qu'il en sortit en outre quatre éditions différentes de Donat; mais d'autres les attribuent aux presses de Fust et de Schœffer. Dès 1457 parut le *Psalterium* latin, puis un *Breviarium,* contenant un choix de psaumes, d'antiennes et de collectes, etc., coordonné à l'usage des chœurs pour les dimanches et les

jours de fête. Ce premier monument de l'imprimerie, si remarquable par la désignation du nom de l'imprimeur et du lieu où il fut imprimé, ainsi que par l'indication de l'année et du jour (14 août) où il fut terminé, et que les bibliomanes anglais n'estiment pas valoir moins de 10,000 livres st. (250,000 francs), est imprimé avec une élégance typographique qui prouve surabondamment combien rapides avaient été les progrès du nouvel art, et avec quelle glorieuse ardeur on s'était mis à le cultiver.

L'imprimerie de Gutenberg exista à Mayence jusqu'en 1465. Vers ce temps-là, il fut anobli. Il mourut le 24 février 1468. Une statue de marbre avait déjà été érigée à Gutenberg, dans la cour du Casino à Mayence: en 1837, une statue en bronze lui fut élevée sur la place de cette ville, nommée en son honneur *Place Gutenberg*. La quatrième fête séculaire de l'invention de l'imprimerie, célébrée en 1840 avec autant d'éclat que d'enthousiasme en Allemagne, et à Strasbourg, où on lui érigea une statue en bronze, due au ciseau de David (d'Angers), provoqua la publication d'un grand nombre d'écrits, relatifs à la naissance de cet art merveilleux et à son inventeur.

Cinq médailles.

La première, en bronze, de 4 centimètres.

A. Deux bustes se regardant. Insc. JOH. GUTTENBERG. JOH. FAUSTUS. Exergue : TYPOGRAPHIAE INVENTORES MOGONTIACI 1440.

R. Une typographie sur la gauche, devant laquelle une femme est assise, tenant de la main droite élevée un double tampon d'imprimeur, et de la gauche une règle et un écu aux armoiries de la ville de Mayence. Inscript. ARS. VICTURA. DUM.

LITTERIS. MANEBIT. PRETIUM. Exergue : ANNO. TYP. SAECUL. III GRATA POSTERITAS EXCUDIT 1711. En dessous : J. DASSIER F. (1).

La deuxième, de même métal et module que la première.

A. Le buste à droite, sous lequel : GAYRARD F. Insc. JOANNES GUTTEMBERG.

R. NATUS MOGUNTIAE IN GERMANIA AN. 1400. OBIIT AN. 1468. — Series numismatica universalis virorum illustrium — 1818. Durand edidit.

La troisième, en étain, de 5 centimètres.

A. Gutenberg assis explique l'art de la typographie à un de ses associés. Insc. INVENTORI ARTIS TYPOGRAPHIÆ IN URBE PATRIA PIA LÆTANTE. En dessous à droite : N. LORENZ F. ROMÆ. Exergue : MOGONTIACI M. AUGUST. 1837 EX OFF. MON. G. LOOS.

R. La statue de Gutenberg, représentée avec un livre dans la main droite. En dessous : THORWALDSEN INV. ET DIR. Insc. JOANNI GENSFLEISCH DICT. GUTENBERG COLLATIONIBUS TOTIUS EUROPAE SIGN. POS.

La quatrième, en bronze, de 4 1/2 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : C. KRAMER. F. Inscrip. JOHANN GAENSFLEISCH GENANNT GUTTENBERG GEBOREN ZU MAINZ UM 1393-1400 ✠ 1465.

Trois écussons d'armoiries, avec les noms des villes AUGSBURG, FRANKFURT et NUERNBERG, reliés entre eux par la légende : UND ES WARD LICHT. Insc. ZUM ANDENKEN DER IV SAECULAR FEYER DER ERFINDUNG DER BUCHDRUCKERKUNST. 1840.

La cinquième, en bronze, de 5 centimètres.

A. Le buste à gauche, en dessous : LOOS D. KÖNIG F. Insc.

---

(1) Mus. Mazz., ouv. cité, vol. I, p. 63, pl. 10, nº 3.

JOHANN. GAENSFLEISCH GEN. GUTENBERG. Exergue : GEB. Z. MAINZ ZWISCHEN 1393-1400.

R. Gutenberg, assis dans son atelier de typographie, est occupé à lire et à corriger des épreuves. Insc. DAS IST VOM HERRN GESCHEHEN UND EIN WUNDER VOR UNSEREN AUGEN. Ps. 118, v. 23. Exergue : VIERTE JUBELF. D. ERFINDUNG D. BUCHDRUCKERKUNST IN DEUTSCHLAND D. 24 JUNI 1840.

GUYOT (HENRI-DANIEL), fondateur d'une école de sourds-muets, naquit en 1753, à Trois-Fontaines, Banc des Trembleurs, dans le comté de Dalhem, au duché de Limbourg, et mourut le 10 janvier 1820.

C'est après avoir assisté à Paris, aux leçons de l'abbé de l'Épée, que Guyot conçut le plus vif désir de concourir à alléger l'infortune de ceux qui sont privés de la parole et de l'ouïe. Aussi, à son retour en Hollande, fonda-t-il, en 1790, à Groeningue, une école en faveur de ces infortunés, pour laquelle il reçut l'année suivante une médaille de la société : *Tot Nut van 't Algemeen.* Par des procédés ingénieux et une patience infatigable, il réussit à faire parler les sourds.

Lorsque le royaume des Pays-Bas fut établi, Guillaume I[er] accorda à l'Institution de Guyot une protection toute particulière, et donna à ce philanthrope des marques de son estime. Guyot, au moment de sa mort, était chevalier du Lion Néerlandais et professeur honoraire à l'Université de Groeningue.

Belle médaille, en argent, de 4 1/4 centimètres.

A. Le buste à gauche, sous lequel : V. D. K. F. Exergue : HENRI DANIEL GUYOT. Insc. HY PLANTTE — NEDERLAND KWEEKTE.

R. A la partie supérieure, un globe rayonnant, sous lequel : GOD GAF DEN WASDOM. VYFTIGJARIG BESTAAN VAN HET INSTITUUT VOOR DOOFSTOMMEN TE GRONINGEN — 1840. Cette inscription est entourée d'une guirlande de feuilles de chêne et de vigne.

FIN DU TOME PREMIER.

## CORRECTIONS.

A la 12e ligne de la page VIII, au lieu de *Verviers*, lisez : *Vervier*.

Après la sixième médaille, à la page 225, entre la 19e et la 20e lignes, doivent se trouver ces mots : *La septième, de 6 centimètres.*

A la page 327, après la 9e ligne, viennent ces mots :

Médaille, en argent, de 4 1/2 centimètres.

Pour les autres médailles qui n'ont pas été décrites dans ce premier volume, voir le Supplément à la fin de l'ouvrage.

# MÉDAILLES

REPRÉSENTÉES

## PAR LA GRAVURE DANS CE PREMIER VOLUME.

# TABLE DU PREMIER VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

| | | |
|---|---|---|
| | | |
| | | |
| | | |
| | | |
| | | |
| | | |
| | | |
| | | |
| | | |
| | | |
| | | |
| | | |
| | | |
| | | |
| | | |